



This is a digital copy of a book that was preserved for generations on library shelves before it was carefully scanned by Google as part of a project to make the world's books discoverable online.

It has survived long enough for the copyright to expire and the book to enter the public domain. A public domain book is one that was never subject to copyright or whose legal copyright term has expired. Whether a book is in the public domain may vary country to country. Public domain books are our gateways to the past, representing a wealth of history, culture and knowledge that's often difficult to discover.

Marks, notations and other marginalia present in the original volume will appear in this file - a reminder of this book's long journey from the publisher to a library and finally to you.

### Usage guidelines

Google is proud to partner with libraries to digitize public domain materials and make them widely accessible. Public domain books belong to the public and we are merely their custodians. Nevertheless, this work is expensive, so in order to keep providing this resource, we have taken steps to prevent abuse by commercial parties, including placing technical restrictions on automated querying.

We also ask that you:

- + *Make non-commercial use of the files* We designed Google Book Search for use by individuals, and we request that you use these files for personal, non-commercial purposes.
- + *Refrain from automated querying* Do not send automated queries of any sort to Google's system: If you are conducting research on machine translation, optical character recognition or other areas where access to a large amount of text is helpful, please contact us. We encourage the use of public domain materials for these purposes and may be able to help.
- + *Maintain attribution* The Google "watermark" you see on each file is essential for informing people about this project and helping them find additional materials through Google Book Search. Please do not remove it.
- + *Keep it legal* Whatever your use, remember that you are responsible for ensuring that what you are doing is legal. Do not assume that just because we believe a book is in the public domain for users in the United States, that the work is also in the public domain for users in other countries. Whether a book is still in copyright varies from country to country, and we can't offer guidance on whether any specific use of any specific book is allowed. Please do not assume that a book's appearance in Google Book Search means it can be used in any manner anywhere in the world. Copyright infringement liability can be quite severe.

### About Google Book Search

Google's mission is to organize the world's information and to make it universally accessible and useful. Google Book Search helps readers discover the world's books while helping authors and publishers reach new audiences. You can search through the full text of this book on the web at <http://books.google.com/>



## A propos de ce livre

Ceci est une copie numérique d'un ouvrage conservé depuis des générations dans les rayonnages d'une bibliothèque avant d'être numérisé avec précaution par Google dans le cadre d'un projet visant à permettre aux internautes de découvrir l'ensemble du patrimoine littéraire mondial en ligne.

Ce livre étant relativement ancien, il n'est plus protégé par la loi sur les droits d'auteur et appartient à présent au domaine public. L'expression "appartenir au domaine public" signifie que le livre en question n'a jamais été soumis aux droits d'auteur ou que ses droits légaux sont arrivés à expiration. Les conditions requises pour qu'un livre tombe dans le domaine public peuvent varier d'un pays à l'autre. Les livres libres de droit sont autant de liens avec le passé. Ils sont les témoins de la richesse de notre histoire, de notre patrimoine culturel et de la connaissance humaine et sont trop souvent difficilement accessibles au public.

Les notes de bas de page et autres annotations en marge du texte présentes dans le volume original sont reprises dans ce fichier, comme un souvenir du long chemin parcouru par l'ouvrage depuis la maison d'édition en passant par la bibliothèque pour finalement se retrouver entre vos mains.

## Consignes d'utilisation

Google est fier de travailler en partenariat avec des bibliothèques à la numérisation des ouvrages appartenant au domaine public et de les rendre ainsi accessibles à tous. Ces livres sont en effet la propriété de tous et de toutes et nous sommes tout simplement les gardiens de ce patrimoine. Il s'agit toutefois d'un projet coûteux. Par conséquent et en vue de poursuivre la diffusion de ces ressources inépuisables, nous avons pris les dispositions nécessaires afin de prévenir les éventuels abus auxquels pourraient se livrer des sites marchands tiers, notamment en instaurant des contraintes techniques relatives aux requêtes automatisées.

Nous vous demandons également de:

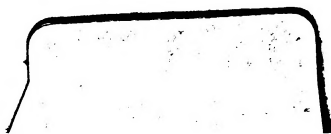
- + *Ne pas utiliser les fichiers à des fins commerciales* Nous avons conçu le programme Google Recherche de Livres à l'usage des particuliers. Nous vous demandons donc d'utiliser uniquement ces fichiers à des fins personnelles. Ils ne sauraient en effet être employés dans un quelconque but commercial.
- + *Ne pas procéder à des requêtes automatisées* N'envoyez aucune requête automatisée quelle qu'elle soit au système Google. Si vous effectuez des recherches concernant les logiciels de traduction, la reconnaissance optique de caractères ou tout autre domaine nécessitant de disposer d'importantes quantités de texte, n'hésitez pas à nous contacter. Nous encourageons pour la réalisation de ce type de travaux l'utilisation des ouvrages et documents appartenant au domaine public et serions heureux de vous être utile.
- + *Ne pas supprimer l'attribution* Le filigrane Google contenu dans chaque fichier est indispensable pour informer les internautes de notre projet et leur permettre d'accéder à davantage de documents par l'intermédiaire du Programme Google Recherche de Livres. Ne le supprimez en aucun cas.
- + *Rester dans la légalité* Quelle que soit l'utilisation que vous comptez faire des fichiers, n'oubliez pas qu'il est de votre responsabilité de veiller à respecter la loi. Si un ouvrage appartient au domaine public américain, n'en déduisez pas pour autant qu'il en va de même dans les autres pays. La durée légale des droits d'auteur d'un livre varie d'un pays à l'autre. Nous ne sommes donc pas en mesure de répertorier les ouvrages dont l'utilisation est autorisée et ceux dont elle ne l'est pas. Ne croyez pas que le simple fait d'afficher un livre sur Google Recherche de Livres signifie que celui-ci peut être utilisé de quelque façon que ce soit dans le monde entier. La condamnation à laquelle vous vous exposeriez en cas de violation des droits d'auteur peut être sévère.

## À propos du service Google Recherche de Livres

En favorisant la recherche et l'accès à un nombre croissant de livres disponibles dans de nombreuses langues, dont le français, Google souhaite contribuer à promouvoir la diversité culturelle grâce à Google Recherche de Livres. En effet, le Programme Google Recherche de Livres permet aux internautes de découvrir le patrimoine littéraire mondial, tout en aidant les auteurs et les éditeurs à élargir leur public. Vous pouvez effectuer des recherches en ligne dans le texte intégral de cet ouvrage à l'adresse <http://books.google.com>



UNS. 168 g. 4





Ex libris Wilhelmi Comitis à  
Leimminghen Dagsbourg.

Pur vos vertus, quand, malgré m  
ma bouche se ~~trahit~~ trahit.  
j'admire, et j'observe la loi  
que le respect m'impose.



Eh bien Mr, qu'en dites vous  
de cela?

Vous en semble-t'il cece



LE  
NOUVEAU  
TELEMAQUE,

OU  
VOYAGES ET AVANTURES  
DU  
COMTE DE . . . ET DE SON FILS.

AVEC

*Des Notes Historiques, Géographiques  
& Critiques.*

PAR L'AUTEUR

DES

MEMOIRES D'UNE DAME DE QUALITE'

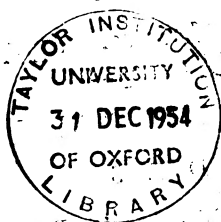
TOME SECONDE.



A LA HAYE,

Chez PIERRE VAN CLEEF,

M. D. C. C. XLI.



RECEIVED  
M.D.C.C.L.IV  
JAN 1 1955





# LE NOUVEAU TELEMAQUE,

OU

VOYAGES ET AVANTURES

DU

COMTE DE . . . ET DE SON FILS.

Les ordres étoient donnés  
pour partir. Lorsque nous  
nous mîmes à table, mon  
Pere demanda à son Valet  
de Chambre si tout étoit prêt pour le  
lendemain matin, & si rien ne retarde-  
roit notre depart. Celui-ci repondit,  
que deux de nos Valets n'avoient point  
paru à l'Auberge de tout le jour; qu'il  
les avoit attendu inutilement jusqu'à la  
nuit pour faire nos Malles, & qu'il  
commençoit à être inquiet de leur ab-  
sence. Nous ne scûmes nous mêmes  
ce que nous en devons penser. Nous

*Tome II.*                      A                      ap-

appréhensions qu'il ne leur fut arrivé quelqu'accident fâcheux. Nous dépêchâmes quelques-uns de nos gens, à qui nous ordonnâmes de parcourir les différens Quartiers de la Ville, pour tâcher d'apprendre ce qu'étoient devenus leurs Compagnons.

Leurs recherches ne furent pas inutiles. Ils trouverent dans un Cabaret un de nos fugitifs, qui se tenoit enfermé dans une Chambre, & qui ne pouvoit revenir de la peur dont il étoit saisi. Il leur apprit la cause de sa crainte. Ceux-ci lui firent entendre, qu'il n'y avoit que la Protection de mon Pere qui put le tirer d'embarras, & qu'ainsi ils lui conseilloient de venir promptement reclamer son secours. Après quelques reflexions il se détermina enfin à suivre leur avis. La frayeur étoit peinte sur son visage, c'étoit dans tout son Corps un tremblement universel. Lorsqu'il entra dans la Salle où nous mangions, la première chose qu'il fit fut de se jeter aux pieds de mon Pere. Ah! Monsieur, lui dit il, en embrassant ses genoux, sauvez la vie à un misérable! C'en est fait de moi si vous me refusez le secours de vos bontez!

tez ! Faites moi fuir promptement de ces lieux , ou je vais être conduit ignominieusement au Supplice ! Et quel si grand crime as tu donc commis , lui repondit mon Pere ? Aurois tu arraché la vie à quelqu'un ? Hélas non , Monsieur , reprit Colin ; ( c'est le nom de ce Valet ) mais je n'en suis pas pour cela moins coupable : je vais être puni d'un enlèvement ; ma jeune Maitresse est à présent entre les mains de son Pere ; il sçaura que je suis ici ; des Archers viendront se saisir de moi , je ne puis en douter : & , ce qui vous surprendra , Monsieur , ajouta-t-il , c'est que ma Maitresse est ce même Bourguignon qui avoit l'honneur de vous servir , & avec qui j'étois malheureusement sorti ce matin . Oh , explique toi , reprit mon Pere , tu me dis là des choses que je ne puis comprendre . Je le crois , Monsieur , repartit Colin ; mais , si vous voulez bien avoir la patience d'écouter mon Histoire , vous jugerez qu'il n'est point de sort plus infortuné que le mien , & que j'ai besoin de tout le secours de votre puissante Protection . Eh bien , je te la promets , lui repondit mon Pere ; mais fais moi

un sincere récit de tes Aventures. Je vais vous obéir, Monsieur, reprit Colin, & il commença ainsi son Histoire.

Je suis sans doute l'Enfant à quelqu'un; mais ce quelqu'un, dont je suis le Fils, je ne le connois pas, & je ne sçais si je le connoîtrai un jour. Le nom de ma Mere ne m'est pas plus connu: tout ce que j'ai appris c'est, que je ne faisois que naître lorsque je fus porté chez une Païssanne par un Inconnu, qui la chargea de me nourrir, & qui lui donna plus d'argent qu'il n'en faisoit pour payer les soins qu'elle prendroit de moi durant plusieurs années: c'est là aussi toute la recompense qu'elle en a reçu; car, depuis ce tems-là elle n'en n'a eu aucune Nouvelle. La bonne Païssanne cependant, à qui j'avois été confié, s'éprit pour moi de l'amitié la plus tendre, & elle ne mit aucune différence entre moi & ses propres Enfants. Elle m'appelloit du nom de Fils, & je lui donnois celui de Mere. Ce ne fut que lorsque la Raison commença à m'éclairer de ses lumieres qu'elle me déclara ce que je viens de rapporter. Je parus inconsolable de la

Con-



Confidence qu'elle venoit de me faire. Je n'ai donc point de Parens, lui dis-je ? Il n'est donc personne sur la Terre à qui j'appartienne ? Hélas, que deviendrai-je ? Me voilà comme si j'étois descendu des nuës : Personne à qui je touche ni de près ni de loin. Et là dessus je me mettois à pleurer amèrement, & je voyois que ma bonne Nourrice mêloit ses larmes aux miennes. Ne t'affliges pas, mon cher petit Colin, me disoit-elle, si tu n'es l'Enfant à personne, tu seras le mien, & compte que, tandis qu'il y aura un morceau de pain à la Maison, tu en auras ta part. Et puis, n'y a-t-il pas Dieu qui est par dessus tout ? N'est-ce pas le Pere commun de tous les Orphelins ? Sans compter que te voilà déjà un peu grand, & que bientôt tu pourras nous aider plus que nous ne t'aiderons.

Je commençois en effet à être déjà de quelque petite utilité à ceux qui me tenoient lieu de Parens. Ou ils m'occupoient au Jardin, ou je conduisois avec mes Freres & mes Sœurs (car je ne donnois point d'autre nom aux Enfants de ma Nourrice) un troupeau de

Moutons. Mais, j'allois bientôt cesser, non seulement de leur être à charge; mais c'étoit à mon occasion qu'ils alloient recevoir bien des secours.

Le Maître de mon Père Nourricier étoit un riche Négociant de Lyon, qui n'avoit qu'une Fille, à peu près de mon âge. Après un Veuvage de douze ans il se maria à une Dame très aimable, avec qui il vint passer la belle saison à la Campagne. Je ne sçais comment je réussis à prévenir cette belle Dame en ma faveur; mais elle ne m'eut pas plutôt vû, qu'elle voulut que je fusse toujours auprès d'elle, & c'étoit à chaque instant quelques Carresses nouvelles que j'en recevois. Mais ce n'étoient là que les préludes des amitez que j'avois à en attendre. Ma Mère lui raconta mon Histoire, c'est-à-dire, qu'elle lui apprit comment je lui avois été remis. Cette Dame s'informa, non seulement du tems au quel j'avois été apporté, mais elle voulut encor que ma Nourrice lui fit le Portrait du Cavalier de qui elle m'avoit reçu. Il fut aisé de satisfaire à toutes ses questions; mais, ce qui fut pour moi un sujet d'étonnement, & d'attendrissement tout

à la fois, c'est que ma Mere n'eut pas plutôt achevé de parler, que je vis le visage de ma tendre Bienfaitrice baigné de larmes. Etoit-ce la voix de la Nature & du Sang qui se faisoit entendre au fond de mon Cœur, ou ne repandois-je des pleurs que par ce que j'en voyois repandre ? Quoiqu'il en soit, fondant moi même en larmes, je me jettai au col de cette généreuse Dame : &, que de marques touchantes ne reçûs-je pas de sa tendresse. Son visage demeura long-tems collé sur le mien ; elle me tenoit étroitement serré entre ses bras. Ah ! Madame, lui dis-je, quelle bonté est la votre ! Mérite-je que votre pitié vous intéresse en faveur d'un misérable petit Orphelin, qui n'a personne à qui il touche sur la Terre ! Si du moins je sçavois où je dois aller chercher ceux qui m'ont donné le jour, peut-être ne leur paroîtrois-je pas indigne de leur tendresse ; mais non, jamais je ne leur ai été cher, puisqu'ils m'ont cruellement abandonné. Ces dernières paroles arracherent de nouveaux soupirs à celle qui me tenoit entre ses bras. Quoique je fusse encor bien jeune ; car je n'avois qu'on-

ze ans, je voyois qu'elle souffroit du silence qu'elle gardoit ; mais, pouvois-je en soupçonner la raison , puisque, malgré les reflexions que j'ai fait en suite, je n'ai pû encor la deviner ? La fin d'une scène si touchante fut , que cette Dame fit à ma Mere de grandes largeffes , & lui recommanda d'avoir de moi des soins particuliers ; mais elle lui fit promettre qu'elle tiendrait secret ce qui venoit de se passer.

Durant trois mois, que cette Dame demeura à la Campagne, je ne la quittai point. Elle me presenta à son Mari, appelé Mr. d'Angeville, elle lui dit , que j'étois un petit Orphelin pour qui elle s'intéressoit , & qu'elle étoit charmée de l'occasion qu'elle avoit d'exercer envers moi sa charité. Elle fit l'éloge de ma figure, me prêta bien des petites qualités que je n'avois pas, dit tant de bien de moi, parut enfin si fort prévenuë en ma faveur, que son Mari, qui avoit pour elle une tendresse extrême, ne me fit guères moins de Carresses que j'en avois reçu de son Epouse. Peu de jours après que je lui eus été présenté , il me fit quitter mes habits de toile, & m'en fit



fit donner un d'une étoffe très propre, avec tout l'assortiment, c'est-à-dire, que je me vis métamorphosé tout à coup en petit Bourgeois d'assez bonne mine. Mais Mr. d'Angeville ne borna pas là ses bontés, il voulut que je l'appellasse du nom de Pere, & il en prit pour moi tous les sentimens. Mais, ne convenoit-il pas aussi que son Epouse me donnât le nom de Fils? Aussi ne me le refusa-t-elle pas; mais ce n'étoit point là le comble de ma fortune. Il me revenoit une Sœur, qui étoit à peu près de mon âge, & qui étoit Fille de mon nouveau Pere; car, ma nouvelle Mere n'avoit point d'autre Enfant que moi. Je vis cette aimable Sœur; on lui recommanda de bien aimer son cher Frere. Je ne sçais, si elle fut d'abord disposée à obéir; mais je sentis, que je n'aurois point du tout de violence à m'en faire pour l'aimer de tout mon Cœur. Nous devinmes dès lors inséparables; car je n'avois plus d'habitude avec mes autres Freres & Sœurs. Ce n'est pas que j'eusse cessé de les aimer, ou que je commençasse à les mépriser; mais on vouloit que je ne quittasse plus la belle Minette, (c'est le nom de ma

nouvelle Sœur) par ce que l'on jugeoit que sa Compagnie, bien plus que toutes les Leçons qu'on auroit pû me donner, serviroit à me faire perdre certain air niais & grossier, qu'une Education villageoise m'avoit donné. L'on s'apperçût en effet bientôt du changement qui s'étoit fait dans mon langage & dans mes façons : il est vrai aussi, que je n'avois pas moins d'ardeur pour profiter que ma chere Sœur en avoit à m'instruire ; mais il lui falloit encor bien du tems pour donner la dernière perfection à son Ouvrage.

La Saison de retourner à la Ville étant arrivé, nous quittâmes la Campagne. Mon changement de fortune n'en n'avoit mis aucun dans les sentimens de mon Cœur. J'avois des adieux à faire à ceux, qui durant bien des années m'avoient tenu lieu de Parens : je ne pus m'arracher d'entre leurs bras sans repandre bien des larmes. J'aurois voulu que mes Freres & mes Sœurs me suivissent à la Ville, & partagassent avec moi ma petite fortune. Les marques que je leur donnai de ma sensibilité & de ma douleur, en me séparant d'eux, me valurent bien

bien des éloges de la part de Mr. & de Mad. d'Angeville, qui prirent dès lors une idée très avantageuse de mon bon Cœur. On n'aime point à repandre ses bienfaits sur des ingrats, & ils se croyoient assurés, que je ressentirois toujours vivement le prix de ceux qu'ils me destinoient.

Leur premier soin, lorsque nous fumes arrivés à la Ville, fut de me confier aux soins d'un Maître, qui fut chargé de m'apprendre à lire & à écrire; car, le bon Mr. d'Angeville, qui n'avoit point d'autre Science que celle de son Commerce, ne vouloit pas que je devinsse plus sçavant que lui. Je n'avois aucune ressource du côté de la fortune. La voye la plus courte & la plus sûre pour m'enrichir étoit le Négoce, & c'est aussi à quoi je fus destiné. Au bout de deux années je fus en état de remplir l'Emploi de Garçon d'un Comptoir subalterne. Mon Application, les Dispositions naturelles que j'avois pour mon nouveau Métier, jointes aux soins particuliers que mon Pere prenoit de m'instruire lui même, me firent faire de si rapides progrès dans ma Profession, que je n'avois pas  
encor

encor atteint ma dix-septième année que les Livres & les plus importantes Affaires me furent confiées. Mais j'en avois de plus intéressantes & de plus agréables que celles du Commerce.

J'ai parlé de cette Fille de mon Pere, je veux dire de cette chere Sœur, à qui l'on avoit si fort recommandé de bien aimer son cher Frere. Elle n'eut point du tout de peine à obéir, & elle poussa même l'Obéissance plus loin que l'on ne souhaitoit. Mais son amour, quelque tendre & quelque vif qu'il fut, pouvoit-il égaler le mien ? Je me faisois une étude empressée de lui plaire ; ma tendresse me rendoit ingénieux à prévenir ses desirs ; étois-je privé du plaisir de l'entretenir, mes regards, mes soupirs, les mouvemens de mon Ame, qui étoient peints sur mon visage, tout dans moi lui parloit de la vivacité de mon amour : &, ce qui me rendoit le plus heureux de tous les Hommes, c'est que j'étois assuré, que mon amour étoit payé d'un égal retour. Mais, quel succès pouvois-je m'en promettre ? L'humiliante obscurité, répandue sur ma Naissance, me permettoit elle d'espérer que je pusse un jour unir  
mon



mon sort à celui de mon Amante ? J'étois, il est vrai, tendrement chéri de ses Parens ; Madame d'Angeville sur tout avoit pour moi l'affection de la plus tendre de toutes les Meres : je ne sçais même, si la belle Minette lui étoit aussi chere que moi ; mais, ce qui étoit pour moi la source de la plus douce Consolation, c'est que cette chere Mere sembloit ne pas desapprouver notre amour. Elle n'avoit pû manquer de s'en appercevoir ; souvent elle avoit été témoin des tendres & innocentes Carresses que nous nous faisions, & elle ne nous en avoit fait aucun reproche : elle paroissoit même s'empresser à favoriser nos secrets Entretiens. J'avoüe, qu'une pareille Conduite étoit pour moi un vrai sujet d'étonnement ; car, que pouvois-je en conjecturer ? Me ferois-je imaginé que cette chere Mere ; que j'adorois & qui m'idolatroit, fut disposée, pour me rendre heureux, à moins consulter l'obscurité de mon état que sa tendresse ? Mille-fois je fus tenté de sonder ses Sentimens, & je n'en fus empêché que par ma jeune Maitresse, qui me fit comprendre, que ce seroit peut-être reculer notre bonheur.

heur que de vouloir en avancer le moment. La Complaisance, que j'avois pour elle, fit que je suivis aveuglement les volontés. Je continuai à jouir tranquillement, durant quelques mois, du plaisir que j'avois d'en être tendrement aimé, sans que rien allarmât notre amour mutuel; mais nous touchions de près au moment qui alloit nous causer les plus cruelles allarmes.

Le Pere de la belle Minette avoit sans doute vû avec plaisir, dans les commencemens, la tendre & innocente amitié qui m'unissoit à son aimable Fille; il en avoit remarqué les progrès: &, tandis que cette amitié lui parut ne pas mériter le nom d'amour, il ne s'en étoit pas inquiété, & n'y avoit opposé aucun obstacle; mais, lorsqu'il ne put plus douter de la vivacité de notre ardeur mutuelle, il songea efficacement à en prévenir les suites. Il n'y avoit pour cela qu'un moyen, c'étoit de travailler incessamment à l'établissement de sa Fille, à qui il destinoit des grands Biens, & c'est à quoi il se détermina. Un de ses Amis, appelé Charier, n'avoit qu'un Fils unique, qui devoit être un riche héritier, & qui depuis quelques

ques mois adressoit ses vœux à Minette. Son Pere lui avoit ordonné de recevoir les visites de ce nouvel Amant. Elle avoit la Complaissance de souffrir les soins qu'il lui rendoit; mais il n'en n'étoit pas pour cela plus favorablement écouté. Il parloit tendresse; mais c'étoit là un Langage que ma fidelle Maitresse étoit bien éloignée de vouloir entendre. Charier s'ennuya enfin de faire le Personnage de soupirant, il voulut faire parler l'Autorité en sa faveur. Son Pere, comme je l'ai dit, étoit l'Ami intime du mien, & il avoit pour son Fils une tendresse extrême; joignez à cela, que Minette étoit pour Charier un Parti très avantageux; ainsi il se crut intéressé à presser la Conclusion d'un Mariage qui faisoit l'objet de tous ses desirs, & dont il avoit déjà fait les premières Propositions au Pere de ma Maitresse. Il lui en parla une seconde-fois, & son éloquence fut si persuasive qu'il obtint tout ce qu'il desiroit, c'est-à-dire, qu'il fut réglé, que la malheureuse Minette, quelque résistance qu'elle opposât, deviendroit dans moins d'un mois l'Epouse de Charier. Nous ne tardâmes pas à être instruits

fruits de la terrible sentence qui venoit d'être prononcée contre nous, & à quel excès de tristesse & de désespoir ne nous livra-t-elle pas. Il me fut aisé de me menager un entretien secret avec la triste Minette : les sentimens de son Cœur m'étoient connus comme les miens ; je sçavois, qu'il n'y avoit que mon amour qui put égaler le sien ; j'étois sûr, qu'il racourcissoit la distance qui étoit entre elle & moi. Mille fois elle m'avoit juré que, si elle étoit la Maitresse de son sort, ce ne seroit jamais qu'en ma faveur qu'elle disposeroit de sa main. Je n'ignorois pas le fond que je pouvois faire sur ces flatueuses promesses ; mais, pouvois-je espérer, qu'elle eut assez de fermeté pour résister à la violence que l'on vouloit faire à son choix ? C'étoit là un point que j'avois à éclaircir. J'allai donc la trouver dans sa Chambre ; mais, ô Dieux ! dans quel état s'offre-t-elle à mes yeux ! Elle avoit la tête appuyée sur une table ; d'une main elle tenoit un mouchoir, qui étoit baigné de ses pleurs ; elle paroissoit si absorbée dans ses tristes reveries, que quelques minutes se passèrent avant qu'elle m'eût ap-  
per-

perçû. Je fus moi même si attendri en la voyant, que je n'eus pas la force de proferer une seule parole. Je me jettai à ses genoux, & ne lui exprimai ma douleur que par mes soupirs & par mes pleurs. Elle jettoit sur moi languissamment ses tendres regards; elle tenoit mes mains serrées dans les siennes, & , comme moi, elle sembloit avoir perdu l'usage de la voix. Ce ne fut qu'après quelques momens d'un triste silence qu'elle s'écria d'une voix entrecoupée de sanglots : cher Amant, c'en est donc fait, tout espoir de félicité nous est donc ôté, en vain le Ciel nous a fait naître l'un pour l'autre, mes Parens eux mêmes n'ont-ils pas travaillé à accroître la Sympathie qui nous unissoit? Ne m'ont-ils pas fait un Commandement de vous aimer? Je m'en suis fait une douce habitude. Espèrent-ils, que je puisse à leur degré disposer de mon Cœur? Et, s'ils ont autorisé le don que je vous en ai fait, se promettent-ils que je puisse vous le reprendre? Ah! chere & aimable Minette, lui repondis-je, non, je ne mérite pas ces preuves que vous me donnez de votre Constance; je dois m'op-

poser au sacrifice que vous voulez me faire de votre fortune. Mon Cœur souffre du Conseil que je vous donne ; mais votre gloire doit m'être plus chère que mon bonheur. Vous n'ignorez pas l'obscurité de ma Naissance ; peut-être suis-je le fruit d'une Union illégitime ; peut-être rongirois-je si je connoissois ceux qui m'ont donné le jour. Pensez vous, que votre Pere, qui repose ses espérances sur vous seule, souffre que vous unissiez votre sort à celui d'un malheureux qu'il a arraché à la misère ? Ainsi, ne vous roidissez pas contre ses volontés, acceptez l'Époux qu'il vous destine. O Ciel ! Le puis-je croire, reprit cette tendre Amante, en fixant sur moi ses regards, c'est vous, qui osez me conseiller de vous être infidelle ! Ah ! oubliez, vous le pouvez, les sermens qui m'engagent votre foi ; mais ne vous attendez pas que je consente à suivre votre exemple ; ou j'emporterai avec moi le nom de votre Epouse dans le tombeau, ou, si l'on s'y oppose, l'on ne me contraindra pas à disposer de ma main en faveur d'un autre que de vous ; ainsi travaillons de concert à éloigner le malheur qui nous

us menace; je ne sortirai point du spect que je lui dois; mais aussi ne souffrirai-je point qu'il sacrifie le bonheur de mes jours à ses vûës intéressés, en me forçant d'accepter un vœu, pour qui je ne pourrois avoir que de l'indifférence ou de la haine. Pour vous mon cher, adjouta-t-elle, parlez à notre bonne Maman; je suis persuadé que vous lui fassiez un aveu de l'amour qui nous unit; sa tendresse pour vous peut vous répondre qu'elle ne refusera pas de s'intéresser en votre faveur; elle parlera à mon Pere, & peut-être réussira-t-elle à ébranler ses résolutions, ou du moins en obtiendra-t-elle, qu'il ne fasse pas violence à son choix.

Je suivis le Conseil de la chere Minnette; je parlai à ma Mere; (car Madame d'Angeville ne vouloit pas que je l'appellasse d'un autre nom, & avec quelle tendresse n'en remplissoit-elle pas les devoirs à mon égard) je m'ouvris à elle avec confiance; je déchargeai mon Cœur dans son sein; je lui dis, en repandant un ruisseau de larmes, que je ne prendrois Conseil que de mon désespoir, si j'étois séparé de l'adora-

ble Minette. Je lui appris, que par les sermens les plus sacrés nous nous étions juré une éternelle Constance, & que je ne survivrois pas au mortel chagrin dont j'étois menacé. Hélas! mon cher Fils, me répondit cette tendre Mere, que ne puis-je au prix même de la moitié de mon sang assurer votre bonheur! Je vous dois toute ma tendresse; vous la méritez: non, ma Fillé ne m'est pas aussi chère que vous. O Dieux! ajouta-t-elle, en élevant les yeux au Ciel, que ne puis-je parler! Pourquoi suis-je obligée de tenir renfermé dans mon Cœur un secret... Et je m'apperçus que les soupirs & les pleurs lui coupoient la parole. Hélas! pourquoi s'obstinoit-elle à se taire? Je crus que ce secret, qu'elle me tenoit caché, concernoit ma Naissance. Je me jettai à ses genoux, je la conjurai avec instance d'éclaircir les doutes affreux qui m'inquiétoient. Ah! Madame, lui dis-je, en me jettant sur une de ses mains que j'arrosai de mes pleurs, arrachez moi à la cruelle incertitude qui me désespère! Vous m'en avez trop dit, pour que je ne soupçonne pas que ma Naissance n'est pas pour vous



vous un mystère! Ah! faites moi connoître ceux qui m'ont donné le jour! J'irai me jeter entre leurs bras; leur tendresse me sauvera du malheur qui me menace; car, peut-être sont ils d'un rang qui fera, que le Pere de mon adorable Maitresse ne s'opposera plus à mon bonheur. Mais ce fut en vain que je demandai à être éclairé sur ma Naissance. Ma tendre Mere ne me repondit que par ses soupirs & par ses carresses: tout ce que je pus en obtenir c'est qu'elle me promit, qu'elle se serviroit de tout le Credit qu'elle avoit sur l'esprit de son Epoux, pour l'engager ou à rompre ou à différer du moins le Mariage qu'il projettoit.

Elle lui parla en effet; mais ce fut inutilement. L'inexorable d'Angeville annonça à sa Fille, qu'il ne lui laissoit que huit jours pour se déterminer à donner la main à Charier, & que, si elle persistoit dans ses refus, elle seroit pour toute sa vie renfermée dans un Couvent. La désolée Minette ne put m'apprendre cette barbare Nouvelle sans repandre un torrent de larmes. Elle ne me cacha pas, qu'elle se porteroit plutôt aux extrémités les plus dange-

reuses que de consentir à l'Hymen odieux qu'on lui proposoit : elle me fit même des reproches sur ce que j'étois si peu entreprenant. C'étoit là me faire assez connoître qu'elle étoit disposée à embrasser tous les partis que je lui proposerois. Il n'y en n'avoit qu'un seul au quel nous pussions nous arrêter, c'étoit de nous déterminer à une prompte fuite. Ce ne fut cependant qu'en tremblant, & qu'après bien des détours que j'osai lui en faire la proposition. Elle l'écouta non seulement sans aucune marque de surprise ; mais elle me témoigna, que, faisant son bonheur de son amour, ce seroit avec empressement qu'elle suivroit par-tout mes pas ; qu'il n'y avoit pour elle point d'autre malheur à craindre que celui d'être éloigné de moi.

Nous voilà donc déterminés à affronter ensemble bien des périls ; car, comment tenir notre fuite secrète ? Comment pouvoir nous procurer une somme d'argent, capable de nous affranchir de l'indigence, du moins durant quelques années ? Mais, est-il quelque obstacle insurmontable à l'amour ? Minette fut instruite, que ses  
Pa-

Parens devoient aller passer un jour à la Campagne chez un de leurs Amis : il étoit réglé qu'elle seroit de cette partie de plaisir ; mais , nous convinmes qu'elle feindroit la veille une petite indisposition , qui la retiendrait à la Maison , & que nous profiterions de l'absence de ses Parens pour nous échapper.

Ils ne furent pas en effet plutôt partis , que , ma jeune Maitresse ayant donné différentes Commissions à quelques Domestiques , qui étoient demeurés au logis , nous levâmes ensemble la serrure d'un Coffre fort , où nous prîmes dix-mille Ecus en Or. C'étoit là un fond dont nous ne pensions de voir jamais la fin. Lorsque les Domestiques , que Minette avoit éloigné de la Maison , furent de retour , elle leur dit qu'elle alloit voir une de ses Amies , avec qui elle passeroit l'après-diner , & elle me pria de lui donner le bras pour l'accompagner. Nous nous rendîmes ensemble à la Diligence qui partoît pour Châlons , où nous arrivâmes le même jour , & nous prîmes le lendemain celle qui devoit nous conduire à Paris. Notre Voyage fut court & ne fut marqué par

aucun fâcheux événement. Nous nous promettions, qu'il nous seroit facile de nous tenir cachés dans une Ville qui est regardée comme un Monde entier, & que, quelques recherches que l'on fit pour nous y déterrer, elles seroient très inutiles. Le lendemain de notre arrivée nous louâmes un Appartement commode, que nous fîmes meubler proprement, & que nous vinmes occuper le même jour. Il falloit nous composer un Domestique; il se réduisit à une Servante & à un Valet. J'aurois bien voulu tenir à Minette la parole que je lui avois donné, de m'unir à elle par des liens indissolubles; mais nous avions à craindre d'être reconnus, & ce fut cette crainte qui nous fit frauder les Droits de l'Eglise.

Trois mois s'écoulerent, durant lesquels nous goûtâmes toutes les douceurs que peuvent se promettre deux Cœurs, unis par les nœuds du plus tendre amour. Paris nous offroit bien des plaisirs; mais nous n'avions de goût que pour ceux que nous trouvions à nous donner mille preuves nouvelles de la plus parfaite ardeur. Le Jeu, les Promenades, les Spectacles eussent été  
pour

pour nous des divertissemens insipides : notre tendresse étoit pour nous un fond inépuisable de plaisirs & de douceurs , que chaqu'instant voyoit renaître. Que de malheurs ne nous serions nous pas épargnés , si nous nous étions toujours tenu à ce délicieux genre de vie ; mais je m'apperçus , que Minette , quoique toujours également tendre , perdoit cependant quelque chose de l'enjouement de son humeur. Je crus qu'il lui falloit , pour la distraire , quelque amusement bruyant : je lui proposai de la conduire trois-fois la semaine à la Comédie & à l'Opéra. Elle me répondit , que , quoiqu'elle fut assez insensible au plaisir du Spectacle , elle croyoit cependant que pour l'intérêt de notre santé nous ne devions pas toujours demeurer renfermés dans notre Appartement , & elle ajouta , que , quoiqu'elle me sût bon gré de ma Complaisance , qui me tenoit continuëlement attaché à ses côtés , elle feroit cependant bien aise que , pour me dissiper , je commençasse à me repandre un peu dans le Monde. J'e suivis son Conseil avec d'autant plus d'ardeur , que je me promettois de former quelque Connoissance qui serviroit

peut-être à lui rendre son premier enjouement. Nous commençâmes donc à mener une Vie moins retirée. Depuis plus de trois mois nous étions à Paris, & nous n'en n'avions pas encor vû les beautés. Nous donnâmes plusieurs jours à parcourir les endroits les plus dignes de notre Curiosité. Minette me témoigna, qu'elle seroit charmée de voir les Maisons Royales. Quelle raison aurois-je eu de combattre cet innocent désir ? Notre perte étoit cependant attachée à cette funeste partie de plaisir.

Nous prîmes le matin un Carrosse de remise pour aller à Versailles, d'où nous ne devions revenir que le soir. Point de jour plus agréablement écoulé que celui que nous employâmes à voir mille merveilles, que nous ne pouvions nous lasser d'admirer ; mais, quelle devoit être la fin de cette fatale journée ? Quel malheur, o Dieux ! plus étrange que celui qui nous attend. La nuit commençoit à tomber lorsque nous retournâmes à Paris. La petite Course que nous venions de faire avoit si fort fatigué l'aimable Minette, qu'elle soupiroit après le moment où nous serions ren-

rendus à notre Maison, pour se mettre au Lit. Nous y arrivons enfin : je paye le Cocher qui nous avoit conduit & nous montons à notre Appartement. J'en trouve la Porte fermée ; je frappe, en appelant mon Valet ; Minette appelle sa Femme de Chambre, & personne ne nous repond. Nous élevons la voix ; mais nous pouffions des cris inutiles. Je fais monter le Propriétaire de la Maison ; je lui demande des Nouvelles de mes Domestiques, & il m'apprend, qu'ils étoient disparus peu d'heures après que nous étions montés en Carrosse, & qu'ils avoient fait transporter quelques Malles, selon les ordres qu'ils disoient avoir reçu de moi. Funeste Voyage ! m'écriai-je alors : ah ! je ne vois que trop que nous voilà perdus sans ressource. Je fais en effet enfoncer la Porte de mon Appartement, & je le trouve entièrement demeublé. Je cours précipitamment à mon Cabinet où étoit ma Cassette ; mais elle ne devoit plus s'offrir à mes yeux, elle m'avoit été enlevée aussi bien que toutes mes nippes, & celles de mon adorable Maitresse. Hélas ! qu'allons nous devenir, s'écria-t-elle

t-elle, en se jettant entre mes bras. Quel barbare renversement de fortune ! Qui nous tendra une main sécourable dans notre misère ! Qui voudra partager à nos malheurs ! J'en sentoís tout l'excès : & , ce qui me désespéroít , c'est que je ne voyois pas que rien put les réparer. Notre Hôte cependant me dit, que je devoís me hâter d'aller trouver Mr. le Lieutenant de Police, que les perquisitions qu'il feroit faire ne seroient peut-être pas inutiles. J'y allai ; mais ce fut une démarche dont je ne retirai aucun fruit. Je m'occupai, en revenant à la Maison, à réfléchir sur le parti que je prendrois : il ne me restoit que quinze misérables Pistoles ; y avoit-il là de quoi me rassûrer contre la crainte d'une prochaine indigence ? Je retrouvai en arrivant mon infortunée Maitresse fondant en larmes. Notre compatissante Hôteesse étoit auprès d'elle, & faisoit de vains efforts pour calmer son excessive douleur. Elle nous proposa, qu'en attendant que nous eussions écrit à nos Parens, nous pouvions demeurer chez elle, & qu'elle ne nous laisseroit manquer d'aucun des secours dont nous aurions besoin.

A



A ce mot de *Parents* je vis les larmes de la triste Minette couler en plus grande abondance. Je repondis à notre Hôtesse, à qui je ne voulois pas m'ouvrir, que notre dessein n'étoit pas de demeurer à Paris, qu'il me restoit heureusement quelque argent, & que nous retournerions le lendemain en Province. Je réglai même mes Comptes avec elle, & il se trouva, qu'elle m'étoit redevable de quelques Pistoles, qu'elle me rendit.

Quoique je fusse très sensible aux offres obligeantes qu'elle venoit de nous faire, & qu'elle réitéra plusieurs fois avec une sincere effusion de Cœur, sa présence cependant me fatiguoit; il fallut, pour m'en délivrer, demeurer quelque tems sans lui répondre. Elle ne nous eut pas plutôt quitté, que je me jettai au col de la triste Minette, en la priant de moins se livrer à la douleur. Je lui dis que je me reprochois les malheurs où je l'avois précipité, que je ne me plaindrois pas de mon infortune si elle n'avoit pas à la partager avec moi. Mais, tendre & fidelle Amante, ajoutai-je, je ne souffrirai pas que vous demeuriez plus long tems associée

associée à mes maux ; il faut que vous consentiez que je vous rende à la tendresse de vos Parens, tout leur courroux retombera sur moi, si vous leur dites que j'ai employé la violence pour vous enlever, & que ce n'est que par artifice que vous avez pû vous arracher de mes mains. Mais, connoissois-je l'amour de la chere Minette ? Lorsque je lui donnois un pareil Conseil, elle parut s'en offenser, & elle me répondit, qu'il n'y avoit que la mort seule qui put la séparer de moi ; qu'il faloit nous déterminer à devoir à notre industrie & à notre travail de quoi fournir à nos communs besoins ; qu'il n'y avoit point d'emploi, quelque vil & quelque abject qu'il fut, qu'elle ne fit volontiers pour m'affranchir de la misère.

Quelle tendresse ! Quelle générosité de sentimens ! Telle étoit la chere Minette. Elle me dit, que nous ne devions pas songer à quitter Paris ; qu'il ne me seroit peut-être pas bien difficile d'y trouver quelque occupation lucrative, & qu'en attendant nous demeurerions dans une petite Chambre, où nous ne ferions de dépenses que celles  
qui

qui seroient absolument nécessaires pour traîner une misérable Vie. Nous voilà donc condamnés à nous renfermer dans un vil réduit , où par notre Oeconomie nous devons travailler à nous affranchir, du moins pour quelque tems, des misères d'une extrême indigence. Je me flatois que je pourrois trouver de l'emploi ; j'avois été élevé dans le Commerce ; je présentai mes services à divers Négocians ; mais ce fut sans aucun succès. Il auroit falu que j'eusse été assuré de quelque Personne de Confiance , qui eut répondu de ma fidélité ; mais , outre que je n'étois connu de personne , l'intérêt même de ma sûreté vouloit que je ne me fisse point connoître. Nos petits fonds cependant diminuoient chaque jour , & nous touchions de près au moment où nous allions n'avoir point d'autre ressource que la Charité de quelque Ame généreuse , qui auroit bien voulu s'intéresser à nos maux. Nous étions réduits, Monsieur, dit Colin, en adressant la parole à mon Pere, à cette humiliante extrémité, lorsque je me déterminai pour me tirer de la misère, à prendre un Habit de Livrée. J'eus l'honneur  
de

de vous présenter mes services , & vous me fîtes la grace de les accepter. Mes gages, joints au petit profit que Minette tiroit du travail de ses mains, pouvoient la sauver de l'indigence. Je pouvois avoir la Consolation de la voir chaque jour ; mais , ayant appris que vous vous disposiez à voyager durant quelques années avec Monsieur le Marquis , je me vis obligé de prendre d'autres arrangemens. J'instruisis ma jeune Maitresse de votre dessein : la mort la plus cruelle lui auroit été moins insupportable que mon absence , & la résolution qu'elle forma n'en n'est-elle pas une preuve bien convaincante ? De quel étonnement ne fus-je pas saisi , lorsqu'elle me dit , qu'elle n'auroit rien à désirer , si elle pouvoit entrer à votre service. Je ne pus d'abord me persuader qu'elle me parlât sincèrement , je crus même devoir combattre un si bizarre dessein ; mais ce fut inutilement. Il fut conclu , que Minette déguiseroit son sexe , & que je vous la présenterois sous le nom de Bourguignon. Je ne sçais, Monsieur, si sa Physionomie vous prévint en sa faveur ; mais , sans prendre d'elle aucune information,

vous

vous eûtes la bonté de l'attacher au service de Monsieur le Marquis, & elle y feroit encor attachée, sans le fatal accident qui vient de nous arriver.

Nous étions sorti ce matin, Bourguignon & moi, pour nous promener dans la Ville. Nous attendions nous à faire la fatale rencontre qui nous a perdus? Quel objet, o Dieux! plus frappant que celui qui s'offre à nos yeux! C'est Monsieur d'Angeville, c'est ce riche Négociant, qui m'avoit recueilli dans sa Maison, c'est le Pere de l'aimable Minette que nous appercevons de loin. De combien de crimes n'avoit-il pas à me punir? Ce vol de dix-mille Ecus, l'enlèvement de sa Fille. Quels sujets pour moi de frayeur? Je n'avois point d'autre parti à prendre, pour m'arracher au supplice dont j'étois menacé, que celui d'une prompte fuite; mais ma jeune Maitresse ne put me suivre, je l'ai vû tomber évanouïe à mes pieds. Son Pere cependant avançoit, & n'étoit plus qu'à quelques pas de nous. La voix de la Nature s'étoit déjà fait entendre au fond de son Cœur: le déguisement de ma Maitresse n'em-

pêche pas qu'il ne la reconnoisse. Ah! ma Fille, ma chere Fille, s'écrioit-il, en se jettant à son col. La crainte d'une mort ignominieuse ne m'a pas permis d'en entendre d'avantage. Je ne pouvois douter, continua Colin, que d'Angeville ne fut bientôt instruit que j'avois l'honneur, Monsieur, d'être à votre service, & qu'accompagné de quelques Archers il ne vint se saisir de moi dans votre Maison: & c'est là la raison qui m'a déterminé à me tenir caché dans un Cabaret, d'où mes Compagnons n'ont pû me tirer qu'après m'avoir convaincu, qu'il ne me restoit point d'autre ressource que l'honneur de votre Protection, & que je ne devois pas hésiter de venir l'implorer.

Ainsi finit le recit de Colin. Mon Pere lui réitéra les promesses qu'il lui avoit faites; mais il ne fut pas nécessaire qu'il employât son Credit en sa faveur. On nous annonça peu de momens après la visite d'Angeville. Mon Pere ordonna qu'on le fit entrer, & commanda en même-tems à Colin de se retirer. Je m'attendois que le Pere de Minette alloit éclatter en menaces con-

contre le Ravisseur de sa Fille; mais je fus surpris de voir la joye peinte dans ses yeux. Je viens, Monsieur, dit-il à mon Pere, vous redemander un Fils qui m'est cher, & dont je veux assurer le bonheur: hâtez, je vous prie, Monsieur, le plaisir que j'aurai de l'embrasser; qu'il vienne essuyer les larmes d'une Fille que j'adore, & à qui je vais l'unir. Colin, qui s'étoit retiré dans une Chambre voisine, ne put entendre ce discours, sans se livrer aux transports de la joye la plus vive. Tout hors de lui même il vint se jeter aux pieds d'Angeville. Ah! Monsieur, s'écria-t-il, quelle générosité est la votre! Quoi! vous pourriez oublier. . . Ah! mon cher Fils, lui repondit celui-ci, sans lui laisser le tems d'achever, que de larmes ne m'a pas coûté votre fuite, & de quel cruel malheur n'a-t-elle pas été suivie! Elle a causé la mort à votre Mere, à cette Epouse, à qui je devois toute ma tendresse. Oui, c'est elle qui vous avoit donné le jour, & pourquoi ne m'en a-t-elle fait Confiance, que lorsqu'elle touchoit à son dernier moment? Que de choses surprenantes que j'ai à vous apprendre;

mais venez rassûrer par votre présence la pauvre Minette, qui ne fait qu'un cris après vous : je lui ai promis que vous seriez demain son Epoux.

Nouveaux transports de la part de Colin, dont l'Ame étoit partagée par mille mouvemens divers, qu'il auroit eu de la peine à pouvoir lui même expliquer. Il se dispoisoit à suivre son futur Beau-Pere; mais mon Pere arrêta d'Angerville, & le pria de lui apprendre ce qu'il sçavoit de la Naissance de Colin, & voici ce qu'il nous raconta.

Il y avoit, nous dit-il, plus de neuf ans que j'étois Veuf, & je n'avois eu de mon premier Mariage que la seule Minette, lorsque j'épousai Mademoiselle Baudri. Peu de mois après notre union je la conduisis à ma Campagne, ce fut là où elle vit pour la première fois le cher Colin, qui depuis onze ans étoit élevé par la Femme de mon Fermier. La vûë de ce jeune Enfant fit sur le Cœur de ma nouvelle Epouse une si forte impression, qu'avant même que de sçavoir que c'étoit la voix du Sang qui parloit, elle lui donna toute sa tendresse: elle eut avec celle, par qui il avoit été nourri, des éclaircissemens,



mens ; qui lui apprirent tout ce qu'elle vouloit sçavoir ; mais, sans m'en faire Confidence, elle se contenta d'intéresser ma pitié en faveur d'un misérable petit Orphelin, à qui je voulus bien tenir lieu de Pere. Colin vous aura sans doute raconté, Monsieur, tout ce qui lui est arrivé jusqu'au moment de sa fuite : elle nous livra, mon Epouse & moi, à la plus affreuse douleur. Deux mois s'écoulerent, durant lesquels nous fimes bien des recherches inutiles. Mais ce qu'augmentoît ma tristesse, c'est que celle de mon Epouse me donnoit tout à craindre pour sa Vie. J'avois le mortel chagrin de la voir chaque jour dépérir à vûë d'œil, & ce qui me désespéroit, c'est qu'elle m'accusoit d'être seul l'Auteur du malheur qui faisoit couler ses larmes & les miennes. Je m'étois à la vérité opposé aux vœux de Colin ; mais, sçavois-je qu'il fut un parti sortable pour ma Fille ? Je ne le sçus qu'au moment que la mort alloit m'enlever ma chere Epouse.

Ne me faites pas un crime, Monsieur, me dit-elle, d'une voix foible & entrecoupée de soupirs, si je vous ai caché jusqu'à présent les secrets que

j'ai à vous apprendre. Colin est mon Fils , & il est le fruit d'un Mariage légitime. Un Officier de Cavalerie , appelé Danton , s'étoit épris pour moi de l'amour le plus tendre , & je ne fus pas insensible à ses vœux , par ce que je les croyois réglés par les sentimens de l'honneur & de la probité. Il me proposa en effet de m'épouser ; mais , n'ayant pû obtenir le Consentement de ses Parens , il sçut si bien se servir du Pouvoir qu'il avoit sur mon esprit , qu'il me fit consentir a un Mariage secret. Une année s'écoula sans que ma Famille & la sienné en eut aucune Connoissance : ce fut au bout de ce tems-là que j'accouchai d'un Fils. Je ne lui eus pas plutôt donné le jour , que mon Epoux enleva ce cher Enfant à ma tendresse , pour le porter lui-même à une Nourrice , à qui il fit de grandes libéralités. Peu de jours après il fut obligé de se rendre à l'Armée. La foiblesse me retenoit encor au Lit lorsqu'il vint m'annoncer la barbare Nouvelle de son départ. Mes larmes ne purent l'engager à le différer : trop livrée à ma Douleur , je ne songeai pas à m'informer du Village où il avoit porté

porté mon cher Enfant, & je songeai encor moins à lui demander le nom de la Personne à qui il l'avoit confié. Mon cher Epoux s'arracha d'entre mes bras, en me promettant que son amour lui feroit hâter son retour, & qu'il seroit exact, à me donner souvent de ses Nouvelles; mais j'étois, hélas, condamnée à ne plus le revoir. La première Lettre, que je reçûs un mois après son départ, & qui me fut écrite par un de ses Amis, m'apprit qu'il avoit été tué en montant à l'Assaut. A quel transport de douleur ne dus-je pas me livrer? Mais j'étois obligée de devorer mes larmes en secret. J'étois dans le sein de ma Famille, qui ne sçavoit rien de mon Mariage, & qui ignoroit aussi que j'étois devenuë Mere, par ce que j'étois allé me delivrer à la Campagne chez une de mes Amies. Mon honneur m'intéressoit donc à cacher mes pleurs à mes Parens: &, que de sujets n'avois-je pas d'en repandre? Qu'étoit devenu ce cher Fils, à qui j'avois donné le jour? La cruelle incertitude, où j'étois sur son sort, renouvelloit à chaqu'instant mon extrême douleur. Dix années s'écoulerent, du-

rant lesquels je menai la Vie du monde la plus retirée: ce fût au bout de ce tems-là, Monsieur, ajouta mon Epouse mourante, que vous m'adressâtes vos vœux. Vous vous rappelez, que peu de mois après notre Mariage vous me conduisîtes à la Campagne; j'y vis le cher Colin; les sentimens secrets de la Nature m'attendrirent en sa faveur; il avoit tous les traits d'un Epoux, dont l'image n'avoit pû encor s'effacer de mon Cœur. J'appris que cet Enfant, que je ne pouvois voir sans les plus tendres & les plus vives émotions, étoit Orphelin. Je m'informai de celle, qui lui avoit tenu lieu de Mere, dans quel tems & par qui il lui avoit été confié. Ce qu'elle me repondit ne me laissa aucun lieu de douter que ce cher Enfant ne fut mon Fils. Hélas, pourquoi me suis-je obstinée trop long-tems à vous cacher sa Naissance? Auriez vous pû refuser de le rendre heureux, en unissant son sort à celui de votre chere Fille? Ah! Monsieur, continua mon Epouse, en se jettant sur une de mes mains, qu'elle arrosa de ses pleurs, laissez moi emporter dans le tombeau cette derniere marque de

de votre tendresse ! Promettez moi, que vous ne vous opposerez point à cette union, dès que nos chers Enfans vous seront rendus, & vous ne me laisserez rien à regretter. Ah ! mon Fils, mon cher Fils ! Fils, digne d'un fort moins malheureux ! Me pardonneras tu mon barbare silence ? Elle éleva en suite les mains au Ciel ; ses yeux se couvrirent de nouvelles larmes ; la paleur de la mort étoit repandue sur son visage, & elle perdit peu de momens après l'usage de la voix. Mes soins ne purent la rappeler à la vie ; elle expira entre mes bras : & , comment ai-je pû ne pas descendre avec elle dans le tombeau ? Durant plusieurs mois la douleur qui m'accabla laissa tout à craindre pour mes jours, & ce qui augmentoit ma tristesse , c'est que les perquisitions, que je faisois faire de tout côté, pour être instruit du sort de mes chers Enfans, n'étoient suivis d'aucun succès ; mais le juste Ciel , attendri par mes pleurs, vient enfin de les essuyer. Les affaires de mon Commerce m'avoient appelé dans cette Ville : m'attendois-je au hazard heureux qui m'a fait rencontrer les deux chers objets de ma tendresse ? Et

que d'actions de grâces n'ai-je pas à rendre au Seigneur ? Il est vrai, Monsieur, reprit mon Pere, que ce sont là des arrangemens d'une Providence bien aimable, & qui doivent exciter toute votre reconnoissance. Mais, ne différez pas d'avantage le bonheur de ceux que le Ciel vient de rendre à vos vœux, & souvenez vous que je veux être témoin de leur Mariage.

D'Angevillè, après avoir fait bien des remerciemens à mon Pere, retourna avec Colin auprès de la chere Minette. Nous eumes le plaisir de la voir le lendemain, & je ne sçais, si j'ai jamais vû une figure plus aimable que la sienne. Un rouge modeste, qui couvroit son Visage, joint à un air de Contentement, qui se lisoit dans ses yeux, lui prêtoit les graces les plus touchantes. Je m'étonnai moi-même, comment durant quinze mois, qu'elle avoit été à mon service sous le nom de Bourguignon, il avoit pû se faire que je n'eusse aucun soupçon de son déguisement. Nous ne quittâmes Gènes que lorsqu'elle fut devenue l'heureuse Epouse du fortuné Colin.

C'est là l'Avanture extraordinaire  
que

que j'avois à raconter, & qui retarda notre départ d'une semaine. Nous prîmes la route de Barcelone, où nous ne pûmes arriver sans avoir eu à essuyer les plus grandes incommoditez ; car, outre la difficulté des Chemins, qui nous empêchoit de faire toute la diligence que nous aurions souhaité, nous avions le desagrément de ne trouver que de très mauvaises Hôteleries, où souvent l'on n'avoit pas un Lit à nous donner. Il nous eut été facile de nous procurer toutes les Commoditez qui nous étoient nécessaires ; mais mon Pere n'étoit pas fâché que j'appriisse à me passer des douceurs de la Vie. Ce n'est, me disoit-il, qu'en connoissant la misère par sa propre expérience, que l'on apprend à plaindre le sort de ceux qui souffrent de l'indigence, & que l'on devient sensible à leurs maux ; car, n'ont-ils pas en qualité d'Hommes autant de droit que nous aux Commoditez du repos & de l'abondance ? Et, si la fortune nous a traité plus favorablement qu'eux, ou plutôt si la libéralité de Dieu nous a enrichi, ce n'est point pour nous qu'il nous a fait riches, c'est pour le pauvre : nous lui devons le superflu

perflu de nos Biens, c'est là l'ordre de la Providence, elle veut que le pauvre trouve dans notre abondance de quoi suppléer à son indigence. Mais, sans consulter les sentimens de la Religion, ne suffiroit-il pas d'écouter ceux de l'Humanité & de la Nature, pour avoir un Cœur tendre & compatissant ? Quelle dureté en effet plus barbare que de voir des misérables, exposés à tous les besoins de la Pauvreté, sans s'attendrir en leur faveur, & sans se rappeler qu'ils sont Hommes comme nous, que comme nous ils sont faits à l'image de celui qui est notre Pere commun ?

Ce que mon Pere me disoit n'avoit rien qui ne s'accordât avec les sentimens de mon Cœur. Il étoit tendre & compatissant, & la vûë seule d'un misérable suffisoit pour intéresser ma pitié ; aussi puis-je dire, sans que je veuille en tirer en vanité, que j'ai toujours regardé la Pratique de la Charité comme un devoir autant essentiel de l'Humanité que de la Religion : &, ce qui m'a convaincu de la dureté du Cœur de l'Homme, c'est que Dieu ait été, pour ainsi dire, obligé de nous faire un Précepte de l'Aumône, comme si la voix  
de



de la Nature avoit cessé de se faire entendre au fond de nos Ames. Que le Lecteur me pardonne cette courte digression, qui ne peut déplaire qu'à ceux qui ne conservent aucun sentiment d'Humanité.

Le besoin que nous avons de quelques jours de repos, autant que mille objets que Barcelone (1) avoit à nous offrir,

(1) Barcelone est le Siège d'une Université, d'une Cour des Monnoyes & d'un Evêque, dont les Revenus montent à douze mille Ducats. Cette Ville, recommandable par son Ancienneté & par les Sièges qu'elle a soutenu, fut bâtie par Hamilcar Barca, Pere d'Annibal, qui lui donna le nom de Barcino. Elle a eu ses Comtes particuliers jusques à l'an 1162. qu'elle fut unie à l'Arragon. Il seroit difficile de dire quelles ont été les anciennes Fortifications, par ce qu'elle a été sujette aux plus cruelles Revolutions dans le court espace de dix-sept ans. Elle a été assiégée quatre-fois. En 1651 elle fut prise par les Espagnols, après un Siège de quinze mois, & en 1697. elle le fut par les François, après deux mois de tranchée ouverte. Elle ne demeura pas long-tems sous leur puissance; car il fut réglé par un Article de la Paix de Ryswick, qu'elle seroit rendue aux Espagnols. En 1705. l'Armée Alliée l'assiégea par Mer & par Terre au nom de Charles III., & elle fut prise le 20. Octobre, après un Siège de trois semaines. En 1706. Philippe l'assié-

offrir, nous engagea à y séjourner. Cette Ville, Capitale de la Catalogne, est regardée avec raison comme une des plus grandes & des plus belles Villes de l'Espagne. Les ruës en sont belles, larges & longues; mais, ce qu'elles ont de singulier, c'est qu'elles sont propres, davantage qui n'est pas commun aux ruës de la plupart des Villes de l'Espagne. Elle est située sur la Mer

l'assiégea avec le secours de la France; mais il fut obligé de lever le Siège. Peut-être n'auroit-il pas été plus heureux une seconde-fois, si Charles III. n'avoit été obligé d'aller en Allemagne pour recueillir l'immense Succession de la Maison d'Autriche, qui lui étoit échue par la mort de l'Empereur Joseph son Frere aîné, & s'il n'eut été forcé d'y demeurer trop longtemps pour monter sur le Thrône de l'Empire. Philippe V., son Concurrent, profita de son absence. L'an 1713. il mit le Siège devant Barcelone. Les Catalans, abandonnés de leur Prince le nouvel Empereur, & trahis par les Ministres de la Reine Anne, sur les secours de laquelle ils avoient trop legerement compté, ne laisserent pas de se battre en désespérés, & ce ne fut qu'après un Siège de treize mois qu'ils livrerent Barcelone. La Conquête de cette Capitale valut à Philippe V. celle de toute la Catalogne. Le genie remuant des Catalans l'a déterminé à faire bâtir une Citadelle, qui tient en bride Barcelone.

Mer, ce qui rend son Commerce très florissant. Sa forme est approchante de l'ovale; une muraille & de larges fossés la partagent en deux parties, qui portent le nom de Ville neuve & de vieille Ville. Son Port, que nous visitâmes, me parut très large & spacieux: il est défendu par un grand Môle & revetu d'un Quai de sept-cent cinquante Pas, au bout du quel est un Fanal & un Fort, où il y a Garnison. Mais ce que j'admirai le plus, ce fut un certain air, marque de douceur, de politesse & d'affabilité, qui semble faire le Caractere des Habitans de cette Ville, qui contre l'ordinaire des Espagnols ont une ardeur extrême pour le travail.

Après avoir donné trois jours à voir tout ce qu'il y avoit de plus curieux dans cette Ville, nous en partîmes, pour nous rendre à Tarazona, Ville ancienne, située sur les Frontières de la Navarre & de la Castille. On croit que Saint Prudence, qui vivoit au sixième Siècle, en a été un des premiers Evêques. Elle n'a rien de remarquable que sa situation. Elle est bâtie au milieu d'une Campagne fertile &

rian-

riante , où regne un continuël Prin-  
tems. Nous vinmes de là à Torto-  
se (2), qui n'est qu'à quatre lieuës de  
la Mer. Elle est bâtie en partie dans  
la Plaine, & en partie sur une Hauteur,  
ce qui lui donne la forme d'un Amphi-  
théâtre. Elle est, comme Barcelone,  
partagée en deux Villes , ceintes de  
bonnes Murailles, de Bastions de plu-  
sieurs Ouvrages à la moderne, &  
defenduës par un vieux Château très  
fortifié, & qui est bâti sur la hau-  
teur.

L'idée

(2) Il y a à Tortose une Université , qui  
appartient aux Dominicains , & un Evêché,  
dont les Revenus passent quatorze mille Du-  
cats. Cette Ville fut prise par les François l'an  
1649. & elle fut reprise sur eux l'année suivan-  
te. On y passe l'Ebre sur un grand Pont de  
Bâteaux, dont la tête est defenduë par quel-  
ques Ouvrages de Fortification. Ce Fleuve,  
abondant en toute sorte de Poissons, mais sur-  
tout en Saumon & en Alose, est près de Tor-  
tose d'une largeur & d'une profondeur qui le  
rendent propre à porter des gros Bâtimens, ce  
qui rend cette Ville très commerçante: joignez  
à cela que le terroir d'à l'entour est fertile en  
Carrieres d'Alun, d'Albâtre, de Jaspes de di-  
verses couleurs, & en Mines de différens Mé-  
taux.

L'idée, que l'on nous avoit donné de Saragoffe (1), nous engagea à faire un grand détour pour contenter notre Curiosité, & nous ne regrettâmes pas quelques lieues de Chemin de plus qu'il nous en coûta pour voir cette superbe Capitale de l'Aragon. Nous y arrivâmes par une vaste & grande Plaine, au milieu de laquelle elle est située. On y passe l'Ebre sur deux Ponts, dont l'un est de pierre; mais celui, qui est de bois, n'en n'a point dans l'Europe entière qui mérite de lui être comparé. Ce Fleuve partage la Ville en deux, & il est bordé d'un Quai superbe, qui forme une magnifique Promenade. Voilà ce qui se présenta à nos yeux en nous

(1) Saragoffe est de toutes les Villes d'Espagne celle qui est la plus peuplée. Outre un très grand nombre de Noblesse, qui y fait son séjour ordinaire, il y a une quantité prodigieuse de Banquiers & de Marchands François, qui y font fleurir le Commerce. On compte dans cette Ville dix-sept grandes Eglises & quatorze beaux Monastères, sans parler d'une foule d'autres moins considérables. Pour que cette Ville n'eut rien à désirer, il faudroit que l'Ebre y fut navigable; mais, quoique très large, il est par tout rempli de rochers, qui rendent la Navigation ou impossible ou très dangereuse.

nous arrivant. Nous parcourûmes le lendemain les Ruës, qui sont grandes larges, droites & bien pavées. Celle, qui me frappa le plus, fut celle qui est appelée la Ruë sainte. Je ne sçais, si le nom de grande & superbe Place ne lui conviendrait pas mieux. C'est dans cette Ruë où l'on voit un grand nombre de somptueux Palais : ils sont presque tous bâtis de brique, de même que les Maisons, qui sont toutes hautes de cinq à six étages, & qui sont incomparablement plus belles que celles de Madrid. Nous visitâmes aussi les Eglises & les Edifices publiques, le Palais de l'Archevêque, dont les Revenus excèdent cinquante mille Ducats, le Collège de l'Université, le Tribunal de l'Inquisition, qui occupe le Palais des anciens Rois, nommé *Aljapheria* : il nous falut pour cela sortir de la Ville. Nous y revinmes pour voir l'Hôpital général, qui a une Tour isolée, haute de 284. degres ; mais dont la Montée est si facile qu'on peut y aller à Cheval jusqu'au sommet.

Nous vinmes de Saragosse à Siguenza. Cette Ville, quoique petite, me parut très fortifiée. Elle n'a point d'au-

d'autre ornement que celui d'être le Siège d'un Evêque & d'une Université, qui fut fondée au commencement du seizième Siècle. Elle est située près des Frontieres de la nouvelle Castille au bas du Mont Arienza, dont le pied est mouillé par le Henarés. Cette même Riviere arrose Alcalá (2), où nous nous rendîmes au sortir de Sigüenza. C'est à Alcalá où est la seconde Université de l'Espagne. Elle doit son établissement au célèbre Cardinal Ximenes, qui la fonda l'an 1508., & qui lui assigna quatorze mille Ducats de Revenus. Il y a dans cette illustre Université quarante-six Chaises de Professeur. On dit, que c'est dans cette Ville que fut imprimée la première Bible Polyglotte : ce fut le grand Ximenes,

(2) La Princesse Jeanne, Epouse de Philippe d'Autriche, ayant accouché d'un Fils à Alcalá, qui fut depuis Empereur sous le nom de Ferdinand, le Cardinal Ximenes, qui étoit alors tout-puissant, profita de cette occasion, pour demander à la Reine que cette Ville, où il avoit déjà fondé une célèbre Université, fut exemptée de tout impôt, ce qui fut accordé : c'est pourquoi l'on y garde le berceau de ce Prince, en mémoire de cette gratification.

nes, qui en entreprit la dépense, & elle monta à soixante mille Ducats.

Je me dispenserai de parler de plusieurs autres Villes moins considérables, que nous eumes à traverser dans la route que nous fîmes de Gênes à Madrid, par ce que je ne me rappelle pas d'y avoir rien vû qui mérite d'intéresser la curiosité du Lecteur. Ce que je puis dire en général de l'Espagne, à en juger par l'étenduë que j'ai déjà parcouru, c'est que, si c'est de tous les Païs du Monde le plus fertile, c'est aussi le moins cultivé & le moins peuplé. Presque par-tout on y voit des marques de l'horreur naturelle, que ses Habitans ont pour le travail. Ce ne sont de tout côté que terres en friche, qui ne demandent cependant qu'à ouvrir leur sein, pour donner une moisson abondante. Je crois que c'est cette même Paresse, qui fait le défaut caractéristique de la Nation, qui est cause que l'on voyage avec si peu d'agrément en Espagne. Les Habitans ne sçavent ce que c'est que de s'abaisser, ou se fatiguer à rendre à des Voyageurs les services que l'Hospitalité exige.

Mais la raison, pourquoi l'Espagne est



est si peu peuplée, ne se présentoit pas à mon esprit : j'en cherchois la cause, & je ne pouvois la trouver; Il y en a cependant plusieurs, qui me furent expliquées par Mr. de Rinvill. La première vint du grand nombre de Maures & de Sarafins, qui en sont sorti. La seconde de la grande quantité de Colonies, qui ont été envoyées dans les Indes Orientales & Occidentales. La troisième de l'Incontinence, qui y regne avec tant d'empire, que les jeunes Gens commencent dès l'âge de quatorze à quinze ans à entretenir des Courtisanes. La quatrième de la Stérilité des Femmes, qui y font rarement des Enfans lorsqu'elles ont atteint l'âge de trente ans. La cinquième du nombre prodigieux d'Ecclésiastiques & de Maisons Religieuses des deux Sexes, & enfin des rigueurs de l'Inquisition. Et pour ce qui regarde en particulier les Couvents, j'ai appris depuis, qu'ils étoient si multipliés, qu'après une supputation exacte l'on a trouvé, que, si l'on tiroit seulement deux Religieux de chacun, on en composeroit une Armée de vingt-mille Hommes.

C'est là un détail, dans lequel j'au-

rois sans doute pû me dispenser d'entrer ; mais il a été autrefois instructif pour moi , & peut-être le sera-t-il pour quelques-uns de mes Lecteurs. Je continue le recit de mes Voyages.

Lorsque nous étions partis de Gênes, mon Pere avoit fait prendre les devans à son Maitre d'Hôtel, qui étoit chargé de nous faire meubler quelques Appartemens dès qu'il seroit arrivé à Madrid ; mais le Comte vouloit que ce fut dans un Quartier éloigné de la Cour. Je ne pouvois deviner quelles étoient en cela ses vûes ; mais je ne tardai pas à en être instruit. Son dessein étoit que j'apprissse à connoître les Hommes dans les différentes Conditions, où le Ciel les a fait naître. Il se promettoit que leur Commerce serviroit à me tenir en garde contre cette hauteur insupportable , cet orgueil ridicule , que n'inspire que trop souvent l'ébloüissant éclat d'une Naissance distinguée. Je devois apprendre, que le vrai mérite est de toutes les Conditions, qu'il est même plus ordinairement le partage de ceux qui sont nés dans des états obscurs, que de ceux qui n'ont guères d'autre élévation que celle que leur donne leur Noblesse.

Il faloit auffi que l'expérience me perfuadât, que, plus on eft au-deffus des autres Hommes, plus on doit s'efforcer à fe concilier leur amitié & leur eftime, par un plus grand fond d'humanité, d'affabilité & de douceur. Ce font là les Leçons qui m'étoient néceffaires pour mon Inftruction, mais que je ne pouvois puiser à la Cour, qui eft le féjour ordinaire de la diffimulation, du déguifement & de l'artifice: auffi l'intention de mon Pere étoit, de ne m'y produire que lorsqu'un Commerce de quelques mois, avec des Perfonnes d'une Condition inférieure à la mienne, m'auroit appris à les connoître.

Nous ne fumes donc pas plûtôt arrivés à Madrid, que je fus instruit du genre de vie que je devois y mener. La premiere Connoiffance que je formai fut avec le Fils du Propriétaire de la Maifon que nous occupions. Son Pere, appelé Don Fernand de Fregués, étoit Procureur du Conseil des Indes, & son Fils, appelé Don Inigo, & qui étoit de quelques années de plus âgé que moi, commençoit à faire briller son Eloquence dans le Barreau. J'avoüe, que fa gravité Efpagnole me

déconcerta dans les commencemens : j'aurois voulu, qu'il eut agi avec moi avec un certain air de cordialité & de franchise, qui fait le lien de la Société ; mais il s'obstinoit à se conduire avec une reserve qui n'étoit point du tout du goût de mon humeur badine & enjouée. Je ne pouvois même m'empêcher de rire quelquefois de la Politesse gênante qu'il mettoit dans ses façons. Cette Enflure, ce Galimathias de Manieres ( si je puis m'exprimer ainsi ) me revoltoit. J'en dis mon sentiment à mon Pere ; mais je trouvai que ses idées étoient bien différentes des miennes. Vous précipitez trop votre jugement, mon cher Marquis, me dit-il : attendez, pour le porter sûrement, que vous soyez plus au fait du génie & des manieres d'une Nation que vous ne connoissez pas encor, & peut-être vous déferez vous alors de vos préjugés. Je les crois cependant justes, repris-je ; car, ne m'avouera-t-on pas, que la gêne & la contrainte sont ennemies de la Société ? Et, comment se lier avec des Personnes dont le front ne se deride jamais ? Qui, toujours armés de défiance, ne craignent rien

rien plus que de s'ouvrir ? Mais, Monsieur, me repondit le Comte, si une trop grande reserve est un défaut, une trop grande franchise n'en n'est-elle pas aussi un, & même plus dangereux que l'autre ? Car celui, qui ne s'ouvre que difficilement, a l'avantage de pouvoir lire dans les replis de votre Cœur, avant que vous ayez pû pénétrer le sien : & , s'il vous accorde sa Confiance, ce n'est que lorsqu'il vous en a jugé digne, & l'on risque au contraire à se faire trop connoître, ou à se faire connoître trop-tôt. Et puis, mon cher Marquis, ajouta le Comte, de quoi vous plaignez vous ? De l'humeur peut-être un peu trop sérieuse de Don Inigo ? Mais croyez vous, que la votre ne lui paroisse pas trop badine, trop enjouée, & peut-être un peu étourdie ? Or, je vous le demande, vous êtes ici étranger, ceux qui sont dans leur País, doivent-ils se faire à votre humeur, ou devez vous vous faire à la leur ? Et, si vous ne pensez pas devoir vous assujettir à cette Complaisance, du moins ne l'exigez pas des autres.

Quelques justes que fussent ses raisons,

sons, je n'en sentis la solidité que lorsqu'une plus longue habitude m'eut lié plus étroitement à Don Inigo. Je m'appercevois qu'il devenoit plus ouvert avec moi, à mesure qu'il croyoit mieux connoître le fond de mon Caractere. Quoiqu'il exerçât son Emploi avec une application qui lui déroboit presque tous ses momens, il s'offrit cependant de la maniere du Monde la plus obligeante à m'accompagner dans tous les endroits de Madrid, qui méritoient d'être vûs avec quelque attention. Durant une semaine nous donnâmes chaque jour quelques heures à visiter les Ruës & les Eglises. La Ville me parut belle: &, quoique sa situation ne soit rien moins qu'égale, elle ne laisse pas cependant d'avoir un coup d'œil charmant. La plupart de ses Ruës sont larges, droites & bien percées; mais il n'y faut point chercher la Propreté, malgré les sommes considérables, destinées pour les nettoyer. J'en fus surpris au point que je ne pus m'empêcher d'en demander la raison à Don Inigo. Je fus charmé de la sincérité de l'aveu qu'il me fit. On prête à notre Nation, me repondit-il, bien des

des défauts qu'elle n'a pas à se reprocher ; mais il faut convenir , que l'aversion pour le travail en est un , dont elle ne peut se disculper. Le Païfan même , qui y devoit être enduré , craint tout exercice violent : au lieu de labourer la terre il se contente de la grater , & elle fournit abondamment à tous ses besoins.

Les Métiers fatiguans ne sont guères exercés que par des Artisans étrangers , qui profitent de la Paresse de nos Citoyens pour s'enrichir. Et , pour me prouver cette horreur naturelle que l'Espagnol a du travail , il me raconta , qu'un Seigneur de Castille , étant allé aux Indes , où ses affaires le retinrent plusieurs années , il avoit trouvé ses terres à son retour presque entièrement incultes. Il s'en plaignit à ses Vassaux , ceux-ci écouterent respectueusement ses plaintes ; mais leur Paresse alla toujours son train. Leur Seigneur , appelé Don Vega , crut que par l'espoir de quelque grande récompense il réussiroit à leur inspirer quelque ardeur pour le travail : il proposa donc une somme considérable d'argent , qui seroit distribuée à ceux dont les terres seroient trou-

trouvées en meilleur état au bout de l'année. Ce premier moyen n'ayant été suivi d'aucun succès, il eut recours aux menaces & aux châtimens. Il y eut des peines rigoureuses déterminées pour ceux qui ne donneroient pas tous leurs soins à cultiver leur Héritage : nouveau moyen, qui fut employé aussi inutilement que le premier. Don Vega, irrité de l'indolence de ses Vassaux, se dispoisoit à les punir sévèrement ; mais ils ne lui en laisserent pas le tems. Ils tinrent Conseil ensemble, & le résultat de leur Délibération fut, qu'ils abandonneroient leurs terres, & qu'ils se retireroient avec leurs Familles dans d'autres Provinces, où l'on n'exigeroit d'eux d'autre travail que celui qui s'accorderoit avec leur Pareffe. Quelqu'extraordinaire que fut un pareil dessein, ils ne laisserent pas cependant de l'exécuter avec joye, sans que ni les promesses ni les menaces de Don Vega pussent les retenir. Mais je dois dire, ajouta Don Inigo, en finissant son récit, que, depuis que Philippe V. est monté sur le Thrône, les choses ont un peu changé de face. Quoique ses Sujets ne soient pas chargés d'impôts, ce qu'il



qu'il en exige cependant les met dans la nécessité de s'addonner un peu plus au travail.

Les frequens Entretiens que j'eus avec Don Inigo acheverent de m'instruire des mœurs de sa Nation. Ce n'étoit plus avec cet air mystérieux & réservé, qui m'avoit révolté dans les commencemens, qu'il me parloit: à mesure que notre union devenoit plus intime, je trouvois de nouveaux charmes dans sa Conversation; aussi me faisois-je un plaisir d'en jouir souvent. Nous allions presque chaque jour ensemble à la Promenade; car c'est là un des plus grands divertissemens de Madrid. L'on en peut juger par la foule prodigieuse de Personnes des toutes sortes de Conditions, qui se rencontrent au *Prado Nuevo* & au *Prado Viejo*, dès que la Chaleur du jour commence à tomber. Je ne finirois point si je voulois raconter bien des petites Aventures qui m'y arriverent, & peut-être ne m'en serois-je pas tiré heureusement sans le secours du sage Inigo. Je ne parle point des Complimens qui m'étoient faits presque à chaque pas par plusieurs Demoiselles d'une moyenne ver-

vertu. Les signes, les gestes, les agaceries peu modestes, qui accompagnoient leurs invitations, faisoient que je ne daignois pas leur répondre. Mais, ce qui étoit pour moi un sujet d'étonnement, c'est qu'il se passoit peu de jours que je ne reçusse quelques billets, qui étoient autant de Rendez-vous que l'on me donnoit : &, ce qu'il y avoit pour moi de plus surprenant, c'est qu'il n'y avoit aucun de ces billets où je ne lusse au bas le nom de Marquise ou de Comtesse. Comme je ne sçavois pas assez la Langue Espagnole, pour pouvoir les déchiffrer, je les donnois à lire à Don Inigo, qui m'apprit, que ces prétenduës Marquises ou Comtesses étoient des Avanturieres, qui, riches du Commerce qu'elles avoient fait, occupoient des Hôtels proprement meublés, & prenoient assez souvent le nom des Seigneurs qui les avoient entretenuës : & là-dessus il me raconta l'Histoire de plusieurs. Celle, dont le recit m'amusa le plus, fut celle de la Marquise de Verafo, qui m'avoit fait la grace de me faire tenir plusieurs billets, écrits du stile le plus tendre.

Il n'y a peut-être, me dit Don Inigo, jamais eu de Femme plus ingénieuse à faire des Dupes que celle dont je vais vous apprendre les Aventures. Elle vint de Cadix à Madrid avec un jeune Homme, par qui elle s'étoit laissé enlever, & qui prenoit le titre de Marquis. Il parut d'abord avec un Equipage & un train conforme à la qualité qu'il se prêtoit. Il comptoit sans doute sur les moyens secrets qu'il avoit de le soutenir. Celle, qui passoit pour être son Epouse, étoit aimable, & il s'imaginait que ses charmes seroient pour lui une ressource assurée dans le besoin; mais, ces charmes, il falloit les produire: aussi s'empressa-t-il à faire paroître la nouvelle Marquise dans tous les endroits, où ses jeunes appas pouvoient être exposés à la vûe d'un plus grand nombre d'Adorateurs, tandis que de son côté il formoit des Connoissances avec tous les jeunes Seigneurs qu'il jugeoit les plus propres au succès de ses desseins. Il les retenoit souvent à manger chez lui: &, loin de se montrer jaloux, il ne manquoit pas de leur fournir bien des occasions de pouvoir s'entretenir avec son Epouse prétendue,

tenduë, qui sçavoit essayer avec un art merveilleux la force de ses Charmes, sur le Cœur de ceux de qui elle pouvoit se promettre de plus grands avantages.

Le jeune Comte de . . . riche Héritier, fut la première proie qui tomba dans ses filets. Elle réussit à l'enflammer d'un amour si violent, qu'il n'auroit pas hésité de lui faire un sacrifice entier de sa fortune pour être heureux. Elle ne tarda pas à lui laisser entrevoir son humeur intéressée. Quel motif d'espérance, & en même tems quel sujet de contentement pour le Comte, de pouvoir la servir selon son goût? Il ne mit aucune borne à ses libéralités: c'étoient chaque jour de nouveaux Présens qu'il faisoit à l'adroite Marquise, qui de son côté imaginoit chaque jour quelque nouveau prétexte pour reculer le bonheur de son Amant. Il crut qu'une somme de dix-mille Écus, qu'il lui promit, surmonteroit toutes les résistances qu'elle opposoit à ses desirs. Ses offres furent acceptées: il ne s'agissoit plus que de trouver l'occasion de pouvoir exécuter secrètement le petit Traité impur qui venoit de se conclurre,

churre, & cette occasion ne paroiffoit pas facile à trouver; car, j'ai oublié de dire, que le faux Marquis se monroit plus jaloux, à mēſure que le Comte devenoit plus paſſionné; mais ces dix-mille Ecus, qui devoient être le prix des faveurs qu'il ſe promettoit, firent que ſon impatience n'eut pas long-tems à languir.

La Veraſo lui apprit par un billet qu'elle lui écrivit, que ſon Mari devoit aller paſſer deux jours à la Campagne chez un de ſes Amis; que ſon départ étoit fixé au lendemain, & qu'ainſi il pouvoit venir chez elle dès que la nuit ſeroit tombée, & qu'elle l'attendoit avec tous les mouvemens du plus tendre empreſſement. Il ne faut pas demander avec quelle ardeur le Comte vola à un Rendez-vous ſi déſiré. Outre une bourse, pleine d'Or, il donna à ſa Maitreſſe pluſieurs Bijoux, dont le prix excédoit la ſomme qu'il avoit promiſe. L'habile Marquiſe cependant ne ſe hâta pas de lui faire part de ſes faveurs: elle fit ſervir à ſouper, & retint le Comte à table bien plus long-tems qu'il n'auroit déſiré. Le moment enfin, où il ſ'attendoit à être heureux,

arriva; mais, trompeuses espérances. Il ne faisoit que se mettre au Lit, lorsqu'il entendit le bruit de quelques Chevaux qui entroient dans la Cour. La perfide Veraſo s'écria avec toutes les marques apparentes du plus affreux deſeſpoir qu'elle étoit perduë ſans reſſource; que c'étoit ſans doute ſon Mari qui retournoit de la Campagne, & qu'elle alloit être immolée à ſa vengeance. Elle conſeilla au Marquis de ſe renfermer promptement dans un Cabinet dont elle lui ouvrit la Porte; mais il n'en n'eut pas le tems. Le Marquis s'offrit à ſes yeux dans le même moment qu'il ſe précipitoit du Lit, & à peine eut il un moment pour ſe ſaiſir de ſon Epée. Veraſo, qui empruntoit tous les dehors d'un Homme tranſporté par la fureur, fondit d'abord l'Epée à la main ſur ſon Epouſe; mais le crédule & généreux Comte détourna ſur lui les coups dont elle paroïſſoit menacée, & attaqua vigoureuſement le Marquis. Mais il ne put réſiſter au nombre dont il fut accablé: il ſe vit entouré par les Domeſtiques de ſon Ennemi, qui ſe ſaiſirent de lui & le deſarmerent. Ce fut alors que, pour ra-

cheter

cheter la Vie, il fut obligé d'entrer en Composition avec le Marquis. Sa grâce lui fut accordée, à condition qu'il ne reparoitroit plus à Madrid: il le promit & tint parole.

Mais la Marquise n'eut pas le bonheur de jouir long-tems du fruit de cette premiere Perfidie. Son Epoux, ou du moins celui qui en portoit le nom, disparut subitement, & ne lui laissa que ce qu'il ne put emporter. Elle se garda bien cependant de publier qu'elle en eut été abandonnée: elle fit repandre le bruit, que c'étoit à sa persuasion qu'il étoit parti pour les Indes, où il étoit appelé par des affaires d'une Conséquence extrême, & qui ne souffroient aucun délai. Elle ne tarda pas cependant à se consoler de son absence. Le Duc de . . . , vieux voluptueux, devint amoureux de la belle Veuve. Le premier Article du Traité, qu'elle conclut avec lui, c'est qu'il commenceroit à acquitter toutes les dettes qu'elle avoit contractées; qu'il lui feroit meubler un Hôtel; qu'il lui entretiendroit un Carrosse & un Domestique nombreux, & qu'il lui feroit une Pension de mille Ecus par mois. C'étoit là mettre un

prix bien haut à ses faveurs. Aucune cependant de ces Propositions qui effrayât le vieux Duc, accoutumé à tout sacrifier à ses plaisirs. Son Commerce avec la Veraſo dura pluſieurs années; il ſe croyoit le plus heureux de tous les Hommes, & ce qui augmentoit ſon bonheur, c'eſt qu'il avoit la Crédulité de ſ'imaginer qu'il ne le partageoit avec aucun Rival; mais il n'eut dans la ſuite que trop de preuves de l'infidélité de ſa Maitreſſe, qui repandoit ſur un jeune Cavalier de bonne mine une partie des bienfaits qu'elle recevoit du Vieux Duc. Il lui en fit des plaintes ameres, il le prit même avec elle ſur le ton menaçant; mais, Eſclave de ſa paſſion, il ne pouvoit brifer les Chaines honteuſes dont il étoit accablé. Pour tranquillifer ſa jaloſie, il ſe contenta de faire obſerver de près les demarches & les actions de la Marquiſe. Une pareille défiance ne fut pas de ſon goût: les libéralités de ſon Amant l'avoient enrichie, elle crut qu'il étoit tems de ſe défaire de lui, & voici le ruſé Stratagème qu'elle imagina pour ſe délivrer de ſes fatiguanſes afflués.

Elle



Elle s'adressa à un vieux Artisan, qu'elle fit habiller proprement, & qui devoit passer pour être son Pere. Il fut conclu, qu'à un certain jour, qu'elle lui marqua, il viendrait descendre chez elle, & qu'il prendrait le tems où elle seroit à table avec le Duc; qu'il paroîtroit transporté de colere; qu'elle se jetteroit à ses genoux, pour l'appaiser; mais qu'il affecteroit de se montrer toujours plus irrité: &, qu'après l'avoir accablé de reproches, il lui donneroit à choisir, ou d'être reconduite à Cadix, ou de se laisser renfermer dans un Couvent à Madrid: &, qu'après avoir repandu bien des larmes, elle se détermineroit enfin pour ce dernier parti.

Cette scène fut effectivement jouée si adroitement en présence du Duc, que, loin d'entrer en défiance, il s'intéressa avec vivacité en faveur de celle qui le trahissoit; mais le prétendu Pere de la Marquise ne se laissa point fléchir: &, comme il supposoit des Affaires importantes, qui le rappelloient à Cadix, il fut réglé qu'avant son départ il renferméroit sa Fille dans un Cloître, ce qui fut exécuté. Le

vieux Duc se promettoit , qu'il lui seroit facile de l'en tirer ; mais il auroit falu pour cela que la Veraſo eut voulu ſe prêter à ſes deſſeins : & , loin d'y conſentir , elle eut la dureté de ne vouloir recevoir aucune viſite de ſon Amant. Celui-ci en fut ſi irrité , que la douleur , à laquelle il ſe livra , avança la fin de ſes jours. Moment heureux , que la Marquiſe attendoit avec impatience , pour ſortir de ſon Couvent. On la vit bientôt après reparoitre dans le Monde ; mais , ſes Avantures n'ayant pû demeurer ſecrettes , & le bruit ſ'en étant repandu dans toute la Ville , ce n'eſt plus qu'à ceux , à qui elle eſt inconnüe , qu'elle dreſſe des pièges ; ainſi examinez , Monſieur le Marquis , ajouta Don Inigo , ſi vous êtes diſpoſée à répondre aux tendres invitations de cette belle Dame.

Ce que je venois d'apprendre ne m'étoit point néceſſaire pour m'armer de défiance. Mon Avanture de Dieppe & celle de Lyon étoient pour moi des Leçons de Sageſſe , que je n'avois point oublié. Elles ſe fortifièrent par les exemples de Modéſtie & de Retenüë que le ſage Inigo me mettoit chaque  
jour

jour devant les yeux. Sa Vertu au reste n'étoit pas ennemie des plaisirs innocens. Son goût pour les belles Lettres lui avoit donné une vraie passion pour le Spectacle, & c'étoit là un divertissement que nous prenions souvent. Ce fut à la Comédie, où Don Inigo me fit faire Connoissance avec un jeune Cavalier d'un mérite distingué. Je fus si enchanté des charmes de sa Conversation, & d'un certain air libre & aisé, qui regnoit dans ses façons, que je ne tardai pas à m'unir à lui de la plus étroite amitié. J'en fis à mon Pere & à Mr. de Rinvillle un Portrait si charmant, qu'ils me témoignèrent une envie extrême de connoître celui dont je leur parlois avec tant d'éloge. Ce fut là une satisfaction qu'il me fut aisé de leur procurer. J'invitai Don Torbés (c'est le nom de ce Cavalier) à manger : &, pour rendre mon invitation plus intéressante, je lui promis la Compagnie d'un Sçavant, qui, comme lui, faisoit ses délices de la Poësie. C'étoit de Mr. l'Abbé de Rinvillle dont je voulois lui parler. Il me repondit obligeamment, qu'il ne croyoit pas qu'il lui falut d'autre Compagnie que la

mienne pour se promettre bien du plaisir ; mais qu'il n'acceptoit l'offre que je lui faisois qu'à condition que j'irois passer quelques jours avec lui à sa Campagne , ce que je n'eus pas de peine à lui promettre.

Mon Pere, qui étoit prévenu du mérite de Don Torbés, s'attacha à lui faire les Politesse les plus gracieuses, de même que Mr. de Rinville, qui s'aperçut bientôt que le Portrait, que je lui avois fait de Don Torbés, n'étoit point flateur. Je m'attendois bien que la Conversation ne manqueroit pas d'être sçavante ; elle commença à rouler sur les Spectacles. Monsieur de Rinville dit, qu'il ne les envisageoit pas comme des Amusemens innocens. Je ne sçais, Monsieur, si je me trompe, reprit Don Torbés ; mais je crois que le Théâtre peut être regardé comme une Ecole de Vertu, où l'on reçoit des Leçons plus instructives que celles que donne la Philosophie & l'Histoire ; car, je veux que ces beaux Préceptes de Morale, que nous recevons de la Philosophie, persuadent l'esprit, font-ils quelque impression sur le Cœur ? L'Ame s'en trouve-t-elle émuë ? Le Philosophe  
m'in-

m'instruit ; mais me persuade-t-il ? Quelle secheresse, quelle aridité ( que l'on me passe ce terme ) dans les Leçons qu'il me fait ? Venons à présent à ce qui concerne l'Histoire. Il est vrai qu'elle me met devant les yeux des exemples que je puis me proposer pour modelles ; mais ne m'offre-t-elle pas aussi bien d'autres exemples, dans lesquels je vois le Crime heureux triompher de la Vertu ? Mais, que m'apprend l'Ecole du Théâtre ? A rectifier les Passions par les Passions mêmes ; elle me corrige de l'orgueil & de la dureté ; je me sens porté à être modeste lorsque je vois des Grands, humiliés & accablés par des revers inopinés, & je deviens sensible & compatissant lorsque je vois que l'infortune n'épargne pas ceux là même que leur rang élève au dessus des autres Hommes. Mais, par ce que ma Compassion doit avoir des bornes, on ne met devant mes yeux que des Personnages vertueux, dont les malheurs méritent d'intéresser ma pitié : & , si l'on m'offre des Personnages vicieux, les disgraces, qui les oppriment, & qui sont les Châtimens de leurs Crimes, servent à m'en inspi-

rer de l'horreur. Ce sont là les Leçons que me donne la Tragédie : &, en reçois-je de moins instructives de la Comédie, image naturelle de la Vie commune ? A-t-elle une autre fin que de corriger les Particuliers de leurs défauts, en leur en faisant sentir le ridicule ? On ne peut rien de mieux, répartit Monsieur de Rinville, & vous n'avez assurément rien oublié de tout ce qui se peut dire pour la défense du Théâtre ; mais ne conviendrez vous pas, que vous l'avez peint tel qu'il doit être, tel qu'il a été, & non pas tel qu'il est ; car, pour commencer par la Tragédie, devenue efféminée par la mollesse des derniers Siècles, que lui reste-t-il de son ancienne Majesté ? Se propose-t-elle ces grands sujets de terreur & de pitié, dont la représentation faisoit autrefois sur l'Âme les plus grandes impressions par le ministère des plus fortes Passions ? Où sont ces mouvemens de trouble, d'épouvante, de crainte & de frayeur, ces saisissemens, ces suspensions, ces ravissemens, ces surprises, ces admirations, qui transportoient le Spectateur hors de lui-même ? On sort à présent du Spectacle

de aussi peu ému que l'on y étoit entré, par ce que les sujets, qui s'y représentent, ne roulent guères que sur l'amour & la galanterie. Il est vrai, que les Autheurs se sont conformés en cela au goût des Spectateurs, dont il eut été difficile de mériter les suffrages autrement que par des sentimens doux & tendres, qui s'accordassent avec leur Caractere. C'est là sans doute un avilissement honteux pour la Tragédie. Mais, me permettrez vous, Monsieur, de vous dire, que les Poëtes Espagnols sont les premiers Autheurs de sa dégradation? Ce sont eux qui les premiers ont fait paroître sur le Théâtre des Héros, touchés d'un autre amour que de celui de la gloire, & qui ont fait perdre aux Grands Hommes de l'Antiquité leur vrai Caractere, pour leur en prêter un qui ne respire que la mollesse. Mais je dois aussi avouer, que nos Poëtes François, incapables peut-être de soutenir une grande action, par les seuls mouvemens de la terreur & de la pitié, n'ont été que trop exacts à marcher dans la route qui leur avoit été frayée. Peu de leurs Pièces tragiques, où l'amour ne joue le principal rôle.

Telle

Telle est la Tragédie moderne : & , s'il m'est permis de dire un mot de la Comédie, destinée à être une Ecole de Vertu, n'est-elle pas devenue une Ecole de Dissolution ? Ruses, Caprices, Subtilités, Artifices, Stratagèmes de l'amour, voilà ce qu'elle enseigne : & , s'il lui arrive de se proposer encore quelquefois pour objet le ridicule qui est dans la Nature, ce n'est jamais que par quelque intrigue galante qu'elle cherche à plaire & à se soutenir. Je ne sçais, Monsieur, reprit Don Torbés, si ce sont là les Principes des Poètes François ; mais je puis vous assurer, que les nôtres en suivent de bien différents : & , si vous voulez vous en convaincre, ayez la Curiosité de venir un jour au Spectacle, & je suis sûr que vous verrez paroître sur le Théâtre des Héros que le seul désir de la gloire anime. Et si l'on représente quelque Comédie . . . Oh, pour la Comédie, repartit Mr. de Rinvillle, je sçais que , graces en soient rendues à Lopés de Vega, elle se trouve moins défigurée que la Tragédie ; mais, pour ne vous rien cacher, je vous avoue, que je voudrois que ce célèbre Auteur, qui, mieux que per-



personne autre, ſçavoit ſaiſir le ridicule  
 de toutes choſes, & qui, à une mer-  
 veilleuſe ſubtilité d'eſprit, joignoit une  
 grande beauté de naturel, & une  
 facilité admirable, ſe fut moins aban-  
 donné à la fécondité de ſon Imagina-  
 tion, & qu'il eut moins cherché à raffi-  
 ner ſur le ridicule; car, vous convien-  
 drez, que des Plaiſanteries, pour être  
 trop fines, ne ſe font pas toujours af-  
 ſez ſentir. C'eſt là un défaut, repli-  
 qua Don Torbés, que l'on ne repro-  
 chera aſſûrement pas à Moliere, que  
 vous regardez comme le Prince des  
 Poètes comiques; mais l'on m'avouëra,  
 qu'il eſt tombé dans un autre, qui eſt  
 bien moins pardonnable, je parle de  
 ſon affectation à outrer ſes Caractères,  
 à prêter à un Avare, à un Etourdi, à  
 un Jaloux, des traits d'avarice, d'étour-  
 derie & de jaloûſie, dont la Nature  
 fournit rarement des exemples; mais,  
 ce qui peut l'excuser, c'eſt qu'il ne  
 cherchoit ſans doute qu'à plaire au  
 Peuple, qu'il faiſoit rire, en lui repré-  
 ſentant des Images plus grandes que le  
 naturel, C'étoit bien là la Méthode de  
 Plaute; mais ce n'étoit point celle de  
 Térence, qui, voulant mériter les ſuf-

suffrages de la Noblesse Romaine, se renfermoit dans les bornes de la Nature, & ne tiroit que d'elle seule les Portraits qu'il faisoit des Vices, sans les grossir ni les augmenter.

Cette sçavante Conversation, qui fut prolongée jusqu'à la fin du repas, eut été peut-être pour moi un sujet d'ennui, si les Leçons de Mr. de Rinvillle n'eussent servi auparavant à me polir le goût. Convaincu qu'il étoit, qu'un Homme de qualité doit être un Homme universel, il s'étoit attaché à me donner des notions générales, mais claires & distinctes, de toutes les Sciences; de sorte que, si je ne les possédois pas à fond, je pouvois du moins en dire mon avis, & écouter avec plaisir ceux qui parloient. J'en goûtai un si grand, à entendre Don Torbés, que j'aurois été charmé de n'avoir point d'autre Compagnie que la sienne & celle de Don Inigo, dont l'esprit n'étoit pas moins orné; mais le tems approchoit où mon Pere s'étoit proposé de me produire à la Cour. C'étoient des Connoissances nouvelles que j'allois faire, & qui ne me permettroient pas d'entretenir, autant que je  
l'au-

l'aurois fouhaité, celles que j'avois formé & dont j'étois enchanté. Ce n'étoit pas l'intention de mon Pere que je les négligeasse: il fit des instances si polies à Don Torbés, qu'il en obtint qu'il viendrait souvent manger avec nous; car, pour Don Inigo, il commença, peu de jours après que nous fumes arrivés à Madrid, à n'avoir point d'autre table que la notre.

Mais je passe à la premiere Apparition que nous devons faire à la Cour. Monsieur le Marquis de Vaugrenan, Gentilhomme Franc-Comtois, qui connoissoit mon Pere particulièrement, étoit alors notre Ambassadeur en Espagne, & recevoit chaque jour mille marques de Confiance de la part de S. M. C. Ce fut à lui à qui nous fîmes notre premiere visite. Il se plaignit obligamment à mon Pere, de ce que nous lui avions laissé ignorer si longtemps notre arrivée à Madrid: il nous retint à diner & nous promit, que nous aurions le lendemain l'honneur de saluer S. M. & de baiser la Main à la Reine. On ne s'entretint durant le repas que des Démêlés qui étoient entre la Cour d'Espagne & celle de Portugal.

&

& des préparatifs qui se faisoient de part & d'autre pour pousser la Guerre vigoureusement.

Don Pedro Cabrail de Belmonte, Ambassadeur de S. M. Port., avoit publié un Manifeste, adressé aux Ministres étrangers, par lequel il se plaignoit des violences inouïes, commises dans son Hôtel. Il rapportoit, que le 20. du mois de Février de l'an 1735. un Homme, conduit par quelques Officiers de Justice & par quelques Soldats, étant entré par la Porte d'Alcala, & étant parvenu à la Promenade publique du Prado, où il y avoit un Peuple nombreux, cet Homme, que l'on conduisoit en Prison, cria au secours, disant qu'il avoit été pris dans une Eglise, & que l'on lui avoit tiré de sa poche les Papiers qui servoient à sa défense; que le Peuple étoit accouru à ses cris; que les Soldats & les Officiers de Justice avoient abandonné le Criminel, qui avoit été conduit par le Peuple & par deux de ses Laquais dans son Hôtel. Il ajoutoit, que lui, Ambassadeur, ayant été averti de la scène qui venoit de se passer, il avoit ordonné que quatre de ses Laquais, qui s'étoient trouvés à la que-

querelle, dont deux n'avoient été que Spectateurs, fussent dépouillés de leurs Habits de Livrée, & chassés de sa Maison, aussi bien que le Prisonnier qui y étoit venu chercher un azile, & qu'il avoit en même-tems écrit au Gouverneur du Conseil de Castille, pour lui témoigner le déplaisir qu'il avoit de ce qui venoit de se passer, & pour l'informer de quelle maniere il avoit puni ses Domestiques.

Après cette simple Exposition du Fait, il se plaignoit de ce que le 22. du même mois un grand nombre de Soldats, conduits par trois Officiers, s'étant jettés dans son Hôtel la bajonnette au bout du fusil, s'étoient saisis de quelques-uns de ses Domestiques, qui se trouverent sous le Portail & dans le grand Escalier; qu'étant entrés jusques dans les Antichambres, ils avoient pris un de ses Pages; qu'ils s'étoient enfin jetté sur dix-neuf de ses gens, & que, les ayant garroté deux à deux, ils les avoient conduits par les rues les plus fréquentées de Madrid, & avec la même Livrée, jusques dans la Prison.

Ce Manifeste n'étoit point demeuré

sans réplique. Don Joseph Patinho y avoit répondu par un autre , adressé de même aux Ministres étrangers. Il rapportoit , qu'un Personne avoit été placée à la Porte de la Ville , pour avertir de l'approche du Criminel , ce qui marquoit un dessein prémédité de le délivrer ; qu'ayant été conduit dans la Maison de l'Ambassadeur de S. M. Port. on s'étoit hâté de briser ses fers , & qu'on l'avoit fait paroître aux fenêtres , pour l'exposer à la vûe du Peuple rassemblé , ce qui faisoit connoître le mépris que l'on faisoit de l'Autorité de ceux à qui l'on avoit arraché le coupable ; que trois jours s'étoient écoulés sans que Mr. de Belmonte parut se disposer à faire aucune satisfaction ; qu'il sçavoit , que le Gouverneur , à qui il avoit écrit , étoit si dangereusement malade , qu'il ne pouvoit ni recevoir des Lettres , ni y répondre ; que le coupable étoit demeuré plus de trente heures dans son Hôtel , & qu'il avoit été en suite conduit avec beaucoup de précaution en lieu de sûreté ; qu'il étoit enfin si peu vrai qu'il eut chassé quelques-uns de ses Domestiques , qu'ils avoient été trouvés tous chez lui.

C'est

C'est là à peu près le précis de ces deux Manifestes. Le résultat fut, que le Roi de Portugal donna ordre à l'Ambassadeur d'Espagne de sortir de ses Etats; que S. M. C. donna les mêmes ordres à Mr. de Belmonte, & qu'on envoya de part & d'autre des Troupes sur les Frontières. La suite de ces Memoires développera quelle fut l'issue de ces Demêlés.

Je reviens à la promesse que Mr. le Marquis de Vaugrenan nous avoit faite, d'être notre Introducteur auprès de S. M. Il avoit été réglé, que nous aurions l'honneur de la saluer le lendemain. Nous nous rendîmes après le Diner chez notre Ambassadeur, qui nous fit monter dans son Carrosse, pour nous conduire au Palais. Le Roi étoit seul dans sa Chambre lorsque nous y entrâmes à la suite de Mr. de Vaugrenan. S. M. nous fit la politesse de nous saluer gracieusement : elle demanda à mon Pere s'il y avoit long-tems que nous étions sortis de Naples, & ce que l'on y pensoit du nouveau Gouvernement? Mon Pere repondit, que Mr. le Comte de Charni sçavoit par sa modération & sa prudence y entretenir la

tranquillité & la paix que la sagesse & la bonté du Roi y avoit établi, & qu'aussi ses nouveaux Sujets sembloient se disputer à l'envie, à qui donneroit de plus grandes marques de leur fidélité & de leur attachement ; qu'ils se félicitoient en particulier de voir renaître chez eux l'abondance, qui leur étoit inconnue depuis long-tems. Oh, je connois le bon Cœur de mon Fils, reprit le Roi, & je suis assuré qu'il n'oubliera rien pour rendre son Peuple heureux : &, continuant à nous parler avec le même air de bonté, il dit à mon Pere, qu'il étoit surpris que nous eussions quitté l'Italie sans avoir vu la Cour de Sicile, où nous eussions été vus d'un bon œil ; que nous aurions pu arranger nos mesures de façon à pouvoir nous trouver à Messine, lorsque le Roi y fit son Entrée triomphante : &, qu'étant François, nous aurions pris une part particuliere aux réjouissances publiques. Mon Pere répondit, que la distance des lieux ne nous empêchoit pas de ressentir la joye la plus vive, pour les glorieuses Prospérités que le Ciel repandoit sur l'auguste Famille de Sa Majesté.

Au sortir de cette Audience, qui  
dura



dura plus d'une demi-heure, nous allâmes à celle de la Reine, de qui nous ne fumes pas moins gracieusement reçûs. Nous eumes aussi l'honneur de saluer les Infants. Ce fut le même jour que Don Louis, à qui le Pape venoit d'accorder la Dispense d'âge, pour posséder l'Archevêché de Toledé, parut pour la première-fois à la Cour en Habit d'Ecclésiastique. Enchantés des politesses que nous venions de recevoir de L. L. M. M. nous remontâmes en Carrosse avec notre Ambassadeur, que nous accompagnâmes à son Hôtel. Nous y soupâmes avec Don Joseph Patinho, Ministre d'Espagne, & avec le Duc de Monteleon (1), Seigneur Napolitain, qui avoit été relégué à Madrid. Ce Duc, de qui nous reçûmes

(1) Il vint en Espagne avec un train, composé de quarante & une Chaises. Outre sa Maison, il mena avec lui une Armée de Domestiques, de Singes & de Perroquets, & des Chiens en si grand nombre, que l'on eut dit qu'il en vouloit peupler l'Espagne. La Princesse de Strongoli fut reléguée en même-tems à Salerne, & la Princesse de Strigliano à Sorrenté. La Princesse Torgia, se retira dans un Couvent de Naples. Leur Crime étoit d'avoir parlé trop librement de la Révolution.

mes mille marques de bonté, nous dit obligeamment, qu'il étoit vraiment mortifié de ce que nous avions négligé de le voir du durant notre séjour à Naples; qu'il se seroit fait un plaisir de nous y procurer bien des Amusemens. Il nous fit promettre, que nous nous verrions familièrement durant le peu de tems que nous avions encor à demeurer à Madrid. Notre dessein étoit de lui faire le lendemain une Visite; mais il eut la politesse de nous prévenir. Quelqu'enjouée que fut sa Conversation, il y avoit cependant un air de tristesse repandu sur son visage, qui annonçoit les violences qu'il lui en coutoit, pour ne pas laisser éclater la douleur que lui causoit sa disgrâce. Loin de nous en rien dire, il affecta de nous parler avec éloge de la douceur & de la modération du Gouvernement de Don Carlos, & de la bonté avec laquelle il étoit traité par S. M. C. Nous eumes l'honneur de le voir le lendemain chez lui. Rien de plus gracieux que l'accueil que nous fit la Princesse son Epouse. La politesse & la douceur de ses manieres attiroient ordinairement chez elle une Compagnie bril-

brillante & nombreuse. On y faisoit de fréquentes parties de Jeu. Quoiqu'elles ne fussent pas pour moi des Amusemens, je croyois que la Complaissance ne me permettoit pas de refuser celles que l'on me proposoit ; car, j'étois dans cette persuasion, que l'honneur d'un jeune Cavalier est intéressé à tout accorder aux Dames, & qu'il doit se porter aveuglement à tout ce qu'elles désirent, comme s'il n'y avoit pas une maniere de refuser, qui ôte au refus ce qu'il pourroit avoir d'incivil & de choquant. Mais, neuf encor dans la Science du Monde, je ne sçavois pas que l'essence de la politesse consiste à sçavoir ou refuser ou accorder avec grace. Je me fis donc un honneur d'être de toutes les parties de la Duchesse, qui avoit pour le Jeu un extrême panchant. La fortune me fut si favorable, que dans moins de huit jours je gagnai plus de mille Ducats. Je continuai à jouer, & dans une seule séance je gagnai une somme encor plus considérable. Je dois l'avotier à ma Confusion, le vil espoir d'un plus grand gain me donna pour le Jeu une nouvelle ardeur. Le bonheur, qui m'avoit

jusqu'àlors accompagné, me faisoit nager dans la joye: je ne la laissai que trop éclatter, elle repandoit sur mon visage un air de sérénité & de contentement, dont mon Pere ne pouvoit manquer de s'appercevoir. Mais, quoiqu'il en sçut la Cause, dont il rougissoit sans doute pour moi, il jugea cependant à propos de ne m'en point parler: il vouloit me donner de l'horreur pour une Passion, à laquelle je commençois à me livrer: &, eut-il réussi à m'en corriger, si, pour me faire des reproches, il eut choisi le tems où cette Passion me flatoit le plus? Il voulut attendre que les revers de la fortune pussent donner du poids à ses Leçons. Elle ne tarda pas à me devenir autant contraire qu'elle m'avoit été favorable, & elle me maltraita si cruellement, qu'après m'avoir obligé de recevoir cent Pistoles de Mr. de Rinville, elle me réduisit à m'abaisser jusqu'à emprunter quelque argent de mes Domestiques. Je fus surpris de les trouver plus riches que je ne pensois; mais je ne sçavois pas que c'étoit mon Pere lui même qui leur donnoit, aussi bien qu'à Mr. de Rinville, l'argent qu'ils me prêtoient. Il ne faut pas demander

der si la tristesse étoit peinte sur mon visage : mon Pere m'en demanda la Cause ; mais , comment aurois-je osé la lui apprendre ? Car je ne pensois pas qu'il en fut instruit. Mais , ce qui augmentoit mon humiliante Confusion , c'est que je le voyois sourire malicieusement : sa pitié ne lui permit pas de triompher plus long-tems de mon embarras. Mon cher Marquis , me dit-il , je suis sûr que vos dettes vous affligent ; mais consolez vous , bien volontiers je m'engage de les acquitter : je veux même faire quelque-chose de plus en votre faveur. Je sçais qu'il y a deux jours que vous ne paroissiez pas chez Madame la Duchesse de Monteleon ; ne vous imaginez pas que j'en ignore la Cause : & , si je me plains , c'est que vous ne m'en ayez pas fait Confiance. Mais je veux , qu'aujourd'hui même vous retourniez chez elle , & que vous recommenciez même à jouër ; mais à une Condition , qui est , que vous ne ferez que la perte ou le gain dont nous conviendrons. Cet accord vous paroît-il raisonnable , me dit le Comte , en attachant sur moi ses regards , pour lire dans les miens la Confusion dont j'étois

couvert, & qui m'ôtoit la force de lui répondre? Non, mon Fils, ajouta-t-il, je ne vous reprocherai pas de vous être engagé dans des parties que la Politesse & la Complaisance vous obligeoit de lier. Je sçais que le Jeu est un délassement innocent; mais il a des règles, dont un honnête Homme ne doit jamais s'écarter. La première est de sçavoir, & dans la perte & dans le gain, se tenir en garde contre toute inégalité d'humeur, qui est la marque la moins équivoque de l'Ame du Monde la plus basse & la plus rampante; car, quel mépris ne doit pas inspirer un Homme qu'un vil gain transporte de joye, & que la perte de quelqu'argent livre au désespoir? Une misérable somme lui paroît donc un Bien, digne de toute son ardeur, puisque, ou la tristesse ou la joye, le transporte également, ou lorsqu'il la gagne, ou lorsqu'il la perd. La seconde règle que tout Homme, qui ne se fait pas du Jeu une occupation, ne doit jamais oublier, c'est qu'il doit jouer de façon à ne jamais intéresser ni sa fortune ni celle de ceux avec qui il joue, c'est-à-dire, & que dans la perte & dans le gain

gain il faut qu'il se prescrive des bornes qu'il ne doit jamais passer ; car, l'humanité ne veut-elle pas , que nous épargnions aux autres des pertes que nous ne pourrions nous mêmes supporter sans quelque excès de douleur ? C'est en suivant ces deux règles que l'on ne craint point d'altérer ou sa fortune ou son repos. Peut-être, mon cher Fils, ajouta le Comte, vous en dirois-je d'avantage, si je m'étois aperçu que le Jeu fut pour vous une Passion. Je vous ferois voir le renversement qu'il cause dans l'humeur & dans l'esprit, le dérèglement qu'il met dans la Conduite, les divers mouvemens qu'il cause dans l'Ame, les périls où le Joueur est continuellement exposé, ou de ruiner sa fortune, s'il paye les sommes immenses qu'il perd quelquefois sur sa parole, ou de se perdre d'honneur s'il ne les paye pas, sans compter les voyes souvent, ou honteuses ou injustes, qu'il est tenté d'employer pour réparer ses pertes. Mais, mon Fils, poursuivit le Comte, consolez vous de celles que vous avez faites, elles vous étoient nécessaires, pour vous instruire des règles que vous devez

vez suivre en jouant: voilà cent Pistoles, adjouta-t-il, en me donnant une Bourse, en exige-je trop, si je demande que vous les menagiez de façon qu'elles puissent fournir à votre Jeu durant quatre jours? Comme aussi, si la fortune vous favorise, je veux que vous vous borniez à ne gagner qu'une somme semblable? Ce sont là les Conventions que j'avois à faire avec vous, examinez si elles vous conviennent. Ah, Monsieur, lui repondis-je, votre trop de bonté me cause autant de Confusion que mes fautes. Et il est vrai, que cette maniere douce & insinuante, dont mon Pere s'y prenoit pour me corriger de mes défauts, faisoit sur moi plus d'impression que n'en n'auroient fait les reproches humilians, dont il étoit en droit de m'accabler.

Je reparus chez la Duchesse de Monteleon, qui eut la politesse de me faire des reproches obligeans sur mon absence: il m'en coûta la façon de quelques petits mensonges pour m'excuser. Il sembloit que je fusse attendu pour faire une partie de Jeu: on me la proposa, je l'acceptai, & elle fut pour moi un divertissement, par ce



ce que ma joye ou ma tristesse ne dependoit plus des revers ou des faveurs de la fortune. Ce fut en effet un Jeu si médiocre que je jouai pendant quatre jours, que la perte ou le gain ne pouvoit que m'être indifférent. Je me félicitai de ma modération, qui ramena le repos dans mon Ame; car, est-ce là un bien qui soit connu de celui que la Passion du Jeu possède? Mais c'est assez parler des fautes, qu'elle me fit faire, & de l'utilité que je tirai de ces mêmes fautes.

Il y avoit près de trois mois que nous étions à Madrid, & nous n'avions encore vû aucune des Maisons Royales: nous ne voulumes pas partir d'Espagne sans les avoir toutes parcourûes. Mr. le Marquis de Vaugrenan nous fit la grace de nous dire, qu'il se seroit fait un plaisir de nous accompagner, si les Affaires de son Ministère ne l'eussent retenu à la Cour; mais il nous donna un de ses Pages, & voulut que nous prissions un de ses Carrosses.

Nous commençâmes par le *Buen Retiro*, situé près de la Porte d'Alcala. Nous ne vîmes que les Jardins, qui  
sont

sont sans ornemens, le Mail & la Ménagerie, qui nous arrêta plusieurs heures, par le plaisir que nous eumes d'y voir une prodigieuse quantité de toute sorte d'Animaux les plus rares. Ce Palais avoit presque entièrement été réduit en cendre la nuit de Noël, pendant que la Cour assistoit au Service Divin dans la Chapelle. Le feu s'attacha avec tant de violence, que le Pavillon, qui formoit le coin de la façade de la gauche, fut tout en flammes, avant qu'on put apporter le moindre secours pour l'éteindre. Un vent de Sud, qui souffloit alors, poussa les flammes vers la droite avec tant de rapidité, que tout ce vaste Bâtiment fut presque totalement consumé par le feu. La Secrétairerie des Indes, & une partie des papiers, concernant les Affaires étrangères, aussi bien qu'une grande quantité de riches Meubles, de Tapisseries magnifiques, & un grand nombre de Tableaux de prix & de rares Antiquités, périrent dans les flammes; ainsi nous ne vîmes que les tristes débris de cette superbe Maison Royale.

La seconde que nous visitâmes fut  
*l'Armen-*

*l'Aranjuez*, qui est situé à sept lieues de Madrid. Ses avenues, que Charles Quint a fait planter, & ses vastes Jardins, qui sont de tout côté environnés par le Tage, en font la principale beauté. C'est là je crois tout ce que ce Palais offre de plus curieux.

Il n'en n'est pas de même de *St. Idelfonse*. Cette Maison renferme mille Monumens de la magnificence de Philippe V., par qui elle a été bâtie, & qui a employé des sommes immenses pour lui donner toutes les beautés que l'Art peut imaginer. Elles s'y trouvent réunies avec celles de la Nature; car je ne crois pas, qu'il y ait une situation plus avantageuse & plus riante que celle de cette magnifique Maison; le Roi aussi en préfère le séjour à celui de toutes les autres, & il se plaît à lui donner chaque jour de nouveaux embellissemens. La richesse des Ameublemens est au-dessus de toutes les idées que l'on pourroit s'en former, & je ne sçais si Versailles en a qui soient d'un aussi grand prix.

Il nous restoit à terminer nos Courses par *l'Escurial*, bâti par Philippe III., en mémoire de la Bataille qu'il gagna  
sur

sur les François auprès de Saint Quintin. Son dessein fut d'abord de n'y construire qu'une Eglise & qu'un Couvent; mais il s'y menagea un Logement, qui est un Edifice, dont la grandeur & la beauté marque la magnificence & le bon goût de celui qui l'a fait construire. C'est à *l'Escorial* où sont enterrés les Rois d'Espagne. Nous vîmes le Caveau où l'on dépose leurs Corps, où l'Or, les Pierres précieuses brillent de toute part, & qui peut être regardé comme le morceau d'Architecture le plus achevé.

Nous dumes aux Recommandations du Marquis de Vaugrenan un déluge de Civilités & de Politesse, dont nous accabla le Supérieur du Monastere de Saint Laurent: c'est lui qui nous fit voir les Appartemens du Roi, l'Eglise & tout ce que *l'Escorial* renferme de plus curieux & de plus superbe. Il nous conduisit dans les deux Bibliothèques, qui n'étoient point des Solitudes, comme elles ne le sont que trop souvent dans les autres Couvents. Nous y trouvâmes un grand nombre de Religieux, occupés à lire ou à écrire avec toutes les marques de la plus

plus sérieuse application. Le Supérieur nous en montra un, qui portoit environ soixante-cinq ou soixante-dix ans sur son visage, dont il nous fit un grand éloge. Il se nomme le Pere Rettez, nous dit-il: l'Espagne n'a pas encore vu un Prédicateur, qui ait poussé plus loin que lui l'Eloquence de la Chaire, & je suis assuré que vous ne pourriez l'entendre sans admiration. A la vivacité de l'Imagination la plus brillante, & à une parfaite Connoissance de l'Ecriture & des Saints Peres, il joint une netteté d'esprit & une facilité à s'expliquer, qui fait que ses Auditeurs ne peuvent se rassasier du plaisir de l'entendre. Mais c'est par son talent pour la Prononciation qu'il se distingue le plus: rien dans son extérieur qui n'annonce un Orateur accompli; il sçait faire dire à ses yeux tout ce qu'il veut, sçait donner l'inflexion à sa voix, l'air à son visage, le tour à son geste & l'agrément à son discours, tel qu'il lui plait; aussi fait il sur le Cœur de ses Auditeurs toutes les Impressions qu'il désire. Et, ce qui seul peut donner une juste idée de son mérite, c'est que depuis près de quarante ans, qu'il

exerce le Ministère de la Parole, il est encor à présent suivi avec le même concours, & écouté avec la même avidité. Mais ce qui vous surprendra, Messieurs, ajouta le Pere Supérieur, c'est que ce grand Homme se fait gloire de devoir ses succès dans la Chaire à la Lecture de quelques-uns de vos Prédicateurs François. Bourdalouë en particulier est son modèle : peu content d'en avoir fait une Traduction Espagnole, il ne manque pas de lire chaque jour quelques-uns de ses Sermons. Mais je veux que vous appreniez de lui même ce qu'il en pense : il possède parfaitement la Langue Française, & je suis assuré que sa Conversation ne vous ennuyera pas.

Nous nous approchâmes en effet de ce Révérend Pere, & nous trouvâmes dans son Entretien de nouvelles raisons de l'estimer. Le Pere Supérieur l'invita à nous faire Compagnie à souper : il nous donna aussi celle de quelques autres Religieux, distingués par leur Erudition & par leur Mérite ; mais ils n'entendoient pas assez la Langue Française pour pouvoir la parler aisément ; ainsi ce fut le Pere Retez qui

qui fit presque seul tous les frais de la Conversation. Mr. de Rinvill, qui vouloit sçavoir s'il étoit vrai qu'il fut si fort prévenu en faveur de nos Prédicateurs François, ne tarda pas à faire rouler l'Entretien sur l'Eloquence de la Chaire, qu'il soutint avoir beaucoup perdu de son ancienne Dignité. Je suis de votre avis, Monsieur, reprit le Pere Retez, & la cause de cette Décadence vient du peu d'application que les Prédicateurs donnent à l'Etude. Ils ne font guères que se copier les uns les autres: soit défaut de goût, soit horreur du travail, ils négligent de puiser dans les véritables sources les Matières dont ils devroient remplir leurs discours, & ils ne s'apperceoient pas que, par une servile Imitation, ils étouffent le peu de génie qu'ils ont reçu de la Nature. Je ne disconviens pas, qu'il y ait des Orateurs Chrétiens que l'on doit se proposer pour modèles; mais jamais l'on ne doit quitter son naturel, pour en prendre un étranger: & , si l'on veut se servir des desseins & des pensées des autres, ce ne doit être que quand on peut les transformer dans son Esprit, pour se les faire propres, &

c'est là un avantage que l'on est sûr de pouvoir retirer de la Lecture des Saints Peres, & en particulier des Peres Latins. C'est dans leurs Ouvrages que le Prédicateur peut puiser les plus sublimes idées de la Sainteté & de l'Excellence de la Religion, & la Connoissance des grandes Vérités qu'il doit enseigner. Mais l'état misérable, où se trouvoit l'Eloquence dans les tems qu'ils ont écrit, fait que l'on n'est point tenté de se former sur leur stile : & , si l'on se sert de leurs pensées, on se voit obligé d'employer un autre tour que celui avec lequel elles sont exprimées. Je voudrois donc qu'un Prédicateur commençât à faire une Etude sérieuse de l'Ecriture ; car ce n'est que dans cette source, si pure & si féconde, que l'on apprend à connoître la Majesté de notre Religion, la Sainteté de ses Loix, la Pureté de sa Morale, la Hauteur de ses Mystères, que l'on trouve ces magnifiques Expressions, dont le Saint Esprit est l'Auteur, & ces éclatantes Images, cette Elevation, ces Richesses & ces Ornemens, dont se pare l'Eloquence. A cette Etude doit être jointe celle des Saints Peres, qui sont  
les



les Interprètes naturels de l'Evangile, & dont les Ouvrages sont, en quelque façon, le Patrimoine & l'Héritage qu'ils ont laissé aux fidèles comme à leurs véritables Enfans. Mais pensez vous mon Révérend Pere, repartit Mr. de Rinville, que la Science de la Théologie soit moins nécessaire à celui qui exerce le Ministère de la Parole ? Il n'en faut pas douter, reprit le Pere Retez ; car, sans elle, un Prédicateur peut-il parler avec dignité ? Peut-il distinguer ce qui est de foi d'avec ce qu'il ne l'est pas ? Ne sera-t-il pas embarrassé ? Ne hésitera-t-il pas, quand il s'agira de donner des résolutions dans les divers sujets qu'il aura à traiter ? Combien des Cas de Conscience qu'il ne pourra décider, pour ne s'être pas fait une Etude réfléchie de la Morale ? Mais je dois ajouter, qu'un Commerce trop fréquent avec les Scholastiques lui sera plus préjudiciable qu'avantageux, s'il n'est assez habile pour s'en servir avec précaution ; car l'air de l'Ecole est contraire à l'Eloquence de la Chaire, qui se laisse dessécher à ces subtilités de raisonnemens qui peuvent donner des nerfs & de la force au discours, mais

qui lui ôtent sa grace & son embonpoint; ainsi il ne faut prendre de la Théologie que ce fond d'Instruction qu'elle fournit, & s'éloigner du stile dur & barbare dont elle traite les Matieres de la Religion. Mais j'avouë que, si j'avois à tomber dans un défaut, j'aimerois mieux faire un discours, hérissé de raisonnemens scholastiques, que de ne dire que de pompeuses paroles, vuides de sens, & qui n'ont d'autre effet que celui de flater les Oreilles, sans faire aucune impression ni sur l'Esprit ni sur le Cœur : & c'est là, j'en conviens, un défaut que l'on ne peut que trop reprocher à nos Prédicateurs Espagnols. C'est une Enflure, un Galimathias, qui les rend incompréhensibles à eux mêmes, un grand nombre de Phrases mal cousûes, & qui n'ont ni suite ni liaison, & qui ne peuvent faire un tout-assorti. Voilà ce qui fait le fond de leurs discours, où l'on ne remarque nul Ordre, nulle Méthode, nulle Distribution, nul Arrangement. Vous voyez, Messieurs, adjouta ce sçavant Religieux, que je sçais rendre justice aux Orateurs de ma Nation. Non, nous n'avons plus de  
Louis

Loïs de Grenade, qui par son Eloquence jettoit la terreur & l'effroi dans les Esprits, & les entraînoit où il vouloit. Comme aussi je ne crois pas que vous ayez à présent beaucoup de Bourdalouë : vous avez bien encor, je crois, quelque Flechier. Quelque Flechier, reprit avec étonnement Mr. de Rinville ? Oh, expliquez vous, de grace, mon Révérend Pere ; car j'ai crû jusqu'à présent, que c'étoit là un Prédicateur que l'on pouvoit se proposer pour modèle. Eh non, non, Monsieur, ne m'en parlez pas, repartit le Pere Retez, je ne puis excuser un Prédicateur, qui, touché de la réputation de bel Esprit, perd de vûë l'Edification, qui, plus jaloux de plaire que de toucher, cherche bien moins à dire des Choses utiles & instructives que des Choses agréables : c'est négliger le profit pour courir après le plaisir. Est-ce être bien pénétré de la Grandeur & de la Majesté de nos Mystères, que de les annoncer d'un air brillant & avec des paroles fleuries, & d'y mêler des ornemens foibles & débilés ? Est-ce donc dans un nombre de Périodes bien cadancées que consi-

ste la sublimité de l'Eloquence ? Doit-on ne s'attacher qu'au choix des paroles, lorsque dans les sujets les plus frapans l'on a à dire une foule étonnante de Choses touchantes ? Telle est l'idée que j'ai de Flechier, que quantité de jeunes Prédicateurs, ébloüis par l'éclat d'un faux brillant, n'ont que trop exactement suivi. Il avoit l'esprit poli, mais la vigueur lui manquoit pour le pathétique, qui, par des figures & des mouvemens qui saisissent le Cœur, remüe tous les ressorts de l'Ame ; ainsi il auroit dû se renfermer dans les Panegyriques & les Oraisons funébres, il n'avoit besoin, pour réussir, que de savoir faire des Images, traiter des Passions, peindre les Mœurs, & c'étoit là l'art qu'il possédoit ; mais sa Science ne s'étendoit pas au de là.

Cette Critique, que le Pere Retez fit de Flechier, fut suivie des plus sublimes éloges qu'il donna à Delingendes, à Castillon, à Cheminais ; mais en particulier à Bourdalouë, dont il nous parla comme d'un Homme que l'Eloquence elle même ne pourroit assez dignement louer. Mieux instruit de la Théologie, nous dit-il, que ceux qui  
la

la professent , il développe les grands Mystères de la Religion avec une précision , une netteté , une justesse de raisonnemens , qui porte la clarté dans l'esprit : ses décisions , toujours sûres & infaillibles , ne sont jamais appuyées que sur les Principes incontestables de la Morale la plus pure. Les Saints Pères sembloient n'avoir parlé & écrit que pour lui , tant il sçavoit s'approprier leurs pensées , qui lui fournissoient les plus beaux traits de la plus sublime Eloquence. Mais son talent caractéristique est celui de lire dans le Cœur humain : il en voit tous les replis , il en découvre tous les ressorts , il en connoit tous les mouvemens : de là vient , que tout est vrai , tout est intéressant dans les Portraits qu'il fait des mœurs , & il ne s'attache pas à les peindre en général , il descend dans le détail , pour rendre les Images plus frappantes. Mais je ne sçais , si ce talent est aussi admirable que celui qu'il a de sçavoir si bien lier ses raisonnemens , qu'ils se soutiennent mutuellement , & que les derniers donnent toujours de la force aux premiers ; de sorte que tout son discours est un éclaircissement merveilleux

leux des matieres qu'il traite. Voilà, Messieurs, nous dit-il, ce que je pense de Bourdalouë, & je ne vous cacherai pas, que, depuis que l'on a donné ses Ouvrages au Public, je ne me suis pas contenté de les traduire pour ma propre utilité; mais que j'en fais encor chaque jour ma Lecture ordinaire.

Je ne sçais, si l'on me pardonnera d'avoir inferré cette sçavante Conversation dans ces Memoires, & si l'on ne sera pas même surpris que j'aye pû me la rappeler toute entiere; mais je dois avertir mon Lecteur, que je m'étois fait une habitude de mettre, chaque jour sur le Papier, ce qui m'avoit paru le plus digne de remarque dans le cours de la journée. Mon Pere m'avoit fait comprendre, qu'il est honteux à un Homme de Naissance, de ne sçavoir se servir facilement de sa plume, & que, les occasions d'écrire étant multipliées à l'infini, on ne pouvoit s'accoutumer trop tôt à se former un stile: &, si le mien ne pouvoit avoir l'élégance & la politesse de celui d'un Homme de Lettres, il falloit du moins qu'il ne fut ni rude ni grossier; car, c'est

c'est par le stile souvent que l'on juge de l'esprit de celui qui écrit ; aussi Mr. de Rinville donnoit-il tous ses soins à corriger le mien de ce qu'il avoit de défectueux.

Je reviens au Pere Retez, qui, durant les trois jours que nous demeurames à l'*Eſcurial*, renonça à ses Livres, pour nous faire fidelle Compagnie ; mais son Entretien ne roula pas toujours sur les Sciences. Son âge avancé ne lui avoit rien ôté de l'enjouement de son humeur : outre qu'il s'exprimoit avec des graces infinies, sa memoire lui fournissoit mille Histoires amusantes ; mais aucune dont le récit nous intéressât d'avantage que celui des siennes propres. Le Pere Supérieur nous avoit dit secrètement, que la Jeunesse de ce Révérend Pere avoit été marquée par des Aventures ; que nous ne pourrions les entendre sans un vrai plaisir ; mais qu'il falloit, que ce fut le Pere Retez lui même qui nous les racontât ; qu'il ni avoit pour cela qu'à lui parler de sa Vocation à l'état religieux. Monsieur de Rinville s'en chargea, & notre Curiosité fut satisfaite. Je vois bien, Messieurs, nous dit le Pere Retez, que  
ce

ce n'est pas sans dessein que vous me parlez de ma Vocation, & je suis presque sûr que le Pere Supérieur vous en a déjà appris quelque-chose ; mais, quoiqu'il en soit, si le récit de mon Histoire peut vous amuser, je ne me plaindrai pas qu'il m'en coûte l'aveu de bien des petites foiblesses. J'ai été jeune, & la bouillante vivacité de mon tempérament n'a prêté que trop de force à mes Passions. Vous allez apprendre les fautes dont elles m'ont rendu coupable.

Je suis né à Plazentia, nous dit-il, en commençant son récit. Quoique mon Pere fut peu accommodé des Biens de la fortune, il n'oublia cependant aucune des dépenses nécessaires, pour me donner une Education conforme à ma Naissance. Dès que j'eus fini le Cours de mes Etudes, il m'envoya à Madrid, chez un Oncle, qui me destinoit à être son héritier. Je ne parlerai point de la Vie que je menai durant deux années, elle ne fut point différente de celle que menent des jeunes Gens, livrés entierement à leurs plaisirs. J'aimois la Chasse avec passion : pouvois-je soupçonner qu'elle dut être pour moi l'occa-



l'occasion d'une foule d'Avantures extraordinaires? Je m'égarai un jour dans un Bois avec mon Valet, & je ne sçavois plus quel Chemin tenir pour revenir à la Ville, d'où j'étois éloigné de plus de trois lieuës. Après avoir erré durant plus d'une heure, j'aperçus enfin une jeune Païssanne, âgée de quatorze à quinze ans, que je priai de m'indiquer la route que j'avois à prendre; mais, o Dieux! que devins-je en la voyant, & oublierai-je jamais l'impression que ses Charmes firent sur mon Cœur! Elle fut si vive & si prompte, qu'elle me déroba tout d'un coup hors de moi même. Je ne me possédai plus: si je n'avois pas été éclairé des lumieres de la foi, j'aurois cru que c'étoit une Divinité qui s'offroit à mes regards. Le trouble, qui m'agitoit, m'ôtoit la force de lui parler. Malgré la simplicité des habits, dont elle étoit revêtuë, je me serois volontiers jetté à ses pieds, si je n'avois craint de l'engager par là à précipiter sa fuite. Mon Valet, qui ne comprenoit rien à mon silence, & qui n'avoit pas, comme moi, des momens à perdre en regards, pria cette jeune Personne, qu'elle se hâtât

tât de nous remettre dans le bon Chemin, ce qu'elle fit de la meilleure grace du Monde. Elle ne fut pas plutôt disparuë, que j'ordonnai à mon Domestique de la suivre de loin, & de ne revenir sur ses pas, que lorsqu'il l'auroit vû rentrer chez elle.

Je suis bien assuré, ajouta le Pere Retez, que l'on ne devineroit jamais le dessein que je formai dès lors, & que je mourrois d'envie d'exécuter. Je me laissai si fort aveugler par ma Passion, que je résolus de me reduire à la Condition la plus vile & la plus abjecte, pour avoir le plaisir de ne perdre jamais de vûë l'objet d'ont j'étois enchanté. Mon plan étoit de prendre des habits de Païsan, & de me présenter sous ce déguisement au Pere de la belle Inconnuë, pour lui offrir mes services. Mon Valet ne m'eut pas plutôt rejoint que je retournai avec lui à Madrid. Avant que d'y arriver, je lui fis part de mon extravagant projet. Gusman, lui dis-je, il y aura trente Pistoles pour toi, si tu peus me servir au gré de ma Passion. Il faut demain que tu retournes au Hameau, où demeure la belle Enfant que nous ve-

nons

nons de quitter. Son Pere a sans doute quelque Domestique, dont il se sert pour les travaux de la Campagne, ou pour conduire les troupeaux; parle à quelqu'un d'eux, & promets lui dix Pistoles, que tu lui donneras, s'il veut quitter le service de son Maître, & je m'offrirai pour le remplacer.

Je laisse à juger quel dut être l'étonnement de mon Valet, en m'entendant lui tenir un pareil discours. Il voulut s'aviser de le prendre avec moi sur le ton pédantesque; mais je le priai sérieusement de me faire grace de sa Morale, & de se déterminer à m'obéir, qu'autrement je m'adresserois à un autre, qui seroit moins scrupuleux que lui. Ces trente Pistoles, que je lui promettois, firent leur effet, & il s'engagea à me rendre bon Compte de la Commission dont je le chargerois. Je le fis effectivement partir le lendemain, après lui avoir repeté mes importantes Instructions. J'attendis son retour avec tous les mouvemens d'une inquiète impatience. Je le vis enfin revenir avec un air de Contentement, qui m'annonçoit l'heureux succès de sa Négociation. Je ne me trompois pas: il m'apprit,

prit, qu'il m'avoit ménagé le brillant Emploi de Berger ; qu'il ne seroit à la vérité vacant que dans deux jours ; mais qu'il avoit voulu me laisser ce tems-là pour mettre ordre à mes petites affaires, & pour songer aux choses nécessaires à mon déguisement.

O Ciel ! se peut-il que les Passions prennent tant d'empire sur le Cœur de l'Homme ? La Nouvelle, que je reçois, m'enivre de joye & me met hors de moi même : mille-fois dans mes transports j'embrasse le fidelle Gusman ; je ne m'occupe plus que de l'idée du ravissant bonheur qui m'attend. La veille du jour que je devois me déguiser, je dis à mon Oncle, que je devois aller le lendemain à la Campagne, passer quelque tems chez un de mes Amis ; car il falloit bien lui ôter les inquiétudes, où l'auroit jetté mon absence. Je n'oubliai pas aussi, que j'aurois peut-être besoin du secours de quelqu'argent ; aussi fis-je à mon vieux Parent un vol assez considérable.

J'avois ordonné à mon Valet de m'aller attendre dans ce même Bois, où j'avois vû pour la premiere fois la jeune beauté, dont j'étois charmé, & de

de porter avec lui tout l'attirail nécessaire pour mon grotesque déguisement : & , avec quel plaisir ne me dépoüillai-je pas de mes habits , pour me revêtir des misérables haillons qu'il m'avoit préparé. Pour l'engager au secret, je lui donnai une récompense encor plus grande que celle que je lui avois promise : & , après lui avoir demandé le nom du Pere de ma belle Maitresse, je volai où l'amour m'appelloit. Il me faisoit affecter une grossiereté de langage & de manieres, qui empêchât que l'on ne s'apperçut que je n'étois point né pour l'Emploi que j'allois briguer. J'y réussis si bien, que mes meilleurs Amis auroient eu de la peine à ne pas s'y méprendre ; aussi Alonso Brequia (c'est le nom du Pere de ma Maitresse) ne fit-il aucune difficulté d'accepter mes services. La Conduite d'un Troupeau de Moutons me fut confiée le même jour que je me présentai à lui. Le Sceptre des Rois m'auroit-il paru préférable à la houlette, qui me fut mise en main ? J'aurois eu besoin du secours de quelques Leçons pour mon nouveau Métier, & ce fut l'Amour qui me servit de Maître.

Je craignois cependant que la belle Claire (c'étoit le nom de la Souveraine de mon Cœur) ne se rappellât quelques-uns de mes traits : & qu'offensée de mon déguisement, elle n'en fît part à son Pere ; mais, ou elle ne s'en apperçut pas, ou, sensible aux Preuves que je lui donnois en cela de mon amour, elle ne trahit pas mon secret. Je ne voulus le lui déclarer que lorsque je n'eus plus aucun lieu de douter de sa sensibilité, & qu'après bien des Entretiens secrets que j'eus avec elle. Belle Claire, lui dis-je, en me jettant à ses genoux, que j'embrassois étroitement, connoissez à présent la force de vos Charmes, jugez en par la résolution qu'elle m'a fait exécuter ; mais, que je suis bien payé des foibles sacrifices que je vous ai fait, si mes vœux peuvent ne pas vous déplaire : oui, mon bonheur est d'unir mon sort au votre. Eh non, généreux Bernardin, me répondit-elle, ne croyez pas que je m'aveugle jusqu'à me cacher la distance qu'il y a de votre Condition à la mienne ; cette immense inégalité ne vous permet pas de vous abaisser. O Dieux ! que me dites vous, lui répliquai-je, en l'interrompant,

vous

vous me parlez d'abbaissement? Et l'amour en reconnoit-il quelqu'un? Est-il rien qu'il n'égale? Et, que sont quelques misérables avantages de la Naissance & de la Fortune, en Comparaison de vos Charmes divins? Si la beauté a droit de regner la votre, ne devoit-elle pas vous placer sur le Thrône? Je ne puis, ajoutai-je, vous offrir une fortune qui égale la grandeur de mon amour; je ne vous cacherai pas même, qu'il faudra pendant un tems cacher notre union à ma Famille; mais consentez que par des liens secrets . . . Et ce sont donc là vos vûes, reprit-elle, en m'interrompant, & en me regardant du coin de l'œil? Oh, apprenez, de grâce, à me mieux connoître: mon Education villageoise ne me fera pas oublier ce que je dois à mon honneur & à mon devoir. Sollicitez le consentement de mes Parens, travaillez à l'obtenir, je ne craindrai pas de leur avouer, que mon inclination s'accordera avec mon obéissance.

J'eus beau lui représenter, qu'étant intéressé à ne pas me faire connoître, je ne pouvois espérer qu'ils consentissent à me rendre heureux. J'étois bien ri-

che à la vérité de cent Pistoles ; mais ma Naissance n'étoit-elle pas un point que l'on auroit voulu éclaircir ? Je me promis cependant, que, si je pouvois réussir à faire plus de progrès dans le Cœur de la belle Claire, & à m'insinuer dans les bonnes grâces de ses Parens, j'avancerois les momens de mon bonheur. Je m'occupai donc tout entier, durant plusieurs mois, de ce double soin : il ne me fut pas inutile ; mais je n'en tirai pas tout le fruit que j'en espérois. Je gagnai l'affection du bon Alonso ; j'étois tendrement chéri de son aimable Fille ; mais elle étoit héritière : &, quoique ce ne fut pas d'une fortune bien brillante, quelle apparence y avoit-il, que ses Parens, dont elle étoit idolâtrée, consentissent à la donner pour Epouse à un Inconnu ? J'implorai le secours de l'Amour, & ce fut lui qui m'inspira le Stratagème extraordinaire, que je me hâtai d'employer.

Je dis à la jeune Claire, dont la tendresse pour moi croissoit chaque jour, qu'il n'y avoit que la ruse qui put assurer notre commun bonheur ; qu'il falloit qu'elle feignit quelque maladie ; qu'au bout de quelques jours elle s'ob-

stinât



finât à ne répondre que par signes, de façon qu'on la crut muette; que je croyois même qu'il étoit nécessaire qu'elle prit tous les semblans de la Folie la plus extravagante. Je ne lui laissai pas le tems de me demander, quel étoit en cela mon dessein: je lui appris, que j'entreprendrois de la guérir, de ses feintes maladies; mais que j'exigerois auparavant, que l'on me promit qu'elle me seroit accordée en Mariage, si je pouvois lui rendre l'usage de la Parole & de la Raison. L'amour de la belle Claire la fit consentir à tout ce que j'exigeai de sa Complaisance: elle se disposa à jouer son rôle & moi à jouer le mien.

Elle se mit peu de jours après au Lit; mais ce fut sans se plaindre vio-  
lamment; car elle vouloit laisser faire à la feinte maladie quelques progrès. Ses Parens commencerent à s'alarmer: &, pour augmenter leur frayeur, j'affectois de leur dire souvent, que le mal étoit plus dangereux encor qu'ils ne pensoient; je les avertis même, pour commencer à leur donner quel-  
qu'idée de ma Science, que la maladie de leur Fille seroit infailliblement suivie

de quelque accident très fâcheux. J'avois à la vérité la Confusion de voir que mes avis étoient contredits par ceux des Médecins; mais je m'en consolais par la certitude où j'étois, que bientôt ils seroient forcés de rendre hommage à mon habileté. Mes Prédiction<sup>s</sup> se vérifièrent. La chère Malade, après avoir feint un évanouissement, qui dura plus de deux heures, perdit, ou parut avoir perdu l'usage de la parole. Ce fut là le commencement de mon triomphe. Je ne me hâtai pas cependant de faire usage de ma Science: je laissai aux Médecins le tems d'employer le secours de leur art; mais ils n'avoient pas, comme moi, l'art de faire des miracles, & il en faloit un, pour rendre la parole à une jeune Personne muette. Ils mirent cependant en œuvre tous les raffinemens de leur Science; mais ce fut, comme l'on peut croire, inutilement. J'avois là une belle occasion de triompher de leur Ignorance; mais j'attendois une Complication de maladies extraordinaires, pour faire éclatter d'avantage l'excellence de mon Art. Je dis en présence des Médecins, que je disois dans les yeux

yeux de la Malade, qu'elle étoit menacée d'un égarement prochain de Raison. On se moqua de ma Prédiction, qui eut cependant son effet. L'habile Claire contrefit si bien l'insensée, qu'elle fut abandonnée de la Faculté, & condamnée à être gardée à vûë, ou à être étroitement liée. Je n'essayerai point de depeindre quelle fut alors l'excessive désolation de ses tristes Parens. C'étoit à moi à mettre fin à leur douleur. Je m'adressai donc au Pere de la belle Claire : & , prenant un ton d'assurance, je lui dis, que je repondois sur ma Vie de l'entiere guérison de sa chere Fille. Ah! mon cher Bernardin, s'écria-t-il, en se jettant à mon Col, ne me trompes-tu pas par de flatueuses espérances? Quoi, se pourroit-il faire, que tu puisses rendre à mes vœux cette Fille que j'adore? Ah! la moitié de tous mes Biens, je te l'accorde, si tu peut la sauver. Si je le puis, repris-je? Eh, je crois que vous en doutez? Ne croyez vous pas que, si j'ai sçu prédire ses maux, je sçaurai bien aussi les guérir? Mais vous me proposez, ajoutai-je, une récompense, qui n'a rien qui me flatte; j'en veux une autre, plus conforme

à mes désirs, en un mot, il faut que vous me promettiez de m'accepter pour Gendre, si vous voulez que je rappelle votre Fille à la Vie.

Ma Proposition fut acceptée avec joye. Le bon Alonso & son Epouse m'accablèrent de Carresses, & me promirent, que la belle Claire n'auroit point d'autre Epoux que moi, si je pouvois lui rendre la santé. Je ne demandai pour cela que trois jours : j'aurois bien pû dans le même moment effectuer mes promesses ; mais il falloit bien laisser à mes drogues le tems d'agir. Je dis donc, que je devois commencer à aller cueillir les simples, qui m'étoient nécessaires pour la Composition de mes remèdes. J'avois arraché dans le Jardin quelques racines d'un goût agréable, je m'en servis pour faire des Décoctions, que je fis prendre à la Malade. L'effet, qu'elles produisirent, s'accorda avec le tems que j'avois marqué, c'est-à-dire, que le troisième jour Claire se trouva guérie radicalement de toutes ses maladies. Pouvois-je soupçonner, que ses Parens hésitassent de tenir la parole qu'ils m'avoient donnée ? Je me hâtai de leur en rappeler le souvenir. Alonso n'avoit pas

pas changé de sentiment ; mais son Epouse vouloit, que je me contentasse d'une somme d'argent qu'elle me présentait. J'eus beau crier à l'injustice, mes plaintes furent inutiles. L'obscurité de ma Naissance, que je ne pouvois faire connoître sans renoncer à tout espoir de félicité, fut un obstacle à mes vœux, & peut-être me fus-je déterminé à reprendre mon premier état, sans un accident imprévu, qui reveilla mes espérances : ce fut la mort inopinée d'Alonso, qui fut enlevé par une attaque d'Apoplexie. Je donnai bien des feintes larmes à sa mort, dont je me consolais secrètement, par le fruit que j'en pouvois tirer pour le succès de mes desirs. Je n'en fis part à ma jeune Maitresse que lorsque sa douleur fut un peu calmée.

Je touche de près, lui dis-je, au moment qui doit me rendre heureux, si vous consentez à me prêter votre secours pour l'exécution d'un dessein que l'amour m'a inspiré. Il s'agit de tromper votre Mere par un artifice innocent, à qui nous devons notre bonheur. Dites lui, que l'ombre de votre Pere se présente à vous depuis quel-

ques jours, & que vous en êtes si fort épouvantée, que vous demandez à coucher avec elle : c'est une grace qu'elle ne pourra vous refuser ; ayez seulement soin de me tenir la Porte de la Chambre ouverte : &, pour que vous ne soyez point effrayée du Spectacle qui s'offrira à vos yeux, je vous avertis , que ce sera sous la figure de votre Pere que je me présenterai à vous & à votre Mere : & je lui en montrai en même tems le Portrait, que j'avois fait d'imagination, & que j'avois collé sur un masque ; car, j'ai oublié de dire, que durant plusieurs années j'avois fait mes délices de la Peinture ; aussi ce Portrait étoit si ressemblant, que Claire ne put le voir sans pousser les hauts cris. Lorsqu'elle fut revenuë de sa frayeur , je lui dis, que les paroles, qu'elle m'entendrait prononcer , détermineroient infailliblement sa Mere à consentir à notre Mariage. Je ne fus point trompé dans mes espérances.

Le bonheur voulut que je trouvassé une Lanterne sourde , dont le verre grossissoit les objets : c'étoit là l'unique pièce qui m'étoit nécessaire, & je m'en servis avec succès. Je m'envelopai des draps

draps de mon Lit, & je me chargeai de quelques Chaines, que je me proposois de trainer avec un bruit épouvantable. Dès que je crus que la Mere & la Fille étoient profondément endormies, je me rendis dans leur Chambre; &, contrefaisant la voix de feu Alonso, je prononçai d'une voix lugubre ces effrayantes paroles. *Je souffre, je souffre, m'écriai-je, je suis dévoré par les flammes, & la justice de Dieu ne cessera de me punir, que lorsque ma Fille sera devenue l'Epouse de Bernardin. Et toi, ma Femme, tu seras châtiée encor plus sévèrement, par ce que c'est toi qui m'a forcé d'être parjure. Encor deux jours, & tu descendras dans le tombeau, si tu n'as accompli tes promesses & les miennes.* Et, pour mettre la dernière main à mon Ouvrage, je tirai brusquement les rideaux du Lit, & avec le secours de ma Lanterne sourde je laissai voir, à celles que je venois d'effrayer, le visage d'Alonso : &, ayant jetté durant quelques momens sur son Epouse des regards menaçans, je me retirai précipitamment, en laissant trainer avec un bruit horrible les Chaines dont j'étois chargé.

Je

Je me fus à peine renfermé dans ma Chambre , qu'une Servante effrayée vint m'avertir, d'aller promptement auprès de sa Maitresse , qui avoit donné ordre que l'on vint m'éveiller à la hâte. Je ne fis pas languir son impatience : je trouvai cette bonne Femme si épouvantée, que je me ferois reproché la frayeur que je venois de lui causer, si mon bonheur n'y eut été attaché. Ah ! mon cher Bernardin, mon cher Bernardin, s'écria-t-elle d'une voix tremblante, en me voyant entrer dans sa Chambre, & elle n'eut pas la force de rien dire d'avantage. Je lui demandai la cause du trouble dont elle paroissoit agitée ? Quelques momens se passerent avant qu'elle put me répondre. Ayant enfin repris ses esprits, elle m'annonça, qu'elle consentoit à mon bonheur. Le Ciel l'ordonne, me dit elle, je ne puis plus résister à sa volonté ; sa voix vient de se faire entendre ; elle me commande d'unir ton sort à celui de ma Fille ; ainsi, cher Bernardin, je t'accepte pour Gendre : & tout de suite elle me fit un fidelle récit de tout ce qui venoit de se passer, & dont j'étois sans doute mieux instruit qu'el-



qu'elle. J'avoüe , que ce ne fut pas sans violence que je pus m'empêcher d'éclater de rire ; mais c'étoit là une tentation , à laquelle j'étois trop intéressé de résister. J'écoutai donc , avec toutes les marques de la plus grande surprise , tout ce qu'il lui plut de me raconter. Mes yeux , durant ce tems-là , étoient attachés sur ceux de la belle Claire , qui , comme moi , sembloit triompher du succès de mon artifice.

Mais il restoit une difficulté à lever. J'avois dit , que je n'avois jamais connu ceux qui m'avoient donné le jour ; que j'avois été élevé par une bonne Païsanne de la Navarre , qui étoit morte depuis plusieurs années , & qui m'avoit appris , qu'elle n'étoit point ma Mere ; mais que j'avois été laissé chez elle par des Inconnus , qui étoient disparus , sans qu'elle eut pu apprendre ce qu'ils étoient devenus. Ma Naissance étoit donc un mystère , que l'on ne pouvoit entreprendre de pénétrer. Mais , étois-je marié ? Ne l'étois-je pas ? Je disois que non ; mais étoit-on obligé de m'en croire sur ma parole ? Le Curé du Village , où j'étois depuis près d'une

d'une année, fut consulté, & sa décision s'accorda heureusement avec mes vœux, c'est-à-dire, qu'il prononça, que mon Mariage ne feroit reculé qu'autant de tems qu'il en faudroit pour publier nos bans.

Quel sujet pour moi de la joye la plus vive ? Car, la possession de la belle Claire me paroissoit préférable à la plus brillante Couronne : & ce qui augmentoit ma tendresse & mon estime, c'est que sa sagesse l'avoit constamment défendue contre les pièges que j'avois tendu à son Innocence. Je ne cessois donc de me féliciter de ce que chaque moment m'approchoit de celui, où j'allois devenir le plus heureux de tous les Hommes ; mais Dieu, qui vouloit me conduire à lui par des routes inconnues, fit évanouir toutes mes espérances.

Je n'avois plus que quelques jours à attendre, pour devenir l'heureux Epoux de la jeune Claire ; déjà l'on faisoit les préparatifs de notre Mariage, lorsqu'un événement imprévu les rendit inutiles. La guérison merveilleuse de ma Maitresse, qui m'avoit si peu coûté, & qui fut cependant regardée  
com-

comme un Prodige , m'avoit fait une si grande réputation , que je devins dans peu de tems le Médecin à la mode. J'étois consulté de toute part : j'avois beau dire que ma Science ne s'étendoit qu'à certaines maladies , pour lesquelles j'avois des remèdes infailibles , on s'opiniâtroit à vouloir , qu'il n'y en avoit aucune qui ne fut de mon ressort ; ainsi j'étois obligé , malgré moi , de faire chaque jour de nouvelles ordonnances : & ce qui servoit à augmenter ma réputation , c'est que plusieurs étoient suivies des plus heureux effets , quoique je n'ordonnasse que des remèdes , que je jugeois moi même être très indifférens. Je ne m'attendois pas qu'un Malade , dont la Vie m'étoit plus chere que la mienne , dut bientôt implorer le secours de mon Art , & c'est ici un de ces arrangemens de la Providence , qui dispose à son gré de toutes choses , & qui , par des voyes inconnues , se plaît à renverser nos projets , & à confondre nos vûes.

La veille même du jour , destiné à mon Mariage , il arriva , qu'un Gentilhomme , qui alloit à Madrid , fut obligé de s'arrêter dans le Village où j'exerçois

çois avec succès mon nouvel Emploi de Médecin. Il avoit fait une chute de Cheval si violente, qu'il étoit demeuré sans Connoissance. Ses Laquais le portèrent entre leurs bras dans le Hameau, d'où ils n'étoient heureusement éloigné que de quelques pas. Ils entrèrent dans une misérable Auberge : &, ayant mis leur Maître au Lit, ils demandèrent à l'Hôtesse, s'il n'y avoit pas dans le Village quelque Médecin ou quelque Chirurgien habile ? Je fus d'abord nommé, & Dieu sçait quel éloge l'on fit de ma Science. L'Hôtesse fut priée de me venir chercher, & de m'amener promptement avec elle. Elle me fit des instances si pressantes, que je ne pus me défendre de la suivre. J'entrai avec elle dans la Chambre où étoit le Gentilhomme malade : je m'approchai de son Lit, me proposant moins de lui donner quelques secours que de lui faire l'aveu de mon Ignorance. Mais, qui pourroit se représenter l'étonnement dont je fus saisi, lorsque je jettai les yeux sur celui qui s'offroit à mes regards ? Mon déguisement ne put empêcher qu'il ne me reconnut, & il s'en fia bien plus à la voix de la Nature,

ture, qui se faisoit entendre au fond de son Cœur, qu'au rapport de ses yeux. Ah! mon Fils, mon cher Fils, s'écriait-il, en me tendant les bras pour me recevoir. Mais la honte me retenoit; je n'étois plus à moi même; je demeurais dans une espece de stupide Immobilité; j'étois comme pétrifié; mes yeux se trouverent presque tout à coup baignés de larmes. Mais, toujours arrêté par la Confusion, dont j'étois couvert, je n'osois m'approcher de mon Pere. Je vis, qu'oubliant sa foiblesse, il se dispoisoit à se précipiter de son Lit. Ce fut alors, qu'allarmé à la vue des périls où il alloit se livrer, j'allai me jetter à ses pieds; mais ma honte & ma douleur ne s'exprimoit que par mon silence. Ah! mon Fils, me dit-il, en me tendant la main pour me relever, les justes Dieux se font donc laissés attendrir par mes larmes? Ils vous rendent enfin à mes vœux? Ah! que de pleurs ne m'a pas arraché la cruelle Incertitude où j'étois sur votre sort! Mais je n'avois que des soupirs & des sanglots à donner pour toute réponse. Racontez moi donc, reprit-il, par quel hazard je vous rencontre en

*Tome II.* 1 *ces*

ces lieux, & que signifie ce grossier habillement, qui vous rendroit méconnoissable à mes yeux, si mes entrailles de Pere ne se remuoient en votre faveur, & si leur émotion ne me disoit que vous êtes mon cher Fils.

Ces dernières paroles, prononcées du ton le plus tendre & le plus touchant, reveillerent mes espérances; j'en tirai une augure favorable pour le succès de mes desirs; je me flatai que mon Pere, lorsqu'il seroit instruit de toutes mes Aventures, & que je lui aurois fait un sincere aveu de la violence de mon amour, ne s'opiniâteroit pas à vouloir le combattre. Mais je voulus attendre qu'il fût dans une tranquille assiette d'esprit, pour écouter le touchant récit que j'avois à lui faire, & je ne sçavois si la violence de la douleur, dont je le croyois accablé, lui permettoit alors de m'entendre avec attention; mais le plaisir, qu'il avoit de me voir rendu à sa tendresse, lui avoit fait oublier les maux dont il se plaignoit. L'Etourdissement, que lui avoit causé sa chute, étoit dissipé: il ordonna à ses Domestiques de le deshabiller. Il ne se trouva heureusement  
sur

sur son Corps que quelques meurtrissures, qui lui caufoient des douleurs très aigres; mais qu'il fut aisé de calmer de façon qu'il fut en état de remonter à Cheval le lendemain. Dès que ses playes eurent été pansées, il fit retirer ses Laquais: &, continuant à me parler avec le même air de bonté, il me raconta toutes les Inquiétudes que lui avoit causée ma fuite, & toutes les Perquisitions qu'il avoit fait faire pour être instruit de mon sort. Il me dit, qu'il s'étoit d'abord rendu chez mon Oncle, & que, n'écoutant que la douleur qui l'accabloit, il l'avoit accablé de mille reproches, & qu'il avoit voulu le rendre responsable de mon Evasion; qu'il ne s'étoit appaisé que lorsqu'il l'avoit vû plongé, comme lui, dans la plus affreuse tristesse; qu'ils avoient unis leurs efforts, pour tâcher d'avoir de mes Nouvelles; mais que les Gens, qu'ils disperserent de tout côté, n'avoient pu leur en rapporter aucune; que, voyant ses recherches inutiles, il s'étoit retiré dans ses Terres, où il n'avoit cessé de repandre des larmes sur mon triste sort. Mais, mon cher Fils, ajouta ce tendre

dre Pere , en m'accablant des plus touchantes Carresses , le plaisir que j'ai , de vous voir rendu à ma tendresse , me fait oublier toutes mes douleurs. Il ne me reste plus qu'à entendre le récit de vos Aventures : ne m'en cachez aucune , & sur tout apprenez moi quelle a été la cause de votre fuite. Ah ! Monsieur , lui repondis-je , que je crains bien que votre Indulgence n'ait peine à me pardonner les fautes que j'ai à me reprocher ; mais un Dieu , dont vous avez sans doute éprouvé la puissance , & qui exerce sur nos Cœurs un tyrannique empire , m'a fait oublier ce que je devois à mon honneur & à mon devoir : c'est lui qui m'a forcé à me reduire , & qui me retient dans l'état où vous me voyez , & qui est si opposé à ma Naissance. Et là dessus je lui racontai sans aucun déguisement la rencontre que j'avois faite de la belle Claire , le dessein que j'avois formé sur le champ de me déguiser , & comment je l'avois exécuté. Je passai ensuite aux divers Stratagèmes , dont je m'étois servi pour assurer le succès de mes vœux : je lui appris enfin , que je touchois au moment qui alloit assurer mon bonheur :

& ,



&, me jettant tout de suite à ses pieds, je le conjurai avec instance de ne pas s'opposer à mes desirs. Vous ne m'avez donné la Vie, lui dis-je, en embrassant ses genoux, pour me la faire traîner dans le plus affreux désespoir, & pour m'y voir bientôt succomber, & c'est là cependant le cruel malheur dont je suis menacé, si je ne puis vous fléchir par mes prières & par mes larmes. Ah! laissez s'émouvoir en ma faveur vos entrailles de Pere, & ne me condamnez pas à être le plus malheureux de tous les Hommes! Mais, mon cher Fils, me répondit-il, songez vous bien aux Choses que vous me demandez? Il ne vous faut que quelques momens de réflexion, pour rentrer en vous même, & pour vous faire rougir de l'opprobre, dont vous vous couvriez, si vous souffriez que votre Passion vous aveuglât au point, de vous faire perdre le souvenir de ce que vous devez à votre Naissance & à votre Gloire. Pensez vous qu'il y eut quelqu'un de vos Parens qui voulut vous reconnoître, si vous vous étiez deshonnoré par une Union si mal-affortie? Ne seriez vous pas condamné à vous

bannir honteusement du Commerce du Monde ? Car, de quel oeil y seriez vous regardé de ceux qui conservent quelque sentiment d'honneur ? Esclave d'une sensuelle Passion, vous vous détermineriez donc à couler ici vos jours dans l'obscurité & dans le mépris ?

C'étoient là autant de réflexions qui ne m'étoient point échappées ; mais la violence de mon amour m'avoit-elle permis d'y faire attention ? Je trouvois dans les Charmes de la belle Claire une excuse à toutes mes fautes ; je me flatai même, que mon Pere cesseroit de me condamner, si je lui faisois voir cette jeune beauté ; je lui en avois déjà fait le Portrait le plus ravissant ; mais je voulois qu'il ne s'en fiât qu'au rapport de ses yeux : je le priai donc de souffrir que je lui amenasse celle qui avoit captivé ma tendresse. Il eut la Complaisance d'y consentir, par ce qu'il jugeoit bien, que ce n'étoit que par les voyes de la douceur qu'il pouvoit espérer de me rappeler à mon devoir. J'allai donc chercher ma future Epouse ; (car, me serois-je imaginé qu'elle fut condamnée à ne jamais porter ce titre ?) je lui appris, aussi bien qu'à sa

Me-

Mere, la scène qui venoit de se passer, & je les assurai l'une & l'autre de l'accueil gracieux que leur feroit mon Pere.

Il les reçut en effet avec bonté, & ne put s'empêcher de donner bien des louanges aux Charmes de la jeune Claire. La Douceur, la Modestie, la Candeur, & toutes les Vertus qui font le Caractere d'une belle Ame, étoient peintes sur son visage: son timide Respect, sa Retenuë, avoit repandu sur ses jouës un rouge modeste, qui prêtoit un nouvel éclat à ses graces naïves. Le Cœur le plus insensible auroit-il pû ne pas s'attendrir à sa vûë? Celui de mon Pere parut émû, & peut-être hésita-t-il durant quelques momens s'il ne consentiroit pas à mes vœux. Je profitai de son attendrissement pour redoubler mes instances: il me fit la grace de me repondre, que je pouvois tout espérer de sa bonté; mais qu'il falloit que je me déterminasse à le suivre, & à passer six mois dans ma Famille; qu'il avoit besoin de ce tems-là pour appaiser le Courroux de mon Oncle, dont la succession m'étoit promise: &, pour lui faire agréer mon Mariage avec la belle Claire, qu'il lui en feroit un

Portrait si avantageux, qu'il se promettoit d'obtenir aisément son Consentement. Flaté de ces douces espérances, comptant outre cela sur la parole inviolable de mon Pere, je n'eus point de peine à lui obéir, j'y fus même engagé par les prieres de mon adorable Maitresse, qui me fit mille nouveaux sermens d'une inviolable fidélité, & qui me persuada, que ce n'étoit que par une aveugle soumission à la volonté de mes Parens que je pouvois me rendre digne de leur bonté : &, faisant violence à ses larmes, elle m'exhorta à me consoler des maux de l'absence par la certitude où j'étois, qu'elle ne serviroit qu'à accroître son amour. Quelles preuves, hélas, ne m'en a-t-elle pas donné ! Fut-il jamais un Cœur plus tendre, plus fidelle & plus constant que celui de cette chere Amante ! Pourquoi un Pressentiment secret ne m'avertissoit-il pas que c'étoit d'éternels adieux qu'elle me faisoit !

Vous voyez, Messieurs, ajouta le Pere Rêtez, en interrompant son récit, que je ne vous déguise aucune de mes foiblesses : &, n'êtes vous pas surpris de ce que dans un âge, où le  
froid

froid des années semble avoir glacé le sang dans mes veines, je ne puisse me rappeler, sans une tendre émotion, le souvenir d'une jeune Personne, dont l'image m'a suivi dans la Solitude, & qui n'est encor que trop profondément gravée dans mon Cœur? Et combien de fois ne trouble-t-elle pas le repos que je suis venu chercher dans cette paisible Retraite. Mais, pardonnez moi cette digression, qui sert à prouver la difficulté qu'il y a à guérir des blessures de l'amour. Je reprends le fil de mes Aventures.

Mon Pere, qui craignoit que je ne lui échappasse, oublia le besoin qu'il avoit de repos, & ne songea qu'à précipiter les momens de son départ. Il renonça au Voyage de Madrid, où ses affaires l'appelloient, pour me conduire dans ses Terres. Les premiers jours s'écoulerent sans qu'il parut avoir changé de sentiment: &, quoiqu'il ne manqua jamais de me rappeler dans ses Entretiens ce que je devois à la gloire de ma Famille, il adjoutoit cependant toujours, que je pouvois faire fond sur ses promesses; mais qu'il avoit bien des arrangemens à prendre, & bien des menagemens à garder, pour ne pas

soulever tous nos Parens contre lui. Il m'apprit, qu'il avoit déjà écrit à mon Oncle, qu'à la vérité la reponse, qu'il en avoit reçûë, ne m'étoit pas favorable, mais qu'il espéroit, qu'avec le tems il ne lui seroit peut-être pas difficile de le faire entrer dans ses vûës. Ce seront sans doute, me dit-il, quelques mois de plus que vous aurez à attendre; mais votre intérêt demande que vous supportiez ce délai sans impatience.

Quelque désespérant que fut pour moi le retardement que l'on m'annonçoit, je scûs cependant ne rien faire paroître de la douleur dont il m'accabloit, par ce que j'étois résolu de m'échapper furtivement de chez mon Pere, & d'enlever ma Maitresse, si je m'appercevois qu'il voulut m'amuser par de trompeuses Promesses. Quatre mois se passerent sans que cet Oncle impitoyable, dont j'avois à menager les bonnes grâces, parut disposé à se prêter à mes desirs: il ne cessoit au contraire de repeter dans toutes ses reponses, que l'unique moyen, qui me restoit de me rendre digne de son amitié, étoit de me défaire d'un attachement, dont je rougirois, si je ne m'étois pas dépoüillé  
de

de tout sentiment d'honneur. Je compris, que ce seroit inutilement que j'espérerois de vaincre l'opiniâtre résistance qu'il opposoit à mes vœux. Mon dessein étoit formé, & je ne songeai plus qu'à l'exécuter; mais malheureusement j'en fis Confiance à un Ami, que je croyois livré à mes intérêts, & le perfide eut la cruauté de me trahir. La veille du jour, qui étoit marqué pour ma fuite, il instruisit mon Pere de ma résolution: l'effet de l'avis, qu'il venoit de donner, fut, que je fus renfermé dans une Chambre, où quelques Domestiques me garderent à vûë durant six mois. Je laisse à penser à quel transport de fureur & de désespoir je me livrai: je m'obstinai d'abord à ne vouloir prendre aucune nourriture. Mon Pere vint me voir, & continua à me flater par les plus douces Consolations. Je lui rappelai ses promesses; il me repondit, qu'il ne les avoit point oublié; mais que, si je voulois mériter ses bontés, je devois lui laisser le tems de pouvoir concilier mes intérêts avec mon amour; que c'étoit reculer mon bonheur, que de vouloir le précipiter: il me parla enfin d'une ma-

maniere si insinuante, & avec tant de marques de tendresse, que je crus qu'il m'étoit permis de conserver encor quelque espérance. Il ne me quitta qu'après m'avoir ordonné si absolument de manger quelque chose, que je ne le fis que par respect pour ses ordres.

Je jugeai, que, si j'affectois quelque tranquillité, je réussirois peut-être à obtenir mon élargissement. Ce fut là le parti que je pris, mais dont je ne tirai aucun fruit. Ma perte se tramoit durant ce tems-là, & elle n'étoit que trop avancée. J'avois déjà souvent mesuré des yeux la hauteur des fenêtres; mais ce n'étoit point par là que je pouvois m'échapper. Je m'adressai aux Domestiques qui me gardoient; je m'abbaissai jusqu'à leur faire les plus humbles prieres; je ne craignis pas de me jeter à leurs pieds; je les conjurai avec instance de ne point s'opposer à ma fuite: &, par les sermens les plus sacrés, je leur promis de les récompenser si libéralement, qu'ils auroient de quoi se souvenir toute leur Vie de ma reconnoissance. Mais ces barbares furent insensibles à mes prieres & à mes promesses; sans doute ne manquoient ils



ils pas d'avertir mon Pere des tentatives que je faisois pour séduire leur fidélité, & ce fut peut-être là ce qui avança ma ruine. Quoiqu'il en soit, je n'en fus instruit que lorsque le dernier coup mortel m'eut été porté. Je n'ose croire que ce soit par la barbare main d'un Pere que j'ai été assassiné : il me protesta du moins, que mon Oncle seul étoit l'Autheur des maux dont je fus accablé, & que je vais raconter.

Il y avoit près de six mois que j'étois en Prison ; (car, quel autre nom pourrois-je donner à cette Chambre, où j'étois étroitement renfermé ?) sans que tous les efforts, que j'avois fait pour m'échapper, eussent pû me réussir. Je m'apperçus au bout de ce tems-là, que mes gardes relâchoient chaque jour un peu de leur vigilance ; il me sembloit même qu'ils commençoient à compâtrir à mes malheurs. Un pareil changement me surprit, & je voulus en profiter. Il ne m'étoit, hélas, que trop aisé de les fléchir, puisqu'ils avoient ordre de ne plus s'opposer à ma fuite. Ils ne laisserent pas cependant que de me faire valoir beau-

beaucoup le prétendu service qu'ils me rendoient, & je les remerciai comme si je leur eusse été redevable de la Vie. L'un d'eux me dit, qu'il se feroit un plaisir de m'accompagner, & que, si je voulois ne partir que durant la nuit, il s'engageoit à m'attendre à la Porte du Château avec deux Chevaux. Je ne rapporterai point les remercimens que je lui fis, ce fut mon Cœur, pénétré des sentimens de la plus vive reconnoissance, qui me les dicta. Je ne comptai cependant sur ses promesses que lorsqu'il les eut effectuées. Nous étions convenus ensemble de l'heure où nous partirions: il m'avoit dit, qu'il me tiendrait les Portes du Château ouvertes; elles l'étoient en effet lorsque je m'y présentai, & je trouvai un Cheval prêt, sur lequel je montai. Je n'avois que dix lieues de Chemin à faire pour me rendre au Village de l'adorable Claire: je fis tant de diligence, que j'y arrivai avant le jour. Mais, ô Dieux! quelles Nouvelles plus cruelles, que celles qui vont m'être annoncées! J'entre chez la Mere de ma belle Maitresse; je me jette au Col de cette bonne Femme, & je vois son visage  
se

se baigner de larmes. Hélas ! ma pauvre Fille, s'écria-t-elle, trop malheureuse Claire ! Et les soupirs lui couperent la parole. Ah ! achevez donc, lui dis-je, cette chere Amante, que j'adore, feroit-elle malade, ou feroit-ce la honte, d'avoir violé les sermens qui m'engageoient sa Foi, qui l'empêche de paroître ? Pourquoi se dérobet-elle à mes yeux ? Ne la cherchez plus, hélas, que dans le tombeau, reprit sa dolante Mere. Dans le tombeau ! m'écriai-je, en élevant au Ciel des yeux égarés ! Quoi ! quoi ! c'est-là. . . Mais non, vous cherchez à me tromper. Ah ! arrachez moi au désespoir qui commence à s'emparer de mon Ame ! Dites moi si je dois vivre ou expirer de douleur ! Que voulez vous que je vous apprenne, me repondit cette Mere affligée ? Que depuis quinze jours je pleure la mort de ma chere Fille ; que votre Oncle est venu ici plusieurs-fois nous menacer, qu'il me perdrait aussi bien qu'elle, si je ne me hâtois de la marier à un Homme de sa Condition. Mais vous sçaviez, combien ma pauvre Enfant vous étoit attaché, & qu'elle auroit plutôt souffert la mort que de man-

manquer à la Foi qu'elle vous avoit juré. Votre Parent, voyant que nous ne faisons aucun cas de ses menaces, est venu nous dire, que vous étiez en Prison, & que vous n'en sortiriez que lorsque Claire seroit devenue la Femme d'un autre que de vous, & qu'il lui donneroit cent Pistoles pour Présent de Nôces. C'est cette cruelle Nouvelle qui a mis ma Fille au tombeau. Mes soins n'ont pû la consoler, elle est morte en prononçant votre nom, & en priant le Ciel de punir votre cruel Parent de sa barbarie. Non, non, m'écriai-je, transporté de fureur & de rage, je ne laisserai point au Ciel le soin de me venger, c'est moi qui tremperai mes mains dans le sang de ce barbare : &, ne prenant Conseil que de mon désespoir, je remonte à Cheval pour voler à Madrid. Et il est vrai, que rien n'auroit pû dérober mon perfide Parent à ma fureur, s'il s'étoit offert à mes regards ; mais il se tint caché durant plusieurs jours. Quelques-uns de mes amis furent avertis de mon arrivée, ils vinrent me trouver, & donnerent tous leurs soins à calmer ma douleur ; mais plus d'un mois s'écoula, sans qu'elle eut rien

rien perdu de sa violence. Ma guérison devoit être l'Ouvrage de la Miséricorde de Dieu : il éclaira mon esprit de ses lumieres ; l'onction de sa grace se fit sentir au fond de mon Cœur ; je commençai à rentrer en moi même ; mes sentimens de Pieté & de Religion se reveillerent ; j'élevai mes yeux au Ciel ; le Monde me devint odieux , & je me proposai de faire un Divorce éternel avec lui. J'avois entendu parler de la Vie édifiante & laborieuse que l'on mene dans cette Sainte Maison ; je demandai à y être reçu : la ferveur , avec laquelle je sollicitai cette grace , ne fut pas rallentie par les refus que l'on m'opposa pour éprouver ma Vocation. Ce sont là , Messieurs , nous dit le Pere Retez , en finissant son récit , les Avantures , qui ont occasionné mon entrée dans la Religion ; mais qui n'en n'ont pas cependant été les motifs ; car , que de Combats n'ai-je pas eu à soutenir contre ma Famille , pour résister aux efforts qu'elle a faite , pour me faire quitter mon état ; mais le Seigneur m'a aidé du secours de sa grace , & c'est son onction qui me fait goûter chaque jour de nouvelles douceurs dans

le jong que je porte depuis plus de quarante ans.

Nous devions bien des remerciemens à ce Révérend Pere, pour la Complaisance qu'il avoit eu de nous faire un récit si intéressant, mais qu'il nous pria d'oublier. Ce sont les égaremens de ma Jeunesse, nous dit-il, que je viens de vous raconter; je les pleure chaque jour amèrement; heureux si mon repentir peut les faire oublier au Seigneur. Nous jouîmes encor durant deux jours de la Conversation de ce saint Religieux, qui, au mérite le plus éminent, joignoit une modestie & une simplicité de Mœurs plus estimables que les rares talens qui le distinguoient. La bonté de son Cœur l'avoit si fort lié à nous dans le peu de tems que nous demeurâmes à l'*Escorial*, qu'il ne put nous voir reprendre la route de Madrid sans s'attendrir.

Nous vinmes descendre chez notre Ambassadeur, qui nous avoit prêté son Equipage. Il nous demanda, si notre Curiosité étoit satisfaite, & si ce, que nous venions de voir, approchoit de la magnificence & du bon goût qui regnoit dans nos Maisons Royales? Mon Pere

Pere lui repondit, qu'il s'en tiendrait là dessus à sa décision ; mais que , sans entrer en aucune Comparaison , il pouvoit l'assurer , que nous étions très content du Voyage que nous venions de faire , & que nous étions en particulier très charmés de la maniere polie & gracieuse , dont nous avions été reçus à l'*Escurial* , & dont nous étions redevables à sa recommandation. Et le Pere Retez , nous dit-il , l'avez vous vu ? Il est de mes Amis. Ne trouvez vous pas sa Conversation amusante ? Du moins le Roi se plait-il à l'entretenir souvent. Nous repondimes , que nous étions enchantés du mérite de ce Religieux , & que , si nous avions pu différer notre départ pour Lisbonne , nous nous serions fait un plaisir de jouir plus long-tems des Charmes de sa Compagnie.

Le Marquis de Vaugrenan , qui s'attendoit que nous serions un plus long séjour à Madrid , fut étonné de nous entendre parler de départ. Pour engager mon Pere à le différer , il lui dit , que la Cour devoit aller dans peu de jours à *Saint Idelfonse* ; qu'il étoit le seul de tous les Ambassadeurs qui y

fut logé, & qu'il nous offroit volontiers la moitié de son Appartement; que nous pourrions avoir le plaisir d'accompagner souvent L. L. M. M. à la Chasse; que nous ne manquerions pas d'occasions de nous desennuyer, & qu'il n'oublieroit rien pour multiplier nos divertissemens. Mon Pere repondit par bien des remerciemens à des offres si obligeantes; mais elles ne purent lui faire changer de résolution. Il avoit réglé, que nous ne demeurerions plus que deux jours à Madrid : nous les employâmes à faire nos Adieux. Le Marquis de Vaugrenan nous procura une seconde-fois l'honneur de présenter nos respects à L. L. M. M., de qui nous reçûmes de nouvelles marques de bonté. Toutes nos mesures étant prises, nous partîmes le lendemain matin. Nous avions deux Chaises: mon Pere étoit seul dans la sienne, & j'étois dans une autre avec Mr. de Rinvillle. Nos Gens, qui étoient au nombre de six, couroient aussi avec nous. Il semble qu'un pareil nombre ne nous laissoit aucun péril à craindre. Nous eumes cependant le malheur d'être attaqués, & avec quelle frayeur ne me rap-



rappelle-je pas, dans le moment même que j'écris ces Memoires, les dangers; où fut exposée une Vie qui m'étoit mille-fois plus chere que la mienne.

Nous n'étions éloignés que de deux lieues de Plazentia, lorsque nous fumes surpris par la nuit dans une épaisse Forêt. Nous avions depuis quelque tems perdu de vûë la Chaise où étoit mon Pere; mais je n'en n'étois pas inquiet, par ce qu'elle étoit suivie d'une partie de nos gens. Je m'entretenois tranquillement avec Mr. de Rinville, lorsque nous fumes l'un & l'autre effrayés du bruit de quelques coups de Pistolet. Je commandai à notre Postillon de prendre le galop, & je donnai les mêmes ordres aux trois Domestiques qui nous accompagnoient. Nous fumes bientôt rendus au lieu du Combat; mais, o Ciel! quel spectacle plus affreux que celui qui s'offre à mes yeux! Je vois deux de nos gens garrottés, un autre étoit étendu à terre, baigné dans son sang: &, pour comble d'horreur, je vois mon Pere entre les mains de six Meurtriers, qui tenoient appuyée sur son estomac la pointe de

leurs Poignards. Ce n'étoit point pour ma Vie que je tremblois ; c'étoit pour celle de mon tendre Pere. Je craignois, que ces scélérats ne lui arrachassent la Vie, avant que j'eusse pû voler à son secours. Peut-être aurois-je dû essayer de les fléchir par des prières ; mais ma bouillante vivacité m'anima d'une ardeur téméraire qui me réussit. L'Epée à la main je me précipitai de ma Chaise : &, secondé de mes gens, armés comme moi, je fondis avec fureur sur ces Assassins. L'Intrépidité, avec laquelle je les attaquaï, leur fit bientôt lâcher leur proie, pour réunir toutes leurs forces contre moi. Ils me portèrent plusieurs coups, que je parai heureusement ; mais, qu'auroit pû mon courage contre le nombre, si je n'avois eu le secours de mes gens ? Ils combattirent avec tant de bravoure, que nos Ennemis furent dans peu obligés de chercher leur salut dans la fuite ; mais ils ne nous échapperent pas tous. Leur Chef, qui étoit vêtu d'un Habit d'Hermite, avoit reçu plusieurs blessures, qui lui ôtèrent la force de fuir. J'ordonnai qu'on le liât étroitement, & qu'on l'attachât derrière une  
de

de nos Chaîses. Je me jettai en suite au col de mon Pere, en lui demandant en tremblant, s'il n'étoit pas dangereusement blessé? Il me répondit que non, & il me raconta, qu'ayant aperçu un Homme, vêtu en Religieux, étendu à terre, & qui par les cris plaintifs, qu'il pouffoit, sembloit rendre le dernier soupir; que, touché de Compassion, il avoit ordonné à son Postillon d'arrêter, & que, s'étant précipité hors de sa Chaîse, il étoit volé au secours de ce misérable, & que dans le même moment il s'étoit vu environné de six Assassins, qui étoient sortis brusquement de quelques broussailles, où ils se tenoient cachés; que ses gens étoient accourus à lui, pour l'arracher d'entre les bras de ces Meurtriers; mais que leurs courageux efforts avoient été inutiles; qu'un d'eux, ayant reçu un coup de feu, étoit tombé de son Cheval, & que les deux autres avoient été saisis & mis hors d'état de se défendre.

Pénétré des sentimens de la plus vive reconnoissance, je rendis mille actions de grâces au Seigneur, de ce que j'avois pu conserver la Vie à l'Auteur de mes jours. Nous nous approchâ-

mes de celui de nos gens. qui n'avoit pas craint d'exposer sa Vie, pour défendre celle de son cher Maître. Je tins ma main collée sur sa bouche, je la passai sur sa poitrine; mais sa mort n'étoit que trop certaine. Je fis mettre son Corps dans une de nos Chaises, & je montai à Cheval. C'est ainsi que nous arrivâmes à Plazentia. Avant que de livrer entre les mains de la Justice le scélerat, dont nous nous étions saisis, nous voulions l'interroger. Cet Habit d'Hermite, dont il étoit revêtu, nous disoit, qu'il auroit bien des Aventures extraordinaires à nous raconter; mais, soupçonnions nous, que ce fut un Homme de qui nous étions particulièrement connus? Les tenebres de la nuit m'avoient empêché de distinguer les traits de son visage: joignez à cela, qu'il n'avoit encor proféré aucune parole; car le son de sa voix me l'auroit fait infailliblement reconnoître. Dès que nous fumes dans l'Hôtellerie, nous ordonnâmes qu'on le déliât, & qu'on le conduisit, ou qu'on le portât dans notre Chambre; (car il n'étoit guères en état de se soutenir) mais, que l'on s'imagine, si l'on peut, l'étonnement

nement dont jé fus saisi. C'est mon ancien Gouverneur qui s'offre à mes regards ; malgré son déguisement je reconnois tous les traits de son visage. Je ne me trompe pas, c'est Desplane ; c'est celui qui, durant plusieurs années, avoit été chargé du soin de ma Conduite, qui m'avoit entraîné dans le desordre par la Contagion de ses mauvais exemples, qui m'avoit conseillé de fuir avec la Marivert, tandis que de son côté il se dispoisoit à faire la même chose avec la jeune Thérèse, sa prétendue Parente : en un mot, c'est mon Gouverneur ; c'est Desplane. Il ne faut pas demander si la Confusion étoit peinte dans ses yeux. Scélerat, lui dit mon Pere, ta malheureuse étoile te condamne-t-elle à souiller toute la Terre de tes Crimes ? J'y ai mis le comble, reprit-il, d'une voix foible & tremblante : le Ciel va se venger ; mais ses Châtimens ne m'effrayent pas ; car, peuvent-ils être proportionnés à mes forfaits ? Et qui pourroit en entendre le récit sans frémir d'horreur ? Peut-être se dispoisoit-il à nous le faire ; mais il étoit si épuisé par l'abondance du sang qu'il avoit répandu, qu'il n'eut pas la

force de continuër. Mon Pere ordonna, qu'on le portât sur un Lit; que l'on fit visiter ses blessures, & qu'on lui donnât tous les secours qui pourroient le soulager.

Nous nous rendimes le lendemain dans sa Chambre, après que nous eumes fait enterrer celui de nos gens qui avoit été tué. Nous trouvâmes le Chirurgien, qui visitoit les playes de Desplaine: nous lui demandâmes ce qu'il en pensoit? Il nous repondit, qu'il ne croyoit pas qu'il eut deux jours de Vie. Nous nous assimes auprès de son Lit. Vous voulez donc, Monsieur, dit-il à mon Pere, que je perde la Vie dans un Supplice honteux? Car je crois que c'est là le motif des soins que vous prenez de moi. Vous vous devez, il est vrai, cette vengeance; mais, ne vous seroit-il pas plus glorieux de vous laisser attendrir en faveur d'un misérable, qui ne demande la Vie que pour avoir le tems de desarmer le Ciel par son repentir? Que je serois heureux, ajouta-t-il, en poussant un profond soupir, si pour toute faveur je pouvois obtenir d'être enfermé dans un endroit, où je n'eusse que mes Péchés à pleurer. Mon  
Pere

Pere ne lui cacha pas, qu'il étoit plus près de sa dernière heure qu'il ne pensoit, & l'exhorta à profiter du peu de momens qu'il avoit à vivre, pour rentrer en grace avec le Seigneur. Jeparoîtrai donc bientôt, reprit-il, en joignant les mains & en élevant les yeux au Ciel, devant le Tribunal de mon Dieu ? Sa miséricorde se contentera-t-elle du sacrifice que je lui fais d'une Vie, passée dans les plus honteux desordres ? C'est par l'aveu humiliant, que j'en vais faire, que je veux tâcher de desarmer sa Colère. Pourrai-je m'en rappeler le souvenir, sans me sentir pénétré du plus vif repentir ! L'Amour, nous dit-il, après avoir essuyé quelques larmes, qui couloient de ses yeux, a été la funeste Passion à qui j'ai sacrifié mon honneur, mon repos, mon éternité, & mon salut. Une Marchande Lingere, chez qui je me servois, lorsque j'étois au service de Monsieur le Marquis, avoit une Fille, âgée de douze à treize ans, que je ne pus voir sans m'enflammer pour elle de la plus vive ardeur. Je ne rapporterai pas les Stratagèmes honteux que j'employai pour séduire sa timide Innocence. Je l'en-

l'enlevai à sa Mere, & je l'entretins durant quelque tems dans une Chambre sur le pied d'une jeune Parente, dont la Conduite m'avoit été confiée. Je jugeois bien, que Paris n'étoit pas pour nous un lieu de sûreté; aussi mon dessein étoit de chercher un azile dans une Terre étrangere; mais il me falloit quelque secours d'argent, & ce fut là le motif, me dit Desplane, en m'adressant la parole, qui m'engagea à vous précipiter dans un abîme de malheurs. Loin de vous faire appréhender les suites d'un attachement déréglé, je ne songeai qu'à vous y entretenir. Je vous conseillai d'enlever la Marivert; mais c'étoit pour recueillir le fruit de cet Enlèvement. Votre Banquier me compta en effet dix mille Francs sur votre billet: je vous persuadai de prendre les Devants; vous suivites mon Conseil, & je profitai de ce tems-là, pour vendre vos Meubles & pour fuir avec la malheureuse Thérèse. Nous passâmes ensemble en Hollande: je lui avois promis de l'épouser, dès que nous y serions arrivés. Elle me rappella souvent mes promesses; mais je n'eus pas demeuré un mois à Amsterdam,



dam, que l'innocente Thérèse me devint autant indifférente qu'elle m'avoit été chère. A peine lui donnois-je ce qui lui étoit nécessaire pour trainer une misérable Vie, tandis que j'allois acheter de tout côté bien cherement les plaisirs sensuels dont je m'ennyvrois. Mais je pouffai encor plus loin la barbarie : je n'eus pas honte de vouloir faire un trafic infame des Charmes de cette pauvre Fille.

J'étois à la fin de mes fonds, lorsque je fis Connoissance avec un riche Juif, qui sacrifioit de très grandes Sommes à ses plaisirs. Je l'invitai à manger chez moi, persuadé qu'il ne pourroit voir la jeune Thérèse, sans s'éprendre pour elle d'une violente Passion. La Chose réussit en effet au gré de mes désirs. Benjamin Colack (c'est le nom de ce Juif) ne put s'empêcher de me dire, qu'il acheteroit volontiers au prix de tout son Bien le bonheur d'avoir une Epouse aussi aimable que la mienne. Pour fournir à sa Passion des occasions de s'accroître, je lui permettois de me faire de fréquentes visites; j'eus même la Complaisance intéressée de souffrir, qu'il eut quelques  
mo.

momens d'un Entretien particulier avec ma prétendue Femme. Elle me rapporta, qu'il lui avoit tenu le langage d'un riche Financier, c'est-à-dire, qu'il lui avoit dit, qu'elle pouvoit mettre le plus haut prix à ses faveurs; qu'il ne croiroit pas pouvoir les trop acheter; mais qu'elle lui avoit répondu de façon à lui ôter toute espérance. Je ne me contentai pas de la blamer; mais je lui déclarai, que je voulois absolument qu'elle acceptât les offres impures de Benjamin; je la menaçai même des plus cruels traitemens, si elle refusoit de m'obéir. Méritois-je la tendresse de cette chere Enfant? Elle me répondit, en versant des larmes, qu'elle s'appercevoit bien, que mon Cœur étoit changé; mais que rien ne pourroit lui faire oublier la fidélité qu'elle m'avoit jurée. Toute la réponse, que je lui fis, fut, que je la tenois quitte d'une si grande délicatesse de sentimens, que c'étoit de l'argent que je voulois d'elle & non de l'amour; mais toutes mes menaces furent inutiles. Je crus devoir faire un Traité secret avec le passionné Benjamin: je lui dis, que je sçavois les propositions qu'il avoit faites

tes à mon Epouse, & que je serois plus raisonnable qu'elle; j'adjoutai, que, m'aimant d'une tendresse extrême, elle ne consentiroit jamais à le rendre heureux, tandis que je demeurerois avec elle; que je lui étois de mon côté infiniment attaché; mais que, mes affaires étant dérangées, je consentirois à m'absenter durant une année, s'il vouloit me dédommager du regret que j'aurois de m'éloigner d'une Epouse si tendre. Notre marché fut bientôt conclu. Le riche Juif consentit à me donner trois cent Guinées, à condition que je m'embarquerois le lendemain pour l'Angleterre.

C'est ainsi que, m'étant dépouillé de tout sentiment d'humanité & d'honneur, je livrai la malheureuse Thérèse à l'infame Passion d'un misérable Juif. Mais Dieu ne permit pas que l'argent, que m'avoit valu le Traité impur, que je venois de conclurre, demeurât longtemps entre mes mains. Je ne fus pas plutôt arrivé à Londres, que, ne consultant que le goût que j'avois pour la Débauche, je m'associai à quelques Libertins, qui sçurent me faire trouver en peu de tems la fin de mon argent, & je

je payai bien cherement l'adresse, qu'ils avoient de multiplier mes plaisirs : je m'en vis honteusement abandonné, dès qu'ils se furent appercûs de l'épuisement de mes finances. Il ne me restoit plus d'autre ressource que mon Industrie, & voici quel fut l'usage honteux que j'en fis. J'avois fait Connoissance avec quelques Déserteurs François, qui, comme moi, languissoient dans la misère. Je leur fis entendre, que dans une nécessité extrême tous les biens étoient communs, & qu'il ne falloit pas souffrir que de vains scrupules nous empêchassent de nous arracher à l'indigence ; que, sans courir les hazards du Jeu, nous pouvions en partager les profits : &, pour leur développer mon système, nous sommes fix, leur dis-je, il faut que chaque jour nous nous trouvions tous ensemble dans la Maison de la Ville, où l'on joue plus gros Jeu ; nous remarquerons celui qui aura fait le plus grand gain, & nous le prierons poliment, lorsqu'il sera dans quelque Ruë détournée, de le partager avec nous ; que, s'il refuse de se mettre à la raison, ce sera sa faute s'il nous met dans la nécessité d'employer la violence  
pour

pour le contraindre. Mes nouveaux associés approuverent mon projet, & nous l'exécutâmes avec succès durant plusieurs semaines, sans que nous fussions obligés de repandre une seule goutte de sang. Peut-être aurions nous pu exercer plus long-tems un Métier si dangereux, si nous avions été plus modérés dans nos dépenses : mais nos gains en étoient la mesure, & ces gains étoient considérables. Nous avions, à la vérité, la précaution du pas toujours paroître dans la même Académie de Jeu : nous avions même souvent l'attention de nous déguiser ; mais rien de tout cela ne put empêcher que nous ne fussions soupçonnés d'être les Auteurs des vols nocturnes, dont plusieurs Joueur s'étoient déjà plaint. Quoiqu'il en soit, nous fumes observés de si près, que nous tombâmes dans les pièges que l'on nous tendoit. Nous attendions dans une Rue détournée un Officier, à qui nous avions à faire notre Compliment ordinaire. Un de nous s'étoit déjà approché de lui, lorsque nous nous vîmes tout à coup environnés d'une troupe d'Archers, à qui nous ne pûmes échapper. Nous fumes con-

duits en Prison , où notre procès fut bientôt fait. Nous fumes destinés pour la Jamaïque, où nous fumes envoyés avec un grand nombre de Criminels, qui nous furent associés.

Le Vaisseau, sur lequel nous fumes embarqués, n'étoit que de douze pièces de Canon, & n'avoit que le nombre de Matelots qui étoit absolument nécessaire pour la manœuvre : ce fut là une remarque qui ne m'échappa pas. J'en fis part à mes Compagnons d'infortunes, qui, comme moi, souffroient impatiemment d'avoir été chargés de Chaines, & mis à fond de Cale. Mais nous restoit-il quelque espérance de briser nos fers ? Il n'y avoit qu'un hazard extraordinaire qui put nous rendre la liberté, & le premier usage, que nous en voulions faire, étoit de jeter dans la Mer, & les Officiers & tout l'Equipage. Ce hazard arriva plutôt que nous n'aurions osé l'espérer. Il n'y avoit pas huit jours que nous avions perdu de vûe les Côtes d'Angleterre, que nous fumes accueillis d'une si violente temête, que, les Matelots ayant déclaré qu'ils ne pouvoient suffire pour manœuvrer, les Officiers, qui n'avoient eu jus-

jusqu'alors pour nous que des manieres  
 cruelles , ordonnerent que nous fus-  
 sions tous indifféremment déchainés , &  
 que ceux d'entre nous , qui entendoient  
 la Marine , montassent sur le Tillac &  
 sur les bords. Nous n'attendimes pas  
 la fin de la tempête pour faire le coup  
 que nous méditions : dans moins d'une  
 heure tous les Matelots avec les Offi-  
 ciers furent jettés dans la Mer , & nous  
 réunimes en suite nos efforts & notre  
 adresse , pour mettre le Vaisseau en  
 état de résister à la fureur des flots. La  
 Mer , qui auroit dû nous engloutir ,  
 s'apaisa. Nous tinmes Conseil : mon  
 avis étoit , que nous tâchassions d'a-  
 border à quelque Port de France ou  
 d'Espagne ; mais mon Conseil fut uni-  
 versellement rejeté. La plupart de  
 mes Compagnons étoient Anglois , &  
 avoient une Connoissance parfaite de la  
 Navigation. L'un d'eux , qui joignoit  
 à un Courage intrépide une grande fa-  
 cilité à s'énoncer , nous dit , que ce  
 n'étoit que sur Mer que l'on pouvoit  
 se frayer un Chemin aux richesses ;  
 que moins d'une année suffiroit pour  
 nous charger d'un immense butin ; qu'il  
 ne faisoit pour le nouveau Métier , que

nous allions exercer, qu'un peu de résolution & de bravoure; que nous avions un Vaisseau, fourni de tout ce qui étoit nécessaire pour faire une longue Course, & qu'ainsi nous ne devions pas négliger l'occasion que nous avions de nous enrichir; que nous n'avions pour cela qu'à cottoyer les bords de la Mer, & que, sans verser du sang, nous irions pendant la nuit à la petite Guerre, qui nous vaudroit plus que la prise de plusieurs Vaisseaux. La Harangue de l'éloquent Gerker (c'est le nom de celui qui venoit de parler) fut si persuasive, que non seulement il fut applaudi, mais qu'il fut encor élu Capitaine d'une voix unanime. Mais il nous dit, qu'il prétendoit, qu'il y eut une égalité parfaite dans le partage du butin, & qu'il ne se serviroit de l'Autorité, qui lui étoit confiée, que pour s'exposer le premier au péril. Nous délibérâmes en suite sur les Courses que nous ferions: il fut réglé, que nous commencerions par les Côtes de France; que nous visiterions ensuite celles d'Italie, & après celles d'Espagne. Dans l'espace de moins de trois mois, que nous fîmes le Métier de Cor-



Corfaires, de combien de violences, & de quel affreux brigandage ne nous rendimes nous pas coupables ! Nous sortions pendant la nuit de notre Vaisseau, & nous distribuant par bande, nous nous introduisions, ou par ruse ou par force, dans les Maisons les plus apparentes qui étoient sur les Côtes, & nous n'en sortions que lorsque nous étions chargés de butin, & qu'après avoir mis tout à feu & à sang, lorsque l'on nous opposoit quelque résistance. La brutalité de nos désirs ne manquoit pas aussi d'occasion de se satisfaire. Les jeunes Personnes, qui nous plaisoient, étoient traînées avec violence dans notre Vaisseau ; & là elles devenoient les infortunées Victimes de nos infames Passions.

Nous échappâmes durant quelque tems à la Justice des Hommes ; mais, pouvions nous nous soustraire à la Vengeance du Ciel ? Notre Navire étoit plein du fruit de nos brigandages : nous nous disposions à en faire le partage, mais il fut celui de la Mer. Un vent impétueux, qui s'éleva tout à coup, accompagné de foudres & d'éclairs, nous présagea une tempête prochaine.

Nous étions bien familiarisés avec le Crime ; mais nous ne l'étions pas avec l'idée de la Mort , & elle se présentoit de près à nos yeux. L'intrépide Gerker lui même ne pouvoit déguiser sa frayeur. Nous promîmes, que, si nous échappions du péril , nous renoncions à nos desordres ; mais nos vœux, que la Crainte nous arrachoit, furent rejetés, notre Vaisseau , après avoir lutté inutilement contre les vagues & les flots, vint se briser contre un Rocher. Pourquoi fus-je sauvé du Naufrage ? Dieu n'opéra-t-il un miracle en ma faveur, ne me conserva-t-il la Vie que pour me laisser le tems de multiplier mes Crimes ?

Deux François, avec qui j'étois le plus étroitement lié, se jetterent, lorsque la Mer étoit le plus courroucée, dans la Chaloupe : je suivis leur exemple. Nous n'attendîmes pas que d'autres y entraissent ; nous nous hâtâmes de couper la Corde, qui la tenoit attachée au Navire, & nous nous laissâmes conduire au gré des vents irrités. Leur fureur dura deux jours & deux nuits, pendant lesquels l'image de la Mort fut sans cesse présente à nos yeux.

La

La Mer cessa enfin de faire entendre ses horribles mugissemens ; le Ciel devint ferein ; nous commençâmes à porter bien loin nos regards ; mais la Terre sembloit se dérober à nos yeux. Nous n'avions cependant aucune Provision ; ne devons nous pas nous attendre à périr bientôt de misère ? Mais par une faveur céleste, dont nos Crimes nous rendoient indignes, un Vaisseau Espagnol nous ayant apperçû vint à notre secours, & nous reçut sur son bord. Nous vinmes au bout de trois jours débarquer à Cadix. Tant de prodiges, dont nous étions redevables à une Protection particuliere du Ciel, auroient dû, en excitant notre reconnaissance, nous inspirer des desirs sinceres de Conversion ; mais, est-il aisé de rentrer dans le sentier de la Vertu, lorsque l'on a marché long-tems dans la voye du Crime & du Libertinage ? La force de l'habitude, la violence des Passions, ne rendent-elles pas ce passage comme impossible ? J'entendois bien, il est vrai, au fond de mon Cœur la voix des remords : Je ne me cachois pas, que la justice de Dieu étoit prête à éclatter sur moi, si je ne

me hâtois de me réconcilier avec lui par un entier changement de Conduite ; mais la seule pensée d'une Vie moins déréglée m'effrayoit ; ainsi , loin de songer à renoncer au desordre , & à combattre mes Passions , je n'étois affligé que de ce que la fortune venoit de m'ôter les moyens de les satisfaire.

Nous étions , mes deux Compagnons & moi , sans aucune ressource. Leurs Crimes les tenoient ; comme moi , exilés de leur Patrie. Nous aurions pu , ou prendre le parti des Armes , ou nous attacher au service de quelques Maîtres ; mais nous étions malheureusement accoutumés aux douceurs d'une Vie molle & licentieuse ; ainsi il ne fut question que de sçavoir comment nous pourrions continuer à mener le même genre de Vie. Les périls , aux quels nous venions d'échapper , nous avoient dégouté de la Mer ; nous résolûmes donc de ne plus nous y exposer. Le Capitaine du Vaisseau , qui nous avoit reçu sur son bord , nous fit quelques petites Libéralités , qui nous suffisoient pour nous rendre à Madrid ; car c'étoit là que nous lui avions dit que nous avions

avions dessein de nous retirer. Nous en primes en effet le Chemin ; mais, avant que d'y arriver, nous fîmes notre Apprentissage du nouveau Mé tier que nous voulions exercer, c'est-à-dire, que nous attaquâmes quelques Cava liers, qui ne racheterent leur Vie qu'en consentant à nous faire part de leur su perflu. Ces premiers coups, qui nous valurent quelques cent Pistoles, nous don nerent un si grand goût pour notre Profession, que nous résolûmes de n'en point exercer d'autres ; mais nous crû mes qu'il étoit nécessaire d'augmenter notre Troupe.

Nous ne fûmes pas plutôt arrivés à Madrid, que nous fîmes Connoissance avec quelques François, qui ne soute noient les titres de Comtes, de Mar quis & de Barons, qu'ils se donnoient, que par leur industrie. Lorsque je fus au fait de leurs allures, je les rassem blai un jour au nombre de neuf. Les ayant invité à un magnifique repas, que je voulois leur donner, j'attendis que la Chaleur du vin eut échauffé leur esprit, pour leur faire part du dessein que j'avois à leur proposer. Comme je les voyois surpris de la somp-

tuosité, avec laquelle je les régalois, j'en pris occasion de leur dire, que rien ne nous étoit plus facile que de nous procurer des fonds, qui nous assurassent pour bien des années les Commodités & les Douceurs d'une Vie délicieuse. Je leur développai en suite mon projet, dont je leur fis sentir les avantages; mais, Messieurs, ajoutai-je, point d'effusion de sang; c'est là le premier article dont il faut que nous convenions. C'est à la ruse, & non à la violence, qu'il faut que nous devions notre fortune. Nous choisîrions une Forêt pour le lieu de notre retraite, où nous nous tiendrions cachés durant le jour, &, lorsque la nuit commencera à tomber, nous nous approcherons du grand Chemin. Celui de Plazentia à Madrid est très fréquenté; il y passe à chaque instant de riches Marchands; ce sera là le premier Théâtre, de nos exploits nocturnes. Mon discours fut écouté avec applaudissement, & je fus déclaré Chef de la nouvelle Troupe. Nous nous rendîmes dès le lendemain dans le lieu, dont nous étions convenus; mais ce qui surprit mes nouveaux Confreres, fut de me voir  
m'of-

m'offrir à leurs yeux sous l'habit d'Hermite. Ils me demanderent la Cause de ce déguisement ? Je leurs répondis, que, le froc étant respecté en Espagne, je me proposois de m'en servir pour faire les plus heureux Coups, sans que pour cela ni eux ni moi fusions obligés d'employer la violence. J'en fis en effet usage le même jour, & cette première épreuve me réussit.

J'avois fait placer mes Camarades à l'entrée du Bois, & je les avois averti, que, dès qu'ils entendraient le signal, dont je convins avec eux, il faloit qu'ils accourussent à ma voix ; mais leur secours me fut inutile dans ma première Expédition. Je m'étois assis au pied d'un arbre, à côté du grand Chemin, où je me proposois d'attendre que quelque riche proie se présentât. Une demi-heure ne se passa pas que j'entendis le bruit d'un Cheval ; je pris alors un Livre en main : &, faisant semblant de le lire avec attention, je me recueillis en moi même, pour songer sérieusement au Compliment que je ferois au Cavalier qui avança de mon côté. Dès que je fus à portée de m'en faire

faire entendre, je lui dis, sans me lever de place, & en feignant une lassitude extrême, que j'étois si fatigué qu'il m'étoit impossible de gagner mon Hermitage, qui n'étoit cependant éloigné que d'une lieue de l'endroit où j'étois, & qu'ainsi je le priois au nom de Dieu de me prendre en croupe derrière lui. Je prononçai ces paroles d'une voix si touchante, que le compatissant Cavalier en fut attendri. La grace, que je lui avois demandé, me fut accordée. Je me trainai auprès de lui, avec toutes les marques d'un Homme épuisé. Il eut la bonté de m'aider à monter à Cheval; mais mon dessein n'étoit pas de l'incommoder long-tems. Dès que je fus en croupe derrière lui, je tirai une Corde de ma poche, & sans qu'il s'en apperçut, & sans même qu'il put le sentir, je la passai adroitement autour de son bras: &, ayant fait un nœud coulant, je la passai ensuite autour de son autre bras: &, m'étant précipité du Cheval, je tirai si rudement ce misérable Cavalier avec la Corde, qui le tenoit étroitement lié, & qui le mettoit hors d'état de se défendre, que je l'entraînai après moi.

Lors,



Lorsqu'il fut à terre, je lui dis, en lui mettant le Pistolet sur la gorge, que j'étois bien mortifié d'avoir à lui faire un Compliment qui lui déplairoit sans doute; mais que l'extrême nécessité, où j'étois, me rendoit excusable; qu'en un mot j'avois besoin d'argent. Il me repondit en tremblant, que toutes ses richesses étoient dans sa Valise. C'en est assez, lui dis-je, j'en sçaurai faire usage: &, sans perdre de tems, je montai sur son Cheval, en le menaçant de le tuer, s'il opposoit la moindre résistance.

Je me gardai bien de prendre le Chemin de la Forêt; je ne m'y rendis qu'après avoir fait de longs détours. Mon premier soin, dès que j'eus rejoint mes Confreres, fut d'examiner à quoi montoit la Capture que je venois de faire. J'ouvris à la hâte la Valise du malheureux Marchand, & j'y trouvai mille Ducats avec quantité de nippes. Mes Camarades n'étoient point demeurés oisifs durant mon absence; ils attaquèrent un Cavalier, qui accompagnoit une jeune Demoiselle, âgée de seize à dix-sept ans. Je la trouvai parmi eux, fondant en larmes; lorsque je  
re-

revins de mon Expédition. Ils me dirent, que, le Cavalier s'étant obstiné à vouloir les suivre, après qu'ils l'eurent dépouillé, ils n'avoient pû se débarrasser de lui, qu'en lui ôtant la Vie; mais qu'ils avoient eu soin de trainer son Corps, & de le cacher dans le plus épais de la Forêt. Je leur fis quelque reproche, de ce qu'ils avoient oublié, que nous avions promis de ne point repandre de sang; mais ils me répondirent, qu'un coup de Pistolet, ou un coup de Poignard, déroboit moins de tems que de longs Complimens qu'ils feroient obligés de faire à des passans, qui souvent n'entendroient pas raison lorsqu'il s'agiroit de se dessaisir de leur bourse; ainsi il fut déterminé, que je leur permettrois d'employer la violence, comme étant la voye la plus courte & la plus infallible. Je ne rapporterai point, de combien de meurtres & de brigandages nous nous sommes rendus coupables dans l'espace de moins de deux mois. Les jeunes Personnes, dont la figure nous plaisoit, & qui avoient le malheur de tomber entre nos mains, étoient destinées à être les Victimes de nos brutales Passions : &, lors-

lorsque nous les avions assouvies sur ces innocentes Victimes , nous les immolions à notre barbare fureur , dès qu'elles commençoient à nous devenir à charge. Que dirai-je enfin ? Point de Crimes dont nous ne nous soyons souillé. Tel étoit la Vie que je menois , & que je continuerois sans doute , si le Ciel ne venoit de me faire éprouver , que rien ne peut soustraire le coupable à ses justes vengeances. Vous voyez , Messieurs , ajouta ce scélérat , en finissant son affreux récit , que je ne vous ai point déguisé le nombre & l'énormité de mes barbares forfaits ; mais , j'ose en prendre Dieu à témoin , la mort la plus honteuse & la plus cruelle seroit l'objet de tous mes vœux , si je pensois que la pénitence d'un jour put m'obtenir le pardon de mes Crimes.

Mr. de Rinvillle lui répondit , que c'étoit moins par la durée que par la sincérité d'un vif repentir , que le Seigneur le laissoit desarmer , & il l'exhorta à ne s'occuper que de l'idée de ses infinies miséricordes , & à en réclamer le secours avec confiance. Mon Pere , naturellement tendre & compatissant , auroit bien voulu épargner à

ce

ce malheureux les Châtimens qu'il méritoit ; mais nos gens n'eurent pas la discrétion de se taire. Le bruit de notre dernière Avanture s'étoit répandu dans l'Auberge où nous étions. Notre Hôte se crut obligé d'en donner avis aux Officiers de la Justice. Accompagnés de quelques Archers, ils vinrent pour se saisir de Desplane ; mais leur vûë l'effraya si fort, qu'elle avança la fin de ses jours. Le Chirurgien déclara, qu'il étoit inutile de le transporter dans les Prisons, par ce qu'il étoit assuré qu'il ne lui restoit pas deux heures de Vie. Il profita de ce peu de momens , pour se reconcilier avec le Seigneur , ayant auparavant répondu aux différentes Interrogations que l'on lui fit , par ce que c'étoit sur ses réponses que l'on vouloit régler les mesures que l'on prendroit pour se saisir de ses Complices ; mais, leur Chef ayant été pris, ils se doutèrent bien, que l'on ne manqueroit pas de détacher la Maréchaussée après eux ; ainsi ils abandonnerent le lieu de leur retraite, pour aller exercer dans quelque autre Contrée leur brigandage : du moins est il vrai, que les Archers, qui étoient allés

allé pour les surprendre , firent une Course inutile. Ils s'imaginèrent que celui , dont le Lieutenant Criminel avoit entendu les Dépôtsions , l'avoit trompé ; mais il n'en n'avoit plus de nouvelles à faire, Desplane étoit mort, avant même qu'ils se missent en Chemin. Mr. de Rinville, par les exhortations les plus touchantes, tâcha de le conserver jusqu'au dernier moment dans les sentimens de repentir, dont-il paroissoit pénétré. Telle fut la fin de celui, qui, chargé du soin de ma Conduite, m'avoit par ses criminels exemples entraîné dans le desordre.

Le lendemain du jour de sa mort nous partimes de Plazentia (1), que nous n'eumes pas la Curiosité de parcourir. La dangereuse Avanture, qui nous étoit arrivé, nous déterminâ à ré:

(1) Cette Ville est très belle & d'une vaste étendue. On y compte dix-sept grandes Places. Elle est défendue par un Château très bien fortifié. Elle est bâtie au milieu des montagnes, & sur une hauteur, au bord d'une Rivière; nommée Xenté. C'est près de cette Ville que l'on voit le célèbre Monastère de Saint Just. de l'Ordre des Hiéronymites, où l'Empereur Charles V. se retira, pour y finir ses jours, & où il mourut l'an 1558.

régler nos journées de façon que nous ne fussions pas obligés de marcher, lorsque la nuit seroit tombée.

Coria fut la seconde Ville où nous séjournâmes depuis notre départ de Madrid. Elle est bâtie sur les bords de la Riviere d'Alagon, dans une Plaine très fertile. Elle a le titre de Marquisat, & appartient aux Ducs d'Albe. On voit près de cette Ville une Riviere sans Pont & un grand Pont sans Riviere. Un tremblement de Terre, qui a fait changer de Lit à la Riviere, est cause de cette rareté.

Nous nous trouvâmes au sortir de Coria sur les Frontieres du Portugal (2).  
Elles

(2) Après la Décadence de l'Empire Romain les Sueves & les Allains, Peuples, sortis des extrémités de l'Allemagne, pénétrèrent jusques au fond de l'Espagne dans le cinquième Siècle. Ils y eurent bientôt fondé une Monarchie, qui, s'étant en suite confondue avec celle des Gots Espagnols, fut renversée par les Maures, sous l'infortuné Roi Roderic l'an 712. Quatre cent ans après les Chrétiens reprenant courage secoururent le joug des Maures, & fonderent une nouvelle Monarchie, qui a duré un peu plus de quatre Siècles, sçavoir, depuis l'an 1139. jusques à l'an 1578. que le Roi Sébastien, faisant la Guerre en Afrique, y fut tué, sans laisser aucune Postérité. Après sa mort Philippe II.

Elles étoient, comme celles de l'Espagne, remplies de Troupes, qui n'avoient encor fait de part & d'autre aucune hostilité; elles étoient même sans Général, ce qui nous fit juger que le différent, qui brouilloit les deux Cours, pourroit à la fin se vuider par la médiation de quelques Puissances. On faisoit cependant de part & d'autre de grands préparatifs de Guerre, & nous en fumes témoins peu de jours après notre arrivée à Lisbonne.

Ce qui me frappa le plus en y entrant, fut cette quantité prodigieuse de  
Vaif-

II. Roi d'Espagne, s'empara de tout le Portugal, l'an 1580., & réunit ainsi les deux Royaumes sous son Authorité. Le Portugal demeura dans cet état environ soixante ans, & l'an 1640., par une Conspiration générale de tous les Portugais, ce Royaume revint entre les mains de ses anciens Maîtres. Jean IV. Duc de Bragançe, dont les Ancêtres étoient les Héritiers légitimes du Roi Sébastien, fut couronné Roi, & sa Postérité s'est maintenue jusqu'à ce jour contre tous les efforts des Rois d'Espagne, & le Roi Jean est le quatrième Roi de cette Maison, ayant succédé au Roi Don Pedre, son Pere, qui étoit Fils de Jean, & Successeur d'A'onse son Frere, Fils aîné de Jean. Ce Prince a épousé l'an 1708. l'Archiduchesse Marie Anne, Sœur de l'Empereur Charles VI.

Vaisseaux, dont le Tage est continuellement couvert: c'étoit une Forêt de Mats, qui s'offroient à mes yeux. Mais, ce qui commença à me faire prendre une idée plus avantageuse des Portugais, que celle que j'emportoïs des Espagnols, c'est que l'ardeur, avec laquelle je les voyois occupés autour de leurs Navires, me fit juger, que l'amour du travail leur étoit autant naturel qu'il l'est peu à leurs Voisins. Je ne me trompois pas. Peu de Peuples en effet plus endurcis à la fatigue & au travail que les Portugais: &, s'ils habitent un des plus beaux Païs de la Terre, il n'en n'est point aussi de mieux cultivé & de plus fertile. Mais je dois ajouter, que, le Portugal étant incomparablement plus peuplé que l'Espagne, l'abondance lui est aussi plus nécessaire. Il y a dans ce Royaume des Provinces, où l'air est si doux & si temperé, où l'on vit si long-tems, & où les Femmes sont si fécondes, que l'on y voit un grand nombre de Familles, où l'on compte jusqu'à vingt cinq Enfans, & beaucoup de Vieillards, qui, dans un âge très avancé, conservent une vigueur & une fraîcheur de teint  
qui



qui dément le nombre de leurs années. Mais je ne me m'apperois pas que je ne rapporte ici que ce qui se peut lire dans mille Relations.

Mes Exercices furent les mêmes à Lisbonne (1), qu'ils avoient été à Madrid, c'est-à-dire, que je donnois la matinée à l'Etude, & l'après diner à parcourir (du moins durant les premiers jours) les Ruës de la Ville, & à voir ce qu'il y avoit de plus remarquable. La situation avantageuse de cette Capitale, sur les bords d'un grand Fleuve, & dans le voisinage de l'Océan, fait que le Commerce y est très florissant, & qu'on y voit continuëment aborder une multitude infinie d'Etrangers de toute sorte de Nations. Cette Ville, qui a plus de deux lieues de longueur, est bâtie sur sept Collines. La plus élevée, appelée le Mont Saint George, renferme

(1) On compte à Lisbonne trente mille Maisons, quarante Eglises Paroissiales, vingt Monastères d'Hommes, dix-huit de Filles, vingt-six Portes du côté du Tage, & dix-sept du côté de la Terre, & un grand nombre de superbes Palais. L'Archevêché de cette Ville fut fondé l'an 1390. L'Archevêque prend à present le titre de Patriarche. Ses revenus montent à quarante mille Ducats.

me une Citadelle , entourée de murailles , qui la séparent de la Ville , & qui en font comme une Ville particuliere , où l'on voit des Eglises , un certain nombre de belles Maisons , & beaucoup d'Ouvrages de Fortifications très réguliers. Cette Citadelle commande toute la Ville , & pourroit la foudroyer en cas de soulèvement. Ce fut par là que nous commençâmes nos Courses. Nous parcourumes en suite les Ruës qui forment une grande & superbe Ville , & très régulièrement bâtie. Celle , dont la vûë me frappa d'avantage , fut celle qui est sur les bords du Tage , & qui est bordée d'une muraille à hauteur d'appui , d'où l'on voit les Vaisseaux qui sont à l'Ancre. Après avoir visité l'Eglise Cathédrale , celle des Dominicains , l'Inquisition , la Doüanne , & l'Arsenal , qui sont des Bâtimens vastes & superbes , nous vîmes le Palais du Roi , qui , quoique d'une ancienne structure , a cependant une étendue & un air de magnificence , qui le rendent digne d'être habité par un grand Prince.

Notre Curiosité étant satisfaite , nous rendîmes une visite au Marquis  
de

de Corgas, avec qui mon Pere avoit eu occasion de former Connoissance dans un Voyage , que ce Seigneur fit en France. Il nous fit des reproches , de ce que depuis huit jours , que nous étions à Lisbonne, nous avions négligé de le voir , ou de ce que nous ne lui avions pas fait sçavoir notre arrivée. Nous sçavions, qu'il étoit très bien-venu à la Cour , ainsi ce fut à lui à qui nous nous adressâmes , pour qu'il nous procura l'honneur de présenter nos respects à L. L. M. M.

Nous ne tardâmes pas à nous ressentir de sa faveur. Nous fumes peu de jours après conduit à l'Audience du Roi. L'accueil gracieux, que nous fit S. M., ne nous permit pas de douter , que le Marquis avoit eu la bonté de lui parler de nous avantageusement. Nous eumes aussi l'honneur de saluer la Reine & toute la Famille Royale. La Nouvelle , que l'on venoit de recevoir du départ de la Flotte Angloise, avoit repandu dans la Cour un air de joye si marqué, qu'elle étoit peinte même sur le visage de L. L. M. M., & je ne sçais si la plus signalée Victoire

leur eut donné un air plus satisfait. Il faut aussi convenir, que, l'arrivée de cette puissante Flotte ôtant au Roi tout sujet de frayeur, il lui étoit naturel de s'en réjouir. Il ne suffisoit pas, que les Places Frontières fussent en état de défense, que tous les Magasins fussent remplis de Provisions, de Munitions & d'Armes, qui avoient été envoyées d'Angleterre & de Hollande, & qu'il y eut enfin une Armée de quarante mille Hommes prêts à combattre, il falloit encor par une Escadre formidable prévenir le dessein que les Espagnols avoient d'en envoyer une sur le Tage: c'étoit du moins là l'intention que le Ministère Anglois leur prêtoit.

Cette Flotte, promise par Sa Maj. Brit., étoit donc attenduë avec impatience. Nous fumes témoins de son entrée dans le Tage: elle étoit composée de vingt-cinq Vaisseaux de Guerre, de trois Chaloupes, de deux Brûlots & de deux Barques d'avis, qui étoient montés de 1756. pièces de Canon, & de 12445. Hommes d'Equipages, à qui on avoit distribué à chacun un Sa-  
bre

bré & un Pistolet. Cette Escadre (1) avoit des vivres pour trois mois, & l'on disoit qu'il y en avoit une seconde de douze à quinze Vaisseaux, commandée par l'Amiral Stevart, prête à aller joindre celle-ci au premier ordre. Dès que la Flotte fut entrée dans la Riviere, le Canon de tous les Châteaux se fit entendre, & aussi-tôt que l'on eut jetté l'Ancre, l'Amiral Norris étant descendu à terre, se rendit au Palais, où il eut l'honneur de saluër L. L. M. M. Toute la Noblesse étoit accouruë sur les bords du Tage. Le Roi lui même, la Reine, & toute la Famille Royale, furent du nombre des Spectateurs. Il me seroit difficile de faire une description exacte des réjouissances extraordinaires, qui se firent à cette occasion du-

(1) Peu d'heures après que la Flotte fut arrivée, le Roi ordonna, qu'on envoyât à bord cent Bœufs, quatre-cent Moutons, un pareille nombre d'Oyes & de Cocqs d'Indes, mille autres Volailles, quatre-vingt Pipes de Vin, cinquante boîtes de Confitures, cent mille Oranges & Citrons, & mille paniers d'Herbages. Et les ordres furent donnés, pour que l'on envoyât régulièrement toutes les semaines pareils rafraichissemens, tant que la Flotte resteroit sur le Tage.

durant deux jours & deux nuits consécutives.

Le 22. du mois l'Amiral Norris, accompagné des Amiraux Balchen & Haddock, & de tous les Commandeurs de ses Vaisseaux, eut Audience publique du Roi & de la Reine, qui leur firent l'honneur de les traiter ce même jour-là. S. M. ne dédaigna pas de rendre le lendemain une visite à cet Amiral, à bord du *Britannia*, où S. M. fut saluée du Canon de toute la Flotte.

Son arrivée dans le Tage n'avoit pu manquer d'irriter la Cour d'Espagne : &, quoique Sa Maj. Brit. eut engagé sa Parole Royale, que son intention n'étoit pas de fomenter la moindre mésintelligence, & qu'elle ne s'étoit point proposé d'autre but dans l'envoi de cette Escadre, que de protéger le Commerce, & d'assurer l'arrivée de la Flotte du Brésil, dont le retour intéressoit particulièrement la Nation Angloise, malgré cette déclaration du Roi d'Angleterre, Mr. Patinho ne laissa pas de remettre, de la part de Sa Maj. Cath., à Mr. Keene une réponse, dans laquelle on tâchoit de démontrer, que l'envoi de la Flotte Angloise  
dans

dans le Port de Lisbonne étoit préjudiciable au Commerce de toute l'Europe, par ce que l'on équippoit à Cadix la Flotte pour la nouvelle Espagne, dont la Cargaifon confiftoit dans les Marchandifes que fourniffent toutes les Nations, qui fe confioient dans l'Al-  
 liance, qui fubfifte entre l'Efpagne & l'Angleterre ; mais que, les Commerçans venans à être instruits de l'arrivée de la nouvelle Flotte fur les Côtes de Portugal, tous les efprits fe mettront en mouvement, & chacun tâchera de retirer fon Bien, lequel étant mêlé avec les fommes empruntées, & converties en Marchandifes, on ne pourra pas auffi-tôt le ravoit, d'où s'enfuiront infailliblement des plaintes des principaux Négocians, non feulement en Efpagne, mais auffi en France, en Angleterre & en Italie ; que, pour appaifer cette émotion générale, il ne fuffira pas que le Roi affûre les Marchands de la Parole facrée de Sa Maj. Brit. & de la fienne propre, puis-  
 que, plus on fe fervira de grandes & éclatantes affûrances, plus grande fera la fermentation, que cauféra dans les efprits l'effet incertain qu'on peut attendre du  
 moyen,

moyen, dont l'on se sert, & qu'ils feront toujours persuadés, que l'Escadre de S. M. Brit. est destinée pour empêcher la sortie de la Flotte de Cadix, ou pour la surprendre en Chemin; qu'il ne suffira pas de leur offrir une escorte de Vaisseaux de Guerre, en nombre égal ou supérieur, puisqu'ils ne croiront aucune sûreté aussi réelle que celle de voir le danger éloigné. Cette Lettre finissoit en marquant, que la crainte de quelques hostilités, sur les Côtes de Portugal ou sur les Frontières, ne pouvoit être un obstacle au renvoi de la Flotte Angloise, puis que, outre que les résolutions, que Sa Maj. Cath. prendra, demeureront encor longtemps en suspens, la seule médiation amiable de la France pouvoit remettre la Concorde & l'Union entre les deux Cours. Mais Sa Maj. Port. étoit autant éloignée de vouloir recevoir la médiation de la France, que Sa Maj. Cath. l'étoit de vouloir accepter celle de l'Angleterre. Le Roi d'Espagne eut beau engager sa Parole, que la Flotte, qui venoit du Bresil, ne seroit point inquiétée dans son retour, l'Escadre Angloise n'abandonna pas pour cela le



le Tage, & ce qui prouve évidemment qu'elle avoit un autre but que d'assurer le retour de la Flotte du Brezil, c'est que cette Flotte arriva, sans que l'Escadre de l'Amiral Norris se disposât à regagner les Côtes d'Angleterre.

Pour donner plus d'ordre à ces Mémoires, je crois devoir rapporter tout de suite l'accommodement, qui ne se fit que long-tems après entre les deux Cours, & qui fut l'ouvrage de la médiation des Ministres de France, de la Grande Bretagne & des Etats Généraux. Les Préliminaires de cet accommodement consistoient dans les Articles suivans.

I. Que le Roi de Portugal désavouëra la Conduite, que Mr. de Belmonte, ci-devant son Ministre à Madrid y a tenuë; & que Sa Maj. Port. fera remettre en liberté les Domestiques du Marquis de Capicelatro, qui étoit Ambassadeur d'Espagne à Lisbonne.

II. Que le Roi Catholique, content de ces deux démarches, fera aussi relâcher les Domestiques de Mr. de Belmonte, & que, vû la supériorité de  
l'Es-

l'Espagne sur le Portugal, Sa Maj. Cath. rappellera ses Troupes des Frontieres de ce Royaume.

III. Que le Roi de Portugal rappellera aussi les siennes immédiatement après qu'il aura reçu avis du rappel des Espagnols.

IV. Que, ces Préliminaires étant exécutés de part & d'autre, l'Escadre Britannique retournera en Angleterre, & que l'on nommera des Commissaires, pour s'assembler dans une Ville Frontiere, afin d'accommoder les différens qui resteront à régler entre L. L. M. M. Cath. & Port.

Mais il y avoit d'autres fujets de brouilleries. Il s'étoit commis de part & d'autre bien des hostilités. Dans l'Amérique le Gouverneur de *Buenos Ayres* avoit attaqué la Colonie du Saint Sacrement, appartenant aux Portugais, par ce que contre la teneur des Traités elle favorisoit la Contrebande, & que les Anglois se servoient de cette Colonie comme d'un Entrepôt pour leur Commerce clandestin.

C'étoient là des Démêlés qui ne pouvoient être terminés que par de nouvelles Négociations. Les Ministres  
Mé-

Médiateurs tinrent une Conférence à Paris, chez le Cardinal de Fleuri, à laquelle Mr. d'Aeunha fut present. On convint enfin d'un accommodement: les deux premiers Articles reçurent leur exécution par l'élargissement des Prisonniers, & par la nomination respective des Ambassadeurs. Et pour ce qui concernoit le dernier Article, les Puissances Médiatrices dressèrent la Minute des ordres, qui devoient être envoyés par L. L. M. M. Cath. & Port. aux Gouverneurs de *Buenos - Ayros* & de la Colonie du Saint Sacrement, pour faire cesser les hostilités.

La France eut la principale part dans cet accommodement. Les Etats Généraux des Provinces Unies y contribuèrent avec beaucoup de Sagesse & de Constance; & l'Angleterre, qui avoit pris d'abord si hautement le parti du Portugal, fut contente, dès qu'elle vit que les Côtes & les Frontières de ce Royaume n'étoient point infestés par l'Espagne, & que cette dernière Couronne se prêtoit de bonne grace aux arrangemens des Médiateurs.

Mais voilà des Matieres politiques, qui m'ont fait abandonner le fil de mes  
 Avan-

tures; je les reprends. Je n'eus pas demeuré quinze jours à Lisbonne, que je me trouvai lié avec plusieurs jeunes Seigneurs d'un Caractere très aimable, & c'est une justice que je dois rendre à la Nation Portugaise. La Noblesse se distingue par son Affabilité, sa Politesse, & par les Manieres les plus prévenantes & les plus gracieuses envers les Etrangers. Ce fut au Marquis de Corgas à qui j'eus obligation des Connoissances que je fis. Il nous conduisit dans une Assemblée, qui se tenoit chez la Comtesse de . . . Nous y trouvâmes une Compagnie brillante de Dames & de Seigneurs, de qui nous fumes reçûs avec quelque distinction. La Comtesse nous fit la grace de nous dire, qu'elle seroit charmée que nous pussions nous amuser chez elle, durant le séjour que nous ferions à Lisbonne; que sa Maison nous étoit ouverte, & qu'elle se feroit toujours un plaisir & un honneur de nous y voir: elle nous fit même la politesse dès ce même jour-là de nous retenir à souper. Elle nous donna la Compagnie de quelques Dames de ses Amies, & de plusieurs Seigneurs. Le repas fut somptueux, & fut animé de

de la joye la plus vive. Le Marquis de Corgas me demanda , ce que je pensois du Portugal , si les Dames m'y paroïssient aussi belles & aussi aimables qu'en France ? C'étoit là me fournir une occasion de faire l'éloge de celles , avec qui j'avois l'honneur de me trouver. Je ne sçais ce que je repondis ; mais je me souviens , que ma réponse me valut des remerciemens bien obliges de la part de ces Dames : & je dois ajouter , que je laissai parler mon Cœur dans le Compliment que je leur fis ; car il est vrai qu'elles étoient toutes d'un mérite distingué , & qu'à la figure la plus capable de plaire elles joignoient des manieres , où il y entroït tant de graces & tant de charmes , que j'en étois enchanté. Mais celle , dont la vûë fit plus d'impression sur mon Ame , fut la Fille de la Comtesse de. . . . Peut-être me serois-je proposé de faire la Conquête de son Cœur , si je n'avois démêlé , durant le repas , par quelques regards , qu'elle jettoit à la dérobee sur le Comte de Frequez , que ce jeune Seigneur avoit triomphé de son Indifférence. Je ne tardai pas à en être entierement convaincu. L'on

se partagea après le Souper en différentes bandes , pour jouër & pour s'entretenir. Le Comte de Frequez , dont le Caractere étoit très liant , & qui étoit à peu près de mon âge , me fit la Politesse de m'aborder & de lier Conversation avec moi. Je ne sçais s'il ne s'étoit pas apperçû , que durant le repas mes yeux avoient été souvent attachés sur Dona Clara , (c'étoit le nom de sa jeune Maitresse ) & il vouloit sans doute sçavoir ce que j'en pensois ; ainsi , après nous être entretenus pendant quelques momens de Choses indifférentes , il me demanda , si les Complimens , que j'avois faits aux Dames , avec qui nous venions de souper , s'adressoient indifféremment à toutes , ou s'il n'y en n'avoit pas quelqu'une qui y eut plus de part que les autres ? Vous êtes mauvais , Monsieur le Comte , lui repondis-je ; car ce que vous me dites me prouve , que vous avez sans doute fait quelques remarques , qui vous font soupçonner quelque chose de mes sentimens. Mais sçavez vous , que j'en ai fait aussi de mon côté , qui ne me laissent pas ignorer les vôtres ? Eh , comment donc cela , je vous

vous prie, reprit-il? Eh, mon Dieu, Monsieur, lui repliquai-je, croyez qu'il ne faut pas beaucoup de science, pour entendre le langage des yeux: j'ai lu dans les vôtres beaucoup de tendresse, comme vous avez pu lire dans les miens beaucoup d'admiration, & c'est, je crois, le même objet qui nous inspire ces différens sentimens. Je ne vous en demande pas d'avantage, me répondit-il; mais m'assûrez vous, que dans vos sentimens il n'y entre pas quelque Commencement d'amour? Car je ne vous cache pas, que j'aurois bien plus de plaisir à être votre Ami qu'à devenir votre Rival. Et là dessus il m'avoûa, que Dona Clara possédoit toute sa tendresse, & qu'il avoit lieu de se flater d'en être aimé; mais que la Comtesse de. . . ne paroissoit guères disposée à souffrir, que sa Fille consultât son inclination; que le Marquis de Lagna avoit trouvé l'art de s'insinuer dans les bonnes grâces de cette Dame, & que, quoiqu'il fut odieux à sa Fille, qu'il fatiguoit par ses assiduités, elle seroit cependant peut-être forcée de recevoir sa foi, & de lui engager la sienne.

Cette Confidance, que me fit le Comte, fut accompagnée de mille marques d'Amitié, dont il m'accabla. Il me dit, qu'il espéroit que je lui ferois le plaisir de vivre familièrement avec lui, & qu'il ne dépendroit pas de lui que je ne fusse très content du séjour que j'avois à faire à Lisbonne. Il me proposa de me présenter le lendemain à l'Infant Don Emanuel (1), qu'il me dit l'honorer de son Amitié: il m'apprit, que le goût, que ce Prince avoit pour le plaisir, rendoit sa Cour très galante; que j'aurois par là occasion de

(1) La Princesse des Asturies reçut une Lettre du Roi de Portugal son Pere, qui lui marquoit, que le Prince Don Emanuel s'étoit absenté du Royaume, sans qu'on en sçut la raison, ni quelle route, il avoit pris, n'ayant que quatre ou cinq Personnes avec lui; mais qu'une Dame, que ce Prince ne voyoit pas indifféremment, étoit disparuë quelque tems auparavant; qu'ainsi Sa Maj. Port. prioit S. M. C., si le Prince passoit dans ses Etats, de l'engager à retourner à Lisbonne, & si l'on trouvoit la Dame, de la faire mettre dans un Couvent. Mais tout ce qu'on en a pû sçavoir, c'est que ce Prince étoit passé à Valladolid, d'où il s'étoit rendu à Bayonne, sans qu'on ait entendu parler de la Dame,



de lier Connoissance avec la plupart des jeunes Seigneurs, qui la composoient. J'acceptai avec reconnoissance l'offre du Comte. Il voulut sçavoir l'endroit où je demeurois, & me promit de me venir prendre le lendemain dans son Carrosse, pour me conduire chez le Prince. Je trouvai sa Cour telle qu'elle m'avoit été dépeinte, c'est-à-dire, composée de toute la jeune Noblesse Portugaise, qui, à l'exemple du Prince, sembloit ne respirer que la joye, la galanterie & le plaisir; aussi, durant un quart d'heure que j'eus l'honneur de m'entretenir avec lui, il ne me parla que de la Cour de France, à qui il ne donnoit la préférence par dessus toutes les autres, que par ce que certain air de gêne & de contrainte, qui ne regne que trop dans les autres Cours, & qui en rend le séjour insupportable, étoit banni de celle de France. Vos Dames, me dit ce Prince, sont aimables, & semblent ne s'occuper que du désir de plaire, & ce qui fait qu'elles y réussissent, c'est que la douceur de leurs manières répond à celles de leur Caractere. Elles ne croient pas, que leur honneur soit intéressé à

se parer des dehors d'une Vertu sauvage & farouche : il entre, au contraire, dans leurs façons un air d'Aïfance & de Politesse, qui rend leur Commerce le plus charmant du Monde, & le plus propre à former des Cavaliers galans & accomplis. Voyez si je sçais rendre justice aux Dames de votre Nation. Ce que j'en viens de dire cependant, ajouta-t-il, n'est que sur le rapport que l'on m'en a fait ; mais je suis fort tenté de sçavoir par moi même, s'il est sincere. Le Prince me parla en suite de la Duchesse de . . . , de la Maréchale de . . . , & de quelques autres Dames de la Cour, dont-il sçavoit bien mieux que moi les galantes Avantures. Il me demanda, si ce qu'on lui en avoit raconté, & qu'il me repeta, étoit véritable ? Quoique les Histoires de ces Dames ne fussent pas un mystère, je repondis cependant que, n'ayant encor fait aucune apparition à la Cour, j'ignorois entierement ce qui s'y passoit. Voilà un trait de discrétion, reprit ce Prince, que je n'oublierai pas ; mais j'espere, ajouta-t-il, que vous serez une autre-fois un peu plus sincere avec moi ; car je veux que vous  
me

me fassiez le plaisir de me voir souvent; Je repondis par une profonde Révérence à cette glorieuse Invitation, & je me fis depuis un devoir d'honneur de faire exactement ma Cour à cet aimable Prince.

Don Frequez me fit remarquer parmi les jeunes Seigneurs, dont il étoit entouré, le Marquis de Lagra. Fut-ce un mouvement d'une Antipathie naturelle, ou la vûë de ce jeune Seigneur avoit-elle véritablement quelque chose de rude & de rebutant, ou, peut-être m'intéressant, sans m'en appercevoir, plus que je ne pensois pour l'aimable Dona Clara, je commençois à partager avec elle sa haine pour le Marquis? Quoiqu'il en soit, je me rappelle que les sentimens, qui s'éleverent en mon Cœur dans cette premiere entrevûë, ne lui furent pas favorables. Je crus remarquer dans sa Physionomie un certain, je ne sçais quoi, que je ne pouvois définir; mais qui me revoltoit. Je ne pus m'empêcher d'en faire l'aveu à Don Frequez. Il me repondit, que la Physionomie de son Rival n'étoit pas trompeuse, & que j'en ferois bientôt

convaincu , si j'avois occasion de faire quelque Connoissance avec lui.

Cette occasion ne pouvoit manquer de se présenter. La Comtesse de . . . m'avoit fait trop de politesses , pour que je ne fusse pas empressé à lui rendre de fréquentes visites , & Don Lagna ne manquoit à aucune des Assemblées qui se tenoient chez cette Dame. Je ne fus plus regardé comme Etranger dès la seconde-fois que je parus chez elle. Dona Clara en particulier , qui étoit peut-être instruite de la Confiance que m'avoit fait Don Frequez , me laissa juger par l'accueil gracieux qu'elle me fit , qu'elle me revoyoit avec plaisir ; mais , comme je ne cherche pas à me flatter , je crois que je dus à l'envie , qu'elle avoit de mortifier Don Lagna , qui pouvoit la Jalousie à l'excès , les marques de bonté , dont elle m'honnora. J'avoüe , que je me fis un plaisir malin de seconder ses vûës. Je lui dis , que je devois à Don Frequez , dont je ne manquai pas de parler avec éloge , l'honneur que j'avois eu de présenter mes respects au Prince , & la reception obligeante qu'il m'a-

m'avoit faite. Et vous pensez donc, Monsieur, me repondit Don Lagna, que ce soit là une obligation, dont vous ne pouviez être redevable qu'au Comte; car je suis assuré, qu'il n'aura pas oublié de vous vanter son Crédit auprès du Prince, du moins est il assez bon pour s'imaginer, qu'il est de tous les Courtisans celui qui en est le plus aimé; mais il seroit aisé de le détromper de cette erreur, qui lui plait. Je ne sçais, Monsieur, lui repondis-je, autant pour augmenter son dépit jaloux que pour obliger Dona Clara, si le Comte a la faveur du Prince; mais je crois, que tous ceux qui le connoissent ne desavouëront pas qu'il n'en soit très digne.

Un sourire malin de Dona Clara me fit comprendre que je la servois selon son goût; aussi continuai-je à donner de grandes louanges au Comte. Une pareille Conversation n'étoit pas assez amusante pour Don Lagna, pour qu'il n'en désirât pas la fin avec ardeur. Il crut, qu'au moyen d'une partie de Jeu il s'épargneroit la peine qu'il avoit, d'entendre l'éloge que je faisois de son Rival; mais cette première mortifica-

tion fut suivie d'une seconde, encor plus désespérante pour lui. Il voulut engager sa Maitresse ; mais elle lui répondit, que le plaisir, qu'elle auroit de m'entretenir, & de m'entendre parler de la France, l'amuseroit d'avantage. Ce fut là mettre le comble à la désolation du Marquis. Sa Jalousie fit qu'il commença à me regarder dès lors comme un nouveau Rival : & que ne fis-je pas, pour l'entretenir dans cette erreur ! Peu de jours se passaient que je n'eusse quelqu'entretien particulier avec Dona Clara. Ce n'étoit pas cependant de mon amour que je lui parlois ; car je m'étois lié d'une amitié étroite à Don Frequez, & je me serois crû coupable d'une Perfidie monstrueuse, si j'avois essayé de lui enlever le Cœur de sa jeune Maitresse. J'en étois si éloigné, qu'oubliant mes propres intérêts, je ne m'occuppois que de ceux de mon Ami, qui n'avoit pas, comme moi, la liberté de s'entretenir avec Dona Clara. La Comtesse sa Mere, qui lui destinoit Don Lagna pour Epoux, l'avoit condamnée à ne parler à Don Frequez que lorsque le devoir d'une bienséance indispensable l'exigeoit.

roit. Ces deux Amans tâchoient de se dédommager de cette dure Contrainte, par le plaisir qu'ils avoient de s'écrire souvent. Je devins en peu de tems le Confident de tous leurs secrets, & ils se reposoient si fort l'un & l'autre sur ma discrétion, qu'ils ne craignoient pas de me confier leurs Lettres. Je ne sçais, si Don Lagna n'en n'eut pas quelque soupçon, ou peut-être s'imaginait-il que je partageois avec Don Frequez la tendresse de Dona Clara. Quoiqu'il en soit de ces Conjectures, qui peut-être étoient fausses, je remarquai, que le Marquis commençoit à me voir d'un très mauvais œil : ou il affectoit de ne point me parler, lorsque nous nous trouvions ensemble chez la Comtesse, ou, s'il me parloit, ses discours étoient toujours mêlés de quelques raileries, que j'aurois bien dû à la vérité lui pardonner, par ce qu'outre qu'elles n'avoient rien de grossier & d'offensant, elles n'étoient pas de plus assaisonnées d'un certain sel, qui put me piquer ; mais je ne pouvois lui pardonner l'intention qu'il avoit de m'offenser. Je n'en serois pas cependant venu à quelque coup d'éclat, si Don Frequez,

dont

dont les rapports pouvoient m'être suspects, ne m'eut averti, que Don Lagna tenoit des discours, qui n'étoient pas bien avantageux à ma gloire. Ma bouillante vivacité ne me permit pas d'en demander l'explication : je n'écoutai que la voix de la Vengeance, & ne songeai qu'à en hâter le moment.

Don Frequez, qui n'avoit pas peut-être crû que je voulusse pousser si loin le ressentiment, me dit, que le mépris étoit l'unique voye que je devois employer pour me venger; mais, mon cher Marquis, ajouta-t-il, voulez vous que je vous indique un moyen infailible de mortifier Don Lagna de la maniere la plus humiliante? Quelqu'importuns que soient les soins qu'il rend à Dona Clara, il ne se lasse cependant pas de lui donner souvent quelque Sérénade nouvelle. Délivrons la, si vous le voulez bien, d'un bruit qui la fatigue; elle vous en fera ses remerciemens, & vous apprendrez par là à Don Lagna, que vous êtes un Rival plus redoutable qu'il ne le publie. Mais, quoi donc, repris-je? Me contenterai-je de disperser une misérable Troupe  
de



de Joüeurs d'Instrumens ? Ce n'est pas là affûrement un trait de valeur qui puisse me faire honneur, & je crois qu'il me feroit plus glorieux, de méfurer mon Epée avec . . . Eh, mon Dieu ! mon cher Marquis, me repondit Don Frequez, sans me laisser le tems d'achever, croyez que le parti, que je vous propose, est le meilleur ; vous en verrez les suites : ou vous ferez témoin de la lâcheté de votre Ennemi, ou, s'il ose paroître, vous aurez l'avantage que vous désirez, qui est d'éprouver vos forces contre lui.

Cette derniere raison fixa mes Irrésolutions. Je me déterminai à me rendre vers les onze heures du soir sous les fenêtres de Dona Clara. Je ne voulus me faire suivre que de deux de mes Domestiques ; car je ne croyois pas qu'un plus grand nombre fût nécessaire pour l'exécution de mon dessein. Je n'eus pas à attendre long-tems mon Ennemi, je le vis paroître à la tête de cinq ou six Joüeurs de Guitarres & d'autres Instrumens. Je commandai à mes gens de les éloigner : &, s'ils refusoient d'obéir, de fondre sur eux l'Epée à la main. Mes ordres furent exé-

exécutés : cette misérable Troupe fut bientôt dispersée. Mais , tandis que mes Domestiques la mettoient en fuite , Don Lagna s'avança vers moi brusquement , & m'attaqua vivement. Le Combat ne dura pas long-tems. Le premier coup , que mon Ennemi me porta , me perça la Cuisse de part en part ; mais ce fut la l'unique blessure que je reçus. Don Lagna ne put résister à la fureur , avec laquelle je le poussai. Plusieurs coups , qu'il ne put parer , le firent tomber , baigné dans son sang. L'intérêt de ma sûreté vouloit que je m'éloignasse promptement ; mais l'ardeur , qui m'avoit soutenu dans l'ardeur du Combat , m'abandonna dès que ma vengeance fut satisfaite. J'étois si épuisé de sang , qu'il falut que mes Domestiques , qui m'avoient rejoint , me portaient entre leurs bras jusques chez moi. Que l'on juge , quel dut être la désolation de mon Pere , lorsqu'il me vit dans cet état. Je lui dis , pour le rassurer , que ma blessure n'étoit pas dangereuse ; mais je ne crus pas lui devoir cacher , que je croyois avoir tué mon Ennemi , dont je lui dis le nom. Il n'y avoit pas un seul moment

ment à perdre. Don Lagna étoit d'une Famille distinguée ; il falloit se hâter de me dérober aux rigoureuses poursuites, qui alloient être faites contre moi.

Le Marquis de Corgas étoit l'Ami de mon Pere ; ce fut chez lui qu'il se détermina de me conduire, après que l'on se fut contenté de bander ma playe. Le Marquis se fit un plaisir de me donner chez lui un azile , & promit d'employer tout son Crédit & celui de ses Amis , pour assoupir la malheureuse affaire qui venoit de m'arriver. Mais , pour qu'il ne prit pas des mesures inutiles, il falloit qu'il fut parfaitement instruit de quelle maniere les choses s'étoient passées. Je ne pus refuser de lui en faire un fidelle récit, & il ne m'étoit pas assurément avantageux. Si Don Frequez fut blâmé, je ne le fus pas moins, pour avoir eu la simplicité d'ajouter foi à ses rapports, que sa Jalousie contre Don Lagna auroit dû me rendre suspects. Mais le mal étoit fait , & il s'agissoit d'y apporter un prompt remède.

Une bande d'Archers étoit déjà accourue à notre Hôtellerie, pour se saisir  
de

de moi. Ils firent bien des perquisitions, interrogèrent notre Hôte, pour sçavoir de lui l'endroit où j'étois ; mais il ne pouvoit leur apprendre ce qu'il ignoroit lui même. Don Corgas, avant que de faire quelque démarche en ma faveur, voulut sçavoir si les blessures du malheureux Don Lagna étoient dangereuses. Il alla le voir lui même, sous le prétexte de faire un Compliment de Condolérance à sa Famille, à qui il étoit étroitement lié. On lui dit, que les Chirurgiens avoient répondu de la Vie du blessé, mais que ce ne seroit qu'avec peine qu'il pourroit recouvrer ses forces, à raison de l'abondance de sang qu'il avoit répandu. Cette heureuse Nouvelle transporta de joye le généreux Marquis, & il se hâta de venir nous l'apprendre. Mais, quoique Don Lagna soit hors de danger, ajouta-t-il, cela n'empêche pas que ses Parens ne soient animés d'une furieuse Colère, & je ne sçais s'il sera facile de les apaiser, ou de rendre leurs poursuites inutiles. Je ne vois qu'un seul moyen qui puisse nous réussir, c'est de s'adresser à la Comtesse de . . . Un fidèle récit de  
tout

tout ce qui s'est passé fera que toute sa haine se tournera contre le perfide Don Frequez : & , si nous pouvons l'engager à faire une visite aux Parens de Don Lagna , je ne doute pas qu'elle ne vienne à bout de leur faire entendre raison , & de les calmer. Lorsqu'ils seront apaisés , ajouta Don Corgas , en adressant la parole à mon Pere , je vous conseille Monsieur , de leur faire une visite.

Le Marquis eut la bonté de parler le même jour à la Comtesse de . . . ; il ne put lui apprendre la Cause de mon démêlé avec Don Lagna sans me disculper , & sans faire un portrait odieux du lâche Don Frequez. C'étoit lui en effet , qui , dans le dessein de se défaire de son Rival , sans s'exposer lui même à aucun péril , m'avoit par de faux rapports animé contre lui , & qui , abusant de ma Crédulité , m'avoit précipité dans le malheur qu'il vouloit éviter. La Comtesse , qui m'avoit crû plus coupable que je ne l'étois , ne put entendre le récit du Marquis , sans détester les noirs artifices de Don Frequez. Elle promit de s'intéresser en ma faveur , & elle le fit avec succès. Elle instrui-

fit les Parens de Don Lagna de tout ce qu'elle venoit d'apprendre. Le Traître ! le Perfide ! s'écria le blessé, après avoir écouté le récit de la Comtesse. La lâcheté peut-elle être poussée plus loin ! Oser m'accuser, d'avoir tenu des discours offensans sur le Compte d'un Homme que j'estime, dont le mérite même m'a allarmé au point que j'ai craint qu'il ne fit trop d'impression sur le Cœur de Dona Clara ! Ah ! il étoit juste, que cet Etranger, qui se croyoit outragé, courut à la vengeance : non seulement je lui pardonne celle qu'il a tiré de moi ; mais je veux ne rien oublier pour mériter son amitié. Mais sa haine ne fit que changer d'objet : il jura, que, dès qu'il auroit recouvré ses forces, le perfide Don Frequez seroit immolé à sa juste fureur.

Telles étoient les dispositions de Don Lagna, contre lequel j'avoüe que je m'étois prévenu trop légèrement. Mon Pere alla le lendemain avec Don Corgas chez la Comtesse, pour sçavoir quel auroit été le succès de sa visite. Elle leur raconta tout ce que je viens de rapporter, & elle leur apprit de plus, que les Parens du blessé ne con-

fer-

fervoyent aucun ressentiment contre moi. Mon Pere se hâta de les aller voir, pour leur témoigner combien il étoit sensible à la bonté qu'ils avoient de m'excuser : il vit aussi Don Lagna, qui eut la générosité de parler de moi avec éloge, & de demander des Nouvelles de ma santé. Mon Pere, après lui avoir témoigné la douleur que j'avois de m'être malheureusement laissé séduire par un Traître, lui dit, que, dès que ma foiblesse me permettroit de quitter le Lit, j'aurois l'honneur de venir l'assurer moi même du regret, dont j'étois pénétré pour tout ce qui s'étoit passé.

Ce fut effectivement la première visite que je fis dès que je fus en état de sortir. Les sentimens généreux de Don Lagna m'avoient fait revenir des sentimens defavantageux que l'on m'avoit donnés de lui; l'amitié & l'estime avoient pris dans mon Cœur la place de cette Antipathie, ou, pour mieux dire, de cette haine injuste, dont j'avois été animé contre lui; ainsi ce fut avec toutes les marques de la plus vive douleur, & du plus sincere repentir, que je lui fis mes excuses. Mais il ne me laissa pas le tems de faire toutes

celles que je lui devois ; il m'interrompit plusieurs fois , pour me faire mille protestations d'une amitié sincere. Il ne sçavoit qu'une partie des trahisons de Don Frequez : je ne lui en laissai ignorer aucune. On peut juger , si le récit , que je lui fis , a calmé les sentimens de Colère , dont il étoit animé , & dont il ne me fit pas un mystère. Il me dit , que , si je demeurois encor quelque tems à Lisbonne , je serois instruit des projets de vengeance qu'il méditoit. Je ne sçais , Monsieur , lui repondis-je , si je vous laisserai le tems de les exécuter ; car vous ne pouvez pas douter , que mon ressentiment ne doive être aussi vif que le votre : & , à moins qu'une honteuse fuite ne dérobe notre Ennemi commun à ma fureur , j'ose bien vous repondre , que vous n'aurez pas le plaisir de tremper vos mains dans le sang de ce Traître.

C'étoit en effet mon dessein , de lui arracher la Vie , & peut-être dès le même jour , que je fus en état de sortir , auroit-il succombé sous mes coups , si je n'avois appris qu'il s'étoit retiré dans une de ses Terres. Je n'étois pas d'humeur d'attendre qu'il revint à la Ville ;



Ville; j'étois résolu, ne consultant point les périls, où je me livrerois, d'aller le chercher, de l'obliger à mettre l'Epée à la main, ou de lui passer la mienne à travers du Corps, si la lâcheté lui faisoit refuser le Combat. Impatient de satisfaire ma vengeance, j'ordonnai à mon Valet de Chambre de s'informer de la route que je devois prendre, pour me rendre chez mon Ennemi; mais il ne crut pas devoir exécuter mes ordres sans en avoir averti mon Pere, qui, connoissant la vivacité de mon tempérament, & ne doutant pas que je ne fisse un mauvais parti au perfide Don Frequez, s'il tomboit entre mes mains, avoit résolu de me faire quitter incessamment le Portugal: il avoit même déjà commandé à ses gens de s'informer, s'il n'y avoit pas quelque Vaisseau, qui fut prêt à faire voile pour l'Angleterre. Il s'en étoit heureusement trouvé un, qui devoit profiter du premier vent favorable pour partir. Mais c'étoient là des dispositions, dont mon Pere m'avoit fait un secret, & je n'en fus instruit que lorsque mon Valet de Chambre lui eut fait part de mon dessein. Sans me fai-

re connoître qu'il le ſçut, il me dit, qu'il eſpéroit que nous pourrions nous embarquer le lendemain, & qu'ainſi nous n'avions que le tems néceſſaire pour faire nos adieux, & tout de ſuite il ordonna, que l'on mit les Chevaux au Carroſſe.

Je ne pus m'empêcher de me plaindre, de ce qu'un départ ſi précipité m'ôtoit le tems de pouvoir aſſez connoître la Cour de Portugal. Mon Pere me repondit, que des raiſons importantes, que je ne pourrois manquer d'approuver lorsque je les ſçaurois, l'avoient déterminé à ne pas faire un plus long ſéjour à Liſbonne. Il m'étoit aisé d'en ſouſçonner une partie, & j'allois bientôt apprendre que je ne m'étois pas trompé. Nous allâmes chez le généreux Marquis de Corgas, à qui nous avions bien des actions de grâces à rendre. Il parut ſurpris, lorsque nous lui apprîmes, que nous étions à la veille de nous ſéparer de lui : il eut la Politeſſe de faire à mon Pere les plus preſſantes inſtances, pour l'engager à différer ſon départ de quelques ſemaines; mais il ne put l'obtenir. Nous quittâmes cet aimable Seigneur, en lui réitérant

térant nos remerciemens. Nous allâmes de là voir Don Lagna & son illustre Famille. Quoiqu'il fut encore très foible, il ordonna qu'on l'habillât, pour nous recevoir. Les marques d'amitié, que j'en reçus, augmentèrent la douleur & la confusion que j'avois, de m'être laissé prévenir contre un Homme si digne de mon estime. Nous terminâmes enfin nos visites par celle que nous rendîmes à la Comtesse de . . . J'aurois été charmée de faire mes adieux à Dona Clara: je ne lui aurois pas caché, que je parlois autant pénétré d'estime pour Don Lagna, que rempli de mépris pour le lâche Don Frequez; mais, aveuglée par la Passion qu'elle conservoit pour cet indigne Amant, elle ne quittoit pas le Lit depuis que le bruit de ses trahisons s'étoit répandu dans la Ville. La Comtesse nous dit, qu'elle n'attendoit que le retablissement de la santé de Don Lagna, pour lui offrir la main de sa Fille, & que, si elle refusoit de le recevoir pour Epoux, elle ne lui laisseroit point d'autre parti à prendre que celui du Couvent. Si je ne louai pas ouvertement la fermeté de la Comtesse, je ne pus du moins m'em-

pêcher de m'étendre sur les loüanges de celui dont elle venoit de nous parler.

Nos adieux étant faits , nous revinmes à notre Auberge. Mon Pere, qui, instruit par mon Valet du projet que je méditois, craignoit que je ne lui échappasse, m'ordonna de lui faire Compagnie jusqu'au Souper. Je me doutai bien que c'étoient des Leçons que j'allois recevoir ; car il avoit pour méthode, de ne me reprendre de mes fautes, qu'après m'avoir laissé le tems, de me les reprocher à moi même. Je vous ai promis, mon Fils, me dit-il, de vous dire les raisons qui me font hâter mon départ ; je vous avoue donc, que votre trop grande vivacité en est l'unique Cause. Ma vivacité, Monsieur, repris-je avec étonnement ? Oui, mon cher Marquis, me repondit le Comte, c'est elle seule qui m'a fait ordonner, avant même que vous fussiez entièrement rétabli, que l'on cherchât un Vaisseau, qui fut prêt à partir : &, ne conviendrez vous pas, que ce départ précipité ne s'accorde pas avec vos desseins ? Mais, sans vous parler des dangers où ils vous auroient exposé, je

je vous le demande, pensez vous que votre honneur soit intéressé à vous venger d'un Fourbe? C'est un mal que vous vous soyez laissé séduire par ses artifices; mais est-ce une tâche pour votre gloire? Est-ce celui qui est trompé, ou celui qui trompe, qui est décrié dans le Monde? L'unique vengeance, que l'on doit tirer de ces sortes de gens-là, c'est de les mépriser autant qu'ils sont méprisables : & , si l'on a à rougir, c'est d'avoir noué quelque Commerce avec eux, & ce n'est qu'en rompant avec eux que l'on peut reparer le tort, que l'on avoit fait à sa réputation, en les fréquentant. Mais, croyez vous, Monsieur, repris-je, que l'on doive laisser leurs Perfidies sans Châtiment? Et n'en sont-ils pas assez punis, repartit le Comte, par la perte de leur honneur, lorsqu'elles viennent à éclatter? Quel misérable, dont le sort ne soit préférable à celui de Don Frequez? Sa Lâcheté, & ses Trahisons sont connues : peut-il à présent espérer d'être souffert dans la Compagnie des honnêtes gens? Que d'humilians reproches n'est-on pas en droit de lui faire, & combien ne s'en fait-il

pas à lui même , s'il lui reste encor quelque sentiment d'honneur ?

Mon Pere entra en suite dans le détail de toutes les fautes dont je m'étois rendu coupable. Je vous ai déjà avertis, me dit-il, que vous deviez vous défier de cette trop grande facilité, que vous aviez, à donner légèrement votre Confiance. Est-ce avoir de la prudence que de se livrer à un Homme que l'on ne connoit pas, & à qui on ne parle que pour une premiere-fois ? Quelles ont été les suites de cette premiere faute ? Vous épousez les sentimens d'un Perfide, qui vous trompe ; vous vous prévenez sans raison contre un Homme, dont vous ne jugez que sur les idées que vous en donne son Rival ; vous ne lui aviez pas encor parlé que vous aviez formé le dessein de le mortifier, & vous vous êtes fait un malin plaisir de l'exécuter. N'auriez vous pas dû être touché de sa modération ? Vous avouëz, qu'il s'est contenté de vous repondre par quelques railleries ; mais, avoient-elles rien qui put vous offenser ? Et, lorsque la raillerie est innocente, n'est-ce pas être brutal, que de s'en choquer ? Et, tout bien  
con-

considéré, ne pensez vous pas, qu'il y a plus de mal à se fâcher mal à propos, qu'à ne se fâcher pas lorsqu'on vous en donne sujet? Un peu d'usage du Monde, ne doit-il pas apprendre à sçavoir distinguer les Choses, qui obligent d'avoir du ressentiment, de celles qui n'y obligent pas? Et, s'accommode-t-on dans le Commerce du Monde d'un esprit, qui ne sçait pas entendre la raillerie? Aveuglé par votre Prévention, vous avez prêté à Don Lagna une intention de vous offenser, qu'il étoit bien éloigné d'avoir. Ah, c'est là une Justice, repris-je que je ne sçaurois lui refuser. J'ai tort, j'en conviens; mais la faute, que je ne puis me pardonner, c'est d'avoir pu ajouter foi, sans hésiter, aux rapports qu'un Traître ne me faisoit, que pour me faire servir à son injuste vengeance. Il est vrai, reprit le Comte, que c'est avoir poussé un peu loin la Crédulité; car, outre que ces rapports devoient vous paroître très suspects, pouviez vous les'entendre sans perdre le peu d'estime que vous conserviez pour celui, qui avoit la bassesse de les faire? Qu'un Ami nous avertisse de nos défauts, qu'il se fasse un devoir de pren-

dre

dre notre défense, lorsque l'on parle de nous peu avantageusement ; mais, que doit on penser de lui, lorsque, par des rapports indiscrets, il cherche à nous embarquer dans des affaires fâcheuses, mais si ces rapports se trouvent faux ? Or, n'aviez vous pas lieu de soupçonner, que ceux, que l'on vous faisoit, étoit de cette nature ? La Sagesse ne demandoit-elle pas, que vous prissiez le soin de vous instruire de la vérité, avant que d'en venir aux remèdes extrêmes ? Et, dans la supposition que vous eussiez été réellement offensé, n'auriez vous pas dû m'en avertir, pour chercher ensemble les tempéramens que la Religion & l'honneur peuvent permettre en pareil cas ? L'Enormité d'un Combat singulier n'avoit-elle pas de quoi vous effrayer ? Et pouviez vous douter, que ce ne fut une suite infail-  
lible de la démarche inconsidérée, qui vous étoit conseillé par un Traître ? Vous a-t-il seulement offert de partager avec vous le danger ? Sa lâcheté, à souffrir que vous vous y exposassiez seul, ne devoit-elle pas vous faire soupçonner, qu'il vous destinoit à être l'Instrument de sa vengeance ? Ah ! que  
ne



ne m'est-il permis, m'écriai-je, de l'imoler lui même à la mienne, & de purger la Terre d'un Monstre si odieux ! Mais, mon Fils, me repartit mon Pere, est-ce l'Honneur ou la Religion qui vous inspire ces sentimens ? Je vous ai déjà fait voir, qu'un honnête Homme pouvoit se laisser tromper, sans que sa réputation ou sa gloire en souffrit, & c'est là le cas où vous vous trouvez. Mais je veux que vous ayez été offensé, ne devez vous pas vous souvenir, que, si la Religion ne nous fait pas un Crime de nos premiers mouvemens, qui sont ordinairement involontaires, elles nous en fait un de ceux qui les suivent ? Outre que la voye de la violence n'est permise même selon le Monde, que lorsque l'on n'en n'a point d'autre pour reparer son honneur.

Une Morale si sensée mit quelque changement dans mes idées. Je jugeai, que Don Frequez étoit bien moins digne de ma colère que de mon mépris ; je ne sçais même, si je ne me ferois pas fait un deshonneur d'éprouver mon courage contre lui ; ainsi le moment prochain de notre départ n'avoit plus rien qui m'inquiétât. Nous  
nous

nous rendimes le lendemain, dès la pointe du jour, à bord du Vaisseau qui devoit nous passer en Angleterre. Un vent favorable s'étant levé, on se hâta de tendre les Voiles, & peu de momens après nous nous éloignâmes des Côtes.

Les Commencemens de notre Navigation ne furent marqués par aucun accident fâcheux. Nous espérions que la fin repondroit à de si heureux Commencemens; mais un danger, que nous ne pouvions prévoir, changea notre sécurité en frayeur. Nous étions dans notre Chambre, qui étoit celle de Poupe, que le Capitaine nous avoit cédée. Je faisois une Lecture commune avec Mr. de Rinville, lorsque les cris des Matelots mirent l'alarme dans le Vaisseau. Nous courumes, mon Pere & moi, sur le Tillac, pour apprendre la Cause de ces cris inopinés. Elle n'étoit, hélas, que trop juste. Le Capitaine nous fit remarquer de loin un Vaisseau Corfaire, qui avança vers nous à force de Voiles & de Rames, & que nous ne pouvions éviter. Mais, comment soutenir le Combat qu'il alloit nous livrer? Notre Vaisseau n'étoit que

que de dix ou douze misérables Pièces de Canon, nous n'avions que soixante Hommes d'Equipages, & quelques Passagers, dont la Physionnomie n'annonçoit pas un grand fonds de Résolution & de Courage : & ce qui sembloit rendre notre perte inévitable, c'est qu'il n'y avoit presque point d'Armes dans le Vaisseau. Le Capitaine paroissoit hésiter s'il ne se rendroit pas; mais mon Pere, & un Inconnu, assez mal mis, & qui étoit jusqu'alors demeuré confondu parmi les Passagers, lui représenterent vivement, que ce seroit lâcheté que de refuser le Combat; que notre sort seroit plus glorieux, si nous perdions la Vie les Armes à la main, que si nous tombions entre les mains d'un troupe de Barbares, dont nous aurions à essuyer des traitemens plus cruels que la mort même. Mon Pere, & le courageux Inconnu, dont j'ai parlé, firent eux mêmes la visite de toutes les Armes qui pouvoient servir à notre défense: &, les ayant fait distribuer à ceux qui paroissoient devoir s'en servir avec le plus de Résolution & de Courage, nous nous disposâmes à vendre chèrement notre Vie ou no-

Li-

Liberté. Ma tendresse pour mon Pere me montra la place où je devois combattre : je me rangeai à ses côtés, résolu de partager, & même de détourner sur moi seul les dangers, où son Courage, & plus encor son Amour pour moi alloit le livrer.

Notre Vaisseau, qui étoit d'une pesanteur extrême, fut bientôt joint par celui du Corsaire. Nous fîmes sur lui une décharge de notre peu d'Artillerie ; mais elle ne produisit aucun effet. Il eut été facile à ceux qui nous attaqueroient de couler notre Navire à fond ; mais, le regardant comme une proie assurée, ils vouloient se le conserver. Le peu de Combattans, que nous avions à leur opposer, sembloient leur répondre d'une Victoire aisée : ils se flatoient même qu'ils ne seroient pas obligés d'en venir aux mains. Ils nous sommerent insolemment, que nous quittions promptement les Armes ; mais nous ne nous laissâmes pas effrayer par leurs menaces : nous eumes même le Courage de jeter les premiers nos Grapins, pour en venir plutôt à l'abordage. Mon Pere s'étoit mis à la tête de vingt Matelots, armés chacun d'un Sabre & d'un

d'un Pistolet, & le Chevalier Kenis (c'est le nom du courageux Inconnu) étoit à la tête d'un pareil nombre, armé de la même façon. Mais que pouvoit une si petite Troupe contre six-vingt Barbares, nourris dans le Sang & dans le Carnage ? Ce n'étoit que par des prodiges de valeur que nous pouvions faire balancer la Victoire. Nous attendîmes que nos Ennemis fussent tous rangés sur leurs bords, pour faire une décharge de nos Pistolets : elle eut tout le succès que nous pouvions désirer ; dix de ces Barbares tombèrent roides morts, & quelques-uns furent dangereusement blessés. Cette première perte ne servit qu'à accroître leur fureur. Ils fondirent sur nous le Cimeterre à la main ; mais ce premier Choc ne leur fut pas avantageux. Nos Matelots, animés par les exemples de mon Pere & de l'intrépide Chevalier, se défendirent avec tant de brayoure, qu'ils firent perdre la Vie à plusieurs de ces Corsaires. Leur Chef, qui écumoit de rage, de voir la vigoureuse résistance que nous lui opposions, fit ranger à ses côtés ceux de ses Matelots, qu'il croyoit

les plus courageux , & les exhorta à réunir leurs efforts contre le brave Kenis , qui portoit partout la terreur & l'effroi. L'intrépide valeur , avec laquelle il combattoit , ne lui ôtoit rien de son Sang froid. Aucun des mouvemens des Barbares qui lui échappât , & son Courage le faisoit voler dans tous les endroits , où le danger étoit le plus pressant. Ce fut sans effroi qu'il vit le Chef des Barbares se disposer à mesurer ses forces avec lui. La Victoire ne demeura pas long-tems incertaine : le fier Corsaire , quoique soutenu par les plus braves de ses Soldats , succomba sous les Coups redoublés , dont l'accabla le Chevalier. Sa mort fit perdre Courage à nos Ennemis ; plus de trente avoient été tués , & un pareil nombre avoit été mis hors d'état de combattre. Nous les sommâmes à notre tour de se rendre. Quoiqu'ils nous fussent supérieurs en nombre , ils ne balancerent pas cependant de mettre bas les Armes. Le généreux Kenis s'intéressa , pour qu'on leur laissât leur Vaisseau & une partie du butin , dont-il étoit chargé. L'autre partie fut distri-

distribuée entre nos Matelots & les Passagers, qui avoient eupart à la Victoire.

Tel fut le succès inespéré de ce dangereux Combat, qui sembloit nous annoncer une perte inévitable. Quelle que fut l'Intrépidité, avec laquelle nous nous défendîmes, mon Pere & moi nous ne pouvions cependant refuser d'avouer, que c'étoit au Chevalier que nous devions la Vie. Nous voulûmes lui en faire nos remercimes, mais sa modestie égaloit sa bravoure. Il nous répondit, qu'il n'avoit fait que suivre les exemples que nous lui avions donnés, & que nous lui faisions trop d'honneur, de regarder, comme un effet de son Courage, ce qu'il avoit n'être que l'effet de l'horreur ou de l'indifférence qu'il avoit pour la Vie; que la sienne avoit été traversée par tant de disgrâces, qu'elle lui étoit devenue insupportable. Un pareil discours ne pouvoit manquer de piquer notre Curiosité. Nous priâmes le Chevalier de nous faire la grace d'accepter notre table: nous lui témoignâmes même, que nous serions charmés, qu'il voulut consentir qu'on lui dressât un Lit dans notre

Chambre; mais tout ce que nous en pumes obtenir, c'est qu'il nous promit qu'il nous feroit souvent Compagnie. Il ne put résister aux pressantes instances que nous lui fîmes de souper avec nous. Il parla peu durant le repas, & conserva jusqu'à la fin un air de tristesse qui nous attendrit, quoique nous missions tout en œuvre, pour le distraire de la noire mélancolie, dans laquelle il paroïssoit plongé: il lui échappoit même, malgré lui, de profonds soupirs. Monsieur de Rinvill se servit des motifs de la Religion les plus touchans pour le consoler: il lui parla de la soumission que nous devons aux ordres de la Providence, qui ne nous afflige quelquefois, que pour nous faire sentir d'avantage le prix des faveurs inespérées qu'elle nous prépare. Ah, Monsieur, reprit, en soupirant, le triste Chevalier, je ne suis que trop assuré, que le Ciel m'a condamné à voir chaque moment de ma Vie marqué par quelque nouvelle Infortune. Sa Colère contre moi a précédé ma Naissance, & elle n'a pas encor cessé de m'accabler de ses coups. Par quel Crime cependant me suis-je rendu digne de ses Châtimens, & en est-



est-il de plus affreux que ceux que j'ai eu à essuyer ! Je n'oserois pas vous prier, Monsieur, lui répartit mon Pere, que vous nous en fissiez le récit ; mais, si c'est une Consolation pour les malheureux, de décharger leur Cœur dans le sein de ceux qu'ils sçavent s'intéresser à leurs maux, j'ose vous répondre, Monsieur, qu'il n'est personne qui prenne plus de part que nous à votre affliction, quoique nous en ignorions la Cause. Mais, pourrez vous l'apprendre, reprit-il, sans frémir, d'horreur ? Ne me regarderez vous pas, Messieurs, comme l'opprobre de la Nature, si je vous dis, que je suis le fruit honteux du plus monstrueux de tous les Incestes, & le Meurtrier de mon Pere ? Un pareil Commencement de récit n'a-t-il pas de quoi vous effrayer ? Mais, si je suis le plus malheureux de tous les Hommes, suis-je le plus coupable ? Le détail de mes Avantures vous fera juger, Messieurs, si je dois inspirer de la compassion ou de l'horreur. Le Chevalier baissa en suite les yeux : &, ayant donné quelques minutes à se recueillir, il commença ainsi son récit.

Je vous ai dit, Messieurs, quelle

étoit ma Naissance. Je dois le jour à ma Sœur, c'est-à-dire, à la Fille de mon Pere; mais le Crime n'eut point de part à cet Inceste. Mon Pere n'avoit pas encor atteint sa vingtième année, que sa valeur lui fit obtenir un Emploi de Capitaine de Vaisseau. Il étoit né à Hastling, petite Ville de la Province de Suffex. Les fatigues d'une Course de trois ans l'avoient épuisé: il étoit venu à Plymouth, où il avoit plusieurs de ses Amis, pour y prendre quelques mois de repos. Il n'y a pas loin de Plymouth une Ville, nommée Stanehouse, qui n'est presque entièrement peuplée que de pauvres réfugiés François. Mon Pere eut occasion d'y voir une jeune Demoiselle, appelée Derbert, qui vivoit avec une vieille Tante, si peu accommodée des Biens de la fortune, qu'elles devoient, l'une & l'autre, une partie de leur subsistance au travail de leurs mains. Mon Pere, appelé le Baron Kenis, ne put voir la jeune Derbert sans s'éprendre pour elle de la plus violente Passion. Il ne tarda pas à être instruit du misérable état de celle qui avoit captivé sa tendresse. Pour se menager le moyen de l'en-

l'entretenir de son amour, il prit le prétexte de quelques ouvrages, qu'il avoit à lui donner à faire. Peut-être se flatoit-il, que rien ne lui feroit plus aisé que de triompher de l'Innocence de cette jeune beauté; mais l'Indigence n'est pas toujours l'écueil de la Vertu. Mon Pere voulut faire de riches Présens à sa nouvelle Maitresse; mais elle s'obstina à n'en recevoir aucun. Il s'épuisa en sentimens de tendresse; mais toute la reponse qu'il put obtenir de la jeune Derbert, c'est, qu'elle étoit soumise à l'Authorité de sa Tante, & qu'elle ne feroit jamais rien de contraire à ses volontés: &, pour lui ôter toute espérance, elle lui dit, que, quoiqu'elle fut très sensible à l'honneur que lui procuroit les visites qu'il lui rendoit, elle le prioit cependant instamment d'en interrompre le Cours, parce que le soin de sa réputation lui étoit aussi cher que celui de sa sagesse. Mon Pere, qui jusqu'à lors n'avoit parlé qu'amour, crut qu'il ne pourroit assurer son bonheur qu'en parlant d'Hymen. Il en fit la proposition, non seulement à sa Maitresse, mais encor à celle qui lui tenoit lieu de Mere.

Tout ce qu'il demanda, c'est que sa Famille, qui tenoit à Hastling un rang considérable, ne fut pas instruite de ce Mariage. La jeune Derbert & sa Tante demanderent quelques jours de délai, pour faire leurs réflexions: elles consulterent leurs Amies. Que pouvoit-on leur repondre, si non, qu'il y auroit eu de la folie à laisser échapper un parti si avantageux? Mon Pere devint donc l'Epoux de Mademoiselle Derbert. Les Cérémonies du Mariage se firent secrètement, & il fut même réglé, que ma Grand'-Mere ne prendroit le nom de Kenis, que lorsque la Famille de mon Pere auroit approuvé son Mariage. Mais il ne put demeurer que trois mois avec sa nouvelle Epouse: il eut ordre de la Cour de partir incessamment pour la Jamaïque. Quelle séparation plus barbare! Il adoroit celle à qui il venoit de s'unir; mille-fois il fut tenté de sacrifier les intérêts de sa fortune à ceux de sa tendresse: & ce qui augmentoit la douleur, que devoit lui causer une si cruelle absence, c'est qu'il sçavoit, que sa chere Epouse commençoit déjà à porter dans son sein un tendre gage de leur mutuel amour. Mon Pere lui  
lailia

laissa, en la quittant, une somme considérable d'argent, & lui promit de hâter son retour. Mais c'étoient d'éternels adieux qu'il faisoit à sa chere Moitié.

Après un mois de Navigation il fut pris par un Corsaire, fut chargé de Chaines, conduit en Esclavage, où il demeura près de dix-sept ans, sans qu'il put donner de ses Nouvelles, ni à ses Parens ni à ses Amis. Quel sujet de la plus affreuse désolation pour sa malheureuse Epouse! Six mois se passerent sans qu'elle put être instruite du sort de mon Pere. Un si long silence lui fit croire, qu'il avoit été submergé dans les flots: &, pour surcroit d'Infortune, cette chere Tante, par qui elle avoit été élevée, & qui avoit pour elle tous les sentimens de la plus tendre de toutes les Meres, lui fut enlevée par une mort inopinée. Elle avançoit cependant en grossesse. Une Amie, qui étoit la Confidente de tous ses secrets, lui fit la grace de la retirer chez elle. La douleur trop vive, à laquelle elle se livroit, tant de coups redoublés, dont le sort barbare l'avoit accablé, ne lui permettoient pas d'espérer un heureux

Accouchement. La chere Enfant, qu'elle mit au Monde, & qui n'avoit été nourrie que de ses larmes, lui couta la Vie. Telle fut la triste destinée de l'infortunée Derbert.

Sa généreuse Amie ramassa sur cette pauvre Enfant toute sa tendresse, & l'éleva avec autant de soin, que si elle lui eut été unie par les liens du sang. Lorsque la Raison eut commencé à éclairer son esprit de ses lumieres, elle se plaisoit à lui faire le touchant récit des tristes Aventures de sa malheureuse Mere. L'innocente Gertrude (c'étoit le nom de cette jeune Enfant) ne pouvoit retenir les larmes. Je n'ai donc plus personne, disoit elle, en se jetant au Col de celle qui lui parloit, à qui je tiens sur la Terre? Je suis donc étrangere à tout le Monde? Hélas! ma bonne Maman, adjoutoit-elle, en faisant les plus touchantes Carresses à celle qui lui tenoit lieu de Mere, que deviendrai-je, si vous m'abandonnez! Non, mon aimable Gertrude, lui répondoit celle-ci, vous serez toujours ma chere Fille. Ah! que je mourrois contente, si je vous voyois un jour rendue à la tendresse de votre Pere!

Car,

Car , peut-être vit-il encor. Hélas ! ne mourroit-il pas de douleur, s'il sçavoit, que ses Parens ont eu la dureté de ne pas vouloir vous reconnoître ? Peut-être serez vous surpris, Messieurs, ajouta le Chevalier, en interrompant son récit, que j'aye pû être instruit de toutes les Choses que je vous raconte; mais elles m'ont été si fidèlement répétées par celle, qui étoit destinée à me donner le jour, & que je n'ose appeler du nom de Mere, que le souvenir n'a pû s'en effacer de ma Memoire.

Elle m'apprit, que la Flocard (c'est le nom de la Femme, par qui elle fut élevée) avoit écrit aux Parens du Baron, qu'elle leur avoit appris son Mariage avec la Derbert, & qu'une aimable Enfant, qu'elle élevoit chez elle, en avoit été le légitime fruit; que plusieurs Personnes de probité & d'honneur, qui demeuroient à Plymouth & à Stanehouse, pouvoient en rendre témoignage. Elle m'apprit de plus, que la Flocard ne s'étoit pas contenté de cette premiere tentative; qu'elle avoit engagé plusieurs Dames de qualité à écrire

écrire les mêmes choses; mais que toutes ces Lettres avoient été inutiles.

Il étoit arrêté dans les Décrets de la Providence, que le sort de la jeune Gertrude ne seroit pas moins infortuné que celui de sa malheureuse Mere. Elle n'avoit pas encor atteint sa treizième année, que la Flocard, qui n'avoit aucune ressource du côté de la fortune, & qui ne vivoit même que du travail de ses mains, se voyant atteinte d'une maladie qui lui annonçoit une mort prochaine, & dont elle mourut effectivement, fut obligée d'envoyer Gertrude à Londres chez une Parente, qui voulut bien s'en charger.

Les Charmes cependant de cette pauvre Orpheline se développoient, à mesure qu'elle grandissoit, & sa sagesse égaloit sa beauté. La charitable Dame, qui l'avoit retiré chez elle, lui fut bientôt autant attachée, que si elle avoit été sa propre Fille, & elle n'oublia rien pour achever de polir son Education. Elle ne cessoit de lui repeter, que la Modestie & la Vertu sont préférables à tous les avantages de la Naissance & de la Fortune; que l'Innocence & la  
Sa-



Sageſſe ſont les plus précieux de tous les tréſors ; qu'il ſaloit qu'une jeune Perſonne , à qui la Conſervation de ſon honneur étoit cher , fit ſes délices de la retraite , & qu'elle ne ſe produiſit dans le Monde , que lorsqu'une néceſſité de devoir ou de bienséance l'exigeoit. Ce fut là auſſi le genre de Vie que mena la belle Gertrude , durant plus de quatre ans qu'elle demeura chez la vertueuſe Calmel. (c'eſt le nom de ſa nouvelle Bienfaitrice) Elle ne ſortoît jamais qu'en ſa Compagnie , & ce n'étoit que pour aller à l'Egliſe ou quelquefois à la Promenade. Une Vie ſi retirée n'empêcha pas , que Gertrude ne fit du bruit par ſa beauté. Bien des jeunes Seigneurs Anglois tendirent des pièges à ſon Innocence ; mais ſa Sageſſe , ſoutenuë par les Conſeils & les Exemples de ſa zélée Bienfaitrice , lui fit éviter les écueils où ſa Vertu pouvoit échoïer. Mais elle ne put échapper à la maligne influence de ſa malheureuſe étoile.

Elle avoit environ dix-huit ans , lorsqu'un fatal hazard la fit connoître à un Officier , qui ne put la voir ſans en devenir éperdûment amoureux. Il n'ou-

blia

blia rien pour se ménager quelque entretien particulier avec elle ; mais, n'ayant pu réussir, il prit le parti d'écrire à celle qui étoit chargée de l'Education de Gertrude. Il lui marqua, qu'il étoit autant charmé de la Beauté que de la Vertu de la jeune Demoiselle, dont elle prenoit soin ; que les sentimens, qu'il avoit pour elle, étoient réglés par l'honneur & la probité, & qu'il ne se croiroit heureux, que s'il pouvoit unir son sort à celui de cette aimable Personne ; que ce n'étoit que dans cette vûe qu'il demandoit, qu'il lui fut permis de lui rendre ses soins. Il finissoit sa Lettre en marquant, qu'il alloit attendre avec une impatience extrême la reponse dont elle feroit suivie, par ce qu'elle devoit décider de son bonheur.

La Calmel voulut sçavoir le sentiment de Gertrude avant que de répondre à cette Lettre. Celle-ci lui dit, qu'elle n'avoit jamais parlé au Cavalier qui venoit d'écrire ; qu'elle ne sçavoit même si elle le connoissoit, à moins que ce ne fut un Officier, âgé d'environ quarante ans, qui avoit sans cesse les yeux attachés sur elle, lorsqu'elle étoit à l'Eglise ou à la Promenade ;  
qu'au

qu'au reste elle n'avoit pour lui ni aversion ni penchant. Eh bien, je suis d'avis, lui repondit la Calmel, de lui écrire, qu'il peut vous faire une visite: &, si je puis m'assurer que ce soit pour vous un parti avantageux, il ne faudra pas hésiter de l'accepter.

D'Ankent, (c'est le nom de ce Cavalier) reçut avec les transports de la joye la plus vive la reponse que lui fit la Calmel, & vint le même jour voir l'adorable Gertrude. S'il avoit été enchanté des Charmes de sa figure, il le fut encor d'avantage de ceux de sa Conversation & de son Esprit. La violence de son amour fit qu'il ne s'informa, ni de son Bien, ni de sa Naissance: &, comme elle étoit le fruit d'un Mariage, qui, étant demeuré secret, pouvoit bien être regardé comme illégitime, la Calmel non seulement n'en parla pas; mais elle crut que, pour l'intérêt de Gertrude, elle étoit obligée de la reconnoître pour sa Parente. D'Ankent n'en voulut pas sçavoir d'avantage: il repondit, que les richesses n'étoient point l'objet de ses desirs; que les bienfaits du Roi, qui venoit de lui accorder un Emploi considérable, le met-

mettoient en état d'offrir à sa jeune Maitresse une fortune assez brillante, & qu'il feroit charmé de la partager avec elle. Ses Offres furent acceptées, le Contrat de Mariage fut dressé peu de jours après, & le passionné d'Ankent devint l'Époux de la belle Gertrude.

Nouveaux Epoux, ils goûtèrent durant deux mois toutes les douceurs de la plus tendre & de la plus parfaite de toutes les Unions. Hélas ! s'imaginoient-ils, que cette Union dut être pour eux le sujet du plus affreux désespoir, & qu'elle dut le couvrir de honte & d'ignominie ? Pourquoi le Ciel permit-il, qu'ils fussent détrompés d'une erreur innocente, qui faisoit leur bonheur ? Je ne sçais, comment d'Ankent apprit, que la Calmel n'étoit point la Parente de son Epouse, qu'elle avoit été élevée à Stanehouse, & qu'il n'y avoit que cinq ou six ans qu'elle étoit à Londres. Ces Connoissances jetterent dans son esprit des doutes qu'il voulut éclaircir. Il prit en particulier son Epouse, pour s'informer auprès d'elle de la vérité de ce qu'il venoit d'apprendre. Après qu'elle lui eut avoué, qu'elle n'étoit point alliée à la  
Cal-

Carmel, il la conjura avec instance de ne lui rien cacher de tout ce qu'elle ſçavoit de ſa Naiffance. Quel récit, o Dieux ! plus affommant que celui qu'il va entendre ! Gertrude lui raconta tout ce que la Flocard lui avoit repeté mille-fois. Que devint l'infortuné d'Ankent, lorsqu'il entendit prononcer le nom de la Derbert & celui du Baron de Kenis ? Ce fut dans tout ſon Corps un frémiſſement univerſel ; ſes yeux égarés ne diſtinguent plus les objets ; devenu furieux, il tire ſon Epée & ſe diſpoſe à ſe la plonger dans le ſein. L'infortunée Gertrude, qui ignoroit la Cauſe d'un ſi affreux Changement, ſe jette entre les bras de ſon Epoux & lui arrache les Armes des Mains. Cher & tendre Epoux, lui dit elle, en l'accablant des plus touchantes Carreſſes, me laifferez vous ignorer la Cauſe du tranſport qui vous agite ? Ce que je viens de vous apprendre de ma Naiffance, m'auroit-il renduë odieuſe à vos yeux ? Je ſuis malheureuſe ; mais ſuis-je coupable, par ce que je n'ai perſonne à qui je tienne ſur la Terre ? Mais peut-être me trompe-je ; peut-être que mon Pere respire encor. Ah ! ſi le

Ciel permettoit qu'il fut rendu à mes vœux ! Ah ! Fille trop malheureuse, lui repondit-il, en jettant sur elle des regards où étoient peints le trouble, la confusion, la fureur & le désespoir, c'est dans son Courroux que le Ciel a exaucé tes vœux ! Tu lui as demandé qu'il te rendit ton Pere ; vois le devant tes yeux ! C'est à moi à qui tu dois la Vie ! Monstres de la Nature ! Que nous reste-t-il à désirer, si non que la Terre s'entr'ouvre pour nous engloutir ! Si mon Pere avoit été saisi d'horreur, en entendant le récit, que venoit de lui faire celle qu'il ne pouvoit méconnoître pour sa Fille, y a-t-il des termes qui pussent exprimer les mouvemens, qui s'éleverent dans le Cœur de l'infortunée Gertrude, lorsqu'elle apprit qu'elle devoit la Naissance à celui de qui elle avoit reçu le titre d'Epouse ? Les Carresses, qu'elle lui faisoit, cessent de lui paroître innocentes ; elle oublie que c'est son Pere, pour ne se souvenir qu'à ce nom, si plein de Charmes, & qui exigeoit d'elle toute sa tendresse, il joignoit celui d'Epoux, nom, qui devoit la pénétrer de confusion & d'horreur. Tremblante pour la Vie d'un Epoux qu'elle

qu'elle adoroit, elle lui avoit arraché les Armes d'entre les mains, & elle veut dans son désespoir tourner ces mêmes Armes contre elle même, & ce ne fut que par les efforts les plus violens, que le désespéré d'Ankent put lui ôter l'Épée, dont elle alloit se plonger. Mais la fureur, qui l'agitoit, ne parut pas pour cela rallentie. Mon Pere, qui en craignoit les suites, fit venir la Calmel, qui occupoit un Appartement reculé de l'endroit où cette triste scène se passoit: &, s'étant enfermé avec elle, après avoir renvoyé celui de ses Domestiques, qui étoit allé l'avertir, vous avez voulu, Madame, lui dit-il, en jettant sur elle des regards courroucés, assurer mon bonheur, & vous m'avez rendu le plus malheureux de tous les Hommes, & vous avez associé à mon malheur l'infortunée Gertrude. Pourquoi me disiez vous, qu'elle étoit votre Parente? C'est sous ce nom qu'elle m'a engagé sa foi, & je suis son Pere, elle est ma Fille, j'ai été son Epoux: en est-ce assez, pour vous faire comprendre l'exces de son malheur & du mien? Mais empêchez la d'attenter à ses jours, je vous confie

soin de sa Vie, je ne la reverrai que lorsque les mouvemens de sa fureur & les miens seront calmés. Je ne vous recommande pas le secret, ajouta-t-il, vous en sentez la Conséquence : &, sa douleur lui ôtant la force d'en dire d'avantage & de supporter la vûë de la triste Gertrude, il se retira dans son Appartement.

Les motifs de Consolation, que la Calmel employa, pour remettre quelque Calme dans l'esprit de Gertrude, (mais pourquoi crains-je de l'appeller du nom de Mere, puisqu'elle étoit destinée à me donner le jour ?) ne furent pas inutiles ; du moins parut elle renoncer au dessein, qu'elle avoit eu, de s'arracher la Vie. Mais elle déclara, qu'elle étoit résoluë de s'ensévelir dans une Retraite, qui la déroberoit aux yeux du Monde. Mon Pere, devenu de son côté un peu plus tranquille, se proposoit de s'éloigner pour toujours de l'Angleterre, où il vouloit laisser sa malheureuse Fille, à qui il assigneroit des fonds suffisans pour une honnête subsistance. Dès qu'il sçut, qu'elle étoit un peu revenue à elle même, il vint la trouver, & lui raconta les Choses suivantes.



Il lui dit, que, peu de mois après son Mariage, ayant eu ordre d'aller à la Jamaïque, il avoit été obligé d'abandonner sa nouvelle Epouse; qu'il ne l'avoit quitté que dans l'espérance de revenir dans peu auprès d'elle; mais qu'il avoit eu le malheur d'être pris par des Corsaires; qu'il avoit été conduit à Tunis; que celui, qui l'avoit acheté, l'avoit envoyé avec d'autres Esclaves dans des Mines, où il avoit travaillé durant dix-sept ans, sans que durant tout ce tems-là il eut pû trouver l'occasion, ou obtenir la permission d'informer ses Parens ou ses Amis de son malheureux sort; mais que, son premier Patron étant mort, il avoit été vendu à un second, avec qui il étoit convenu du prix de sa rançon; qu'il n'avoit pas eu besoin pour cela d'écrire à sa Famille; qu'un Négociant Anglois, qui étoit alors à Tunis, lui avoit avancé la somme d'argent qu'il lui avoit demandé; qu'il étoit revenu à Londres, flaté du doux espoir de revoir bientôt sa chere Epouse; mais qu'en arrivant il étoit tombé dangereusement malade; que, ne pouvant se rendre à Stanehouse, il avoit écrit à un de ses Amis, pour

le prier, de lui donner des Nouvelles de sa chere Derbert ; que celui-ci lui avoit repondu, qu'elle étoit morte, en mettant au Monde une Fille ; que depuis cinq ou six ans l'on ne sçavoit ce que cette Enfant étoit devenue ; que la Femme, qui avoit été chargée de son Education, & qui étoit une pauvre Veuve, avoit, peu de tems avant sa mort, envoyé l'Enfant qu'elle élevoit à une de ses Parentes ; mais qu'on ignoroit, & son nom, & l'endroit où elle demeurait. Mon Pere ajouta, qu'accablé de ces cruelles Nouvelles, qui lui ôtoient toute espérance de voir sa chere Fille renduë à sa tendresse, il s'étoit si fort livré à la douleur, que, durant deux mois, il avoit donné tout à craindre pour ses jours ; que, les Médecins lui ayant conseillé de changer d'air, il étoit venu à Hastig, le lieu de sa Naissance ; qu'il y avoit appris la mort de son Frere aîné, & que sa Famille l'avoit obligé d'en prendre le nom, qui étoit celui d'Ankent qu'il portoit, & que c'étoit ce fatal Changement de nom qui avoit occasionné ses malheurs. Mon Pere finit son récit, en disant, que, lorsque ses forces furent rétablies,

il

il étoit revenu à Londres, pour solliciter de l'Emploi, & qu'il n'y avoit que quelques jours que le Roi lui en avoit accordé un très considérable, lorsque le hazard avoit offert à ses yeux l'infortunée Gertrude.

J'ai omis, adjouta le Chevalier, bien des Circonstances, dont le souvenir s'est échappé de ma Memoire ; mais, ce que je viens de rapporter, ne suffit-il pas, pour mettre, & mon Pere, & celle qui devoit me donner le jour, à couvert de tout reproche ? Je reprends le fil de leurs tristes Avantures & des miennes. Quelque vive que fut la tendresse de mon Pere pour la malheureuse Gertrude, il crut cependant que le Ciel le condamnoit à ne la jamais voir. Il lui fit part du dessein qu'il avoit, de partir incessamment pour la nouvelle Angleterre, où l'appelloit le nouvel Emploi qui lui avoit été donné, & ma Mere lui déclara de son côté la résolution où elle étoit, de choisir un lieu de retraite qui la cachât aux yeux du Monde. Quelque cruelle que dut être une pareille séparation, il sembloit cependant, que l'honneur leur en fit une nécessité ; ainsi ils ne songerent qu'à en hâter le

moment. Mon Père sçavoit, que celle, à qui il avoit donné le titre d'Epouse, étoit destinée à devenir Mere. Quel comble d'horreur pour l'un & pour l'autre ! Il exigea d'elle, que l'Enfant, à qui elle donneroit le jour, ne fut jamais instruit de l'Ignominie qui seroit repandue sur sa Naissance. Elle le lui promit. Quel long tissu de cruels malheurs ne m'auroit-elle pas épargné, si elle lui avoit tenu parole ? Me serois-je exilé de ma Patrie ? Aurois-je été le Meurtrier de mon Père ? Aurois-je vû une Epouse, que j'adorois, bruler à petit feu, & condamnée à servir de nourriture à une troupe de Sauvages ? O Dieu ! est-ce par mes Crimes que je me suis attiré tous ces traits de votre implacable vengeance ? Vous sçavez, que j'ai toujours respecté les ordres de votre Providence ; ma résignation à vos volontés a été l'ouvrage de votre grace ; mais, auriez vous pû me punir plus sévèrement, si j'avois été le plus coupable de tous les Hommes ?

L'infortuné Chevalier ne put prononcer ces paroles sans repandre bien des larmes : il donna quelques minutes

à les effuyer , après quoi il continua ainsi son triste récit. Mon Pere ne cachapas à sa malheureuse Fille le dessein où il étoit , de ne jamais revenir en Angleterre , & il lui témoigna , qu'il étoit charmé que ses vûës se tournassent du côté de la retraite ; mais il lui conseilla d'en choisir une , où elle n'eût à désirer aucune des douceurs & des commodités de la Vie. Il lui parla de la Province de Devonshire , & lui dit , qu'elle pourroit y demeurer inconnuë dans une Maison de Campagne qu'il lui acheteroit , & qu'il lui assureroit un fonds , dont les revenus monteroient à trois-cent Livres Sterling par année ; mais je souhaite , ajouta-t-il , que la Calmel s'engage à ne vous jamais quitter : vous ne craindrez pas de décharger votre Cœur dans son sein , puisque , outre que sa tendresse vous est connuë , elle n'ignore aucun de nos malheurs.

Mon Pere parla en effet le même jour à la Calmel , qui accepta avec joye le parti qu'il lui proposoit. Il ne s'agissoit plus que d'acheter la Maison , qui devoit servir de retraite à ma Mere. Cette emplette fut bientôt faite : &

mon Pere l'ayant fait meubler proprement, il y conduisit lui même ma Mere, à qui il donna une Femme de Chambre & un Valet. Outre la Pension, qu'il lui avoit assurée, il lui laissa encor une somme considérable d'argent. Si la douleur, qui accompagna les tristes adieux, qu'il lui fit, ne peut s'imaginer, comment pourrois-je la décrire? C'est une Fille tendrement chérie; mais une Fille malheureuse, qui porte dans son sein le gage d'un amour incestueux, qui lui rappellera à chaque instant l'ignominie, dont elle fera couverte: c'est une Fille enfin, condamnée à traîner ses jours dans une humiliante obscurité. Quel sujet de douleur pour le plus tendre de tous les Peres, de se voir obligé de faire d'éternels adieux à cette Fille infortunée! Par les prieres les plus touchantes il tâcha d'engager la Calmel à conserver pour elle jusqu'au tombeau les sentimens d'une véritable Mere. Il se hâta en suite de se rendre à Londres, d'où il partit peu de jours après pour la nouvelle Angleterre.

Biens des mois se passerent avant que  
les

les larmes de ma Mere fussent essuyées ; elle tomba même dans une Maladie de langueur, qui donna tout à craindre pour sa Vie, & encor plus pour celle de l'Enfant qu'elle portoit. Mais j'étois destiné, avant que de naître, à être la Victime des vengeances du Ciel : j'avois à trainer une Vie, dont chaque moment devoit être marqué par quelque nouvelle Infortune. Tels étoient les ordres immuables de la Providence : rien pouvoit-il me soustraire aux malheurs, qui devoient m'accabler ?

Ma Mere me mit au Monde. Pouvoit-elle se réjouir de la Vie qu'elle venoit de me donner ? Son sort & le mien n'eut-il pas été plus heureux, si j'étois mort dans son sein ? Ma vûë ne devoit-elle pas être pour elle un sujet continuël de douleur & de confusion ? J'avois tous les traits de mon Pere, & l'Auteur de mes jours étoit le Pere, & avoit été l'Epoux de ma malheureuse Mere. Cette désespérante pensée pouvoit-elle sortir de son esprit ? Et pourquoi ne me l'a-t-elle pas toujours laissé ignorer ? Dès que mon Esprit commença à être éclairé des lumieres de la Raison, je fus surpris de voir que  
les

les Carresses , que me faisoit ma tendre Mere , étoient presque toujours arrosées de ses larmes ; je m'attendrissois en la voyant pleurer , & je mêlois mes larmes aux siennes , sans sçavoir la raison que j'avois d'en repandre. Mais ce qui étoit pour moi un sujet d'un plus grand étonnement , c'est que je m'apercevois , que , toutes les fois que je parlois de mon Pere , les pleurs de ma Mere couloient en plus grande abondance. Je lui demandois , si celui , à qui je devois la Vie , respiroit encor , ou si tout espoir de le voir m'étoit ôté ? Et ce n'étoit que par des soupirs & des sanglots que ma triste Mere me repondoit. Je faisois les mêmes questions à la Calmel , qui étoit pour moi une seconde Mere , & je n'en obtenois point d'autre reponse. Je me plaignois amèrement de leur silence : pouvois-je , hélas , soupçonner , que le bonheur de mes jours y fut attaché ?

Dès que j'eus atteint ma neuvième année , ma Mere , qui n'avoit rien de plus cher que le soin de mon Education , crut qu'il étoit tems de m'envoyer au Collège. Henri (c'est le nom du Valet qui nous servoit) fut chargé



chargé de me conduire à Oxfort. La Calmel m'accompagna & me mit chez un Maître de Pension, à qui elle me recommanda comme si j'eusse été son propre Fils. Elle lui demanda en particulier, qu'il ne me conduisit que par les sentimens de l'honneur, & par les voyes de la douceur, & elle m'exhorta à me rendre digne, par ma docilité, des bontés de mon nouveau Maître. Je n'eus pas beaucoup de peine à gagner ses bonnes grâces; j'étois d'un Naturel doux & carressant: &, quoique je fusse dans un âge encor bien tendre, je ne tardai pas cependant à prendre pour l'Etude un véritable goût. Je ne crois pas qu'il soit nécessaire de m'étendre sur la Vie que je menai au Collège; j'y passai huit années sans qu'il m'y soit rien arrivé qui mérite d'être rapporté, si non que, peu de tems avant d'en sortir, j'appris la mort de ma bonne Maman la chere Calmel. Cette Nouvelle m'accabla d'autant plus, que je sçavois combien cette mort avoit dû coûter de larmes à ma tendre Mere. Elle perdoit en effet l'unique Personne qui s'intéressât à ses maux, & qui partageât sa douleur. Mais le moment

ap.

approchoit, où le Ciel se préparoit à récompenser son héroïque patience.

J'avois donné huit années à l'Etude des Langues & des belles Lettres, & j'étois prêt à commencer mon Cours de Philosophie, lorsque Henri m'apporta une Lettre de ma Mere, qui me rappelloit incessamment auprès d'elle. Un air de tristesse, répandu sur le visage de Henri, me fit soupçonner, que l'affaire, pour laquelle j'étois appelé, n'auroit rien de fort consolant pour moi. J'eus beau le prier de ne me rien cacher de ce qu'il sçavoit, toute la réponse que je pus en obtenir fut, qu'il faloit me hâter, & que j'apprendrois en arrivant de quelle Conséquence il avoit été que je ne perdisse aucun moment. Il n'étoit, hélas, que trop vrai, que ma diligence ne pouvoit être trop grande. Livré aux plus cruelles incertitudes, je pris la Poste, pour voler où mon inquiète tendresse m'appelloit. Le premier objet, qui s'offrit à mes regards, fut la Femme de Chambre de ma Mere, que je trouvai fondant en larmes. Je lui demandai la Cause de ses larmes? Ah! Monsieur, me répondit elle, d'une voix entrecoupée de sou-

soupirs, préparez vous vous même à en repandre des torrens ! Ma bonne Maitresse ! votre chere Mere ! hélas ! . . . & elle ne put en dire d'avantage, la douleur lui coupa la parole. Saïsi de crainte & de frayeur, je cours précipitamment à la Chambre de ma Mere ; mais, dans quel triste état s'offret-elle à mes yeux ! La paleur de la mort étoit repandue sur son visage, ses yeux éteints sembloient avoir peine à s'ouvrir à la lumiere, une sueur froide couvroit tout son Corps. O Dieux ! m'écriai-je, dans mon premier transport ! Ou rendez moi cette Mere que j'adore, ou ne me blamez pas, si le désespoir m'arrache la Vie ! Le visage baigné de pleurs je me jetai au Col de cette tendre Mere ; je tenai ma bouche collée sur la sienne ; je tâchai de rechauffer ses mains glacées par le froid de la mort. Mes vives & touchantes Carresses parurent la rappeler à la Vie. Ah ! mon Fils, mon cher Fils, me dit-elle, en jettant sur moi un regard mourant ! Le Ciel permet donc que vous venez fermer les yeux à votre malheureuse Mere ! Eh, non, non, lui dis-je, en continuant à serrer ses mains

maines dans les miennes, non, vous ne mourrez pas, les justes Dieux vous conserveront à ma tendresse, ou ils me verront descendre avec vous dans le tombeau. Ah! pourquoi, reprit-elle, d'une voix foible & qui avoit peine à se faire entendre, le Ciel n'a-t-il pas permis que j'y descendisse avant que de vous donner la Vie! Ou pourquoi n'avez vous pas été étouffé dans mon sein! Nous ne serions pas l'un pour l'autre des objets d'horreur! Quoique je fusse bien éloigné de pouvoir démêler le sens de ces paroles, elles me glacèrent cependant le sang dans les veines; ce fut dans tous mes membres un frémissement universel, par un mouvement involontaire, dont je ne pouvois deviner la Cause, je reculai quelques pas; mes mains se détachèrent d'elles mêmes de celles de ma Mere; j'attachai sur elle mes regards, & je m'apperçus qu'elle détournoit les siens de dessus moi; j'interrogeois mon Cœur; je l'entendois parler, & je sentoais, que la vivacité de ma tendresse étoit rallentie par des mouvemens inconnus que je n'aurois pû définir. Quelques minutes se passèrent avant que je fusse rendu à  
moi

moi-même ; mais , ingénieux à me flatter , je me persuadai enfin , que les paroles , que je venois d'entendre , & qui m'avoient saisi d'horreur , étoient peut-être l'effet une aliénation de Raison. Je conjurai ma Mere avec instance , de m'arracher aux cruelles incertitudes où m'avoient jetté ces dernières paroles ; mais une foiblesse , dans laquelle elle étoit tombée , l'avoit renduë sourde à ma voix. Elle fut secouruë avec tant de succès , qu'après avoir fait une Crise violente , elle reprit , non seulement l'usage de la parole ; mais le changement , qui s'étoit fait sur son visage , me fit juger , qu'elle se trouvoit extrêmement soulagée. Je lui demandai , si la violence de ses douleurs n'étoit pas un peu calmée ? Elle me répondit qu'oui , en adjoutant , qu'elle se croyoit disposée à pouvoir prendre quelques heures de repos. Elle s'endormit en effet d'un sommeil tranquille. Ma tendresse me retint durant ce tems-là attaché au Chevet de son Lit : j'eus la Consolation de voir , que son sommeil ne fut interrompu qu'au bout de six heures. Vous voyez , ma chere Mere , lui dis-je , dès qu'elle fut éveil-

lée, que le Ciel ne veut pas vous enlever à mes vœux : le repos, que vous venez de prendre, me fait espérer, que vos forces vous seront bientôt rendues. Elle me répondit par un doux regard, & en serrant tendrement une de mes mains dans les siennes. Je commandai qu'on lui présentât un bouillon : &, ce qui surprit les Femmes qui la servoient, c'est qu'elle parut le prendre, non seulement sans dégoût, mais même avec quelque espèce de plaisir. Elle me conseilla de m'aller mettre au Lit ; mais je lui répondis, qu'outre que je n'étois point fatigué, je serois trop inquiet si je la quittois un seul moment, & qu'ainsi je la priois de souffrir que je passasse la nuit auprès d'elle : &, voulant épargner à ses Femmes une fatigue inutile, je leur dis de s'aller coucher, en ajoutant, que je les appellerois si leur secours devenoit nécessaire.

Ces paroles, qui étoient échappées à ma Mere, & qui m'avoient si fort effrayé, n'étoient point sorties de mon esprit : &, comme j'en voulois avoir l'explication, je crus que ma Mere ne me la donneroit, que lorsqu'elle ne seroit pas retenue par la présence de ses Domestiques.

stiques. Dès qu'ils se furent éloignés je lui demandai, s'il lui restoit quelque souvenir de ce qu'elle avoit prononcée ? Ah ! si votre repos vous est cher, me repondit-elle, en soupirant, laissez moi mourir avec le secret que j'ai promis à l'Autheur de vos jours & des miens. Ah ! Madame, lui dis-je, en me jetant à son Col, achevez, je vous prie ; ou vous en avez trop dit, ou vous n'en avez pas dit assez. Parlez, de grace ! & songez, que la mort seroit pour moi moins cruelle, que le silence que vous vous obstineriez à garder. Dois-je me glorifier, ou dois-je rougir du sang qui coule dans mes veines ? Y auroit-il quelque Ignominie répandue sur ma Naissance ? Serois-je le Fils d'un Pere, qui se seroit deshonoré par quelque Crime honteux ? Vit-il encor ? Et, s'il vit, est-ce l'indifférence ou la haine, qui le tient éloigné de ces lieux ? Mais, pourquoi n'auroit-il pas pour moi des entrailles de Pere ? Qu'ai-je fait, qui ait pû me rendre indigne de sa tendresse ? Mais, ma chere Mere, ajoutai-je, en collant ma bouche sur ses mains, d'où vient que vous ne pouvez m'entendre prononcer le nom de Pere, sans que

votre visage se baigne d'un torrent de larmes ? Lui seriez vous devenue odieuse ? Auroit-il cessé d'avoir pour vous la tendresse d'un Epoux ? Ah ! je n'en doute plus, puisque vous ne me repondez que par vos soupirs & par vos pleurs. C'en est trop ! s'écria-t-elle, en élevant ses yeux au Ciel ! Jen'y puis plus tenir ! Tu te plains, Fils malheureux, de ce que j'ai gardé trop longtemps le silence, & toute ta Vie sera employée à te plaindre de ce que tu m'as forcé à le rompre. Commence d'avance à frémir d'horreur : tu veux que je parle, je vais te satisfaire ; mais je prie auparavant les Dieux, que tu ne me survive pas, mais que ta honte soit ensévelie avec la mienne dans le même tombeau. Apprends, que nous sommes, l'un & l'autre, aussi bien que celui qui nous à donné le jour, les opprobres de la Nature, que la Terre a honte de nous porter. Deux mots vont suffire, pour t'inspirer autant d'horreur de moi que tu en vas avoir de toi-même. Vois dans moi, & ta Mere & ta Sœur. Oui, celui, à qui tu dois la Vie, a été mon Pere avant que d'être mon Epoux. Te voilà à présent instruit de ta Naissance & de



dé la mienne. Nous n'avons tous deux qu'un même Pere; mais, j'ose prendre le Ciel à témoin de mon Innocence, j'ai été malheureuse sans être criminelle. Et pour l'intérêt de son honneur elle me fit un fidelle récit de sa Naissance, de la mort de sa Mere, de la maniere dont elle avoit été élevée par la Flocard & la Calmel: elle ne me cacha enfin aucune de ses Aventures, & de celles de son Pere & du mien.

Je n'essayerai point d'exprimer de quels mouvemens je fus agité en l'entendant parler. Chaque Circonstance de son récit étoit pour moi un nouveau sujet d'étonnement, de honte, de douleur, de pitié, de confusion, de fureur, & de désespoir: j'accusois le Ciel d'Injustice. S'il n'est rien de tout ce qui arrive, me disois-je en moi-même, qui ne soit un effet des arrangemens de la Providence, où est donc son Equité? Où est sa Sainteté, puisque, loin de nous éloigner de la voye du Crime, elle y entraîne l'Innocent, en le faisant marcher par des routes inconnues & inevitables, qui le conduisent & le précipitent dans le fond de l'Abîme? Des pensées encor plus impies

occupoient mon esprit ; je tenois les yeux attachés contre Terre , ayant la tête tristement appuyée sur une de mes mains ; mon Cœur auroit voulu se soulager par les soupirs & par les pleurs ; mais la violence de la douleur leur avoit fermé le passage ; j'avois perdu l'usage de la voix ; ma bouche s'ouvroit , & il n'en sortoit aucune parole. La malheureuse Gertrude cependant ( car croyois-je devoir encor lui donner le nom de Mere ? ) plus tremblante pour mes jours que pour les siens , ranima le peu de forces qui lui restoit , pour appeller du secours. Les Domestiques accoururent , & me trouverent immobile dans un Fauteuil. Pourquoi leurs barbares soins me rappellerent-ils à la Vie ? Je ne repris l'usage des sens que pour me livrer à de nouveaux transports de douleur & de rage. Mes yeux , qui peu de momens auparavant s'attachoient avec tant de plaisir sur celle de qui j'avois reçu le jour , sembloient craindre de rencontrer ses regards. Le dirai-je ? Quoique la voix de la Nature parla encor dans mon Cœur en sa faveur , une secrète horreur me tenoit éloigné d'elle ; mais elle m'étoit moins

moins odieuse que je ne me l'étois devenu à moi-même. Jugeant, que la Vie devoit lui être autant insupportable qu'à moi-même, je commençai à ne plus craindre pour les périls qui menaçoient ses jours. L'avouërai-je ? Est-ce Dureté ? Est-ce Barbarie ? Elle expira, sans que je donnasse aucune larme à sa mort : & , si je ne la suivis pas au tombeau, c'est que durant plus d'un mois je fus si exactement gardé à vûë, qu'il me fut impossible d'attenter à mes jours.

Ma fureur s'étant un peu rallentie, je commençai à réfléchir sur le parti que je prendrois. Je sçavois, que mon Pere étoit dans la nouvelle Angleterre; mais, loin de songer à l'y aller chercher, j'aurois voulu qu'il y eut eu plus d'un Monde, pour me tenir éloigné de lui d'avantage. Mon dessein fut d'abord de m'enfermer dans quelque antre obscur; mais je considérai, que je pourrois peut-être y trainer une longue Vie, & elle étoit devenuë pour moi un poids si odieux, que, si le Ciel me défendoit de me l'arracher, je voulois profiter de la liberté qu'il m'accordoit de l'exposer aux plus grands périls. Ce

fut dans cette vûë, qu'après avoir fait présent, à Henri & à la Femme de Chambre de ma Mere, de la Maison qui m'appartenoit, je vins à Londres, pour m'embarquer sur le Vaisseau qui auroit la Course la plus longue & la plus dangereuse à faire. J'en trouvai un, prêt à mettre en Mer, pour porter du secours à une Colonie, où les Sauvages commettoient chaque jour de nouvelles Cruautés. Je me présentai au Capitaine du Navire, qui me reçut en qualité de Soldat. Notre Navigation fut telle que je la désirois, c'est-à-dire, que durant près de deux mois l'Image de la Mort fut presque toujours présente à nos yeux; mais je puis assurer, que je la voyois sans effroi, & c'est peut-être, par ce que je la méprisois, que la Barbare m'épargna. Notre Vaisseau, après avoir été durant six jours & six nuits le jouet des vents & des flots, vint se briser contre un Rocher. Dois-je remercier les Dieux, de ce que j'échappai au Naufrage, puisqu'ils ne me conserverent la Vie que pour me précipiter dans des maux plus affreux que la mort la plus cruelle. La Mer étoit couverte des débris de notre Na-

Navire: je me saisis d'une planche, sur laquelle j'appuyai ma tête, & qui, durant plus de quatre heures, m'empêcha de boire l'onde amere. Je ne sçavois de quel côté j'étois porté, & je n'en étois pas inquiet, par ce que je voyois sans crainte le péril où j'étois exposé. Je fus malheureusement apperçû par un Vaisseau Corsaire, qui détacha sa Chaloupe, pour voler à mon secours. Que de cruels malheurs, qui m'auroient été épargnés, si l'on m'avoit laissé périr dans les flots!

Le Capitaine du Vaisseau, sur lequel je fus reçu, se prévint en ma faveur, par ce qu'il remarqua, que je ne paroissais point du tout effrayé du péril d'où je venois d'échapper. Il me fit entrer dans sa Chambre, & commanda que l'on me donna des habits & tous les soulagemens qu'il croyoit m'être nécessaires. Mais, que ces charitables offices me furent cherement vendus! Il commença à m'en coûter la perte de ma liberté. Je croyois, que mon Cœur fut insensible aux traits de l'amour, & un moment suffit pour m'en faire sentir toute la puissance. Mes yeux s'attachèrent sur une jeune Per-

sonne, qui étoit dans la Chambre du Capitaine, & sa vûë me dérobo à moi-même; je ne sçais, si je dois la regarder comme une Créature mortelle, ou comme une Divinité. Jamais aussi la Nature communiqua-t-elle ses Présens avec tant de profusion. L'éclat de son teint, la régularité de ses traits, la vivacité éblouissante de ses yeux, mille graces naïves, repandues sur son visage & dans toute sa Personne, déroboient tous mes regards. Mais ce qui acheva de ravir toute mon admiration, c'est que les Charms de cette adorable beauté étoient accompagnés d'un air de douceur & de modestie, qui sembloient répondre, que ce n'étoit point une Ame ordinaire, qui habitoit un si beau Corps. Quel Changement plus extraordinaire & plus prompt que celui qui se fait dans mon Cœur! Je le croyois fermé à l'amour, & il en est enflammé; je pensois, que rien ne pouvoit me faire chérir la Vie, & je sens des liens secrets qui m'y attachent. Mais, quelle espérance y avoit-il, que je pusse me faire aimer de celle qui venoit de captiver ma tendresse? Pouvois-je même me promettre, qu'il me seroit permis  
de

de l'entretenir de mon amour ? Je fus plus heureux que je n'aurois osé le croire. Eléonore (c'est le nom de cette jeune Personne) ne parloit que François, & c'étoit là une langue que j'avois apprise à Oxford. Le Capitaine du Vaisseau, nommé Mamen, qui aimoit Eléonore éperdûment, se fit un plaisir de lui donner ma Compagnie. Je fus chargé de lui apprendre l'Anglois ; mais la Chose, que Mamen me recommanda avec le plus d'ardeur, ce fut, que je n'entretinssé la belle Eléonore que de l'amour dont-il bruloit pour elle ; que je l'assûrassé de sa part, qu'il ne vouloit devoir son bonheur qu'à la tendresse qu'il lui inspireroit. Je promis au Patron d'appuyer, autant que je le pourrois, les intérêts de son amour ; mais, que j'étois bien éloigné de vouloir lui tenir parole. J'avois à travailler pour moi-même ; je commençai à faire parler mes regards, mes soupirs, mes complaisances & mes soins, & je ne fus pas long-tems sans m'appercevoir, qu'ils n'étoient pas inutiles pour le succès de mes vœux. La belle Eléonore ne m'avoit point encor fait l'aveu de sa sensibilité ; mais je la lisois  
dans

dans ses yeux, ou du moins je me flatois, qu'elle y étoit écrite, & je fus peu de tems après convaincu, que je ne m'étois pas trompé.

Il y avoit plus de deux mois que je jouïssois des Charmes de sa Compagnie, lorsque nous fumes attaqués par un Vaisseau Anglois, monté de trente-six pièces de Canon. Quoique le notre ne fut que de dix-huit, & que notre Equipage ne fut pas à beaucoup près aussi nombreux que celui du Vaisseau qui nous attaquoit, nous ne cherchâmes pas cependant à éviter le Combat. On en vint à l'abordage. Mon amour me prêta du courage & des forces; l'intrépide ardeur, avec laquelle je combattois, ne me laissoit voir aucun danger; un grand nombre de nos Soldats & de nos Matelots, Mamen lui-même, avoient été tués; j'avois moi-même reçu plusieurs blessures: &, loin de songer à mettre bas les Armes, j'eus la témérité de tourner toutes mes forces contre le Capitaine du Vaisseau ennemi. Je fondis sur lui avec tant de fureur, qu'il ne put parer le premier coup que je lui portai; mais, dans le même tems que je le blessai, je reçus  
un



un coup de Sabre, qui faillit à me faire tomber les Armes des mains. Je chancelai ; mais , m'étant raffermi, j'attaquai mon Adversaire avec une nouvelle vigueur. Plusieurs coups redoublés , que je lui portai , l'eurent bientôt mis hors d'état de se défendre : il tomba baigné dans son sang. Mais sa défaite, pouvoit-elle m'assurer la Victoire ? Mon Courage ne put m'empêcher de succomber sous le nombre. Couvert de blessures, je fus porté sur le Vaisseau ennemi ; mais, la chere Eléonore, m'y suivra-t-elle ? C'étoit là l'unique réflexion qui m'occupoit. Mon Cœur recommença à s'ouvrir à la joye, lorsque je la vis passer sur le bord du Vaisseau Anglois. Pour le notre, il fut coulé à fond, après que l'on en eut tiré le butin, dont il étoit chargé.

Je triomphois, de ce que le sort ne me séparoit pas du divin objet de ma tendresse ; mais, tandis que je me livrois à la joye, sçavois-je, que j'avois des torrens de larmes à repandre ? J'avois d'abord été mis à fond de Cale, j'y étois depuis plus de deux heures, lorsque j'en fus tiré, pour être conduit  
au-

auprès du Capitaine, contre qui j'avois combattu, & qui touchoit de près à son dernier moment. Sa générosité lui faisoit estimer la valeur même dans ses Ennemis : il avoit conçu quelque idée de la mienne : &, quoiqu'elle lui eut été mortelle, il vouloit m'en récompenser. Je m'approchai de son Lit, incertain de ce qu'il avoit à me dire. Il commença à me demander mon Nom, ma Naissance & mon País ? Je lui repondis, que je me nommois le Chevalier Kenis, que j'avois été élevée dans la Province de Devonshire, que ma Mere étoit morte depuis quelques mois, & que je n'avois jamais eu la Consolation de voir mon Pere. Je fus surpris du prompt Changement qui se fit sur le visage de celui à qui je parlois : durant quelques momens, qu'il garda le silence, ses yeux demeurèrent attachés sur moi ; il les baissa en suite, en ordonnant à ceux qui étoient dans sa Chambre de me laisser seul avec lui. Ils ne furent pas plutôt sortis, qu'il me fit repeter les mêmes choses que j'avois dites. Mais, votre Mere, me demanda-t-il, comment s'appelloit-elle ? Il eut à peine entendu prononcer

cer le nom de Gertrude, qu'il s'écria :  
 o Dieux ! votre injuste courroux est  
 donc apaisé ! J'étois donc condamné à  
 périr par les mains de mon Fils ! Fruit  
 monstrueux d'une union incestueuse ! Il  
 falloit, que ce Fils malheureux se ven-  
 geât par ma mort de l'Ignominie que  
 j'avois répandue sur sa Naissance ! Sort  
 barbare ! c'est toi qui as armé son bras  
 contre moi ! Fils infortuné ! ton affreu-  
 se destinée est à présent remplie ! Le  
 Ciel t'avoit condamné à être le Meur-  
 trier de ton Pere ! Tes mains sont tein-  
 tes du même sang qui coule dans tes  
 veines ! Je t'ai donné la Vie, tu me  
 donnes la mort ; mais je te la pardon-  
 ne !

Je ne puis refuser d'en faire l'aveu ;  
 tout sentiment de Pieté & de Religion  
 s'éteignirent tout d'un coup dans mon  
 Cœur ; je ne pouvois accuser que le  
 Ciel des malheurs où il me précipitoit ;  
 aussi mon courroux contre lui s'exhala  
 par l'impiété des Imprécations & des  
 Blasphêmes les plus horribles. Lorsque  
 ma fureur fut un peu rallentie, je me  
 jettai aux genoux de mon Pere, & j'ar-  
 rosai ses mains de mes larmes. Il ne  
 put retenir les siennes, lorsque je lui  
 fis

fis le récit de la mort de ma malheureuse Mere. Il me demanda , si je n'avois pas fait Confidance à quelqu'un de ma Naissance ? Lui ayant repondu que non , il me dit , qu'il faloit que je continuasse à tenir caché ce qu'elle avoit de honteux ; mais , depuis dix-huit ans , ajouta-t-il , que je suis dans la nouvelle Angleterre , où j'ai le Commandement d'un Fort , j'ai amassé quelques richesses , & je puis me flater d'être chéri de la Colonie. Je sens que ma derniere heure n'est pas éloignée ; je veux avant ma mort vous reconnoître pour mon Fils ; je vous assurerai par là la possession de mes Biens. Ah ! Pere trop généreux , m'écriai-je ! Mérite-je ces dernieres marques d'une tendresse extrême ! Oubliez vous , que vous ne voyez dans moi qu'un Parricide , digne de la rigueur des plus affreux tourmens ! Non , non , je ne souffrirai pas. . . . Ah ! mon Fils , me repondit-il d'une voix foible , sans me laisser le tems d'achever , ne vous opposez pas à mes volontés , & songez qu'il me reste peu de momens pour les exécuter : je dirai que vous êtes le fruit d'un Mariage secret , que j'ai contracté à  
Lon-

Londres, c'en sera assez pour que l'on ne puisse pas vous disputer ma succession.

Croira-t-on, que, dans le tems où je ne devois être occupé que de ma douleur ; je ne perdisse pas cependant de vûë les intérêts de mon amour ? L'Image de la belle Eléonore ne pouvoit sortir de mon esprit ; j'en parlai à mon Pere, & lui en fis en peu de mots le portrait le plus ravissant, & je ne craignis pas de lui avouer, que l'amour seul, qu'elle m'avoit inspiré, me tenoit attaché à la Vie. Eh bien, mon cher Fils, me repondit-il, je mourrai content, si avant ma mort je puis assurer votre bonheur ; mais ma dernière heure approche, je ne le sens que trop ; hâtez vous d'avertir les Officiers du Vaisseau de se rendre auprès de moi ; j'en suis aimé, & je suis assuré, qu'ils auront pour vous l'attachement qu'ils ont eu pour moi. J'exécutai les ordres de mon Pere ; il me reconnut pour son Fils en présence de tous ceux qui accoururent dans sa Chambre, & accompagna cette reconnoissance des marques les plus touchantes de la plus vive tendresse : & , pour ne m'en laisser à dési-

rer aucune preuve, il voulut voir la jeune Eléonore, lui parla de la maniere la plus obligeante, & parut charmé d'apprendre, par les reponses qu'elle lui fit, qu'elle n'étoit pas insensible à mes vœux. Il n'en auroit plus eu à former, s'il eut pû être témoin du bonheur qui m'attendoit; mais la cruelle Mort s'étoit servi de ma barbare main, pour frapper son coup. J'eus le désespoir de voir ce Pere infortuné expirer entre mes mains. Quelles mains, o Dieux! Des mains, teintes du sang de celui de qui j'avois reçu la Vie.

Souffrez, Messieurs, ajouta le Chevalier, en repandant quelques larmes, que je ne m'étende pas d'avantage sur un si déplorable Evenement, & que je ne puis me rappeler sans de nouveaux frémissemens d'horreur, & sans sentir les traces de mes anciennes douleurs se renouveler. Ayant donné quelques momens à essuyer ses pleurs, il continua ainsi sa Narration.

Ne semblois-je pas avoir lieu de croire, que le Courroux du Ciel étoit enfin apaisé? Mais j'avois bien d'autres traits de sa barbarie à essuyer. Vous allez en juger, Messieurs, si vous  
avez

avez la patience d'entendre la suite de mes Aventures. Je ne parlerai point de la douleur que la mort de mon Pere causa dans tout le Vaisseau , ni des marques d'attachement que je reçus de ses Amis. Dès que nous fumes arrivés dans la nouvelle Angleterre, non seulement ils me mirent en possession des Biens, dont j'étois l'unique héritier; mais ils s'intéresserent pour moi auprès du Gouverneur de l'Isle, pour m'obtenir un Emploi. Je fus fait Lieutenant du Fort, où mon Pere avoit commandé. Il y avoit plus de dix-sept ans qu'il n'en étoit sorti, lorsqu'il eut ordre de la Cour de monter sur un Vaisseau, pour donner la Chasse à quelques Corsaires & à quelques Armateurs, qui exerçoient leur brigandage jusques sur les Côtes. Pourquoi celui, qui me reçut sur son bord, ne me laissoit-il pas périr dans les flots? Aurois-je eu le malheur de tremper mes mains dans le sang d'un Pere? Et, si je brisai les fers de la belle Eléonore, hélas, que son sort eut été bien moins affreux, si elle fut demeuré sous la puissance du Corsaire, dont elle étoit devenuë la proie. Mais je ne dois

pas précipiter le récit de la plus cruelle de toutes les Aventures.

La Violence de mon amour ne me permit pas d'attendre la fin de mon deuil, pour devenir l'Epoux de la belle Eléonore. C'est par l'excès de la tendresse, dont j'étois épris, que l'on doit juger de l'excès du bonheur, dont je goûtai les charmantes douceurs, jusqu'au moment que cette adorable Epouse me fut enlevée par le plus barbare de tous les événemens. Son attachement pour moi lui fit oublier des Parens, dont elle étoit tendrement chérie. Tout ce qu'elle exigea, ce fut que je leur écrivisse, pour les instruire de sa destinée. Elle étoit née à Antibes, d'une Famille qui y tenoit un rang distingué : elle étoit allé passer la belle Saison avec ses Parens dans une Maison de Campagne, qui n'étoit pas fort éloignée des bords de la Mer, & ce fut là, où elle fut arrachée d'entre les bras de sa Mere par le Corsaire Mamen, qui se promettoit d'en faire son Epouse, lorsqu'il seroit de retour à Alger. Sa barbarie n'avoit pû tenir contre les Charmes de cette jeune Personne; non seulement il avoit respecté son Innocence;



cence; mais durant plus d'une année, qu'elle demeura dans son Vaisseau, il n'avoit eu pour elle que des manieres, telles que l'amour le plus tendre peut les inspirer. Quel Cœur aussi assez féroce auroit pû ne pas s'humaniser en sa faveur? J'ai dit, que le premier coup d'œil, que je lui jettai, me fit hésiter, si je ne devois pas l'adorer comme une Divinité: &, n'en avoit-elle pas tous les traits? Mais je dois ajouter, que la ravissante beauté de ses Charms n'étoit qu'une foible image de celle de son Ame. Ses aimables qualités ne tarderent pas à lui mériter l'amitié & l'estime de toute la Colonie. Personne qui n'enviât mon sort: &, en étoit-il en effet un plus heureux? Mais mon bonheur étoit trop parfait, pour que je pusse me promettre d'en jouir long-tems; il ne devoit durer que deux années, & les larmes, que je suis condamné à repandre, dureront autant que ma Vie. Vous en allez apprendre la Cause, Messieurs, continua le Chevalier; après avoir poussé quelques soupirs. Vous jugerez, si l'événement tragique, que je suis au moment de vous raconter, me permet

d'espérer, que mon Cœur puisse être jamais ouvert à la joye. Mon Epouse aimoit le plaisir de la Chasse: j'avois dressé quelques-uns de mes Esclaves à tirer, & ils avoient si bien profité de mes Leçons, qu'ils étoient devenus aussi habiles que moi. Nous n'avions pas besoin, pour trouver bien du Gibier, de nous éloigner beaucoup du Fort, de façon que nos fréquentes parties de Chasse étoient pour Eléonore & pour moi d'agréables parties de Promenade. Je ne sçais par quel hazard il arriva, que nous nous écartâmes un jour plus que de coutume de la Colonie, & pour surcroit d'Infortune nous nous engageâmes dans des Broussailles, où nous fumes surpris par la nuit. Je donnois le bras à mon Epouse, qui étoit tremblante au moindre bruit de feuille qu'elle entendoit. Etoit-elle avertie, par un pressentiment secret, du malheur affreux dont elle étoit menacée? Nous étions accompagnés de quatre de nos Esclaves, qui avoient chacun un fusil. Je fus étonné de les voir s'arrêter tout à coup: je leur en demandai la raison; mais ils ne me répondirent que par des signes de frayeur. J'avançai cependant,

dant , en tâchant de rassûrer la craintive Eléonore , & en commandant à mes gens de tenir leurs Armes prêtes ; mais un d'eux me repondit , que nous étions perdus sans ressource ; que nous avions été apperçûs par une troupe de Sauvages , & que nous ne pourrions les éviter que par une prompte fuite. Mais , mon adorable Epouse , auroit-elle eu la force de nous suivre ? Quel parti prendre cependant ? Je l'aurois bien chargé sur mes épaules ; mais , aurois-je pû m'échapper assez promptement ? Je crus donc , que l'unique ressource , qui nous restoit , étoit de nous tenir cachés dans les Broussailles , & je commandai en même tems à mes Esclaves de prendre divers Chemins , pour donner plus d'occupations aux Sauvages , qui , suivant toute apparence , ne manqueroient pas de les poursuivre ; mais , vaines précautions , qui ne purent reculer notre perte. Les Sauvages avoient observés tous nos mouvemens ; ils étoient au nombre de plus de soixante : & , s'étant distribués par bande , tandis que les uns couroient après mes Esclaves , d'autres s'avancèrent vers ma malheureuse Epouse &

vers moi. Un moment de réflexion me fit comprendre, que je n'avois rien à espérer de la résistance; ainsi, mettant mes Armes bas, je tâchai de les fléchir par des signes de soumission; mais ces barbares, après s'être regardés les uns les autres en riant, ou plutôt, en grinçant les dents d'une manière épouvantable, se saisirent de moi & me lièrent: l'infortunée Eléonore subit le même sort. Pendant ce tems-là ceux, qui avoient poursuivi mes Esclaves revinrent, désespérés de ce qu'ils leur étoient échappés. Je conjecturai, que l'on seroit bientôt instruit dans le Fort du malheur qui nous étoit arrivé, & que l'on ne tarderoit pas à voler à notre secours. Ce foible rayon d'espérance, que je fis passer dans l'Ame de mon Epouse, diminua un peu notre frayeur. J'attendois cependant en tremblant, quel parti prendroient les Sauvages. Après avoir consulté ensemble quelques momens, ils poussèrent des cris, qui me glacerent d'horreur. Ce fut là le signal du départ. Nous fumes conduits, où plutôt, nous fumés traînés sur une montagne, où nous n'arrivâmes qu'après deux heures de chemin.

Je

Je ne sçais, si le dessein de ces barbares étoit d'aller plus loin; mais, l'infortunée Eléonore étant tombée sans connoissance & sans sentimens, ils se rassemblèrent au tour d'elle, pour délibérer apparemment sur le sort de cette innocente Victime. Je leur fis signe de la délier; mais ils ne me répondirent que par des éclats de rire, ou plutôt, par des affreux hurlemens. Mais, y a-t-il des termes, qui puissent exprimer les mouvemens qui s'éleverent dans mon Cœur, lorsque je les vis s'éloigner de nous & faire les préparatifs d'un bucher? Je me trainai auprès de mon Epouse mourante; je m'étendis à côté d'elle, en pressant mes lèvres contre les siennes; je tâchois de lui faire reprendre quelque sentiment; elle me donna quelque signe de Vie. Chere Eléonore, lui dis-je, espérons que le Ciel opérera quelque miracle en notre faveur: pourroit-il nous abandonner sans dureté? Ah! cher Epoux, me répondit-elle, pourquoi m'avez vous rappelé à la Vie? Est-ce pour me faire sentir des déchiremens plus cruels que les douleurs de la mort? Ce n'est point pour mes jours que je crains,

mais pour les vôtres, qui me sont mille fois plus chers que les miens. Ah! que ces barbares assouvissent sur moi toute leur fureur, mais que vous n'en foyez pas la Victime, & je mourrai contente! Ce furent là les dernières paroles, que prononça cette adorable Epouse, dont la tendresse égaloit celle de mille Cœurs réunis.

Un Pieu avoit été dressé près du bucher, où les Sauvages avoient mis le feu. Je m'attendois à y être attaché. Que l'on ne me demande pas ce que je devins, lorsque je vis, que je n'étois pas la première Victime qu'ils destinoient à leur inhumanité. Éléonore, l'adorable Éléonore, est arrachée d'auprès de moi, & j'ai le désespoir de voir, que cet horrible appareil, du plus redoutable tous les tourmens, la regardoit la première. Quoique je fusse retenu par plusieurs de ces barbares, mon désespoir me prêta des forces; je m'échappai d'entre leurs mains, & m'allai jeter contré le Pieu, où ma chère Epouse alloit être attaché. Mais, que pouvoit ma foible résistance? Je me mets à genoux devant cette troupe de Bêtes féroces; par les signes les plus  
at-

attendrissans je tâche de leur faire comprendre, que toute la grace, que je leur demande, est, d'être mis à la place de celle qu'ils veulent sacrifier à leur barbarie. Mais, si la vûë de tout ce que la Nature avoit formé de plus parfait ne pouvoit leur rien faire perdre de leur férocité, comment pouvois-je espérer, qu'ils devinssent sensibles à mes soupirs, à mes pleurs, à mes gémissemens, à mes cris, & à toutes les marques que je leur donnois de ma douleur, de ma rage & de mon désespoir? Loin d'être touchés de la posture humiliante, où je m'étois mis, ils m'enleverent avec une barbare violence, & continuèrent à exercer leur fureur sur ma divine Epouse. Elle fut inhumainement attaché à ce Pieu, dont on m'avoit éloigné. Les cris perçans de cette tendre Victime se firent bientôt entendre à mes oreilles. Cher Epoux, tendre & cher Epoux, crioit-elle! N'oubliez pas, que l'horreur de la mort, que la violence des plus affreux tourmens ne peut rien me faire perdre de la tendre vivacité de mon amour! Ce furent là les paroles qui vinrent jusqu'à moi. Encor une seconde-fois je m'arrache

rache d'entre les bras des Barbares qui me retiennent; de tout côté on m'empêche de voler à mon Epouse; mais je vois, qu'un passage m'est ouvert, pour me jeter dans les flammes; je m'y précipite, & j'en suis arraché presque dans le même instant. L'Inhumanité elle même, pouvoit-elle me destiner un supplice plus cruel? Oui, & c'étoit celui d'être condamné à voir cette troupe de Sauvages couper en morceaux le Corps de mon Epouse, & s'en faire un Festin.

Etes vous à présent surpris, Messieurs, que j'aye la Vie en horreur? N'êtes vous pas plutôt étonnés, que j'aye pu survivre à une scène si barbare? Vous me demanderez sans doute, pourquoi je n'ai pas été la première Victime de l'Inhumanité de ces Sauvages? Mais ils en vouloient si peu à ma Vie, que, dès que leur férocité eut été assouvie sur mon Epouse, ils prirent promptement la fuite, & me laissèrent sur cette même montagne où j'avois été conduit. Il n'y avoit pas deux heures qu'ils m'avoient quitté, que le Commandant du Fort, où j'étois Lieutenant, parut à la tête de cent Hommes  
ar-



armés. Après avoir employé une partie de la nuit à poursuivre les Sauvages, je fus trouvé au pied d'un arbre, ne conservant, ni connoissance, ni sentimens. On me composa un Brancard de quelques branches, & je fus dans cet état transporté dans ma Maison. Les secours, ou officieux, ou barbares, (car, sçais-je de quel nom je dois les appeller?) que l'on me prêta, purent bien me faire reprendre l'usage des Sens; mais j'avois perdu celui de la Raison: je devins même furieux au point, que mille-fois je me serois arraché la Vie, si des Amis trop officieux n'eussent pris soin de la conservation de mes jours. Durant plus de deux mois je fus gardé à vûë dans une Chambre, où je fus renfermé: &, que de tentatives ne fis-je pas, que de ruses, que d'artifices n'imaginai-je pas, pour m'échapper des bras, ou pour surprendre la vigilance de ceux qui me gardoient. L'Image de l'adorable Eléonore, sans cesse présente à mon esprit, sembloit me reprocher, de ce que je ne m'étois pas encor percé le sein de désespoir. Combien de fois ne me plaignis-je pas, de ce qu'on m'avoit  
mis

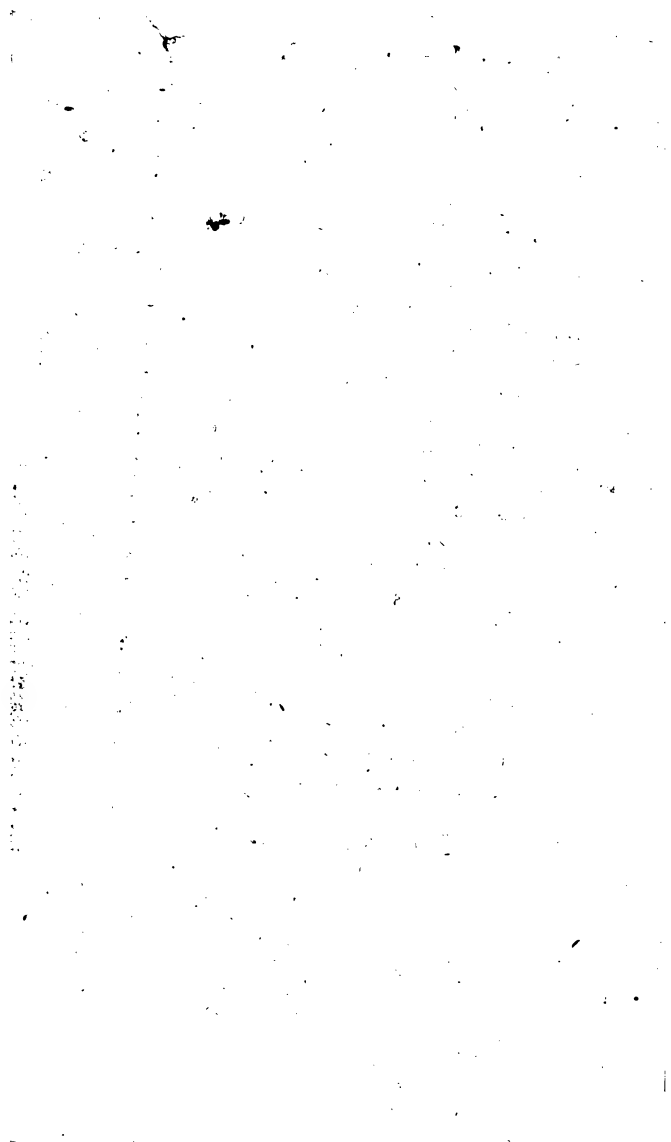
mis hors d'état de pouvoir assouvir sur moi-même la fureur qui me transportoit. La liberté ne me fut rendue que lorsque j'eus promis à mes Amis, que je consentois à conserver la Vie. Mais je leur déclarai en même-tems, que mon dessein étoit de m'éloigner pour toujours des funestes lieux, qui me rappelleroient à chaqu'instant la barbare Aventure, que je viens de raconter.

Vous serez sans doute surpris, Messieurs, ajouta le Chevalier, que des Sauvages ayent pû pousser si loin l'Inhumanité; eux sur tout, qui n'étoient point Antropophages; mais ce fut là un effet de leur cruelle vengeance. Quelques Anglois armés, s'étant approché de leur habitation, se saisirent de trois ou quatre Sauvageſſes: &, après avoir assouvi sur elles leurs infames desirs, les égorgerent inhumainement. Leurs Maris résolurent de ne pas laisser une pareille barbarie impunie, & l'infortunée Eléonore fut l'innocente Victime de leur féroce vengeance. Voilà, Messieurs, le triste récit que j'avois à vous faire, jugez à présent, si je puis espérer, que le tems serve à calmer ma douleur, & si la Vie peut  
cesser

cesser de m'être odieuse. Je ne retourne dans ma Patrie, que pour m'ensevelir dans quelque Caverne profonde, où j'attendrai avec impatience, que la Parque cruelle tranche le fil de mes malheureux jours.

Le Chevalier ne put achever sa Narration, sans repandre de nouvelles larmes. Si nous ne pumes le consoler, du moins réussîmes nous à l'engager de souffrir, que nous lui fissions Compagnie, & par là nous empêchâmes, qu'il ne se livrât trop à sa douleur. La rencontre de ce Vaisseau Corsaire, qui nous attaqua, fut l'unique accident fâcheux qui nous arriva durant notre Navigation. Nous arrivâmes peu de jours après à Londres, d'où nous devions nous rendre en Hollande, & de là passer dans les principales Cours de l'Allemagne. Ce sont là les Voyages, dont-il me reste à faire le récit dans le troisième Volume de ces Memoires.

*Fin du Tome II.*



L E  
N O U V E A U  
TELEMAQUE,  
O U  
VOYAGES ET AVANTURES  
D U  
COMTE DE . . . ET DE SON FILS.

A V E C

*Des Notes Historiques, Géographiques  
& Critiques.*

P A R L'A U T H E U R

D E S

MEMOIRES D'UNE DAME DE QUALITE'  
T O M E T R O I S I E M E.



A L A H A T E,  
Chez PIERRE VAN CLEEF,  
M. D C C. X L I





# LE NOUVEAU TELEMAQUE,

O U

VOYAGES ET AVANTURES

D U

COMTE DE . . . . ET DE SON FILS.

DES différentes Descriptions,  
que j'avois lûes, m'avoient  
donné des bords de la Ta-  
mise la plus haute idée; mais,  
qu'elle étoit bien inférieure à celle que  
j'allois devoir au rapport de mes yeux.  
De quelque côté, en effet, que je por-  
tasse mes regards, je découvrois une  
prodigieuse variété d'objets, tous ca-  
pables de fixer mon attention. C'est  
une multitude innombrable de Bateaux,  
de Barques & de Vaisseaux, qui mon-  
tent ou descendent, suivant le cours de  
la Marée, & dont la Riviere est

*Tome III.*

A

con-

continuellement couverte. Si je portois la vûe au de là de ses bords, j'étois enchanté de voir repandu dans les Plaines & sur le penchant des Collines un nombre infini de superbes Edifices, de Maisons magnifiques, de Jardins, ornés de tout ce que l'Art & la Nature peuvent former de plus beau: joignez à cela une multitude étonnante de Villages, de Bourgs & de Villes, bien peuplés & bien bâtis, & qui sont semés de toute part. La vûe de tant d'objets différens m'avoit dérobé hors de moi-même, & j'arrivois au pied de la Tour de Londres (1), sans presque m'être

(1) Quelques Historiens ont écrit, que Londres étoit l'Ouvrage des Romains, qui suivirent Brutus; mais presque tous conviennent, qu'elle a été fondée par les Bretons. L'Empereur Constantin fit construire les Murailles, & Guillaume le Conquérant fit bâtir le Château, qu'on nomme vulgairement la Tour. On y garde les Pierres & les Ornaments les plus précieux de la Couronne, les Régîtres des Tribunaux de Westminster, & les Prisonniers d'Etat. Mais rien n'en marque tant l'importance que la Couronne, qu'ont les Rois d'Angleterre, d'en prendre possession à leur avènement à la Couronne, afin de s'assurer de la Ville dans ce premier acte de Souveraineté.



m'être apperçu de la longueur du Chemin, que j'avois fait pour y parvenir. Nous nous fîmes transporter, nous & nos Equipages, dans le quartier le plus agréable & le plus voisin de la Cour. Les Ruës, que j'eus à traverser, me firent regretter les bords enchantés de la Tamise. Quoique larges & assez bien percées, elles sont si sales & si mal-pavées, qu'il ne seroit pas possible d'y marcher, sans un passage, qui est menagé des deux côtés pour les gens de pied. Les Maisons ne me donnerent pas de Londres une meilleure idée que ses Ruës. Outre qu'il y en a peu de bien élevées, elles sont presque toutes bâties de briques, & sans aucun ornement d'Architecture: joignez à cela, qu'elles sont affreusement noircies, par une continuëlle & épaisse fumée de Charbon de Terre; mais c'est là le fleau de Londres.

Nous primes quelques jours de repos avant que d'en visiter les Curiosités: nous ne voulûmes même les parcourir, que lorsque nous aurions fait une visite à Monsieur de Chavigni, notre Ambassadeur. Nous eumes à nous louer infiniment des politesses, dont-il

nous accabla. Il nous dit, qu'un Messager d'Etat, qui venoit d'arriver de Hanovre, avoit apporté la Nouvelle du prochain retour du Roi, & que l'Amiral Walton avoit reçu ordre d'accompagner, avec six Vaisseaux de Guerre, les Jachts, qui étoient prêts pour aller attendre Sa Majesté sur la Meuse. Il nous salut attendre son retour, pour avoir l'honneur de lui présenter nos respects. Ce fut le 6. du mois de Novembre que Sa Majesté arriva à Londres: elle n'y fit que passer, pour aller à Kensington, & fut saluée d'une décharge générale du Canon de la Tour & du Parc. La Cour revint peu de jours après à St. James. Le Prince de Modene étoit arrivé ici le 28. du mois d'Octobre. On disoit, que le motif de son Voyage étoit, d'engager Sa Majesté à s'intéresser auprès des Puissances alliées, pour que le Duc son Pere fut rétabli dans la jouissance de ses Domaines, qui avoient été séquestrés.

On lui avoit fait meubler magnifiquement, dans la Ruë St. James, une belle Maison pour le recevoir. Le Comte de Grantham, Grand-Chambellan de la Maison de la Reine, alla le soir,

soir, de la part de Sa Majesté, complimenter ce Prince sur son heureuse arrivée, & le 25. ce Prince envoya un de ses Gentilshommes, donner avis de sa venue à la Reine, de même qu'à la Famille Royale, & sçavoir quand il pourroit en avoir Audience. Sa Majesté la fixa au jour suivant, à une heure après midi. Le Prince, s'étant rendu le 30. à Kensington, fut introduit à l'Audience, & s'entretint avec la Reine jusqu'à deux heures, qu'elle alla à la Chapelle Royale. Le Prince de Modene fut en suite conduit chez le Prince de Galles, chez le Duc de Cumberland, & chez les Princesses, aux quels il fit visite dans leurs Appartemens. A cinq heures du soir ce Prince retourna dîner chez lui, & à sept heures il vint faire une visite à la Comtesse de Montijo, Epouse de l'Ambassadeur d'Espagne. Dès que le Roi fut de retour de Hanovre, le Prince de Modene fut introduit auprès de Sa Majesté par le Duc de Richemont, & en a eu depuis plusieurs Audiences très gracieuses. Dans la dernière leurs Majestez lui firent présent de leurs Portraits, enrichis de Diamans.

Ce fut le même jour, que la Cour revint de Kensington à St. James, que notre Ambassadeur nous fit la grace de nous présenter à Sa Majesté. Elle nous fit l'honneur de s'entretenir un quart d'heure avec nous, & nous donna mille marques de bonté. Nous fumes le lendemain admis à l'Audience de la Reine, & à celles des Princesses, de qui nous ne regumes pas moins de Civilité.

On commençoit à parler alors à la Cour du prochain Mariage de Son Altesse Royale le Prince de Galles, avec la Princesse Auguste (1) de Saxe Gotha: &, quoique le Roi ne dut le déclarer que lorsqu'il en feroit part au Parlement, on travailloit cependant aux préparatifs de ce Mariage, en réparant les Appartemens, que leurs Altessees Royales occuperont.

Je ne me piquerai pas d'une grande exacti-

(1) Elle est Fille de Frederic, Duc de Saxe Gotha, & de Magdelaine Auguste d'Anhalt Zerbst, & la seconde Soeur du Duc regnant. Le Duc Frederic eut seize Enfans, dont il reste encor sept Filles & deux Fils. La Princesse Auguste est née le 29 Novembre 1719.

exactitude dans la Description que je vais faire des Curiosités de Londres : je ne m'attacherai même à parler que de celles qui m'ont paruës les plus dignes de mon attention. Je commence par la fameuse Eglise de Saint Paul, qui n'a dans toute l'Europe que l'Eglise de Saint Pierre de Rome, à qui elle cede en magnificence & en grandeur. Elle fut commencée après le grand Incendie de Londres, sous le Regne de Charles II., & elle n'a été achevée que sous le Regne de la Reine Anne. Cette Eglise est précédée d'une Place assez petite, qui est entourrée d'une grille de fer. Sur la droite de cette grille est placée la Statuë de la Reine Anne, qui est représentée de bout, en grandeur naturelle, revêtuë de ses Ornemens Royaux, le Sceptre dans une main & le Globe dans l'autre. Pour pouvoir juger de la grandeur de Londres, je montai sur le Dome de cette Eglise, d'où l'on découvre presque toute l'étendue de la Ville. Sa longueur me paroît excéder celle de Paris ; mais, outre qu'elle est très étroite & fort resserrée dans bien des endroits, je dois ajouter, que, les Maisons étant peu éle-

vées, l'on doit conclurre, que Londres n'est ni aussi grand ni aussi peuplé que Paris.

La seconde Eglise, que je visitai, fut celle de Westminster. C'est là que sont sacrés & inhumés les Rois d'Angleterre. On y voit les tombeaux de plusieurs ; mais aucun ne me parut digne d'une particulière attention. C'est dans cette Eglise, où l'on montre le Fauteuil de Saint Edouard, sur lequel on fait asseoir les Rois le jour de leur Sacre. On me fit voir une Armoire, dans laquelle on conserve une Statuë en Cire du Général Monek, qui rétablit Charles II. sur le Trône de ses Peres, après la mort de Cromwel. Je vis aussi une autre Statuë en Cire, qui représente Charles II. en grandeur naturelle, revêtu de ses Habits de Chevalier de la Jarretiere, & celle de la Duchesse de Richemont, dans ses Habits de Duchesse.

Je vis, en parcourant les principaux quartiers de la Ville, différentes Places ; mais qui ne valent assurément pas celles de Paris. Elles sont presque toutes ornées de Jardins, entourrées de grilles de fer, ce qui les rend assez semblables

blables à des Cimetieres. La rareté du Pavé est cause de cette difformité; joignez à cela, que les Maisons des Seigneurs, qui servent d'ornemens à ces Places, n'ont rien qui égale la magnificence & la beauté des Hôtels de Paris. Le Palais de St. James, où le Roi fait son séjour ordinaire, n'a rien qui reponde à la Majesté du Prince qui l'habite, & l'on peut dire, que le Roi d'Angleterre est un des Princes de l'Europe des plus mal logés. Ce Palais n'est séparé de Whitehal (1) que par le Parc, qui est à Londres ce que les Thuilleries sont à Paris. Cette magnifique Promenade n'a d'ornemens que ceux que lui donne la Nature. Charles II., qui vouloit l'embellir fit venir  
le

(1) C'étoit autrefois un Palais magnifique, où les Rois d'Angleterre faisoient leur séjour. Il fut reduit en cendre sous le regne de Guillaume III. Il n'est resté de tout ce Palais qu'un grand Pavillon, d'une très belle Architecture. Il servoit autrefois de Salle de Festin; mais c'est aujourd'hui une Chapelle. Ce fut à Whitehal que l'infortuné Charles I. eut la tête tranchée. On voit encor la fenêtre, par où sortit ce Prince, pour passer sur l'Echaffaut, qui étoit dressé vis à vis.

le célèbre le Peautre, qui a donné le dessein du Parc de Versailles ; mais, après avoir bien considéré celui de St. James, il conseilla au Roi de le laisser tel qu'il étoit, l'assurant, qu'il ne pouvoit rien faire de mieux. Toute sa beauté consiste en plusieurs Allées d'arbres, qui sont partagées par un long & large Canal.

Je vis dans l'Octogone, que le Prince de Galles a fait bâtir dans son Jardin du Parc, deux Bustes, que ce Prince a fait faire par un habile Maître. L'un est celui du célèbre Roi Alfred, & l'autre celui du fameux Prince de Galles Edouard, surnommé le noir<sup>(2)</sup>.

Entre les belles Maisons, qui communiquent au Parc, les Hôtels de Marlbourog

(2) Ce nom lui fut donné, par ce qu'il portoit toujours des Armes noires. Son Pere, Edouard III. l'envoya en Guyenne en 1356., pour faire la Guerre à Jean, Roi de France. Il se jeta dans le Languedoc avec un Camp volant, & s'empara de Carcassone & de Narbonne. Il partit en suite de Bourdeaux avec douze mille Hommes, traversa le Perigord & le Limousin jusqu'à Bourges, où, ayant appris que le Roi Jean avançoit avec soixante mille Hommes, il tâcha de regagner la Guyenne avec



boroug & de Buchingham sont les plus considérables. Le premier est très richement meublé, & renferme des Tableaux d'un très grand prix, & d'une rare beauté. Il est occupé par la Veuve du fameux Duc de Marlborough. Cette Dame vient de faire achever une Statue pedestre de la feuë Reine Anne, pour l'ériger dans la Cour de l'Hôpital, qu'elle a fondé pour l'entretien de soixante Officiers, qui avoient servi sous les ordres du feu Duc son Epoux: &, comme la plupart de ces Officiers, ou sont morts, ou ont de l'Emploi au service du Roi, la Duchesse a promis de recevoir dans cet Hôpital, qu'elle a fait considérablement augmenter, plusieurs pauvres Familles. Je visitai cet Hôpital, qui me parut digne

avec sa petite Armée; mais le Roi l'atteignit à Maupertuis, où il fut obligé de se retrancher dans les Vignes. Il y fut attaqué, mais il se défendit avec tant de valeur, qu'il mit en fuite l'Armée du Roi, après lui avoir tué six mille Hommes; fit le Roi Prisonnier, son 4me. Fils Philippe, le Duc de Bourbon, le Duc d'Athene, le Maréchal de Neble, & cinquante autres Grands Seigneurs avec huit-cent Gentilshommes, qu'il conduisit à Bourdeaux, & de là en Angleterre.

digne de la magnificence de celle qui l'a fait construire.

J'omets bien d'autres Curiosités , que l'on me fit remarquer dans les différens quartiers que je parcourus. Celle qui me frappa le plus, fut une Colonne, haute de quatre-cent pieds, & qui me parut surpasser de beaucoup la célèbre Colonne de Trajan. Elle est d'Ordre Dorique & canelée; on a menagé en dedans un Escalier, qui conduit à une Plate-Forme, d'où l'on découvre toute l'étenduë de Londres, & une prodigieuse variété d'objets, qui forment le point de vûë le plus agréable & le plus diversifié. Ce superbe Monument mériteroit un autre Emplacement: il est élevé dans un coin assez resserré, qui est précisément l'endroit où commença l'effroyable Incendie, arrivé peu de tems après le retablissement de Charles II., & qui réduisit presque toute la Ville en cendre.

C'est près de ce Monument qu'est la Bourse, ou le Change. Sa principale façade est magnifique. L'intérieur forme une grande Cour, entourée de Portiques. L'on voit au dessus des Arcades les Statuës des Rois & des  
Rei-

Reines d'Angleterre , posées dans des Niches. Au milieu de la Cour est celle de Charles II. , sous le regne du quel cet Edifice a été construit ; mais elle ne vaut pas celle de Charles I. Cromwel , qui n'avoit pas respecté le sang de son Roi , ne jugea pas à propos d'en conserver la Statue : il la fit abattre & la fit mettre en vente. Un Fondeur , zélé Royaliste , l'acheta , sous prétexte de la vouloir fondre ; mais , aussi-tôt qu'il l'eut fait transporter chez lui , il la fit enterrer. Elle resta en cet état jusqu'à ce que Charles II. fut rétabli sur le Trône. Il en fit alors présent à ce Prince , qui la fit élever sur un Piedestal de Marbre blanc , & la fit placer au milieu du Marché au Foin , près de Whitehal.

Mais , je craindrois de devenir ennuyeux , si j'entrois dans un plus long détail de ce que Londres m'offrit de curieux ; je vais parler des plaisirs que l'on y goûte. Les Promenades , les Bals , les Spectacles , les Combats , sont les principaux Divertissemens des Anglois. Mais je ne sçais , si un Seigneur François pourroit s'accoutumer , à se voir confondu parmi la plus vile Po-

Populace: & c'est en cela particulièrement que consiste la Liberté Anglicane.

Le Peuple affecte en toute occasion de se montrer indépendant des Grands, & les Grands, loin de reprimer cette Insolence, qui est souvent poussée à l'excès, semblent prendre plaisir à se confondre avec les Petits. Rien de plus ordinaire, que de voir, dans un Cabaret ou un Caffé, assis à une même Table des Milords & des Artisans, qui s'entretiennent familièrement des Nouvelles publiques, & des Affaires du Gouvernement. Il en est de même dans les Promenades, dans les Bals, & dans les Spectacles. Un vil Crocheur s'y trouvera à côté d'un Grand Seigneur, & lui parlera comme à son égal: dans les Ruës mêmes, rancontrera-t-il un Mylord, il lui disputera hardiment le haut du Pavé: & s'il le cède, ce n'est qu'après en être venu aux mains avec son Adversaire, & après en avoir été terrassé à Coups de Poing.

Si c'est là un Privilège de la Liberté Anglicane, je ne sçais guères comment le concilier avec les Idées que nous avons de cette Subordination des Pe-

Petits à l'égard des Grands, & qui paroît être autant l'Ouvrage de la Nature que celui de la Providence. Le Gouvernement des Hollandois n'est sans doute pas moins libre que celui des Anglois, & d'où vient que l'on ne voit pas en Hollande le Peuple s'émanciper à de pareils excès d'Insolence? Mais chaque Nation à ses Coutumes, ses Maximes, & ses Regles de Conduite particuliere, & si ceux, qui les blament, en rechercheoient l'origine, peut-être se verroient ils forcés de les approuver. Je reviens aux Divertissemens des Anglois.

J'avois entendu parler avec éloge de leur Théâtre. J'aurois voulu être en état de décider, s'il étoit, ou inférieur, ou préférable, à celui de Paris; mais, quoique j'eusse la précaution de me faire expliquer en François la Pièce, qui devoit être représenté, cela cependant ne pouvoit suffire pour m'en faire juger parfaitement. Je conjecturai seulement par les gestes & les mouvemens des Acteurs, qui me parurent excellens, que la Pièce devoit être remplie de grands sentimens, propres à inspirer de la compassion & de la terreur,

&

& à émouvoir l'Ame par le ministère des plus fortes Passions : & je crois , que les Anglois , qui , par leur tempérament , aiment le sang dans leurs Jeux , & qui , par une Antipathie qui leur est naturelle , ne peuvent souffrir la domination & la dépendance , sont plus capables que nos Poètes François de se soutenir dans un grand sujet de Théâtre. Je pourrois ajouter , qu'ils servent le Peuple selon son goût , lorsqu'ils lui font voir des Rois humiliés & des grandes fortunes renversées : & , si l'on a à leur reprocher , qu'ils ignorent , ou qu'ils semblent négliger , ce qui s'appelle simplicité de sujet , & unité de tems & de lieu , la multitude d'heureuses idées & de sentimens sublimes , que leur fournit leur façon libre de penser , fait que l'on leur pardonne aisément de n'être pas toujours exacts Observateurs des règles de l'Art. Mais , à juger sans partialité , je pense , qu'ils sont autant inférieurs aux François pour la Comédie , qu'ils leurs sont supérieurs pour la Tragédie. Ils ne possèdent pas , comme nos Autheurs , l'Art de saisir & de faire sentir le ridicule des Caractères qu'ils représentent sur le  
Théa-

**Théâtre :** outre qu'ils ignorent ce tour agréable, cet enjouement, qui sçait soutenir la délicatesse d'un sujet, sans tomber dans la froideur, ni dans la bouffonnerie, cette raillerie fine, qui est la fleur du bel Esprit, & qui est le principal Talent que demande la Comédie.

Je fus plus content de l'Opéra, tant par rapport aux Acteurs, qui étoient les meilleures voix de l'Europe, que par rapport à l'Orchestre, qui ne pouvoit être ni meilleur ni plus nombreux. La Sale, qui contient les Loges, est presque ronde; tout le Monde est assis, même au Parterre, où il y a des bancs, qui forment un Amphithéâtre, mais peu élevé, & presque en Cercle, de façon, que tout le Monde se voit en face. Quoique les Assemblées, qui se trouvent à ces sortes de Spectacles, soient très nombreuses, elles le sont cependant moins que celles que l'on voit les jours de Bal au grand Théâtre de Hay-Market. On y compte ordinairement jusqu'à trois-mille Personnes. Chacun paye une Guinée; mais il est vrai, qu'on sert avec profusion toutes sortes de Vins, de Fruits, de Confi-

tures & de Rafranchissemens. Il y a plusieurs Sales magnifiques & superbement ornées, où l'on danse & où l'on joue. La Fête commence par un Concert, composé de tout ce qu'il y a de plus habiles Musiciens à Londres : ensuite viennent les Menuëts & les Contre-Danses, par où finit le Bal, qui dure jusqu'au lendemain matin. On ne va ordinairement que masqué dans ces Assemblées. J'y allai quelquefois avec Mylord Pemborn, avec qui j'avois formé Connoissance peu de jours après que je fus arrivé à Londres. Si je n'avois eu sa Compagnie, je ne sçais, si je ne me ferois pas embarqué dans une Intrigue amoureuse, qui auroit pû coûter cher à mon repos, & peut-être à mon honneur.

J'avois dansé avec une jeune Dame, qui, s'étant démasqué, me laissa voir un visage, qui n'étoit fait que pour charmer, & pour frapper d'admiration ceux qui le regardoient. Je ne pus cacher celle, dont je fus saisi ; mais je ne m'en tins pas à ces premiers sentimens. L'Amour ne tarda pas à se mêler de la partie. Je liai Conversation avec cette Dame, & je ne fus pas moins



moins charmé de sa douceur, de la politesse de son esprit, & de ses manières, que je l'étois de sa beauté. Je ne pus la quitter sans lui demander, qu'il me fut permis de lui aller présenter mes respects chez elle. Je lui proposai même de souffrir, que j'eusse l'honneur de l'accompagner. (L'on verra bientôt, si ces termes d'honneur & de respect étoient bien placés). Elle me répondit, qu'elle étoit venue au Bal avec quelques-unes de ses Amies, avec qui elle alloit remonter en Carrosse; mais qu'elle se feroit un plaisir de recevoir mes visites: &, pour me convaincre qu'elle me parloit sincèrement, elle me fit la grace de me donner son adresse. Cette précaution, qui ne m'annonçoit pas une Dame d'une grande distinction, mit quelque changement dans mes idées. Mylord Pemborn, qui m'avoit laissé le tems de faire ma Cour à cette jeune Inconnue, me rejoignit, dès qu'elle eut quitté le Bal. Eh bien, mon cher Marquis, me dit-il, en m'abordant avec un sourire malin, les affaires comment vont-elles? Vous avez poussé des soupirs, j'en suis sûr. Y a-t-on été sensible?

Oh, c'est là un bonheur, repris-je, qui ne peut être la récompense que de beaucoup d'affiduités & de soins, & c'est beaucoup que j'aye pû obtenir, que l'on m'ait promis, que les miens ne seront pas dédaignés. Eh bien, je veux, me répondit le Mylord, vous donner des espérances encor plus flatteuses: je connois la jeune beauté avec qui vous venez de vous entretenir, j'ose vous répondre, qu'elle opposera peu de résistance à vos désirs; mais il faut aussi que je vous prévienne, que ses faveurs me paroïtroient dangereuses de bien des façons. Oh, expliquez moi donc, comment, je vous prie, répartis-je; car je ne pourrois me persuader, que. . . . Eh, mon Dieu, écoutez moi seulement un moment, me repliqua le Mylord, en m'interrompant, je vais vous raconter en peu de mots l'Histoire de l'Avanturiere, dont je vous vois épris; ce sera à vous de décider en suite du parti que vous aurez à prendre. Ce titre d'Avanturiere, que j'ai donné à votre belle Infante, ajouta-t-il, vous surprend peut-être un peu; mais vous aller juger, si elle le mérite.

Il n'y a que trois ans qu'elle est à Londres, & elle a déjà eu trois Amans, dont elle a, ou causé ou occasionné la mort. Miss Farnix, (c'est le nom de de cette Fille) est née à Topsham, où elle a été élevée jusqu'à l'âge de quinze ans. Son Pere, qui étoit Officier de Vaisseau, ayant été tué, elle vint à Londres avec sa Mere, qui n'avoit d'autre ressource que celle, qu'elle pouvoit espérer de l'usage, que la jeune Farnix feroit de ses Charmes. Le premier essai qu'elle en fit, fut sur le Chevalier Burthen. Il s'éprit pour elle d'une si violente Passion, qu'il résolut, quelque prix qu'il lui en dut coûter, de la satisfaire. Quoiqu'il fut très mal partagé du côté de la fortune, il ne laissa pas cependant de promettre à sa jeune Maitresse un sort, qu'il ne pouvoit lui faire sans s'incommoder considérablement. Il s'engagea à lui faire meubler une Maison proprement, & à lui entretenir un Equipage. Ses offres furent acceptées; mais il n'en fut pas pour cela heureux. L'intéressée Farnix mit ses faveurs à un prix, que le Chevalier ne pouvoit donner. Il eut beau se désespérer de cette dureté: il se

plaignit, il soupira, & ses plaintes & ses soupirs ne furent point écoutés. Tout ce qu'il put obtenir de sa Maîtresse, c'est qu'elle voulut bien consentir à l'épouser; mais, bien entendu, qu'il ne s'agiroit pas d'un Mariage clandestin. Quelqu'audacieuse que fut une pareille proposition, (car le Chevalier étoit d'une Famille distinguée) il n'en parut pas cependant allarmé: &, ne prenant Conseil que de son amour, il promit de solliciter le Consentement de Mylord Cardok, son Oncle, de qui il dépendoit, & dont-il se promettoit d'être héritier. Il lui fit un Portrait si charmant de sa Maîtresse, que le vieux Mylord, qui étoit peut-être de toute l'Angleterre le Seigneur le plus voluptueux, ne put résister à la tentation qu'il eut de voir la jeune Farnix, & peut-être sur le simple Portrait, qu'on venoit de lui faire, se proposa-t-il de devenir le Rival de son Neveu. Quoiqu'il en soit, il ne put voir celle, qui avoit captivé la tendresse du Chevalier, sans convenir & sans éprouver, que l'indifférence du Cœur le plus insensible ne pouvoit tenir à la vûe de tant de Charmes. Mais, plus la belle Farnix  
lui

lui parut aimable, moins il se sentit disposé à se prêter aux desirs du passionné Chevalier : il ne songea même qu'à lui enlever sa Conquête , c'est-à-dire , que ce vieux voluptueux se détermina à se donner pour Maitresse celle , que son Neveu lui demandoit pour Epouse ; ainsi , lorsque celui-ci lui fit de nouvelles instances , pour obtenir son aveu , il lui répondit , que l'intérêt de sa fortune demandoit , qu'il fit un autre choix ; qu'il ne pouvoit nier , que la jeune Farnix ne méritât d'être tendrement aimée ; mais que ce seroit faire une folie que de songer à l'épouser ; que sa Pauvreté , & plus encor l'obscurité de sa Naissance , ne permettoient pas , que l'on eut pour elle d'autres sentimens que ceux qu'un amour d'Amusement inspire. Je laisse à penser , quelle dut être la désolation du malheureux Chevalier. Il connoissoit trop l'inflexible Caractere de son vieux Parent , pour oser se promettre de pouvoir le fléchir par ses prieres : & ce qui augmentoit son désespoir , c'est que sa Maitresse ne paroissoit pas disposée à rien relacher de ses prétentions. Elle consentoit bien à le ren-

dre heureux ; mais ce n'étoit qu'à condition , qu'elle lui seroit unie par des liens solennels & indissolubles. Il le sera cependant , sans avoir été obligé de lui engager sa foi ; mais que son bonheur lui sera vendu cherement.

Je vous ai dit , que le vieux Lord étoit entierement livré à ses plaisirs , & qu'il faisoit son bonheur des attrails de la volupté. Il n'avoit pû voir la Maitresse du Chevalier , sans en devenir éperdûment amoureux. Les Revenus immenses , dont-il jouïssoit , le mettoient en état de faire des propositions si avantageuses , qu'elles ne pouvoient manquer d'être favorablement écoutées. La jeune Farnix , qui ne se conduisoit que par les vûes de sa Mere , dont l'humeur étoit très intéressée , fut charmée des offres que lui fit l'Oncle du Chevalier. Il lui promit non seulement de lui fournir abondamment toutes les douceurs & les commodités d'une Vie molle & délicieuse ; mais il s'engagea à lui assurer un fonds , dont les Revenus seroient plus que suffisans pour lui procurer une subsistance honnête pour toute sa Vie. Elle ne crut pas devoir laisser échapper une occasion  
si

si favorable, & qui la mettoit pour toujours à couvert des misères de l'Indigence; mais, si elle étoit sensible à la voix de l'intérêt, elle n'étoit pas sourde à celle de l'amour. Le plaisir des Sens avoit pour elle un attrait particulier, & ce goût, qu'elle avoit pour la volupté, auroit-il trouvé son Compte dans le marché qu'elle alloit conclure avec le vieux Lord? Pour concilier les intérêts de sa fortune avec sa Passion pour le plaisir, elle destina l'Oncle à payer les faveurs qu'elle vouloit prodiguer au Neveu. Elle instruisit le Chevalier de ses intentions. Il ne faut pas demander, avec quel transport de joye il les apprit. Mais il s'agissoit d'empêcher, que le vieux Lord n'eut quelque soupçon de ce second Traité; car il n'auroit pas sans doute été d'humeur d'en souffrir l'exécution; aussi, pour ne laisser aucun sujet de défiance à son humeur jalouse, il fut réglé, que le Chevalier affecteroit de marquer autant d'indifférence, qu'il avoit témoigné d'amour pour la belle Farnix; que ce ne seroit même plus que secrètement, qu'il auroit le plaisir de la voir. Ce tendre Commerce dura plusieurs mois,

sans que rien en troublât les douceurs. Mylord Cardok se croyoit le plus heureux de tous les Hommes, & étoit bien éloigné de penser, qu'il partageât son bonheur avec son jeune Parent. Chaque jour étoit marqué par de nouveaux & riches Présens, qu'il faisoit à son aimable Maitresse, qui de son côté s'empressoit à se montrer toujours plus complaisante. C'étoient à la vérité des violences qu'il lui en coutoit; mais les secrettes & amoureuses visites du passionné Chevalier la dédommageoient de la contrainte, où l'assujettissoit l'amour dégoutant & importun du vieux Lord. L'idée, qu'il avoit de la fidélité de sa Maitresse, le rendoit heureux; pourquoï fut-il détrompé d'une erreur qui faisoit son bonheur? Mais des rapports indiscrets le plongerent dans le plus cruel de tous les malheurs. Un de ses Domestiques l'avertit, qu'il avoit vu un Cavalier entrer furtivement dans l'Appartement de la Farnix; qu'il en avoit lui-même ouvert la Porte, & qu'il l'avoit en suite fermé sur lui; qu'il n'avoit pû distinguer les traits du visage de ce Cavalier; mais que l'on pouvoit juger par l'air familier, dont il étoit entré,



tré, qu'il étoit vû de bon œil par la jeune Personne qu'il alloit voir.

Il n'en faisoit pas tant pour exciter la jalousie du vieux Lord. Il donna ordre à celui, qui lui avoit fait ce funeste rapport, de se tenir aux aguets, pour sçavoir, si le même Inconnu reparaîtroit une seconde-fois. Celui-ci ne s'acquitta que trop exactement de la Commission, dont il venoit d'être chargé: il conjectura, que le Cavalier, dont il vouloit épier les démarches, se montreroit à peu près à la même heure qu'il avoit paru la première-fois. Il l'attendit, en se tenant caché dans un endroit, où il ne pouvoit être apperçû. Son Impatience n'eut pas long-tems à languir. Le malheureux Inconnu se rend, où son fatal amour l'appelloit: il ne fut pas plutôt entré, que le Valet de Mylord Cardok se hâta de venir faire part à son Maître de cette nouvelle découverte. Il ne put entendre ce second-rapport sans frémir de rage. Ne consultant que sa jalouse fureur, il s'arme de deux Pistolets de poche, & court chez son infidelle Maitresse, dans le dessein de la surprendre avec son Amant, & de les immoler tous deux à sa

sa vengeance. Pour en assurer le succès, il se rendit à pied chez la Farnix, ne s'étant fait suivre que d'un seul Domestique. Il défendit à celui, qui se présenta à la Porte, d'avertir sa Maîtresse de son arrivée. S'attendoit-elle à la cruelle scène, qui alloit se passer ? Le Cavalier, dont elle recevoit les visites nocturnes, l'accabloit des plus vives Carresses, dans le même moment que le vieux Lord entroit dans la Chambre où elle étoit. Le Spectacle désespérant, qui s'offre à ses yeux, ne lui permet pas de se donner le tems de connoître son Rival : il l'eut à peine aperçu, qu'il lui lachât un coup de Pistolet dans la tête : &, tirant en suite son Epée, il alloit la plonger dans le sein de la malheureuse Farnix, lorsqu'il fut retenu par les cris qu'elle poussa. Ah ! cruel, lui dit-elle, que venez vous de faire ! C'est votre Neveu ! C'est le cher Chevalier, à qui vous venez d'ôter la Vie. Ces paroles dérobent l'infortuné Lord hors de lui même ; les Armes lui tombent des mains, il recule quelques pas. Le Chevalier, s'écrie-t-il ! Le Chevalier ! Quoi ! se pourroit-il faire que j'eusse été son Meurtrier !

L'hor-

L'horreur, dont il est saisi, fait qu'il craint de s'approcher de celui qu'il venoit de sacrifier à sa vengeance. Après avoir demeuré quelques momens en suspens, il avance enfin d'un pas tremblant vers le Cadavre du malheureux Chevalier. Je n'essayerai point d'exprimer ce que devint le désolé Lord à la vûe d'un si triste objet. C'est son Neveu: il ne peut le méconnoître, & ce Neveu, qu'il chérissoit tendrement, il le trouve sans sentiment & sans vie, & c'est lui qui vient de la lui arracher. Cette désespérante pensée lui remet les Armes en main; il veut se jetter sur la Farnix; mais par la fuite elle se dérobe à sa fureur.

Tournant sa rage contre lui-même, il se seroit arraché la Vie, s'il n'en avoit été empêché par quelques Domestiques, qui retinrent son bras, lorsqu'il se dispoit à se passer son Epée au travers du Corps. Plusieurs heures se passèrent; avant que son désespoir lui permit de faire attention, que l'intérêt de sa sûreté demandoit, qu'il prit des mesures, pour que la cruelle scène, qui venoit de se passer, demeurât secrète. Il falloit empêcher, que la mort  
du

du malheureux Chevalier ne vint à s'ébruiter : il n'y avoit pour cela d'autre parti à prendre que celui de l'inhumer secrètement, & ce fut là le parti que l'on prit. L'infortuné Lord suivit de près son Neveu au tombeau. Il ne fut pas plutôt rentré dans son Hôtel, que l'on fut obligé de le mettre au Lit : une fièvre violente, qui le saisit, & qui fut une suite de l'excessive douleur, à laquelle il se livra, l'emporta au bout de quelques jours.

Telle fut la fin funeste des deux premiers Amans de la Farnix. Un troisième, qui peu de tems après parut sur les rangs, n'eut pas un sort moins malheureux. Ce fut le Comte de Resbis. Il n'y avoit que deux ans qu'il avoit épousé une des plus belles Dames de l'Angleterre, lorsqu'il s'éprit pour la Farnix de la plus violente Passion. Il n'eut pas à soupirer long-tems ; il lui suffisoit, pour être heureux, de conclurre avec sa Maitresse un marché, à peu près semblable à celui qu'elle avoit fait avec le vieux Lord ; mais, bien entendu, qu'elle promit au Comte, que seul il auroit toutes ses faveurs : &, pour ôter à son nouvel Amant tout sujet

jet de soupçon, elle s'engagea à souffrir, qu'il mit auprès d'elle des Femmes, qui fussent chargées d'éclairer toutes ses actions. L'œil d'une Surveillante ne pouvoit lui être incommode, par ce qu'elle prévoyoit, qu'elle n'auroit point de violence à se faire, pour donner toute sa tendresse au Comte, qui étoit de la figure la plus aimable du Monde; aussi se piqua-t-elle de lui être fidèlement attachée, & ce fut cette même fidélité, qu'elle poussa trop loin, qui occasionna la perte de son Amant.

Voilà, sans doute, qui vous surprendra, me dit Mylord Pemborn; mais faites moi la grace de m'entendre, & je vais vous développer ce mystère. Je vous ai dit, que le Comte avoit une jeune Epouse très aimable, & dont il étoit éperdûment aimée. Elle ne fut pas long-tems sans s'apercevoir, que son volage Epoux portoit ailleurs un amour, qu'il ne devoit qu'à elle seule, & qu'elle méritoit véritablement tout entier. Elle fit épier ses allures, & elle apprit, que la Farnix étoit la Rivale chérie, qui lui étoit préférée. Ne prenant Conseil que de sa jalousie, elle court chez la Maitresse de son

son Epoux. Elle ne se contenta pas, de l'accabler de reproches ; mais elle lui dit, qu'elle auroit assez de Crédit pour la faire enfermer, si dans moins de huit jours elle ne sortoit de Londres. La Farnix ne se laissa point intimider par ces menaces, par ce qu'elle étoit assurée, que le Comte sçauroit bien en empêcher l'effet, & elle ne se trompa pas dans ses espérances. Elle n'eut pas effectivement plutôt instruit son Amant de l'entretien qu'elle avoit eu avec la Comtesse, que celui-ci, écumant de Colère, vint trouver son Epouse. Après lui avoir témoigné, combien il étoit irrité des Nouvelles qu'il venoit d'apprendre, il lui déclara, que l'unique moyen, qu'elle avoit de l'appaiser, étoit, de ne le point gêner dans ses Inclinations, & que, s'il lui arrivoit de se porter à quelque coup d'éclat, il sçauroit lui faire payer cherement les fautes, que lui auroit fait commettre sa jalousie.

L'infortunée Comtesse, qui avoit pour son Epoux un fonds de tendresse extrême, employa inutilement le secours des plus touchantes Carresses. Ses soupirs, ses larmes, rien ne put rap-

rappeller le Comte à son Devoir. Sa Passion même pour sa Maitresse s'accrut au point, qu'il commença à n'avoir de Commerce avec son Epouse que celui qu'une nécessité indispensable exigeoit. Désespérée d'un si injuste refroidissement, elle ne dédaigna pas de s'abaisser aux prières les plus humbles auprès de sa Rivale. Dans une visite, qu'elle lui fit, elle lui promit les récompenses les plus considérables, si elle vouloit ne plus se prêter aux désirs du Comte; mais une pareille proposition ne fut pas du goût de la Farnix. La Comtesse lui en fit une autre, dont elle ne s'accommoda pas mieux. Quelle grace cependant plus juste & plus facile à accorder, que celle qu'on lui demandoit. Vous pouvez me rendre heureuse, lui dit la Comtesse, & je vous récompenserai libéralement du bonheur que vous pouvez me procurer : souffrez seulement, que je tiende durant une nuit la place que vous occupez, & pour que vous n'ayez pas à craindre, que la Passion du Comte se rallentisse, je vous promets, qu'il ne sçaura rien de la supercherie, que nous lui aurons faite; car je

*Tome III.* C *premier*

prendrai tant de soin de contrefaire votre voix, que je ne doute pas, que mon Epoux ne s'y méprenne: &, lorsqu'il sera plongé dans un sommeil profond, vous reviendrez occuper la place que vous m'aurez cédé. Eh, non, Madame, lui repondit la Farnix, je ne consentirai point, que par cet artifice vous vous exposiez à vous brouiller irréconciliablement avec Monsieur le Comte: tout ce que je puis vous promettre, c'est que je n'oublierai rien pour le rendre à vos vœux, & j'ose vous repondre, que ce sera avec plaisir que je me verrai délivré de ses affiduités. Vous ne me ferez pas cependant croire, lui repartit la Comtesse, qu'elles vous importunent; car je ne crois pas, que rien vous oblige à les souffrir; mais, si vous me refusez la grace que je vous demande, ajouta-t-elle, promettez moi du moins, que le Comte ne sera pas instruit, que je vous en ai prié inutilement: & ce fut là cependant la premiere chose que la Farnix lui apprit, dès qu'il la vint voir. Une pareille preuve de tendresse n'auroit elle pas dû amollir le Cœur du Comte. Mais, enforcé par sa Passion, il étoit



vênu sourd à la voix du Devoir. La tendre & malheureuse Comtesse imagina, pour le rappeler à elle, d'autres artifices, qui ne lui réussirent pas mieux.

Il y avoit à Londres une jeune Personne, appelée Cécile, dont la beauté n'étoit pas inférieure à celle de la Farnix; mais, aux Charms les plus touchans, elle joignoit un air de douceur & de modestie, qui leur prêtoit un nouvel éclat. La Comtesse la demanda à ses Parens, pour lui faire Compagnie, & leur promit qu'elle prendroit soin de sa fortune. Des offres si gracieuses furent reçues avec reconnaissance. La Comtesse emmena chez elle l'aimable Cécile, dans l'espérance que la vue de ses appas feroit quelque impression sur le Cœur du Comte. Elle commença à la faire habiller proprement, & lui donna une Femme de Chambre, qui fut chargée de relever les Charms de cette jeune beauté de tout le secours de l'Art; mais, soins inutiles. L'aimable Cécile ne put captiver la tendresse du Comte. Epris d'un autre objet, qui le possédoit tout entier, il vit l'adorable Cécile, sans que

que sa vûë, capable de triompher de l'Indifférence du Cœur le plus insensible, fit aucune impression sur le sien.

La désolée Comtesse ne se rebuta point. Cet artifice ne lui ayant pas réussi, elle en employa un autre, qui n'eut pas un meilleur succès. Elle crut que, pour retrouver la route du Cœur de son Epoux, il falloit qu'elle travailloit à exciter sa jalousie. Sa Vertu l'avoit jusqu'alors rendu sourde aux soupirs de plusieurs Seigneurs, qui lui avoient adressé leurs vœux, & qui, pour ébranler sa Sagesse, n'avoient pas manqué de lui insinuer, que, le Comte s'étant par ses infidélités rendu indigne de sa tendresse, elle ne devoit pas se faire un scrupule de s'en venger. Mais la vertueuse Comtesse ne croyoit pas, qu'il lui fut permis de s'autoriser de l'exemple de son Epoux. Pour lui épargner même jusqu'au moindre soupçon, elle menoit une Vie très retirée, & ne recevoit de visites que celles, que la bienséance ne lui permettoit pas de refuser. L'espérance de regagner le Cœur du Comte lui fit mettre quelque Changement dans sa Conduite : elle souffrit que Mylord Rendon, qui étoit un

un des Hommes des mieux faits de la Cour, lui rendit des soins. Elle commença à faire avec lui de fréquentes parties de Promenade & de Jeu: &, loin de chercher à en dérober la Connoissance à son Epoux, elle eut soin, de faire en sorte qu'il fut instruit de tous les mouvemens, que le Lord se donnoit, pour gagner ses bonnes graces. Mais le Comte n'en prit non seulement aucun ombrage; mais il poussa l'indifférence jusqu'à féliciter la Comtesse de son nouveau Choix, & lui témoigna, qu'il étoit charmé, qu'elle se fut fait un Amusement, qui fut de son goût. Ce n'étoit point là ce qu'elle se promettoit. Ces marques outrageantes d'insensibilité de la part du Comte sembloient lui ôter toute espérance de le rappeler à son Devoir: &, trop passionnée, & trop tendre, elle auroit donné mille Vies, pour regagner son Cœur.

Tant de moyens, qu'elle avoit employé pour triompher de l'opiniatre indifférence de son Epoux, ayant été inutiles, elle eut recours à un dernier remède, qui produisit un effet bien différent de celui qu'elle en espéroit.

On lui avoit vanté l'habileté d'une Femme, qui composoit des Philtres, dont le succès étoit, disoit on, infailible. S'étant adressé secrètement à celle, dont on lui avoit loué la science, elle l'engagea par de grandes récompenses, à se servir de tous les secrets de son Art dans la Composition du breuvage, qu'elle lui demandoit, & qu'elle vouloit faire prendre à son Epoux. L'Avanturiere, à qui elle s'adressa, l'assura, qu'elle seroit servie selon ses desirs, & que la Farnix deviendrait autant odieuse au Comte, qu'elle lui avoit été chère, & qu'il n'auroit pas plutôt pris le breuvage, qu'elle alloit lui préparer, qu'enflammé d'une amoureuse ardeur il rendroit à son Epouse toute sa tendresse, & lui en feroit sentir toute la vivacité.

Que de momens d'impatience ne conta pas à la passionnée Comtesse l'attente d'un si heureux Changement; mais, que de larmes ne va-t-elle pas répandre. Pour assurer le succès de ses vœux, elle avoit mis dans ses intérêts le Valet de Chambre de son Epoux: celui-ci s'étoit chargé, de faire prendre à son Maître le Philtre fatal, qui lui étoit

étoit destiné ; mais , quel en fut l'effet ? Il n'y avoit pas encor une demi-heure que le Comte l'avoit pris , que sa Raison se troubla. Devenu furieux , il menaça d'immoler à sa rage tous ceux qui s'offrent à ses yeux. L'infortunée Comtesse se présente devant lui : & , la méconnoissant dans le transport qui l'agite , il se jette sur elle avec fureur , & lui auroit arraché la Vie , si on ne l'eut retiré d'entre ses bras. Ces mouvemens de rage furent peu de momens après suivis d'une si grande foiblesse , que , le Comte ne pouvant se soutenir , on fut obligé de le mettre sur un Lit. Les Médecins furent appelés ; mais les remèdes , qu'ils ordonnerent , ne purent faire rejeter au Comte le mortel poison , qui lui avoit été donné , & qui étoit si subtil , qu'il expira peu d'heures après qu'il l'eut pris. L'on ne pouvoit pas s'attendre , que l'infortunée Comtesse put survivre à un cher Epoux , qu'elle adoroit , & dont elle n'avoit à se reprocher la mort , que par ce qu'elle l'avoit trop tendrement aimé.

Voilà , Monsieur , me dit Mylord Pemborn , en finissant son récit , ce

que j'avois à vous apprendre de la Farnix. Je vous ai averti, que ses faveurs me paroissent dangereuses, & je crois que ce, que je viens de vous rapporter, suffit pour vous le prouver. Oui, assurément, repondis-je, & je vous avoüe, que le récit, que vous venez de me faire, est pour moi une Leçon, dont je profiterai. Non, ce ne sera point moi, qui consolerais la Farnix de la mort de ses Amans.

L'écueil que je venois d'éviter, & où j'aurois sans doute échoué, ne fut pas l'unique obligation que j'eus à Mylord Pemborn. Je lui dus les liaisons, que je formai avec plusieurs jeunes Seigneurs d'un mérite distingué. Il me fit la grâce de me conduire dans les plus brillantes Assemblées, & ce fut là où j'eus occasion de me défaire des Préjugés, qui me faisoient penser peu avantageusement sur le Compte des Anglois. Je les regardois comme un Peuple dur & fier, & quelquefois même féroce, qui ne sçavoit ce qui s'appelle délicatesse & tendresse de sentimens: je croyois, que toutes leurs vûës n'étoient réglées que par l'intérêt, & qu'ils n'avoient d'autre ambition que celle,

celle, d'entendre mieux que les autres Nations la Navigation & le Commerce. J'ajouterai, que ce, que l'Histoire m'avoit appris de leurs Revoltes, de leurs Séditions, de leurs Guerres intestines, & de la fin déplorable de quelques-uns de leurs Rois, m'avoit prévenu contre eux de façon, que je ne les croyois capables d'aucun sentiment d'humanité. Mais c'est dans l'Angleterre même, qu'il faut prendre le droit de pouvoir juger des Anglois. J'avoie bien, que le Peuple de la plus basse Condition a quelque chose de rude & de sauvage; mais, doit-on juger de toute une Nation, par ce qu'elle a de plus vil & de plus méprisable? La Générosité, la Droiture, la Probité, ce sont là les Vertus caractéristiques d'un Seigneur Anglois, & ces Vertus sont constantes & solides, par ce qu'elles sont fondées en Principes. Vous ne devez pas vous attendre, qu'il vous accable d'un déluge de Complimens inutiles; peut-être même que ses manieres vous paroîtront moins prévenantes que celles d'un François; mais, s'il vous assure de son amitié, vous pouvez compter sur son empressement à vous en donner

les plus généreuses marques : & rien n'est plus faux que ce qui est rapporté par quelques Voyageurs, qui disent, que l'Anglois, que vous aurez obligé, oublie aisément les bienfaits qu'il aura reçu de vous ; qu'il pousse même l'ingratitude jusqu'à feindre de ne pas vous reconnoître, lorsque vous avez occasion de le revoir dans son Païs. Un Caractere si odieux n'est nullement celui d'une Nation, que l'on sçait avoir pour partage une constante générosité de sentimens. C'est aussi faire injustice aux Anglois, que d'en juger par quelques traits de Cruauté, qui se lisent dans leurs Annales. Sont-ce des traits, que l'on puisse reprocher à toute la Nation ? Accusera-t-on les François d'Inhumanité, de Cruauté & de Barbarie, par ce que quelques-uns de leurs Rois ont été ou déposés, ou empoisonnés, ou assassinés, & par ce qu'on les a vû dans des Guerres intestines armés les uns contre les autres, & s'entregorger de sang froid ? Est-il quelque Nation, si on en parcourt l'Histoire, qui ne fournisse de pareils Exemples ? Mais, pourquoi ne lui en fait-on pas un Crime ? Par ce qu'elle ne doit pas être



être responsable des noirs attentats de quelques Scélérats hardis & entrepreneurs.

Que l'on me passe cette digression, & même que l'on me sçache gré, si elle n'est pas plus longue; car, que de Choses n'aurois-je pas encor à dire, si je voulois laisser parler mon Cœur, plein des sentimens de la plus vive reconnaissance, pour mille marques de bonté & de politesse, dont j'ai été comblé par un nombre d'Amis sincères, que je m'étois fait en Angleterre, & dont la Civilité à mon égard se soutint jusqu'à la fin. Ils sembloient n'avoir rien plus à Cœur que de me procurer chaque jour quelque plaisir nouveau, & je ne crois pas, qu'il y ait dans toute l'Europe une Ville, où les divertissemens soient plus variés & plus amusans qu'à Londres.

Il y en a même qui lui sont particuliers; tels sont les Combats qu'on y voit de toute espèce. Ce fut avec une vraie satisfaction que j'en fus Spectateur. Le premier, que je vis, fut celui de quelques Taureaux contre des Bêtes féroces; mais il m'amusa moins que la vûe de deux Coqs, qui se battirent  
avec

#### 44 . LE NOUVEAU

avec tant de fureur & d'acharnement, qu'un des deux demeura sur la place. C'est la Coutume, lorsque l'on veut les exposer aux Combats, de leur attacher aux pieds de petits éperons, dont ces Animaux se servent avec tant d'adresse, qu'il est rare, qu'il n'en coûte à l'un ou à l'autre, ou la Vie ou la Vûë. Leur petite Colère, qui ne se dément point jusqu'à la fin du Combat, semble s'animer par les Cris des Spectateurs, qui ne demeurent pas indifférens; car ils ne manquent pas de faire, dès les Commencemens, des Paris très considérables en faveur des Combattans.

J'ai dit, que les Anglois aiment le sang dans leurs Jeux. Pour s'en convaincre, il n'y a qu'à remarquer l'avidité, avec laquelle ils accourent aux Combats des Gladiateurs. Il y en a de plusieurs façons: &, quoiqu'ils soient tous très dangereux, on ne laisse pas cependant que de s'en amuser. On se rend en foule dans une Sale très spacieuse, remplie de plusieurs rangs de bancs, qui forment un Amphithéâtre: c'est au milieu de cette Sale que paroissent les Combattans. On lit dans leur Con-  
tenance

tenance le mépris qu'ils font de la mort & des blessures. Ils commencent à se donner la main & à se saluer civilement en signe d'amitié. Le Combat des Sabres & celui des Bâtons me paroissent tous deux également terribles, par ce que les Assaillans ne combattent qu'à Tête nuë & à Corps découvert, & il ne faut pas croire qu'ils se menagent: ils s'attaquent avec tant de fureur, que le Théâtre ne tarde pas être ensanglanté, & ils ne se contentent pas de se faire de légères blessures; ils se servent d'une poudre, dont l'effet est très prompt pour étancher leur sang: &, après avoir donné quelques momens à reprendre leurs forces, ils recommencent le Combat avec une nouvelle ardeur. Il est vrai, que l'espoir d'un gain, souvent très considérable, anime leur Courage; car, tel est l'usage des Anglois, ils recompensent libéralement ceux qui contribuent à leurs plaisirs; aussi voit-on à la fin du Combat le Vainqueur assez occupé à ramasser les Guinées, qui lui sont jettées de toute part.

Il y a encor d'autres Combats, mais moins formidables que les deux premiers,

miers, dont je viens de parler. L'un est celui des Lutteurs, qui, après s'être mesuré quelque tems des yeux, &, après s'être tâté du Jarret, s'accrochent enfin, se serrent & se sécouent, jusqu'à ce que l'un des deux soit renversé. Le Vainqueur tend alors la main au vaincu, pour lui aider à se relever; mais souvent, pour reparer la honte de sa défaite, il attaque une seconde fois son Adversaire, & ne cesse de lutter contre lui, que lorsque ses forces sont entierement épuisées.

Le dernier Combat est celui des Poings. Les deux assaillans paroissent nuds jusqu'à la Ceinture. Après s'être salués ils s'avancent l'un près de l'autre, &, sans s'épargner, d'un bras fort & nerveux, ils se portent des coups si violens, que le Théâtre est bientôt teint de leur sang. Mais ils n'en combattent pas pour cela avec moins de fureur, & il arrive souvent, que l'opiniatre acharnement, avec lequel ils se battent, coutent la Vie à l'un ou à l'autre.

Ce sont là les différens Combats, qui sont le plus du goût des Anglois. Je ne disconviens pas, qu'on n'y apprenne

prenne à mépriser la mort ; mais , peut-on , sans cruauté & sans barbarie , se faire un Amusement & un Jeu de l'effusion du sang humain ? N'y a-t-il point d'autre Ecole , où l'on puisse se former à l'Intrépidité ? Les Peuples , chez qui ces exercices féroces ne sont point établis , en font-ils pour cela moins courageux & plus avarés de leur sang , lorsque se salut , ou la gloire de leur Patrie , demande , qu'ils exposent leur Vie ? Pour ne rien omettre de ce qui sert à amuser les Anglois , je devrois parler de la Course des Chevaux , qui se fait plusieurs jours de suite dans un lieu , appelé New-Market. Ces Chevaux sont montés par des Palefreniers , qui courent sans selle , mais avec une telle rapidité , que l'œil a peine à les suivre. Ces sortes de Courses ne se font jamais sans un grand nombre de gagures de plusieurs mille Livres Sterling : & il faut voir , avec quelle libéralité le Palefrenier Vainqueur est récompensé.

Mais je crois , que c'est assez parler des divertissemens de Londres. J'y étois depuis plus de deux mois , & je n'avois pas encor eu la Curiosité de  
voir

voir les Maisons Royales, qui sont à la Campagne. Nous donnâmes quelques jours à en faire la visite. Nous commençâmes par Kensington. C'est un Château, que le Roi Guillaume acheta d'un Seigneur Anglois. L'Appartement, qu'y occupe Sa Majesté, est spacieux; mais il ne faut pas y chercher la magnificence: tout ce que j'y remarquai de plus frappant, furent quelques Tableaux, qui sont à la vérité d'une grande beauté. Nous vinmes de Kensington à Hamptoncourt, où je ne vis rien qui me parut digne d'une singulière attention. Mais il n'en fut pas de même de Windsor, (1) dont le séjour est autant agréable que sa situation est charmante. Cette superbe Maison est bâtie sur une hauteur, dont le bas est arrosé par la Tamise. C'étoit là, où la Reine Elisabeth faisoit sa Residence ordinaire. Jaques I. la négligea; mais le feu Roi à pris soin de la

(1) C'est dans la Chapelle de ce Château, qu'Edouard III. institua l'an 1344. l'Ordre de la Jarretiere, sous le nom de St. George, qui est le Patron de l'Angleterre. Ce qui donna lieu à cette institution, fut la Jarretiere, que  
la

la rétablir & de l'embellir, & l'a renduë très réguliere.

Lorsque nous revinmes à Londres, Monsieur de Chavigni nous apprit, qu'il venoit de communiquer à Sa Majesté les Préliminaires, conclus, signés & ratifiés à Vienne, entre l'Empereur & le Roi de France. Ils contenoient sept Articles, dont le principal étoit, que l'Empereur obtiendrait le Consentement

la Comtesse de Salisbury laissa tomber, en dansant au Bal, & que le Roi s'empressa de ramasser. Cette action ayant paru aux Seigneurs de la Cour un peu trop soumise, le Roi, qui s'en apperçut, dit, qu'il ne tarderoit pas d'en faire une marque d'honneur, pour laquelle ils témoigneroient encor de plus grands empressements. Cet Ordre est composé d'un Chef souverain & de vingt-cinq Chevaliers, outre les Officiers particuliers, qui sont, le Prélat de l'Ordre, dont la Charge est affectée à l'Evêque de Winchester, le Chancelier, le Greffier, qui est toujours le Doyen de Windor, & le premier Roi d'Armes, qui fait la fonction de Maître de Cérémonies. Le Chapitre se tient dans la Chapelle de ce Château, & la marque de cet Ordre est une Jarreliere bleuë, couverte d'Or, de Perles & de Pierrieres, liées avec une Boucle d'Or, sur laquelle est cette Devise: *Honni soit qui mal y pense*, que les Chevaliers sont obligés de porter à la Jambe gauche.

Tome III.

D

tement de l'Empire par rapport à la Cession de la Lorraine, & aux Articles de la Paix ; mais ces Préliminaires ne paroissent guères du goût de la Cour d'Espagne ; aussi son Ministre à Londres se donnoit les plus grands mouvemens, non seulement, pour détourner Sa Majesté Britannique, de se prêter à l'invitation de l'Empereur & de la France ; mais aussi, pour engager Sa Majesté, à appuyer les Prétentions du Roi d'Espagne, qui protestoient hautement contre tous les Préliminaires, mais en particulier contre les Articles second & cinquième, qui ôtent au Roi de Sicile les Duchez de Toscane, de Parme & de Plaisance, qui sont son Patrimoine, & pour la Conservation des quels Sa Majesté Catholique demandoit la Garantie de Sa Majesté Britannique, en Conséquence des Traitez de la Quadruple - Alliance & de Seville.

Le Ministre d'Espagne déclamoit également, & contre la forme & contre le fond de la Convention de Vienne, conclue à l'insçu de Sa Majesté Catholique, dans laquelle on dispoit des Biens de la Famille Royale d'Espagne,



gne, comme d'un Bien propre, en les donnant en échange pour d'autres, qu'on acquiert, & on stipuloit pour l'Infant d'Espagne la Couronne des deux Siciles, sur laquelle il avoit le même droit de Conquête que son Prédecesseur avant lui. Ce Ministre se récrioit contre la violence, qu'on sembloit vouloir faire à Sa Majesté Catholique, en lui proposant des Préliminaires déjà signés & ratifiés, qu'elle n'a pas la liberté de reformer.

Toute la reponse, que ce Ministre obtint, fut, que, si Sa Majesté Britannique étoit Garante des Duchez de Parme, Plaifance & Toscane à l'Infant Dom Carlos, elle étoit de même Garante des Royaumes de Naples & de Sicile, en sorte que l'Empereur, qui avoit été attaqué par l'Espagne, & dépouillé de ces deux Royaumes, avoit le même droit de demander la prestation de cette Garantie, ce qui mettoit Sa Majesté Britannique dans un juste équilibre entre les deux Partis, & dans une situation neutre, qui l'obligeoit à ne faire aucune demarche, ni d'un côté ni de l'autre, que celle d'interposer ses bons offices, pour mettre la dernie-

re main à l'Ouvrage salutaire de la Paix.

Ce fut en conséquence de cette Résolution, que Sa Majesté Britannique envoya ordre à son Ministre à Madrid, à tout mettre en œuvre, pour déterminer le Roi d'Espagne à se rendre aux instances du Roi de France, & en même tems il ordonna à Monsieur Walpole, Ministre à la Haye, d'engager les Etats Généraux, à agir de concert avec Elle dans cette affaire, & de concourir ensemble à la Garantie du Traité qui sera conclu.

Le Ministre d'Espagne ne manqua pas de faire, durant plusieurs jours, bien d'autres instances auprès de Sa Maj. Brit.; mais elles furent sans effet. Les Nouvelles, que nous venions d'apprendre, nous engagèrent à hâter notre départ de Londres. Ces Préliminaires de Paix, qui avoient été conclus & ratifiés entre l'Empereur & le Roi de France, nous assûroient la liberté de pouvoir parcourir avec agrément les principales Cours de l'Allemagne, & c'eut été là un avantage, au quel nous eussions été obligés de renoncer, si la Guerre eut été toujours allumée entre la France

ce

ce & l'Empereur ; ainsi , ces Nouvelles de Paix déterminèrent mon Pere à prolonger nos Voyages d'une année.

Mais , avant que de quitter l'Angleterre , je voulus voir Tumbridge , dont j'avois entendu parler comme d'un lieu enchanté. J'aurois bien souhaité , que c'eut été la Saison d'y prendre les Eaux , par ce que j'aurois eu par là occasion de voir en racourci , tout ce que l'Angleterre renferme de plus rare & de plus curieux. Quoique je dussé être privé de cette satisfaction , je fus cependant empressé de voir cet endroit si renommé , & qui , durant quelques mois de l'année , est le séjour des ris & des plaisirs. Nous nous rendîmes donc à Tumbridge , qui n'est éloigné que d'une journée de Londres. Les abords n'en sont rien moins qu'agréables ; mais ils servent à rendre plus charmans les objets , qui doivent s'offrir à vos yeux. Cette multitude infinie de Maisons , séparées les unes des autres , & repandues , ou sur le panchant des Collines , ou dans la Plaine , où est le Puits des Eaux minérales , qui se présente à vos regards , forment un Paysage d'autant plus riant , qu'elles

n'ont nulle Symmetrie. Quelques-unes en effet sont grandes, & quelques-unes très petites. On en voit de magnifiques, & embellies de tout ce que l'Art a pû leur prêter d'ornemens, & d'autres, qui ne doivent leur beauté qu'à leur situation avantageuse. Quelques-unes ont des Jardins, accompagnés d'un petit Bois, & ce sont celles-là, qui se loüent le plus chèrement, lorsque la Saison de prendre les Eaux est arrivé. On donne jusqu'à deux Guinées par semaine pour une Chambre, & encore n'est-on pas toujours sûr de pouvoir en trouver, à cause de la prodigieuse quantité de Personnes, de toutes sortes de Condition, qui accourent en foule dans ce lieu de délices. Ce n'est pas au reste le besoin de prendre les Eaux qui les y attire; peu qui y viennent pour cette raison: l'amour du plaisir est presque le seul motif qui y conduit.

Toutes les Promenades de Tumbidge consistent en une longue Ruë très bien pavée. Une Voute, soutenue par des Pilliers, fait qu'on peut s'y promener en tout tems. On ne voit des deux côtés que des Maisons de Caffé, de  
Jeu,

Jeu , & de Plaisir , qui à toutes les heures du jour & de la nuit sont remplies d'une foule de Monde , qui ne diminue point. Au milieu de la Ruë est un Orchestre , où des Violons & des Hautbois ne cessent de jouer depuis le matin jusqu'au soir. Je m'informai du genre de Vie , que menoient ceux qui prenoient les Eaux. On me repondit , que sur les sept heures du matin ils se rendoient en deshabillé près du Puits , & qu'après avoir bû quelques Verres d'Eau ils se promenoient une heure ou deux ; qu'ils entroient en suite dans les Maisons de Caffé , pour y déjeuner ; qu'au déjeuner succedoit le Jeu ou la Promenade ; qu'à midi l'on alloit à l'Eglise , d'où l'on se retiroit chez soi ; qu'après avoir diné & s'être habillé proprement ( car ce n'est que le soir que les Dames & les Cavaliers paroissent avec leurs plus beaux ajustemens ) l'on revenoit à la Promenade ; qu'on ne la quittoit que pour entrer , comme le matin , dans des Maisons de Caffé , pour y prendre du Thé , & qu'en suite venoient le Jeu & les Spectacles , qui sont variés de façon , que le choix en est quelque-fois embarrassant. Mon Hôte ,

que j'avois interrogé ; ajouta , que trois-fois la semaine il y avoit un Bal public , qui étoit ordinairement prolongé jusqu'au jour.

Telle est la distribution de tems , qu'observent ceux qui se rendent à Tumbridge. Chaque moment de la journée est consacré , comme l'on voit , à quelque nouveau plaisir ; aussi , que de galantes Avantures , dont ce lieu de délices est chaque jour témoin. Les plus belles Personnes y accourent de toute part , pour étaler leurs appas , & les éprouver sur des Cœurs qu'elles trouvent prêts à se laisser enflammer. Ce fut là une tentation , à laquelle je ne fus pas exposé ; car , autant que Tumbridge est peuplé dans la Saison des Eaux , autant est-il désert , lorsqu'elle est passée.

Nous étions prêts à remonter en Carrosse , pour retourner à Londres , lorsque le Valet de Chambre de mon Pere , qui étoit chargé de payer notre dépense , vint nous prier , de différer notre départ de quelques heures. Eh , pourquoi donc , lui dit mon Pere ? Ah , Monsieur , lui repondit La Font , ( c'est le nom de ce Valet ) que vous m'auriez

riez bien fait plaisir, si vous m'aviez dispensé de vous accompagner. Je viens de compter avec l'Hôtesse : j'ai voulu la payer, & de quinze Guinées, que vous m'aviez donné, jointes à trente, qui étoient le fruit de mes petites épargnes, je n'en ai pas retrouvé une seule; elles sont parties avec une Tabatiere & une Montre; que l'on m'a aussi volé; mais, ou j'y perdrai la Vie, ou le Filou, qui m'a joué un si beau tour, ne profitera pas long-tems de mon argent. Souffrez seulement, Monsieur, que je le poursuive. Mais le connois tu, lui dit mon Pere? Les soupçons de La Font nous parurent des Certitudes. Il nous dit, qu'il avoit soupé la veille avec un jeune Homme, âgé dix-sept à dix-huit ans, & assez bien mis, qui avoit eu la générosité de le faire boire de façon, que sa Raison en avoit un peu souffert; qu'il avoit même eu peine à se trainer dans sa Chambre; qu'il y avoit été suivi par son Compagnon de table, & qu'en conséquence de la Connoissance, qu'ils avoient fait, il lui avoit offert la moitié de son Lit; mais que ce jeune Etranger n'avoit pas voulu l'accepter; qu'il s'étoit cepen-

dant couché dans la même Chambre; qu'il s'étoit levé un peu avant le jour, & qu'il étoit parti, sans lui dire adieu, malgré la parole qu'il lui avoit donnée, qu'ils déjeuneront le lendemain ensemble.

Ce récit nous fit juger, que le jeune Inconnu n'avoit si bien régalé notre Domestique, que pour avoir occasion de le voler. Mais comment le rattraper? La Font demanda à mon Pere, qu'il lui fut permis de se faire accompagner de quelques-uns de nos gens, & promit, qu'il seroit de retour avant le diner. Mon Pere y consentit. Trois de nos Domestiques monterent à Cheval: ils firent de si exactes perquisitions, & coururent avec tant de vitesse, que dans moins de quatre heures ils nous ramenerent le pauvre misérable, qui n'avoit pû leur échapper. Sa Physionomie me plut au point, que je ne pus le voir sans m'intéresser en sa faveur. Et en effet, un air si fin & si délicat étoit repandu sur son visage, il y avoit dans ses yeux une vivacité si touchante, que je ne pus croire, qu'il fut coupable du vol, dont-on l'accusoit. Il étoit vrai cependant, qu'il en étoit



étoit l'Autheur, puisqu'il avoit déjà été forcé de rendre tout ce qu'il avoit pris. Mon Pere, pour l'intimider, l'ayant menacé de le livrer entre les mains de la Justice, tout tremblant, & fondant en pleurs, il se jetta à ses genoux, en lui disant d'une voix entrecoupée de soupirs : ah, Monsieur, je vous en conjure, ne me perdez pas ; peut-être suis-je moins coupable que vous ne pensez. Eh, comment donc, reprit mon Pere ? Enyvrer un de mes gens, pour avoir la facilité de lui enlever tout ce qu'il possédoit. . . Mais, Monsieur, répondit l'Inconnu, si c'est un motif de Charité, qui m'ait engagé à faire ce vol ? Ah, fort bien, un motif de Charité, repartit l'Abbé de Rinvillle, le détour ne laisse pas que d'être bien imaginé. Ah, apprenons un peu, comment la Charité peut être le motif d'une Friponerie. Vous allez en convenir, Messieurs, reprit le jeune Voleur, si vous voulez bien me faire la grace de m'entendre ; mais ordonnez, je vous prie, que vos gens se retirent, par ce que je craindrois, s'ils étoient instruits de mes Aventures, de ne pouvoir compter sur leur discrétion.

Une

Une pareille Précaution nous annonçoit , que c'étoit une Histoire bien singuliere , dont nous allions entendre le récit. Mon Pere , ayant commandé à nos Valets de nous laisser seuls , dit à celui , qui s'étoit jetté à ses pieds , de se relever : & , comme il étoit si foible , que ses genoux sembloient se dérober sous lui , nous lui commandâmes de s'asseoir. Après avoir donné quelques momens à rappeler ses esprits , il commença ainsi sa Narration.

Avant que de vous faire le récit de mes Aventures , je dois vous dire , Messieurs , que je ne suis point ce que je paroïs être. Le Métier , que j'exerce depuis trois mois , m'a mis dans la nécessité de déguiser mon Sexe. Je suis Fille : & , en fut-il jamais une plus malheureuse que moi. J'eus à peine atteint ma huitième année , que mon Pere , qui étoit un riche Marchand de Rouen , fut obligé de s'exiler de sa Patrie : des Banqueroutes considérables , qu'on lui fit , ruinerent son Commerce ; ses Créanciers le menaçoient de le faire emprisonner. Pour échapper à leurs Poursuites , il se retira en Angleterre , où nous le suivîmes , ma Mere  
&

& moi. Mes Parens employèrent le peu d'argent, qu'ils avoient emporté de Francé, à lever une Boutique. Quatre ou cinq ans s'écoulerent, durant lesquels la fortune leur fut assez favorable; mais elle cessa bientôt après de leur rire. Différentes pertes, qu'ils eurent coup sur coup à essuyer, mirent un si grand dérangement dans leurs affaires, qu'ils désespérèrent de pouvoir les rétablir. Ces cruels revers de la fortune livrerent ma pauvre Mere à une si vive douleur, qu'elle tomba dans une langueur, qui fut peu de mois après suivie de sa mort. J'avois près de quatorze ans, lorsque cette chere Mere, que j'adorois, me fut enlevée: &, pourquoi ne suis-je pas descenduë avec elle dans le tombeau? Mais le Ciel m'avoit condamnée à m'accabler de malheurs encor plus affreux.

Depuis que nous étions à Londres, je m'étois presque toujours tenuë renfermée dans notre Maison; mais les affaires du Menage, dont je fus chargée, dès que ma Mere fut morte, m'obligèrent d'en sortir souvent. J'allois faire quelque-fois des emplettes chez un  
Mar-

Marchand, avec qui mon Pere négocioit. Cridge (c'est le nom de ce Commerçant) avoit un Fils, âgé de quelques années de plus que moi. Il me vit: je ne sçais, comment je réussis à lui plaire; mais il ne tarda pas à me déclarer, qu'il m'aimoit. C'étoit là un langage que ma trop grande jeunesse m'empêchoit d'entendre. Je fus bien plus sensible à quelques petits Présens, qu'il me fit, qu'aux tendres sentimens qu'il m'exprimoit. Une jeune Personne aime la parure. c'est là le foible de notre Sexe, & Cridge me servoit selon mon goût: il avoit même l'adresse de me faire ses libéralités si secrètement, que mon Pere n'en eut jamais aucun soupçon. L'on juge aisément, que mon Amant avoit ses vûës dans les Dons qu'il me faisoit; mais bien des mois s'écoulerent, avant qu'il m'en fit rien connoître. Le perfide vouloit sans doute laisser à ma timide Vertu le tems de s'humaniser un peu. Lorsqu'il me crut au point qu'il souhaitoit, il fut assez éffronté pour oser me faire des propositions, dont ma modestie fut alarmée. Je ne pus m'empêcher de lui en témoigner mon indignation: je  
lui

lui dis même d'un ton courroucé, qu'il devoit s'attendre à ne me voir jamais, s'il lui arrivoit une seconde-fois de me tenir des discours aussi injurieux à mon honneur. S'il avoit eu quelque sentiment de probité, se feroit-il offensé de la vivacité, avec laquelle je lui répondis ? N'étoit-ce pas me montrer cigne de son estime, que de lui témoigner, que rien ne m'étoit plus cher que mon Innocence, & que la misère ne me feroit jamais oublier ce que je devois à mon Devoir. Mais, ne prenant Conseil que de sa Passion, il me quitta brusquement, en me disant, que mes scrupules ne s'accordoient pas avec la pauvreté de mon état : il ajouta, que peut-être bientôt son secours me seroit nécessaire ; mais qu'il me conseilloit de ne pas oublier à quel prix il me l'accorderoit. Il ne m'étoit pas possible de comprendre le sens de ces paroles : tout ce que j'imaginai, c'est que je n'avois plus à espérer de Présens. Mais, me serois-je déterminée à en recevoir, si j'avois pû soupçonner à quelle intention ils m'étoient faits ?

Plusieurs semaines se passerent, sans que j'eusse aucune Nouvelle de Cridge,  
Pou-

Pouvois-je penser, que ce Traître don-  
nât ce tems-là à machiner ma ruine &  
celle de mon malheureux Pere? J'ai  
dit, que ses affaires étoient en très mau-  
vais état: il devoit en particulier deux-  
cent Guinées au Pere de Cridge, & le  
tems de les payer étoit écoulé. Mon  
Pere s'adressa à plusieurs de ses Amis,  
pour emprunter cette somme; mais  
toutes les prieres, qu'il leur fit, furent  
inutiles. Peut-être auroit-il pû obte-  
nir de Cridge quelque délai, si son Fils  
ne lui eut fait entendre, que mon Pere  
feroit infailliblement Banqueroute, si  
on ne le prévenoit; qu'il étoit nécessai-  
re de le faire renfermer en Prison; que  
là il songeroit efficacement aux moyens,  
qu'il pourroit imaginer, pour trouver  
la somme dont il étoit redevable. Crid-  
ge le Pere, qui ne sçavoit rien de la  
Passion de son Fils, suivit avec d'autant  
plus d'empressement le Conseil qu'il lui  
donnoit, qu'il s'accordoit avec la dure-  
té de son Cœur. J'eus le mortel cha-  
grin de voir mon Pere conduit igno-  
minieusement dans un Cachot. Je vou-  
lus le suivre; mais une vieille Femme,  
qui nous servoit, me retint. Je ne pus  
méconnoître la main, d'où partoît le  
coup

coup qui venoit de m'accabler. La juste fureur, qui m'animoit, m'auroit fait tremper mes mains dans le sang du cruel Cridge ; si je n'avois craint d'envelopper dans mon malheur un Pere, pour qui je sacrifierois mille Vies : & que ne m'a pas fait faire le désir de lui rendre la liberté ! Je m'abaisissai jusqu'à écrire une Lettre tendre & soumise au Traître, qui faisoit couler mes pleurs.

„ Si le souvenir, lui marquois-je,  
 „ d'une Personne, qui vous a été  
 „ chere, n'est pas entierement effacé  
 „ de votre esprit, hâtez, je vous prie,  
 „ de venir essuyer ses pleurs : que je  
 „ sçache par quel Crime je me suis  
 „ rendu indigne de votre tendresse.  
 „ Hélas, si j'ai mérité votre haine,  
 „ pourquoi n'en faifiez vous pas tom-  
 „ ber les coups sur moi seule ? Mais  
 „ peut-être ai-je conçu de vous d'in-  
 „ justes soupçons : ne refusez pas de  
 „ venir vous justifier dans mon esprit,  
 „ & soyez assuré, qu'il vous sera aisé  
 „ de me convaincre de votre Innocen-  
 „ ce.

C'est là à peu près le contenu de la Lettre, que j'écrivis au perfide Cridge.

Il ne me fit point de réponse ; mais il me fit dire par celle , qui la lui remit , qu'il auroit bientôt le plaisir de me voir. Il me fit en effet le même jour une visite. Que ne m'en couta-t-il pas , pour ne point laisser éclatter le Courroux , dont j'étois animée contre ce Traître. Ah, Monsieur , lui dis-je , en repandant un torrent de larmes , ce n'est point l'amour , dont vous m'avez honoré , que je veux faire parler en ma faveur , c'est votre pitié seule que je veux intéresser. Rendez moi un Pere , que j'adore ; intercédez pour lui auprès de votre Pere ; tâchez de le fléchir par vos prieres. Je n'ai pas attendu , Mademoiselle , me repondit ce Fourbe , que vous m'en ayez fait la demande ; je me suis fait un plaisir de prévenir vos desirs ; mais je suis obligé de vous avouer , que mes prieres & mes instances n'ont pas eu le succès que j'en espérois. Malgré le respect , que je lui dois , j'ai été le premier à blamer sa dureté ; je lui ai représenté , qu'il convenoit d'avoir plus d'indulgence ; mais toute la réponse , que j'en ai pu obtenir , c'est qu'il vouloit absolument être payé , & que ce ne seroit qu'à cette Condition que votre  
Pere



Pere pouvoit espérer son élargissement. O Ciel! m'écriai-je, la barbarie peut-elle être poussée plus loin! C'est donc à dire, que mon Pere est condamné à trainer ses malheureux jours dans le fond d'un obscur Cachot! Ah! qu'il me soit permis de tenir sa place! C'est là toute la grace que je demande! Peut-être que mon Pere, devenu libre, pourra trouver le moyen d'acquitter les dettes, qui le retiennent en Prison. C'est là, Mademoiselle, un échange, me repondit Cridge, au quel mon Pere ne consentira pas. Le Ciel, qui vous a formée pour faire porter des Chaines, ne vous a pas faite pour en porter; mais, si la liberté de votre Pere, ajouta-t-il, vous est chère, pourquoi refusez vous de la lui rendre? N'avez vous pas à vous accuser vous même d'indifférence ou de dureté à son égard? N'avez vous que d'inutiles larmes à lui donner? Songez, que son sort est entre vòs mains: aujourd'hui même, si vous voulez. . . Eh, de grace, Monsieur, lui repondis-je, sans lui laisser le tems d'achever, par ce que je ne comprenois que trop ce qu'il vouloit me dire, n'abusez pas du triste état

où je suis; ma Vie, je la donnerois volontiers, pour arracher mon Pere à la misère; mais, ma tendresse, exige-t-elle que je lui fasse un sacrifice de mon honneur & de mon innocence? Vous avez raison, Mademoiselle, me repartit le Scélerat, à qui je parlois, ce sont là de trop beaux sentimens, pour que je puisse les blamer; mais vous ne faites pas peut-être réflexion, qu'il y a des Conjonctures, où c'est une folie que de se piquer d'une trop austère Sagesse. Je ne vous presserai pas d'avantage, ajouta-t-il; mais promettez moi, que vous donnerez quelques momens à réfléchir sur le parti que je vous propose. J'aurai, si vous voulez bien me le permettre, l'honneur de vous voir demain, vous m'instruirez de vos résolutions.

Je repondis à Cridge, que je ne lui défendois pas de me voir, par ce que j'espérois, que dans les visites, qu'il me rendroit, je pourrois le fléchir par mes prières & par mes larmes. Il me força, en me quittant, de recevoir quelques Guinées. J'avoüe, qu'il n'eut pas bien de la peine à m'obliger d'accepter ce foible secours, par ce que mon

mon Indigence & celle de mon Pere étoit extrême. J'allai le même jour le voir dans la Prison. Après lui avoir donné presque tout l'argent, que je venois de recevoir, je lui dis, que j'avois parlé au Fils de Cridge, & que je l'avois prié d'intercéder pour nous auprès de son Pere. Mais je ne lui parlai point des Propositions qu'il m'avoit faites, par ce que c'eut été lui mettre le Poignard dans le sein, que de lui apprendre les périls qui menaçoient mon Innocence. Je connoissois mon Pere, & je sçavois, que mon honneur lui étoit plus cher, & que ma Vie, & que la sienne. Moins occupé de ses malheurs que de mes Intérêts, il m'exhorta, à ne point oublier les Leçons de Sagesse, que lui & ma Mere m'avoient données. Mettons, ma chere Fille, me disoit ce Pere vertueux, toute notre Confiance dans notre Dieu; c'est un Pere tendre & miséricordieux, qui n'abandonne pas ceux qui reclament son secours; il veut par la voye de la tribulation éprouver ma foible Vertu: loin de murmurer des malheurs qui m'accablent, je baise avec respect la main adorable, qui me frappe.

Pouvois-je entendre un discours si touchant, sans repandre des torrens de larmes? J'ai dit, que la pauvreté de mon Pere étoit extrême: on ne lui donnoit que le peu de nourriture qui lui étoit nécessaire, pour soutenir une misérable Vie. Je le voyois couché sur un peu de paille: les habits, dont il étoit couvert, ne pouvoient le défendre du froid; il en étoit transi, & sa Pieté, sa Religion, sa Soumission aux ordres de la Providence, sembloient le rendre insensible aux maux qu'il souffroit. Comment, hélas! ai-je pu oublier les exemples de Vertu, qu'il me mettoit devant les yeux!

Le peu d'argent, que je lui donnai, suffit pour lui fournir, durant quelques semaines, les petits soulagemens qui lui étoient nécessaires. Je priai le Geolier d'en prendre soin: j'aurois voulu pouvoir appuyer mes prieres par quelque libéralité; mais je n'avois que des larmes à repandre. Je revins chez moi, accablée de tristesse. La Femme, qui me servoit, & qui n'avoit pas voulu me quitter, quoique je ne fusse pas en état de récompenser les services qu'elle me rendoit, employa tous les motifs de

de Consolation qu'elle put imaginer; pour calmer ma douleur. La Vie m'étoit si peu chère, que je m'obstinois à ne pas vouloir manger. Jeanneton (c'est le nom de cette Servante) me représenta, que je devois me conserver pour un Pere, à qui je ne pouvois refuser toute ma tendresse; qu'il n'y avoit que moi seule qui put travailler à son élargissement, & que par mes sollicitations il ne me feroit pas impossible de l'obtenir. Ces remontrances, qu'elle accompagna de mille Carresses, m'engagerent à prendre un peu de nourriture. Je me couchai en suite, n'espérant guères de pouvoir goûter les douceurs du repos. Je donnai en effet la nuit toute entière à songer aux moyens, que j'employerois pour rendre la liberté à mon Pere; mais aucun ne se présentoit à mon esprit, dont je pusse me promettre quelque succès. Toutes mes idées se tournerent du côté de Cridge: je me flatai, qu'il se laisseroit attendrir par mes pleurs. J'étois prévenu de la visite qu'il devoit me rendre le lendemain. L'avouërai-je? Je l'attendis avec impatience, par ce que

j'espérois, qu'il ne seroit pas insensible à mes prières.

Il ne manqua pas de venir me voir, ainsi qu'il me l'avoit promis. Je croyois qu'il commenceroit à me demander, si les réflexions, que j'avois faites, lui étoient favorables? Ma réponse étoit prête, & c'étoit la même que je lui avois déjà faite plusieurs-fois; mais je ne fus pas obligée de la repeter, parce qu'il me tint un langage bien différent de celui au quel je m'attendois. Ma chere GENEVIEVE, me dit-il, en m'abordant, vous avez remporté la Victoire : j'ai été enchanté de vps Charmes; mais je le suis encor plus de votre Sageffe & de votre Vertu. Que je serois heureux, si vous me promettiez d'oublier les pièges, que j'ai tendu à votre Innocence. Mais épargnez-moi des reproches; que je ne fais à moi-même; ne voyez plus dans ombre, ajoutez-y, en se jettant à mes genoux, qu'un Amant, également tendre & respectueux. Que pouvois-je penser d'un si merveilleux changement? Je fus surprise, que je ne sçavois que répondre, par ce que je doutois, si je devois ajoûter

foi

foi à ce que je venois d'entendre. Cridge, qui démêla fans doute la Cause de mon silence, me dit les choses les plus capables de me convaincre de la sincérité de ses sentimens. Je lui témoignai la joye que j'avois de voir, qu'il me jugeat digne de son estime, & je lui dis, que c'étoit pour la mériter que je n'avois jamais perdu de vûe ce que je devois à mon honneur & à mon devoir. Il me repondit, que c'étoit cette résistance même, que j'avois opposé à ses desirs, qui avoit accru, & l'amour & le respect qu'il avoit pour moi. Mais, ma charmante GENEVIEVE, ajouta-t-il, que je crains bien, que vous ne me jugiez indigne de votre tendresse : je prends cependant le Ciel à témoin, que je ne puis être heureux, que si vous me l'accordez. Vous ne me la refuseriez pas, si vous pouviez lire au fond de mon Cœur : vous y verriez des sentimens aussi purs que les rayons du Soleil qui nous éclaire : & pour vous en convaincre, souffrez que je vous déclare, que mon bonheur dépend d'unir mon sort au votre. Parlez. Puis-je espérer, que vous ne daignerez pas la main que j'ose vous  
 E 5                      pré-

présenter ? Mais je veux, Monsieur, lui repondis-je, que je n'aye que mon Penchant à consulter, pour accepter le parti que vous me faites la grace de me proposer. Pouvez vous vous flatter, que vos Parens, qui connoissent ma misère, veuillent consentir à l'union, dont vous me parlez ? Non, belle GENEVIEVE, me repartit-il ; je ne chercherai pas à vous tromper ; je sçais, que ce ne sera qu'avec une peine extrême que je pourrai obtenir l'aveu de mes Parens : & ce qui me désespère, c'est que je prévois, qu'ils voudront éprouver ma Constance peut-être durant bien des années : & ne mourrois-je pas de désespoir, si j'étois dans la nécessité d'essuyer d'aussi longs délais ? Mais, chère Amante, me dit-il, en se saisissant d'une de mes mains, que je ne pus dérober à ses amoureux transports, des liens secrets peuvent nous unir. Pensez vous, qu'ils en soient pour cela moins indissolubles ? Et, lorsque mes Parens seront instruits de notre union, vous imaginez vous, qu'ils entreprennent de la rompre ?

Ma reponse se fit attendre quelque tems, par ce que jeune & sans expérience,



rience, sçavois-je si un Mariage clandestin pouvoit être dissous ? Je crus, que, pour agir avec sûreté dans une Conjoncture si délicate, je n'avois d'autre Conseil à suivre que celui que mon Pere me donneroit. Je dis donc à Cridge, que je ne pourrois lui donner de reponse positive, que lorsque je l'aurois consulté. Mais il n'eut garde de consentir que je lui en parlasse : il me représenta, que le Consentement de mon Pere ne nous étoit pas plus nécessaire que celui du sien ; qu'il refuseroit peut-être même de nous l'accorder, à cause de la haine, dont il étoit irrité contre ceux qui le retenoient en Prison. Mais, ma chere GENEVIEVE, me dit-il, soyez assuré, que votre Pere, lorsqu'il sçaura notre union, ne vous en fera aucun reproche : il ne me refusera pas sa tendresse, j'en suis sûr, & la premiere chose, que je veux faire pour la mériter, c'est que je m'engage de vous donner le jour même, que vous unirez votre sort au mien, l'argent nécessaire pour tirer votre Pere d'embaras. Ce sont deux cent Guinées, qu'il me fera aisé de dérober à mes Parens :

ce

ce fera là le Présent de Nôces que j'aurois le plaisir de vous faire.

Ah! c'est fut trop pour me séduire! Ma tendresse pour un Pere, que j'adorois, ne me permit pas d'examiner, si je pouvois compter sur la fidélité des promesses que l'on me faisoit. Je ne donnai pas cependant d'abord mon Consentement: je repondis à Cridge, que je ne lui demandois que trois jours, pour faire mes réflexions. Le ton obligeant, dont je lui parlai, lui fit connoître, que j'étois ébranlée. Flaté des plus douces espérances, il me pria, avant de me quitter, de ne lui pas cacher mes besoins. Je lui dis l'usage que j'avois fait de l'argent qu'il m'avoit donné. Il parut charmé de ma franchise: &, sur le refus que je fis de recevoir quelques Guinées qu'il m'offrit, il les laissa sur la table & s'en alla, en me disant, que je songeasse, que son bonheur étoit entre mes mains.

Je ne chercherai point à me disculper de bien des fautes, que j'ai à me reprocher. La prudence vouloit, (mais est-ce là une Vertu, connue d'une Personne de seize ans? ( que je prisse  
Con-

Conseil de mon Pere; j'y étois d'autant plus intéressée, que ce prompt Changement, qui s'étoit fait dans les sentimens de Cridge, devoit me faire entrer en défiance; mais j'ai dit, que j'étois sans expérience & sans usage du Monde. La Vie retirée, que j'avois mené, ne m'avoit pas permis de connoître la perfidie des Hommes; mais je dois ajouter, que Cridge étoit d'une figure avenante. Il me parloit de Mariage: &, quel mal plus séducteur pour une Personne de mon âge? Ainsi je ne fus malheureusement que trop exacte à suivre le Conseil qu'il m'avoit donné.

Non seulement je ne parlai point à mon Pere des Propositions qu'il m'avoit faites, par ce que je voulois lui ménager le plaisir d'une agréable surprise, en procurant son élargissement dans le tems même qu'il s'y attendroit le moins. Mais, par ce que je prévoyois, qu'il ne manqueroit pas de me demander, d'où me venoient les nouvelles Guinées, que je voulois employer à son soulagement, je les donnai secrètement au Geolier, en lui recommandant, de ne rien refuser à mon Pere de tout ce qui lui seroit nécessaire. J'obtins,  
qu'il

qu'il seroit tiré du Cachot où il étoit, & qu'il seroit mis dans une Chambre, où il y avoit un bon Lit. Prévoyois-je à quel prix j'achetois les secours, que je lui prêtois ?

Lorsque je revins à la Maison, ma Servante me dit, que Cridge m'avoit envoyé deux Corbeilles, pleines de différens rafraichissemens, avec quelques bouteilles de Liqueurs ; qu'elle s'étoit d'abord défenduë de les recevoir ; mais qu'elle n'avoit pû obliger celui, qui s'en étoit chargé, à les remporter. Je ne sçais, si Cridge n'avoit pas réussi par quelque Présent à la mettre dans ses intérêts ; mais, lui ayant fait Confiance du dessein qu'il avoit, de m'engager sa foi, je fus surprise du zèle, avec lequel elle me pressa de hâter la Conclusion de mon Mariage. Eh bien, Mademoiselle, me dit-elle, ne vous l'avois-je pas bien prédit, que la fortune se laisseroit de vous faire la mouë ? Voilà, Dieu merci, bien du Changement dans vos petites affaires ; mais, croyez moi, menez les bon train. Un Epouseur riche est pour une jeune Fille, qui n'a, comme vous, que sa Vertu & sa Beauté pour tout

Bien,

Bien, un trésor, qui ne se trouve pas deux-fois dans la Vie. Mais, mache-re Jeanneton, lui repondis-je, pensez-vous, que cette union secrette, que l'on me propose, ne me laisse rien à craindre? Ah, fort bien, reprit-elle, je vous conseille, vraiment, de faire la difficile, & de vous inquiéter, dans le moment que vous allez être la plus heureuse Personne du Monde. J'avoüe, lui repliquai-je, que ce Mariage projeté est pour moi une fortune, à laquelle ma misère m'ôtoit droit de prétendre; mais, si les Parens de Cridge ne donnent leur Consentement, n'ai-je pas lieu d'appréhender? Eh, mon Dieu, Mademoiselle, me repondit cette Femme, sans vous mettre mille Chimères en tête, songez seulement, que, quand l'occasion est belle, il faut la saisir par les Cheveux. J'avoüe bien, que, quand les Parens de votre Amant sçauront, qu'il est devenu votre Epoux, ils gronderont bien un peu; mais l'on ne leur laissera-t-on pas le tems de s'appaiser? Et puis, qu'ils se fâchent ou qu'ils ne se fâchent pas, vous démarieront-ils, par ce qu'ils n'auront pas été invités à vos Nôces, comme

me

me si cela se pratiquoit toujours ? Eh pardi , les beaux Mariages qui se feroient , s'il faloit toujours attendre , qu'un Pere & une Mere eussent dit Oüi. Quand le disent-ils ? Souvent lorsque ceux , qui s'épousent , voudroient dire Non , comme si c'étoit pour ses Parens , & non pour soi , qu'un Enfant se marie.

Je ne rapporterai pas bien d'autres raisons , dont elle se servit , pour fixer mes Irrésolutions , & pour dissiper mes scrupules. Je lui repondis , que ; me croyant assurée de son attachement & de sa sagesse , je ne craignois pas qu'elle me fit faire des démarches , dont j'eusse lieu de me repentir dans la suite ; que je n'avois consulté qu'elle seule , & que je suivrois le Conseil qu'elle me donnoit. Ma reponse parut la pénétrer de joye : & , pour me la témoigner , elle m'embrassa mille-fois. Cridge fut bientôt après instruit par elle de mes dispositions : il vint me voir le lendemain. L'air de Contentement , avec lequel il m'aborda , me fit juger , que je n'avois point de secret à lui apprendre , & que Jeanneton m'avoit prévenue. Feignant cependant de ne rien  
sça-

Je n'avois de l'entretien, que j'avois eu avec elle, il me demanda, si j'avois d'heureuses Nouvelles à lui annoncer? Aurois-je voulu lui cacher ce, dont il étoit déjà instruit? Je ne me rappelle pas la réponse que je lui fis; mais elle le livra aux transports de la joye la plus vive. Belle GENEVIEVE, me dit-il, je vais donc être le plus heureux de tous les Hommes? Ah, avancez, de grace, le moment de mon bonheur. Ne consentez vous pas, que dès demain je vous engage ma foi? J'espere, qu'il me sera aisé de trouver un Ministre, qui nous donne la bénédiction nuptiale. J'eus beau lui demander, que le tems, qu'il m'avoit accordé pour faire mes réflexions fut écoulé, il me fit de si pressantes instances, & les accompagna de tant de marques de la plus sincere & la plus vive tendresse, qu'il obtint le Consentement qu'il désiroit.

L'Heure, où nous devions être mariés, fut réglé; c'étoit lorsque la nuit seroit tombée, que Cridge devoit amener le Ministre, qui nous épouserait. Jeanneton me tint fidelle Compagnie jusques à ce tems-là, & par mille Contes facétieux, qu'elle me fit, elle tâcha

de m'amuser ; & d'éloigner de mon esprit les réflexions que j'aurois pû faire, & qui auroient peut-être mis quelque Changement dans mes résolutions. Mais l'enjouement de son humeur ne put m'arracher à la mélancolie, dans laquelle j'étois plongée ; & qui étoit apparemment l'effet d'un pressentiment secret, qui m'avertissoit des cruels malheurs, dont j'étois menacée. Des soupirs m'échappoient malgré moi, je repandois même quelques larmes, dans le moment que Cridge entra dans ma Chambre avec le Ministre, ou plutôt avec celui qui en devoit faire les fonctions ; car, ne connoissant aucun Ecclésiastique, pouvois-je sçavoir qui étoit celui, qui s'offroit à mes yeux ? C'étoit peut-être un Imposteur, qui, revêtu d'un Habit respectable, alloit se joüer de ce que la Religion a de plus sacré. Que sçavois-je, si ce n'étoit pas un des Amis de Cridge, ou quelque Scélérat, qu'il eut engagé par quelque libéralité, à faire les fonctions de Ministre. Quoiqu'il en soit de ces soupçons, que plusieurs raisons me font croire bien fondés, ce Ministre, ou véritable ou prétendu, reçut les mutuels



tuëls sermens que nous nous fîmes, Crïdge & moi, d'une inviolable fidélité, & nous donna la bénédiction.

Cette Cérémonie fut suivie d'un repas délicat, que mon nouvel Epoux avoit fait préparer; mais, tandis qu'il se livroit à la joye, mon esprit étoit occupé de mille doutes inquiétans, qui me désespéroient. Je scûs cependant me faire violence, pour ne pas faire éclatter le trouble qui m'agitoit. Dès que nous eumes soupé, celui qui nous avoit épousé se retira; je demeurai par conséquent livrée aux amoureux transports de Crïdge. Il s'enivra des plaisirs, que je ne pouvois lui refuser. Ingénieuse à me tromper, je regardai les Carresses, dont-il m'accabla, comme autant de marques d'une véritable tendresse, par ce qu'il joignoit à ces Carresses les sermens les plus sacrés d'une éternelle Constance. Lorsqu'il s'arracha d'entre mes bras, je lui rappelai le souvenir de la promesse qu'il m'avoit faite. L'élargissement de mon Père étoit l'objet de tous mes desirs. Mon Epoux (car quel autre nom aurois-je crû devoir donner au Traître, qui venoit de triompher de mon Innocence?)

cence?) me répondit, que je ne devois pas craindre qu'il oubliât la parole qu'il m'avoit donnée; qu'il alloit retourner chez ses Parens; & qu'il ne tarderoit pas à m'apporter l'argent qu'il m'avoit promis: il adjouta, que, pour que notre Mariage ne vint pas si tôt à la Connoissance de sa Famille, il convenoit, qu'il ne me rendisse plus que des visites nocturnes; mais qu'il les prolongeroit jusqu'au jour. Cet arrangement n'avoit rien qui m'allarmât, par ce que la Raïson bien plus que l'Amour avoit été le nœud des liens que je venois de former. Une seconde-fois je priai Cridge, lorsqu'il me quitta, de ne point oublier les intérêts de mon Pere. Ce fut là l'unique raison qui me fit attendre son retour avec impatience.

Il revint vers les sept heures du soir. Je fus surprise de certain air de tristesse, qui étoit repandu sur son visage. Je lui en demandai la Cause? Chere Gènevieve, me dit-il, en soupirant, je suis inconsolable; je ne doutois pas qu'il ne me fut facile de vous procurer la légère satisfaction que vous désirez, & j'ai eu le mortel Chagrin de ne  
pou-

pouvoir réussir. Mon Pere n'est point sorti de la Maison de toute la journée, & je n'ai pû par conséquent faire le vol que je méditois. Désespéré d'un si cruel contre-tems, je viens de chercher dans la bourse de mes Amis la somme que je vous ai promise; mais ceux, à qui je me suis adressé, n'ont pû me la prêter. O Ciel! m'écriai-je, me voilà donc privé de l'unique bien que je désirois! Quoi! ce cher Pere, que j'adore, sera donc condamné à languir peut-être encor long-tems dans l'obscurité d'une infame Prison! Et là dessus je m'abandonnai aux larmes & aux soupirs. Cridge, pour me consoler, me dit, que son Pere devoit dans huit jours faire un Voyage, & qu'il attendoit le moment de son départ, pour prendre une somme deux-fois plus considérable que celle qui m'étoit nécessaire. Ce sont là, ajoûta-t-il, bien des momens d'impatience qu'il nous en coutera, & à vous & à moi; mais, belle GENEVIEVE, foyez assurée, que ce délai m'afflige plus que vous même.

Il falut me contenter de cette réponse. On m'annonce, que l'élargissement de mon Pere est différé de huit

jours: ne le sera-t-il pas d'avantage? C'étoit là une cruelle incertitude qui me désespéroit. Mais je ne puis plus reculer le récit de mes tristes Aventures. Ce tems, qui eut pour moi la durée d'un Siècle entier, s'écoula enfin. Cridge me dit, que le départ de son Pere étoit fixé pour le lendemain. Il se leve, & me dit, en me quittant, qu'avant la fin du jour je n'aurois plus rien à désirer. Quel motif pour moi, d'attendre son retour avec la plus vive impatience? C'étoit sa Coûtume, de ne venir chez moi que lorsque la nuit étoit tombée: jusques à ce tems-là je conservai quelque espérance; mais je commençai bientôt à n'en plus avoir. Il y avoit déjà plus de trois heures que le jour avoit fait place à la nuit, & celui que j'attendois n'avoit pas encor paru. Que de cruelles allarmes ne me causoit pas cet affreux retardement! J'ordonnai à ma Servante, que, dut elle parcourir toute la Ville, elle ne revint qu'avec mon Epoux; mais, puis-je donner ce nom au plus scélerat & au plus barbare de tous les Hommes? Jeanneton m'obéit, du moins elle en fit les semblans: elle vint au bout  
de

de deux heures me rapporter, que toutes ses recherches avoient été inutiles; qu'aucun de ceux, à qui elle s'étoit adressé, n'avoit pû lui donner des Nouvelles de celui qu'elle cherchoit. Elle m'exhorta cependant à me consoler, & à ne pas perdre toute espérance: & après avoir donné quelques momens à essuyer mes pleurs, elle se retira dans sa Chambre, & me laissa seule, livrée à ma douleur. La nuit toute entiere je la passai à baigner mon lit de mes larmes. Le jour parut que le sommeil n'avoit pas encor fermé mes yeux. Je m'assoupis cependant lorsqu'il eut été tems de me lever; mais, quel fut mon reveil? J'appellai plusieurs-fois ma Servante, & elle ne me répondit pas. La croyant endormie, je jettai à la hâte une robe sur moi pour l'aller éveiller; mais je faisois des pas inutiles: la perfide m'avoit abandonnée pour toujours. Je ne pouvois en douter, par ce que je remarquai, qu'elle n'avoit laissé aucune de ses nippes. Ce fut alors que je jugeai, qu'elle avoit été la Confidente du Scélerat qui m'avoit séduite. Je n'essayerai point d'exprimer, quel fut alors mon déses-

poir. Je me hâtai de m'habiller, sans sçavoir ce que j'allois devenir. Je sortis de chez moi, pour me rendre auprès d'une de mes Amies: je la priai avec instance, de faire en sorte que je pusse avoir des Nouvelles de Cridge; mais je ne lui dis pas les raisons que j'avois de lui faire cette priere. Elle me repondit, que ma Curiosité seroit bientôt satisfaite; qu'elle connoissoit un de ses Amis, & que ce seroit à lui qu'elle s'adresseroit, pour lui demander ce que je désirois de sçavoir. Je ne fus, hélas, que trop tôt servie.

Mon Amie vint me rapporter, peu d'heures après m'avoir quitté, que Cridge étoit parti de Londres; qu'il avoit dit à son Ami, qu'il n'y reviendrait que dans trois ou quatre mois; mais que l'on ne sçavoit, qu'elle route il avoit prise. Quelle violence n'eus-je pas à me faire, pour cacher le désespoir, où me jeta une si cruelle Nouvelle? Je frémissais de rage; mais je sçus me contraindre au point, que mon Amie ne s'en aperçut pas. Je revins chez moi, résoluë d'immoler à ma juste fureur le Traître qui m'avoit deshon-

honorée ; car je ne doutois plus , que celui , qui avoit fait les Cérémonies de notre Mariage , ne fut un Scélérat , dont il s'étoit servi pour assurer le succès de ses infames desirs. Mais j'avois à réfléchir sur les mesures que je prendrois , pour ne pas laisser échapper à ma vengeance le Séducteur , qui m'avoit trompée. Je crus , que , pour le poursuivre , sans que mon Innocence eut à courir aucun danger , j'avois besoin du secours du déguisement ; je me déterminai donc à me travestir. Je fis quelque argent de mes nippes & de quelques misérables meubles , qui me restoient , & je changeai mes Habits de Fille contre ceux , dont vous me voyez revêtuë. Je ne voulus pas cependant laisser mon malheureux Pere sans quelque secours ; je lui fis tenir une partie de la petite somme que m'avoit valu la vente de mes hardes. Il seroit mort de douleur , s'il avoit sçu , que j'avois été l'innocente Victime de la brutale Passion d'un Séducteur ; ainsi je me gardai bien de lui rien apprendre de mon deshonneur : & , par ce que je n'aurois pû m'offrir à ses yeux , sans lui laisser voir sur mon visage la honte ,

dont j'étois couverte , & les mouvemens de fureur qui m'agitoient , dont il m'auroit infailliblement demandé la Cause, je suis parti de Londres, sans faire mes adieux à mon Pere.

Mon dessein , comme je l'ai dit , étoit de poursuivre le perfide Cridge, & de le sacrifier à ma vengeance. Je m'étois pour cela armée d'une Epée & de deux Pistolets de poche ; mais , quelle espérance avois-je de le découvrir ? Je marchai durant huit jours , ne tenant aucune route certaine , & m'informant de tout côté , si à un certain jour , que je nommois , l'on n'avoit pas vû passer un jeune Homme , dont je faisois le portrait ? Je laisse à penser , si de pareilles perquisitions pouvoient m'être d'une grande utilité. Tout ce qu'elles me valurent , c'est qu'au bout de huit jours je me trouvai autant épuisée de forces que d'argent. Quel parti prendre dans une si cruelle extrémité ? Je n'avois aucune ressource à Londres : quelle Vie y aurois-je menée ? Me serois-je déterminée à tirer un profit infame de mes foibles appas ? La seule idée d'un pareil genre de Vie m'auroit fait frémir d'horreur. Il faloit  
ce-



cependant me décider sur celui que j'embrasserois. Le peu de cas que je faisois de la Vie , joint au désir que j'avois de procurer à mon Pere son élargissement, fit que je me déterminai à faire de tous les Métiers celui, qui est le plus dangereux, mais qui peut dans un moment enrichir celui qui l'exerce. Mais je ne voulois pas devoir au meurtre & aux assassinats la petite fortune, que je me propoisois de faire; j'en étois même si éloignée, que, pour m'en ôter la tentation, je déchargeai mes deux Pistolets: & , si je gardai mon Epée, ce ne fut pas dans l'intention de m'en servir pour repandre du sang.

Mon coup d'essai me réussit. Le jour commençoit à baisser & je n'avois pris encor aucune nourriture; mais ce qu'il y avoit de désespérant, c'est que, si je voulois souper, il falloit que je le dusse, ou à mon industrie, ou à la pitié de quelque Ame charitable. Occupée de cette triste réflexion, je ne laissai pas d'avancer à grand pas vers un Village, d'où je n'étois éloignée que d'une lieue. Je traversois une Forêt, lorsque j'aperçus de loin une Femme seule, qui venoit de mon côté. La faim, qui me pres-

pressoit , me donna du Courage. Je tirai , non sans quelque battement de Cœur , mon Epée de son fourreau , & je la tins cachée sous mon habit. Lorsque je fus à quelque pas de la Paysanne , que je ne voulois qu'intimider , je lui dis , en lui présentant la pointe de mon Epée : ma bonne Femme , votre Bourse ne vous est pas sans doute aussi chere que la Vie ; ainsi , sans vous faire prier , vite ; & je n'eus pas besoin d'en dire d'avantage. Je ne sçais , si ma Contenance , ou mon ton , avoit quelque chose de bien menaçant ; mais celle , à qui je venois de faire un si brusque Compliment , me repondit en tremblant , & en mettant la main à la poche , qu'elle ne me feroit pas bien riche , & un moment après elle me jeta sa Bourse , en me disant , qu'elle me donnoit tout ce qu'elle avoit. Je voulus bien la croire sur sa parole , & ne m'avisai pas même de compter. Je marchai , durant plus de deux heures , par des Chemins détournés , avec autant de précipitation , que si j'avois eu toutes les Maréchaussées de l'Angleterre après moi. Il y avoit long-tems que la nuit étoit tombée , lorsque , accablée  
de

de lassitude , je me vis obligée d'entrer dans une Hôtellerie. La première chose , que je fis , fut de tirer ma Bourse , ( ou plutôt la Bourse , que je venois de voler ) pour régler la dépense , que je pouvois faire. Je me trouvais plus riche que je ne croyois ; la somme immense de dix belles Guinées fut le premier profit de mon nouveau Métier. Les murmures de mon estomac me faisoient sentir le besoin que j'avois d'un bon repas , aussi en fis-je un excellent , quoiqu'il ne fut composé que de mets grossiers ; mais ma faim prêtoit une merveilleuse délicatesse à tout ce que je mangeois.

On m'avoit donné à souper la Compagnie d'un jeune Homme & de sa Sœur , qui tous deux étoient assez bien mis. Je pris la liberté de leur demander , s'ils avoient une longue route à faire ? Ils me répondirent , qu'ils alloient voir une de leurs Parentes , qui demeurait dans un Bourg , éloigné de sept à huit lieues de l'endroit où nous étions. Je leur témoignai , que , devant aller du même côté , je serois charmé de les accompagner. J'avouerai cependant , que ce n'étoit pas la mon-  
des

dessin; car, dans la supposition, que l'on m'eut donné un Lit dans leur Chambre, j'étois bien résoluë d'essayer, si je ne pourrois pas grossir ma Bourse, en diminuant la leur. Mais je me vis forcée de remettre la partie au lendemain, par ce que je fus privée de leur Compagnie durant la nuit. Quelque besoin que j'eusse de repos, je ne m'endormis cependant qu'après avoir sérieusement réfléchi sur la maniere, dont je m'y prendrois, pour m'enrichir aux dépens de mes nouveaux Compagnons de Voyage. Après un mur examen, je crus devoir m'en tenir à un expédient, que j'imaginai, & qui me réussit.

Il étoit réglé, que nous partirions dès que le jour commenceroit à éclorre. L'espoir d'une nouvelle proie m'empêcha de me trop livrer au sommeil: je me levai dès que j'entendis quelque bruit dans l'Hôtellerie. J'eus à attendre quelque tems, avant que ceux, dont je devois avoir la Compagnie, fussent éveillés. Peut-être n'auroient-ils pas fait languir mon impatience, s'ils avoient sçu, qu'ils étoient destinés à goûter, durant une grande partie du jour, les douceurs d'un tranquille repos;

pos; mais enfin, je leur pardonne leur Parresse. Ils se levent, descendent à la Cuisine, comptent avec l'Hôtesse, & nous partons. J'imaginai durant le Chemin mille Contes plaisans, pour les amuser, & pour m'insinuer dans leurs bonnes grâces. Je ne sçais, si je me flatai; mais je crus m'appercevoir, que la jeune Demoiselle sur tout m'écoutoit avec plaisir: elle me jettoit même certains coups d'œil, qui me firent juger, qu'il ne me seroit peut-être pas impossible de faire la Conquête de son Cœur. Mais j'en avois une autre bien plus intéressante à faire, & ce fut, pour ne la pas manquer, que je refusai de m'arrêter dans un Village où nous passâmes & où ils me pressoient de déjeuner. Je prétextai mon refus sur ce que nous serions mieux régalez dans une petite Ville, d'où nous n'étions éloignés que d'une lieue. Ils eurent la Complaisance de se rendre à mes remontrances; mais, soupçonnoient-ils le régal que je leur préparois?

Dès que nous fumes arrivés, je leur dis, que j'avois à voir un de mes Amis; mais que la visite, que je lui ferois, seroit très courte, & que je me  
re-

reposois sur eux du soin de faire apprêter, en m'attendant, un excellent déjeuner. La visite que j'avois à faire, c'étoit à un Apoticaire. Celui, à qui je m'adressai, me servit selon mon goût. Je me plaignis à lui d'une cruelle Insomnie, & lui demandai, pour m'en guérir, quelque Poudre soporifique, que je pusse mêler dans quelque breuvage; mais je voulois, que cette Poudre ne laissât aucun dégoût. L'habile Pharmacien m'en donna une qu'il me dit être telle que je la souhaitois: je le crus, & j'en vis bientôt après les merveilleux effets. J'avois des raisons secretes, pour ne pas faire languir l'impatience de mes chers Compagnons de Voyage; ainsi, ma petite emplette n'eut pas été plutôt faite, que je me hâtai de les aller joindre. Nous nous mîmes à table, & je fus très contente de la délicatesse du repas qui avoit été préparé par leur ordre. J'étois intéressée à l'animer par beaucoup de joye, & j'y réussis. Les rasades allèrent leur train: la Sœur même, qui étoit une brune très aimable, sembloit prendre plaisir à l'exemple de son Frere, de me faire exactement raison; mais ils ne  
me

me la feront pas long-tems. Je chan-  
tai une Chanſon , qui demandoit, que  
j'euffe la bouteille en main. Je ne  
manquai pas de donner à ma voix un  
ton mâle ; je joignis auſſi quelques ge-  
ſtes boufons, qui faiſoient que mes deux  
Convives ſe pâmoient de rire. Ils é-  
toient trop agréablement occupés ,  
pour pouvoir ſ'appercevoir, que, tan-  
dis que je chantois, une de mes mains  
ne demeuroid pas oifive. J'eus l'a-  
drefſe de jetter ſubtilement quelques pin-  
cées de ma Poudre ſoporifique dans la  
bouteille que je tenois ; à cette fineſſe  
j'en joignis une autre, qui fut, de pou-  
voir ſans affectation me diſpenſer de  
boire. Mon heureuſe Poudre , qui é-  
toit pour moi une Poudre d'or , eut  
bientôt produit ſon effet. Mes deux  
Compagnons de Voyage ne tarderent  
pas à bâiller, leurs Paupieres commen-  
cerent à ſ'appéſantir. J'affectai de mon  
côté quelqu'envie de dormir ; je diſ ,  
que nous ſerions plus diſpoſés à mar-  
cher, après avoir pris quelques heures  
du repos. Ma propoſition fut accep-  
tée, & le Frere & la Sœur ſe jetterent  
chacun ſur un Lit, & je ſuivis leur ex-  
emple. Lorsque j'eus lieu de croire  
*Tome III.*
G
qu'ils

qu'ils dormoient d'un sommeil profond, je me levai, pour aller leur faire une visite. Comme je ne craignois pas qu'ils se reveillassent, je me donnai le tems de faire à l'aise mes petites affaires. J'eus cependant la Conscience de leur laisser de quoi payer mon écot & le leur. Je me retirai en suite, & dis, en sortant, à l'Hôteffe, qu'en attendant, que mes Compagnons fussent reveillés, j'allois faire quelques tours de Promenades. Cinquante Guinées, bien comptées, furent le fruit de mon adresse.

J'omettrai bien d'autres tours, qui n'eurent pas pour moi un succès moins heureux. Mais, en voici un, que je ne dois pas passer sous silence. M'étant arrêtée un jour près d'une superbe Maison de Campagne, je vis un Seigneur, âgé de plus de soixante ans, qui se promenoit seul dans une longue avenue, ayant un Livre en main. Le lieu, où il étoit, me parut très solitaire, & fort propre à y faire un coup de main. J'hésitai cependant quelques momens, & me déterminai enfin au parti suivant. Je m'avançai vers ce Seigneur, & l'ayant abordé, je lui dis: je suis fâché,  
Mon-



Monfieur, d'avoir à vous faire un Compliment, que vous trouverez fans doute très incivile; mais j'ai befoin de vingt Guinées, il faut, ou... ajoutai-je, en reculant quelques pas, & en lui présentant le bout d'un Pistolet. Fut-ce peur, fut-ce générofité, c'est-ce que je ne puis décider; mais enfin ce vieux Seigneur me fit la grace de m'octroyer ce que je lui demandois: il fut même plus libéral que je ne l'espérois. Je ne voulus pas être ingrate; j'eus la politesse, ou plutôt l'effronterie, de lui dire, que je lui laiffois mes Armes, pour prix de ma reconnoiffance. Je ne crus pas devoir attendre fa reponse; je m'éloignai avec une vîteffe extrême. Mais, quel dut être son étonnement, lorsqu'il vit, que le Pistolet, dont je lui avois fait présent, n'étoit point chargé?

Il n'y avoit que deux jours que j'avois fait ce coup hardi, lorsque je vins dans cette Hôtellerie; j'y vis, Messieurs, un de vos Domestiques, qui tira une Tabatiere & une Montre de prix. Je conjecturai, qu'il n'étoit pas sans argent; & je ne m'étois pas trompée. Le vol, que je lui fis, ne me

laissoit rien à désirer. J'étois en état de rendre la liberté à mon Pere ; car j'ose dire que c'étoit là l'objet de tous mes vœux. C'étoit dans cette intention que je volois à Londres , lorsque j'ai été rattrappée ; mais j'ose en prendre le Ciel à témoin , que la mort , dont je suis menacée , ne m'effraye point , parce que je ne l'ai mérité , que pour avoir voulu arracher un Pere , digne de toute ma tendresse , à la misère , qui l'accable. ..

Ainsi finit le récit des Aventures de la belle Geneviève. Mon Pere lui dit , qu'elle n'avoit rien à craindre de sa part ; mais qu'il lui conseilloit de renoncer à un Métier , qui perd , tôt ou tard , ceux qui l'exercent. Je fus surpris , de ce que mon Pere ne s'intéressât pas d'avantage en faveur de cette pauvre malheureuse ; & comme je lui en témoignois mon étonnement , il me demanda , ce que je pensois que l'on dut faire pour elle ? Je crois , Monsieur , lui repondis-je , que Mademoiselle est moins coupable qu'infortunée : elle nous a fait le sincere aveu de ses fautes ; mais , quel en a été le Principe ? Sa tendresse pour un Pere , qu'elle ado-

adore. Rendons le à ses vœux, ce sera lui accorder un Bien plus précieux que la Vie. Mais ce n'en est pas assez. Un Scélerat a triomphé de l'Innocence de cette jeune Personne. Intéressons nos Amis, pour qu'il soit condamné, ou à reparer son honneur, si Mademoiselle consent à l'épouser, ou à donner une somme, qui mette, & le Pere & la Fille, à couvert des misères de l'Indigence. Ils nous devront le bonheur de leurs jours; nous aurons fait deux heureux. Est-il un plaisir plus doux & plus satisfaisant pour une Ame tendre & compatissante? Ne doit-on pas.... mais mon Pere ne me laissa pas le tems d'achever. Transporté de joye pour les sentimens que je venois d'exprimer, il se jette à mon col. & m'embrasse mille-fois. Ah, mon Fils, mon cher Fils, me dit-il, vous me ravissez, par ce que je vois, que votre Cœur est tel que je le souhaite. Vous sentez le plaisir qu'il y a d'en faire aux autres; vous sçavez plaindre les malheureux, & sur tout ceux qui ne méritent pas de l'être; mais vous ne croyez pas, que l'on doive se contenter de prêter une pitié stérile à leurs maux, vous voulez

qu'on les soulage dans leur misère. Ah, c'est à ces marques que je connois la bonté de votre Cœur, & c'est cette bonté généreuse qui sera dans vous le germe des plus belles Vertus; car, quiconque manque du côté du Cœur, pèche dans le Principe, & porte avec soi l'origine de tous les Vices. Vous n'avez proposé, ajouta-t-il, que ce, que j'étois moi-même résolu de faire en faveur de cette jeune Demoiselle; mais je suis charmé de ce que vous m'avez prévenu, & je crois que, comme moi, vous regarderez ce jour comme le plus heureux de votre Vie.

Je n'essayerai pas d'exprimer, avec quelle effusion de Cœur la malheureuse Geneviève nous exprimait la vivacité de sa reconnoissance. Elle soupiroit, versoit des larmes de joye, elle sembloit transportée hors d'elle même; tantôt elle se jettoit à mes genoux, sans que je pusse l'en empêcher, & tantôt elle se précipitoit à ceux de mon Père. Fut-il jamais une scène plus attendrissante? J'en étois touché au point, que je ne pouvois retenir mes pleurs. Les Charmes, il est vrai, de l'aimable Geneviève causoient en partie ma sensibilité;

lité , mais elle venoit aussi du plaisir délicat que j'avois de pouvoir mettre fin à ses maux.

Mon Pere voulut qu'elle dinât avec nous , & après le repas nous montâmes ensemble en Carrosse. Nous n'arrivâmes que le lendemain à Londres , & dès que nous y fumes , nous envoyâmes un de nos Domestiques au Pere de Cridge , pour l'avertir de nous venir parler. Après lui avoir fait bien des reproches sur la dureté, dont il avoit usé à l'égard du Pere de Geneviève, nous aquitâmes la somme, dont il lui étoit rédevable ; mais nous ne lui dîmes rien des poursuites, que nous allions faire contre son Fils , nous voulions auparavant, que le Pere de Geneviève fut élargi , & il le fut. Nous nous adressâmes en suite à Monsieur de Chavigni , à Mylord Pemborn , & à quelques autres de nos Amis. Ils épousèrent avec chaleur les intérêts de celle que nous leur recommandions. Les Perquisitions, que l'on fit pour découvrir l'endroit, où Cridge s'étoit retiré , réussirent : il se tenoit dans une Campagne , peu éloignée de Londres ; des Archers allèrent se saisir de lui & le

conduisirent en Prison. On ne fut pas obligé de produire contre lui des témoins; il avoua, que c'étoit lui qui avoit engagé son Pere à faire enfermer celui de Geneviève; qu'ayant employé inutilement la voye de la Libéralité pour la séduire, il lui avoit promis de l'épouser secrètement; mais que son dessein étoit de la tromper, & qu'il s'étoit servi d'un de ses Amis, qui, revêtu d'habits de Ministre, avoit fait les Cérémonies de leur Mariage. Il fit enfin un sincere aveu de tout ce qui nous avoit déjà été raconté. Les Juges le condamnerent, ou à épouser Geneviève, si elle vouloit l'accepter pour Epoux, ou à lui donner mille Livres Sterling, si elle le refusoit. Mais ce fut inutilement qu'il sollicita son Consentement, elle aim mieux mener une Vie retirée avec son Pere, que d'unir son sort à celui d'un Traître, qui, pour assouvir son infame Passion, avoit employé tout ce que la fourbe & l'artifice ont de plus cruel & de plus honteux.

Cette affaire, qui ne put terminer, sans que nous nous donnassions bien des mouvemen, recula de quelques jours  
notre

notre départ pour la Hollande. (1).  
Nous ne nous embarquâmes que lorsqu

(1) La Hollande fut anciennement la demeure des Bataves: c'étoient des Cattes, Peuple de la Germanie, qui, ayant été contraints de sortir de leur País par une Guerre Civile, vinrent sous la Conduite de Batton s'établir dans l'Isle, que forme le Rhin & le Wahl, à laquelle ils donnerent le nom de *Batavia*. Leurs Rois étoient leurs Chefs, & non pas leurs Maîtres; Ils jouissoient des honneurs de la Royauté, sans en avoir la puissance. Ils étoient si jaloux de leur Liberté, & en maintenoient les Droits avec tant d'ardeur, que cela à fait dire à un Poète, qu'après que Rome eut soumis la plus grande partie de l'Univers, la Liberté ne trouva un azile qu'au de là du Rhin & du Tanais chez les Bataves & chez les Arfacides.

*Lilertas ultra Tanaim Rhenumque recessit,*

S'ils servirent les Romains, ce fut en qualité de Troupes auxiliaires, & sous le Commandement d'un Chef de leur Nation. Ils donnerent les premiers à la Bataille de Pharsale. Auguste se servit d'eux pour sa Garde ordinaire. Après la décadence de l'Empire leur País fut ravagé par les Barbares du Nord. Ils étoient alors gouvernés par des Juges, qui avoient chacun leur Jurisdiction particulière. L'Empereur Charles le Chauve les réunit toutes en une seule l'an 863, & l'érigea en Comté, en faveur de Thieri d'Aquitaine, dont les Successeurs é-

que nous eumes assuré le bonheur de l'aimable Geneviève, & que nous eumes vengé son Pere de l'inhumanité, avec laquelle il avoit été traité par le perfide Cridge.

Après avoir fait nos adieux & nos re-

tendirent leur Domination, les uns par les Armes, les autres par des Alliances.

Les Comtes de Hollande eurent souvent des Démêlés avec les Empereurs, qui prétendoient qu'ils fussent Vassaux de l'Empire; mais ils s'opposèrent toujours à cette prétention, & se maintinrent dans la possession où ils étoient de la Souveraineté. Mais, quoique ces Princes fussent souverains, ils n'étoient pas cependant absolus; ils dépendoient en plusieurs choses des Etats du Païs, comme lorsqu'il s'agissoit de faire la Paix ou la Guerre, de lever des Impôts, d'établir de nouvelles Loix, & de marier leurs Filles. Philippe, Duc de Bourgogne, tâcha le premier de diminuër ce trop grand Pouvoir des Etats; mais il le fit avec cette retenue politique qui lui méritoit le surnom de Bon. Charles Quint le fit un peu plus ouvertement; mais Philippe second, trop entêté de sa Grandeur, crut qu'il lui seroit honteux de partager l'Autorité avec des Sujets, c'est pourquoi il ordonna, en partant pour l'Espagne, à la Duchesse de Parme sa Sœur naturelle, de tenir sur pied les Troupes étrangères, & de demander de l'argent aux Etats pour leur subsistance. Ce fut là la Cause des premiers troubles qui furent suivis de la Revolte des sept Provinces-Unies.



remercimens à nos Amis , nous partimes de Londres , pour nous rendre à la Haye. Nous eumes un vent si favorable , que dans moins de deux jours nous entrâmes heureusement dans la Meuse , & peu d'heures après nous arrivâmes à Rotterdam. Nous eussions bien pû nous rendre le même jour à la Haye ; mais je voulus donner quelques heures à voir ce qu'il y avoit de plus curieux dans cette Ville.

Sa situation me parut très favorable pour le Commerce. Elle est sur la Meuse , à six lieues de la Mer : elle est coupée de plusieurs Canaux , ce qui fait qu'elle communique avec toutes les Villes de la Hollande & celles des Provinces voisines. Mais elle a tout le Commerce de l'Angleterre & de l'Ecosse ; aussi y a-t-il une Eglise Anglicane , une Presbytérienne & une Ecossoise. Cette Ville est grande & bien bâtie. Quelques-uns prétendent , qu'elle tire son nom de Rutter , Roi des Francs , & d'autres disent , qu'elle le doit à la Rote , Riviere au Confluent de laquelle elle est bâtie. Elle augmenta si fort par la retraite d'un grand nombre de Flamands & de Brabançons , dans le tems  
de

de la Guerre Civile des Païs-Bas, qu'elle est devenuë la plus riche & la plus marchande Ville de Hollande après Amsterdam. Sa plus grande gloire est, d'avoir été la Patrie du sçavant Erasme, qui a égalé dans les Belles Lettres les plus Grands Hommes de l'Antiquité. On voit la statuë de cet illustre Restaurateur de la Langue Latine dans la grande Place : il est représenté en habit de Docteur, tenant un Livre à la main, & on lit sur le Piédestal, qui est aussi peu ornée que la statuë, une courte Inscription Latine assez simple. J'eus aussi la Curiosité de voir la Maison, où est né ce Grand Homme : on l'a conservé telle qu'elle étoit ; elle est petite & n'a aucun Ornement ; mais le nom du Grand Erasme suffit, pour qu'un Voyageur sçavant soit plus empressé de la voir que les plus superbes Palais.

Dès que nous fumes arrivés à Rotterdam, mon Pere avoit envoyé son Valet de Chambre à la Haye, pour nous y faire préparer un Logement, par ce que notre dessein étoit d'y séjourner un ou deux mois. En sortant de la Barqué, où nous étions entré, nous trouvâmes La Fond, qui étoit l'Hom-

l'Homme de Confiance de mon Pere, qui nous conduisit à la Maison qu'il nous avoit louée toute meublée. Ma vûë fut enchantée, lorsque j'entrai à la Haye: je ne crois pas aussi, qu'il y ait dans l'Europe une Ville plus riante, ni qui fournisse de plus belles & de plus agréables Promenades; plusieurs Ruës mêmes peuvent être regardées comme des Promenades charmantes: elles sont traversées par des Canaux, bordés la plupart d'un ou de deux rangs d'arbres. Nous traversâmes le *Plein*, où l'on élevoit un superbe & spacieux Edifice, destiné à être occupé par les Députés de la Ville d'Amsterdam, dans le tems que se tient l'Assemblée des Etats. Nous nous rendimes de là au *Voorhout*, (1) où étoit le Logement qui nous avoit été préparé.

Le

(1) C'est la Promenade la plus fréquentée, où se fait le Cours des Carrosses, & où l'on voit ordinairement en Été un grand nombre de Personnes de distinction. Il y a au milieu une grande Allée, bien tablée & entourée de Barrières. La Haye est redevable de cet Ornement à l'Empereur Charles Quint. C'est cette Promenade qui a donné occasion à plusieurs démêlés pour la préséance. Un en particulier, dont les

Le Lendemain de notre arrivée nous allâmes faire une visite à Monsieur le Marquis de Fenelon notre Ambassadeur; Neveu de Monsieur de Fenelon l'illustre Archevêque de Cambrai. Il y avoit déjà bien des années qu'il étoit à la Haye, où il avoit été envoyé dans  
un

les suites paroïssient devoir être les plus dangereuses, fut celui, qui survint entre le Comte d'Estrades, Ambassadeur de Louis XIV. & le Prince d'Orange, depuis Roi de la Grande-Bretagne. Leurs Carrosses se rencontrèrent, & nul des deux ne voulant céder le pas d'honneur, ils demeurèrent arrêtés vis-à-vis l'un de l'autre. Les Domestiques de l'Ambassadeur accoururent; & ses Amis se joignirent à eux; mais le Comte leur défendit d'en venir à aucune voye de fait. Mr. le Grand-Pensionnaire ayant été averti de ce démêlé, accourut sur les lieux. Je n'eus, lui dit l'Ambassadeur, ce que veulent les gens du Prince par une telle Contestation, jusqu'à présent j'avois ignoré, que Messieurs les Etats eussent un Souverain. C'est que les Ambassadeurs ne le cèdent qu'aux Souverains. Madame la Princesse Dotairiere d'Orange, conformément au Conseil que lui donna Mr. le Grand Pensionnaire, descendit dans l'Allée, qui est entre les Barrières. Le Prince son Fils crut, que le respect l'obligeoit d'aller à sa rencontre; il descendit donc, & fit retourner son Carrosse; ce qui laissa au Comte d'Estrades le pas, qu'il prétendoit lui être dû.

un tems très difficile, qui lui a donné allusion de découvrir les grands talens qu'il avoit pour la Négociation. Par sa douceur, sa modestie & sa candeur, il avoit scû captiver l'amitié & l'estime des Principaux des États; & il est vrai, que c'est en particulier à sa prudence & à son habileté, que l'on doit l'exacte Neutralité, que la Hollande observa dans le tems que la Guerre étoit le plus allumée entre la France & l'Empereur. L'on peut dire cependant, sans rien diminuer de la gloire qui lui revient, qu'un Secrétaire, que la Cour lui avoit donné, par ce qu'elle connoissoit son genie & la supériorité de ses talens, ne lui étoit pas d'un petit secours. Ce Secrétaire, qui étoit en même-tems Aumônier, se nommoit l'Abbé de la Ville; il avoit été treize ans Jesuite. Une santé foible & délicate fut l'unique raison qui l'obligea de quitter la Société, qui ressentit vivement la perte d'un sujet si excellent. J'ai eu le plaisir de m'entretenir plusieurs-fois avec lui, & j'avoue que je n'ai jamais trouvé de Conversation plus spirituelle, plus instructive, & en même-tems plus polie & plus enjouée que la sienne.

Un

Un sel fin & délicat assaisonnaient tout ce qu'il disoit ; c'étoient à chaque instant mille saillies heureuses que lui fournissoit la vivacité de son Imagination. Son génie, qui étoit orné des plus belles Connoissances, lui donnoit la facilité de raisonner de toutes choses avec une justesse & une précision, qui entraînoit la persuasion. Mais je crois, que ce qui faisoit que ceux, qui conversoient avec lui, lui trouvoient infiniment d'esprit, c'est qu'il avoit l'art merveilleux d'en faire trouver beaucoup à ceux avec qui il conversoit.

Mais je reviens à Monsieur notre Ambassadeur. La Pieté & la Religion étoient ses Vertus caractéristiques ; il ne cherchoit pas à soutenir l'éclat de son rang par le vain spectacle d'une Pompe & d'un Luxe excessif ; une sage Oeconomie, un Esprit, un Ordre admirable, qui regnoit dans sa Maison, le mettoit en état de contenter le penchant qu'il avoit à être généreux. Personne qui ne lui rendit cette justice, qu'il ne connoissoit rien de plus grand que de faire du bien & de le bien faire ; aussi, par l'art merveilleux, qu'il avoit d'accompagner ses bienfaits de toutes  
les

les marques de bonté & d'honnêteté les plus prévenantes , il en redoubloit tellement le prix , que souvent la manière obligeante , dont il donnoit , valoit encore mieux que le Don même. Mais c'est là un Portrait , que je n'ai fait qu'ébaucher ; que de choses ne me resteroit-il pas à dire , si je voulois l'achever. Durant un mois , que nous demeurâmes à la Haye , nous eumes occasion de découvrir chaque jour dans cet aimable Seigneur quelque qualité nouvelle , digne de toute notre admiration. Il nous fit la grace de nous prier , de ne point prendre d'autre table que la sienne. Nous le remerciâmes , en lui promettant , que nous aurions souvent l'honneur de le voir.

Les principales Connoissances , que nous formâmes , furent avec le Comte d'Uhlefeld , Ministre Plénipotentiaire de l'Empereur , & Fils de la Grande-Maitresse de la Cour de l'Archiduchesse Gouvernante de Païs - Bas , avec le Comte de Golowkin , (1) Ambassadeur de

(1) Il a été plusieurs années Envoyé extraordinaire du feu Pierre Czar le Grand à la Cour

de Russie, & avec Mr. de Brosse, (2) Chargé des affaires du Roi de Pologne.

Mais ce n'étoit point avec ces Seigneurs que nous pouvions nous instruire du génie des Hollandois. Les Assemblées, où nous nous trouvâmes & où nous fumes reçûs avec quelque distinction, nous donnerent occasion de connoître la principale Noblesse de la Province. Ceux que nous connumes plus particulièrement, furent le Comte d'Obdam & le Comte de la Leck. Le premier est Petit-Fils du fameux Amiral d'Obdam, qui délivra Coppenhague. Il reçut pour récompense de ses services & de son intrépide valeur l'Ordre de l'Elephant; dignité, qui n'étoit accordée à aucun Etranger, à moins qu'il ne fut

de Prusse. L'Impératrice Anne l'envoya Ambassadeur à celle de France, & partout il s'est fait estimer par la douceur, la politesse & la sagacité de son Caractère.

(2) Le Général de Brosse est François de Naissance. Le feu Roi de Pologne, au service duquel il étoit Maréchal de Camp, le fit son Ministre à la Haye. Le Roi regnant lui a conservé cet Emploi. Ce Seigneur est autant aimable par les agrémens de son esprit, qu'estimable par la supériorité de ses talens.



fut Prince. La même marque d'honneur fut transmise à son Fils, mort Lieutenant-Général & Colonel d'un Régiment de Cavalerie.

Le Comte de la Leck, de la Maison d'Orange, est le plus ancien Lieutenant Général de Cavalerie au service des Etats. Il est Colonel d'un Régiment & a le Gouvernement de Menin. Il suffit d'avoir une légère tincture de l'Histoire des dernières Guerres, pour sçavoir, qu'il est peu de Généraux, qui ayent immortalisé leur Nom par de plus grandes actions que cet illustre Guerrier: & ce qui met le comble à sa gloire, c'est que les Ennemis, contre lesquels il a eu à signaler sa valeur & son courage, s'accordent tous à le louer comme un des plus fameux Capitaines qu'ait vu naître la Hollande.

C'est chez le Comte d'Obdam & le Comte de la Leck que nous avons l'avantage de rencontrer la plus grande partie des Personnes qui tiennent un rang distingué à la Haye. Je fus bientôt à même de pouvoir juger du génie de la Nation; car, je le repete, ce seroit s'exposer à porter un faux jugement, que de vouloir décider du Ca-

ractère d'une Nation, par les idées que l'on se forme de celui du Peuple.

Quoiqu'il en soit de cette Remarque, qui me paroît juste, je ne crois pas qu'il faille chercher dans les Hollandois ce fond de vivacité, cet enjouement, cet air brillant, ces dehors prévenans, ces excès de politesse, qui sont le partage des François, mais qui sont accompagnés de tant de légèretés, de présomption, d'étourderie & d'inconstance, que l'on ne tarde pas à se repentir de s'être laissé trop légèrement prévenir en leur faveur. Non, le Hollandois, à l'exemple de l'Anglois, ne vous accablera pas d'un déluge d'inutiles Complimens, par ce qu'il ne croit pas que ce soit en cela que consiste l'essence de la politesse. Son accueil vous paroîtra froid, par ce qu'il est accoustumé à réfléchir, & qu'il ne pense pas qu'il convienne de se livrer d'un premier coup, & de faire des protestations d'amitié & d'estime à une Personne qu'il ne connoit point. Est-il blamable de vouloir examiner, si vous êtes digne de l'une & de l'autre? Mais, dès que vous paroissez la mériter, rien de plus vif que son ardeur à épouser vos intérêts; ils  
com-

commencent dès lors à devenir les siens propres. Ami constant & généreux, ce ne fera pas par d'inutiles paroles, mais par des marques réelles & effectives de la bonté de son Cœur, qu'il vous prouvera son attachement : & ce qui doit vous le rendre plus précieux, c'est qu'il vous sera plus difficile de perdre son Amitié, qu'il ne vous l'a été de la mériter. Il ne craindra pas de s'ouvrir à vous, par ce qu'il est assuré, que vous ne remarquerez dans lui aucun des défauts opposés au Caractère essentiel de l'honnête Homme. La douceur, la modération, la fidélité, la droiture, la probité, une parfaite égalité d'humeur & de sentimens, sont les Vertus qui le distinguent.

Je ne sçais pourquoi l'on accuse les Hollandois de trop s'occuper de leurs intérêts : il est vrai, qu'ils ne donnent pas dans les excès d'un faste excessif; mais leur Oeconomie, qui les tient également éloignés, & d'une fordide avarice & d'une prodigalité ruineuse, est-elle blamable ? Leurs Maisons sont richement meublées, leurs Tables proprement servies, leurs Equipages bien entretenus, leurs Domestiques exacte-

ment & même libéralement payés, leurs Revenus sont l'unique règle de leurs dépenses; aussi, rien dans l'intérieur de leur Maison, qui n'annonce l'ordre & l'arrangement qui y regnent. C'est par là qu'ils sont toujours à couvert des cris importuns d'une foule de Créanciers affamés. Leur probité, qui fait leur Vertu caractéristique, souffriroit trop s'ils avoient la plus légère injustice à se reprocher. Mais ce qui seul peut suffire pour faire leur éloge, c'est que, s'ils retranchent bien des dépenses superflues, il semble que ce ne soit que pour être toujours en état de pouvoir contenter la pitié, qui les intéresse en faveur des malheureux. C'est dans ce seul cas que la prodigalité est de leur goût.

Mais je crois que c'est en avoir assez dit, pour donner une idée juste du génie Hollandois. Je n'eus pas demeuré quinze jours à la Haye, que j'eus lieu d'être charmé des manières gracieuses & prévenantes, avec lesquelles je commençai à être reçu dans les Assemblées où je me trouvois le plus souvent. J'y faisois de fréquentes parties de Jeu, mais différentes de celles que je faisois

à Madrid chez la Princesse de Belmon-  
te. C'étoient pour moi des parties d'A-  
musement , qui étoient ordinairement  
suivies de la Promenade ou du Specta-  
cle. Je parcourus avec Monsieur de  
Wassenaar , qui est d'une des plus an-  
ciennes & des plus nobles Familles de  
la Hollande , toutes les avenues de la  
Haye : aucune qui ne forme le Païsage  
le plus charmant du Monde. Rien en  
particulier ne me parut plus riant &  
plus beau que le Chemin qui conduit à  
Scheveling , petit Village , situé au  
bord de la Mer à une lieuë de la Haye.  
On y arrive par une superbe Allée ,  
tirée au cordeau , qui est coupée dans  
les Dunes , & qui est fermée par un  
double rang d'arbres entremêlés de Py-  
ramides d'Ifs.

Les avenues de Ryswick , (1) de  
Delft , (2) & de Losdunes , ne sont pas  
moins

(1) Ryswick , Village éloigné d'une demi-  
lieuë de la Haye. Il y a un Château , qui ap-  
partient au Prince d'Orange , mais qu'on laisse  
entièrement déperir. C'est là où fut signée la  
Paix en 1697.

(2) Delft a eu pour Fondateur Godefroi le  
Bossu , Duc de Lorraine , lequel , après avoir  
usurpé une partie de la Hollande , fut défait

moins agréables. J'avois entendu parler d'un prodige , arrivé dans ce dernier Bourg. J'eus la Curiosité de vouloir voir par mes yeux les Monumens, qui en conservent la Memoire. Je vis le Tombeau de la Comtesse Marguerite (1) , qui accoucha de trois cent soixante cinq Garçons, qui furent tous baptisés par Gui, Grand-Vicaire de l'E-vêque d'Utrecht. Erasme & Vivés rapportent, que , cette Princesse ayant re-

dans un Combat naval par Thieri , Comte de Hollande. Cette Ville à l'avantage d'être l'Arsenal de la Province , & le lieu où le Prince d'Orange tenoit ses Gardes par un éloignement politique. Guillaume de Nassau, Prince d'Orange, Auteur de la Revolte des Pais-Bas , y fut tué d'un coup de Pistolet l'an 1584. par Balthazar Gerard, Franc-Comtois. L'on a élevé à ce Prince un superbe Mausolée, digne & de la reconnoissance de la République & des services éclatans, qu'elle a reçus de ce Héros.

Quoique Delft ne soit rien moins que considérable par son Commerce, c'est cependant une des plus riches Villes de la Hollande , à raison d'un grand nombre de Personnes opulentes, qui y font leur séjour, pour jouir dans une paisible Retraite des grands Biens qu'elles doivent, ou à leur Naissance, ou à leur fortune.

(1) Cette Princesse étoit Comtesse de Henneberg, Fille de Florent, Comte de Hollande.

reproché à une pauvre Femme, qui lui demandoit l'aumône, pour se délivrer de son importunité, que les deux Enfans, qu'elle avoit entre ses bras, étoient de deux Peres, cette malheureuse en fut si irritée, qu'elle lui souhaita avec Imprécation, d'accoucher d'autant des Garçons qu'il y avoit de jours dans l'année. Cette Imprécation, que la colère & le dépit lui avoient arraché, eut son effet. On me montra le bassin, où l'on dit que furent baptisés ces trois cent soixante cinq Enfans, & je vis dans l'Eglise le Tableau, où est représenté un événement si singulier.

Je ne finirois point, si je voulois faire une description exacte de tous les Ornemens qui embellissent les environs de la Haye. Il y a à une de ses Portes un Bois très agréable, coupé par un grand nombre de belles Allées; ce fut là où je vis une superbe Maison de Campagne, magnifiquement meublée, qui a été cédée au Prince d'Orange par son Traité de partage avec le Roi de Prusse.

Moins d'un mois nous avoit suffi pour voir tout ce qu'il y avoit de plus curieux à la Haye; mais nous voulu-

mes, avant que d'en partir pour prendre la route d'Allemagne, parcourir les principales Villes de la Province; c'étoit là un Voyage de quinze jours que nous nous proposons de faire. Nous commençames par Leyde, appelée *Lugdunum Batavorum*. Elle est près du Lac de Haarlem, qui sert à la rafraichir & à nettoyer ses Canaux; c'est la raison pour laquelle ses Habitans n'ont jamais voulu consentir qu'on dé-fêchât ce Lac. Cette Ville est fameuse par son trafic de Draps, qui sont recherchés dans les Païs étrangers, & par son Université, instituée l'an 1575., & où toute la jeune Noblesse de Bohême & d'Autriche vient faire ses études. L'on voit dans cette Ville une vieille Tour, que l'on croit avoir été bâtie par le Normand Hengist, & un Puits très profond, qui a donné le Nom & les Armes aux Wassenaards, qui étoient Burgraves de Leyde du tems des Comtes de Hollande. Cette Ville fut assiégée par les Espagnols l'an 1574. Ils essayèrent d'abord de la prendre de force; mais, cette premiere tentative ne leur ayant pas réussi, ils entreprirent de l'affamer. Ils vinrent à bout de réduire



duire les Habitans à une extrême misère; mais, les Dignes de la Meuse & de l'Issel ayant été percées, le Pais fut inondé, & les Assiégeans furent obligés de se retirer avec une perte considérable.

Les Curiosités les plus remarquables de cette Ville sont, un Jardin de Plantes médicinales très bien entretenu, une Sale d'Anatomie, où l'on voit toutes les Raretez les plus merveilleuses en ce genre, & une Bibliotheque, remplie d'un grand nombre d'excellens Livres & enrichie de plusieurs Manuscrits anciens, & dont la rareté fait le prix. Je ne remarquai pas dans cette Ville ce bruit, ce tumulte, cette agitation, qui se voit ordinairement dans les Villes de Commerce, par ce que les Muses, qui y font leur séjour, aiment la tranquillité & les douceurs d'un paisible repos.

Nous vinmes de Leyde à Haarlem, qui n'en est éloigné que de six petites lieues. Elle est située à une lieue de la Mer. On dit qu'elle a été bâtie par les Normands dans le neuvième Siècle. Le Pape Paul, VI du nom, y établit un Siège Episcopal l'an 1559: à la priere de Philippe II. Roi d'Espagne; mais treize  
ans

ans après il fut chassé par les Protestans. Ce fut dans ce tems-là l'an 1572. qu'elle fut assiégée par Frédéric de Tolède, Fils du Duc d'Albe: elle fut sacagée & prise à discrétion. Si les Espagnols ont à se reprocher d'y avoir exercé de grandes Cruautés, les Assiégés de leur côté ne peuvent desavouer, que la fermeté, avec laquelle ils se défendirent, n'ait été accompagnée des plus grands excès d'impiété & d'insolence.

Cette Ville est grande & bien bâtie, & elle est recommandable par la beauté de ses Toiles, par ses Manufactures d'Etoffes & de Draps; mais beaucoup par l'invention de l'Imprimerie, qui y fut trouvée, ou plutôt perfectionnée par Laurent Coster l'An 1440, comme le marque l'Inscription qui se lit encor sur la Porte de sa Maison. Ceux de Mayence prétendent, que Jean Fauste, un de leurs Concitoyens, a été l'Inventeur de cet Art admirable, que quelques Auteurs disent avoir été connu chez les Chinois, il y a plus de deux mille ans.

Haarlem n'est éloignée que de trois lieues d'Amsterdam, une des plus grandes, des plus belles & des plus opulentes

ses Villes de l'Europe , & qui à bon droit peut être regardé comme le plus riche Magasin de l'Univers. Rien cependant de plus petit que les Commencemens de cette superbe Ville , que l'on prétend n'avoir été connu que vers l'an 1204. Ce n'étoit qu'un simple Château , bâti sur les bords de la Riviere d'Amstel , d'où a été formé le nom d'Amsterdam. Le Seigneur de ce Château attira divers Pêcheurs , qui construisirent de petites Cabanes. Leur Travail , leur Industrie , & le Commerce qu'ils entretenoient avec leurs Voisins , les ayant un peu enrichi , ils donnerent plus d'étendue à leurs Habitations , & changerent leurs Cabanes en Maisons. On y bâtit en suite des Tours & des Ponts , qui lui méritèrent le nom de Ville. Elle fut unie au Comté de Hollande ; elle reçut en 1342. de Guillaume IV. plusieurs Privilèges , qui lui furent conservés par Albert , Duc de Baviere. Marie de Bourgogne la fit fermer de murailles l'An 1492. Elle s'est , durant bien des années , renduë recommandable par son zèle pour la défense de la Religion , & après la retraite du Duc d'Albe elle ne se rendit au Prin-

Prince d'Orange qu'à condition, le ne seroit point inquiétée dans l'exercice public de sa Croyance.

Cet Article, qui lui fut accordé fut point exécuté. Les Autels furent renversés, & les Religieux & les ecclésiastiques furent ignominieusement chassés. Ces troubles, suscités à l'objet de la Religion, firent pendant que tems languir le Commerce; les Guerres civiles des Pais-Bas le firent reflourir. Un grand nombre de Marchands de Bruxelles & d'Anvers tant venu chercher une retraite à Amsterdam, moins d'un Siècle a suffi pour l'élever à un si haut point de Grandeur qu'elle peut être regardée comme une des plus puissantes Villes de l'Union. Comme ses Habitans ont toujours pris la meilleure part aux Conquêtes que les Hollandois ont faites, tant sur Mer que sur Terre; & comme elle est si considérable parmi les Villes de la Hollande que cette Province l'est à l'égard des autres, c'est elle qui donne ordinairement le mouvement aux affaires importantes qui se traitent dans l'Assemblée des Etats Généraux, & principalement lorsqu'il s'agit de la Paix ou

la Guerre, à cause de l'intérêt particulier qu'elle a dans l'une & dans l'autre.

Comme la Curiosité seule nous avoit attiré à Amsterdam, nous n'y demeurâmes que le tems nécessaire pour voir tout ce qui étoit digne de quelque attention. Nous commençâmes par la Maison de Ville, qui par sa magnificence & sa grandeur passe pour un des plus beaux & des plus superbes Edifices de l'Europe, & l'on peut dire, que ce n'est point en Colifichets, mais en Ornemens durables & d'un excellent goût que consiste sa beauté. Un Livre entier seroit nécessaire pour en faire une exacte description. Ce vaste Edifice fait face à une Place, appelée *Dam*; il est tout construit de Pierres de Taille, qui sont très bien mises en œuvres; il forme un Quarré long, & a un Pavillon à chaque Angle. On entre dans cette superbe Maison par sept Portes très petites & qui défigurent extrêmement ce magnifique Bâtiment; mais ce défaut n'est pas un effet de l'Ignorance de l'Architecte. Le Peuple d'Amsterdam est turbulent & séditieux, & toujours prêt à troubler les Juges & les Magistrats dans leurs Délibérations; il

il faloit lui ôter la facilité de pouvoir entrer en foule dans l'endroit où ils s'assemblent ; outre que ce nombre de sept a été privilégié , comme devant représenter la Liberté & l'Abondance , dont Amsterdam jouït sous le Gouvernement des sept Provinces-Unies.

On voit sur le Fronton de la Face principale un Bas-relief de marbre blanc , où est représentée Cybelle , qui tient en main les Armes de la Ville. Cette Déesse a près d'elle quatre Naiades , qui lui offrent des Couronnes de Palmes , de Lauriers , & des Fruits. On voit aussi un Neptune , accompagné de Tritons , de Lions , de Licornes , qui sont représentés avec un art admirable. Ce Fronton est comblé par trois belles Statuës , qui désignent la Force , la Justice & l'Abondance.

La beauté de l'intérieur de cet Edifice repond parfaitement à la magnificence de ses dehors. On trouve d'abord , en entrant , la Chambre de Justice , où sont jugés les Criminels : elle est entierement revêtuë de marbre avec des Bas-reliefs , où sont représentés les attributs de la Justice. Tous ces Ouvrages sont d'un excellent goût ; mais  
une

une superbe statuë de Themis fixe tous les regards. De cette Chambre on monte par un escalier à deux rampes dans la grande Sale : elle est par tout ornée de Pilastres & de Bas-reliefs de marbre blanc , qui sont des morceaux achevés. Quatre grands Corridors , qui regnent au tour de cette Sale , conduisent aux Appartemens où se tiennent les Bureaux qui concernent les affaires de la Ville. On voit sur chaque Porte représentées en emblème les affaires qui se traitent dans chaque Chambre. Un Arsenal, rempli d'une quantité prodigieuse d'Armes , occupe un étage tout entier.

C'est dans la Maison de Ville qu'est cette fameuse Banque , qui renferme des trésors immenses ; on les garde dans des Voutes, construites sur Pilotis, & quoiqu'elles soient au milieu de l'eau, elles ne laissent pas cependant d'être très sèches. Il y a aussi d'autres Caves très éclairées & proprement entretenues, destinées pour les Criminels.

Le second Edifice public que je vis avec plaisir fut la Bourse ; c'est un Quarré plus long que large , entourré de tout côté d'une grande Galerie, sou-

tenuë par des Pilliers. C'est là où l'on voit chaque jour , depuis midi jusqu'à deux heures , une foule prodigieuse de Marchands de tous les Païs du Monde.

Mais , pour juger de la Richesse d'Amsterdam & de sa Puissance , il faut voir la Maison des Indes & celle de l'Amirauté. Dans l'une , qui est un Edifice immense , distribué en Sales & en Chambres , on tient renfermé tout ce que les Indes fournissent de plus rare & de plus précieux. La Compagnie des Indes a le Privilège d'être entièrement indépendante du Gouvernement de la Ville. On voit dans la Maison de l'Amirauté tous les matériaux nécessaires pour construire un nombre infini de Vaisseaux. Elle a son Arsenal séparé , qui n'est guères moins fourni que celui des Etats.

Ce sont là les Bâtimens les plus dignes de la Curiosité d'un Voyageur. Les plus belles Promenades d'Amsterdam sont le Plantage , qui est composé de plusieurs Allées d'arbres , dont l'une est taillée en Evantail , & le Pont , qui joint le rempart d'un côté de l'Amstel à l'autre : il n'a guères moins de 660 pas de longueur & 70 de largeur. Mais  
ce



ce qui fait le plus grand agrément de cette Promenade , c'est qu'on y jouit d'une vûë charmante.

Si j'étois venu chercher à Amsterdam d'autre plaisir que celui de satisfaire ma Curiosité , j'avoüe què j'aurois été fort à plaindre ; car il n'y a dans cette Ville , que je crois aussi peuplée que Paris , que des Négocians uniquement occupés de leur Commerce. Le désir d'amasser des richesses dérobe tous leurs momens. Leurs Maisons sont belles & commodes , meublées avec goût , & elles sont entretenûes avec une propreté , qui est peut-être poussée à l'excès. Il y a dans chaque Maison une Chambre , destinée à y recevoir les visites des Personnes d'un certain rang. C'est une espèce de Sanctuaire , où l'on ne doit entrer qu'avec respect ; plusieurs même ne vous permettent pas d'y entrer chaussé , on vous oblige de quitter vos souliers à la Porte. On me raconta à cette occasion une petite Histoire , dont le récit fera sans doute plaisir au Lecteur. La voici.

Le Roi de Prusse étant venu à Amsterdam , où il demeura quelques jours incognito , voulut aller parler lui-même à

un Banquier , qui devoit lui compter une somme considérable : celui-ci ne se trouva pas à la Maison lorsque le Prince y vint ; il fut obligé de s'adresser à son Épouse , à qui il ne se fit point connoître. Elle dit au Roi que son Mari ne tarderoit pas à revenir , & que , s'il vouloit , il pourroit l'attendre dans une Chambre , dont elle lui alloit ouvrir la Porte. Le Prince y consentit ; mais il ne s'attendoit pas au Compliment qu'on devoit lui faire. La Femme qui le conduisoit le pria poliment de vouloir quitter ses souliers : il eut beau les bien essuyer sur la Natte , qui étoit à l'entrée de la Porte , il falut qu'il fit la Cérémonie qui venoit de lui être prescrite. Sa Conductrice ne lui fit pas la grace de lui tenir Compagnie , elle se retira , en le laissant dans le Sanctuaire qu'elle venoit de lui ouvrir. Son Mari arriva peu de momens après. Quel sujet pour lui d'étonnement de voir le Prince chez lui ? Mais il tomba de son haut lorsqu'il le vit sans souliers ; il se jetta à ses pieds & lui demanda pardon pour sa Femme. Mais , Sire , lui dit-il , d'où vient , est-ce que Votre Majesté ne s'est point fait connoître ? Me faire connoître

tre, lui repondit le Roi? Oh, je m'en ferois bien gardé; car j'aurois eu beau m'annoncer, mon titre de Roi de Prusse ne m'auroit pas valu d'être délivré de la petite Cérémonie que l'on a exigé de moi; & effectivement ce Prince ne se trompoit pas. La Femme du Banquier fut appelée. Qu'avez vous fait, lui dit son Epoux, en lui montrant le Roi? Jetez vous aux pieds de Sa Majesté, pour lui demander pardon de votre Impolitesse. Oh ma foi, reprit cette Femme, il n'y a ni Roi ni Reine qui y tienne, je me déchausse bien, moi, à qui appartient cette Chambre. Vous avez raison, Madame, lui repondit le Prince; & se tournant en suite du côté du Banquier, eh bien, Monsieur, lui dit-il, ne sçavois-je pas bien, que ce n'étoit qu'en obéissant & en cachant mon rang que je pouvois épargner un affront au Roi de Prusse?

Ce trait ne paroîtra singulier qu'à ceux qui ne sçavent pas que la propriété, mais une propriété mal-entendue, & qui n'est pas assurément universelle, est la marotte des Hollandoises. Je reprends le fil de mon Histoire. Je me ressouvins, en arrivant à Amsterdam,

que Desplanes, mon ancien Gouverneur, dont j'ai raconté la fin funeste, nous avoit dit, qu'il avoit laissée Thérèse sa prétendue Cousine entre les mains d'un riche Juif de cette Ville. Ma pitié m'intéressoit en faveur de cette pauvre malheureuse, qui avoit été le premier objet de ma tendresse. J'avois ordonné à l'Epine mon Valet de Chambre, de faire les perquisitions les plus exactes, pour découvrir l'endroit où elle étoit. Il la chercha inutilement durant plusieurs jours; mais enfin la veille de mon départ il me vint dire, qu'il avoit vû la belle Thérèse, qu'il lui avoit parlé, & lui avoit raconté la mort du Traître par qui elle avoit été abandonnée; qu'elle lui avoit dit, que cette Nouvelle étoit pour elle d'une conséquence extrême; mais que, pour qu'elle en fut entièrement assurée, il falloit que nous pussions l'attester mon Pere & moi, & qu'elle ne tarderoit pas à nous faire une visite. Elle vint effectivement nous voir peu d'heures après. Deux Laquais qui la suivoient, & l'air de propreté & même de magnificence, avec lequel elle étoit mise, me firent juger qu'elle avoit vendu che-

cherement ses faveurs au riche Juif; mais je me trompois dans mes Conjectures. Son visage se couvrit d'un rouge modeste au premier coup d'œil qu'elle jettâ sur moi. Peut-être n'aurois-je pû m'empêcher de me jeter à son col, si je n'avois été retenu par la présence de mon Pere. Il falut que je me contentasse de lui témoigner le plaisir que j'avois de la revoir. Elle me répondit obligeamment, qu'elle ne croyoit pas que ma joye put égaler celle dont elle étoit pénétrée; qu'elle étoit mortifiée d'avoir ignoré mon arrivée à Amsterdam, par ce qu'elle se feroit acquitté plutôt du Devoir qu'elle me rendoit. Après m'avoir fait quelques autres Complimens, qu'elle accompagna de toutes les graces imaginables, elle me demanda, si la Nouvelle, que mon Valet de Chambre lui avoit apprise, étoit bien vraie? Rien de plus assuré, Mademoiselle, lui répondis-je, j'ai vû de mes yeux mourir le Scélerat qui vous avoit séduite, & c'est peu de momens avant sa mort qu'il nous a avoué les pièges qu'il avoit tendu à votre Innocence, & la maniere barbare dont il en a usé à votre égard; il ne m'a laissé ignorer aucune

de vos Aventures & des siennes. J'ai plaint votre sort ; mais je crois que la fortune s'est lassée de vous être contraire. Il est vrai, Monsieur , me répartit Thérèse , que je suis plus heureuse que je n'avois lieu de l'espérer ; mais c'est à Dieu seul à qui je dois ce Changement de fortune , il s'est laissé fléchir par mes larmes. Touchée par l'onction de sa grace je suis rentré dans le sentier de la Vertu , & j'ai mieux aimé m'exposer à toutes les misères de l'Indigence que de chercher à m'y soustraire par la voye du Crime & du Libertinage ; & que de pleurs ne m'a pas arraché le souvenir de mes premiers desordres ! Apprenez nous , de grace , Mademoiselle , lui dit mon Pere , ce que vous devintes , lorsque Desplane vous eut abandonnée. Je me livrai , Monsieur , reprit Thérèse , au plus affreux désespoir ; je me trouvois dans une Terre étrangere , sans ressource , sans protection , sans appui. Il est vrai que le Juif , à qui Desplane m'avoit vendue , ( car quel autre nom puis-je donner au marché infame qu'il avoit conclu avec lui ? ) me proposa de me faire un fort heureux , si je voulois me  
prêter

prêter à ses désirs ; mais je refusai de l'écouter ; je le menaçai même de l'imoler à la fureur dont j'étois animée , s'il osoit se représenter à mes yeux. Le ton ferme , avec lequel je lui avois parlé , me délivra de ses Importunités. Je demurai seule dans ma Chambre durant deux jours , sans prendre aucune nourriture : & , occupée jour & nuit à repandre des pleurs , je me reprochai mes desordres , j'en demandai pardon à Dieu , je m'humiliai sous sa main miséricordieuse , qui ne me frappoit que par ce qu'elle ne vouloit pas me perdre. Ces sentimens de Pieté & de Religion remirent quelque calme dans mon Ame ; je mis ma Confiance dans la Providence , & elle ne m'a point abandonnée. Mais ma Conversion devoit être mise à de dangereuses épreuves ; en est-il une plus terrible que celle de la pauvreté & de la misère ? J'étois sans argent , & je n'avois que quelques nippes , qui n'étoient pas d'un grand prix. Je fus cependant dans la nécessité d'en vendre une partie , pour ne pas périr de faim. C'étoit là cependant le triste sort qui m'attendoit , à moins que je n'eusse voulu réclamer le secours de

quelque Ame charitable ; mais mon orgueil auroit trop souffert , si j'avois été obligée de faire un humble aveu de mon Indigence. Pour m'épargner cette Confusion , je m'adressai à quelques Marchandes Lingeres , à qui je demandai de l'occupation ; elles me firent la grace de m'en donner , & durant trois mois je n'ai dû ma subsistance qu'au travail de mes mains. Je ne sortois que les Dimanches & les Fêtes , pour satisfaire aux devoirs de la Religion ; j'offrois mes petites peines au Seigneur , & je le priois avec ferveur d'être lui-même le soutien de ma foible Vertu. Tel étoit l'innocent genre de Vie que je menois , lorsqu'un jeune Homme , que je n'avois jamais vû , s'éprit pour moi d'une Passion qu'il se promettoit sans doute de pouvoir contenter aisément. Un jour , que je sortois de l'Eglise , il m'aborda : & , quoiqu'il ne m'eût pas encor parlé , il me pria de souffrir qu'il me reconduisit chez moi. Je le remerciai de sa politesse , & lui dit , que je ne doutois pas qu'il ne se méprit. Il me repondit , qu'il me connoissoit parfaitement ; qu'il étoit mon Voisin ; qu'il sçavoit que je vivois très  
ré-



rétirée ; qu'il n'en ignoroit pas la raison ; mais qu'il vouloit me venger des injustices de la fortune. Je lui repondis , que je lui étois obligée de ses offres généreuses ; mais qu'elles m'étoient inutiles , par ce que j'étois très contente du sort dont je jouissois. Je doublai le pas en suite , pour me rendre chez moi.

Je crus que cette premiere Avanture n'auroit point de suite ; mais je fus fort surprise de voir le lendemain entrer dans ma Chambre une Femme que je ne connoissois pas. Je me suis chargée , Mademoiselle , me dit-elle , en m'abordant , de vous remettre cette Boëte avec une Lettre , à laquelle je vous prie de faire reponse. Je ne sçais qui peut m'écrire , lui repondis-je ; mais si vous voulez que je lise la Lettre que vous me présentez , il faut que vous me nommiez auparavant celui de qui elle vient. Eh , mon Dieu , Mademoiselle , me repartit cette Femme , ne faites pas tant de façon , lisez seulement , & vous verrez si vous aurez lieu d'être contente : vous connoissez peut-être bien , ajoûta-t-elle , le beau jeune Homme qui vous parla hier ; ah , l'heureux

se

se trouva pour vous, si vous sçavez en profiter. C'est donc lui qui m'écrit, repris-je ? Eh bien, faites moi le plaisir de lui remettre sa Lettre, & reportez lui aussi la Boëte qu'il m'envoie. Mais vous ne sçavez pas ce qu'elle renferme, me repondit cette intrigante. Et je ne suis pas même curieuse de le sçavoir, lui repondis-je : Adieu, Madame, ajoutai-je, en la priant de me délivrer de sa présence ; & sur le refus qu'elle fit de reprendre le Présent qu'elle m'apportoit, je la menaçai de le jeter par les fenêtres, si elle me le laissoit.

Je crus que j'en avois assez fait pour ôter toute espérance à l'Inconnu qui m'écrivoit ; mais il ne se rebuta point. Il s'adressa à la Marchande pour qui je travaillois, & par de grandes libéralités il tâcha de la mettre dans ses intérêts. La Roseau (c'est le nom de cette Marchande) lui promit de le servir avec ardeur, & elle lui tint parole. Je lui reportois ordinairement le Samedi l'Ouvrage que j'avois fait pendant la semaine. Sa Coûtume étoit de l'examiner avec une attention scrupuleuse, qui me faisoit trembler par la crainte que j'avois qu'elle n'en fut pas conten-

te ;

te ; mais il n'y eut plus d'examen. Vous ne faites rien que de parfait, me dit la Roseau , en recevant mon Ouvrage ; mais, ma belle Thérèse , ajouta-t-elle , en me faisant quelques Carresses , ne craignez vous pas qu'un travail trop assidu ne nuise , à votre santé ? Non , Madame , lui repondis-je , par ce que j'en fais mes délices ; & puis , vous sçavez , ajoutai-je , que je n'ai point d'autre ressource. Vous le croyez , me répartit elle ; eh bien , je suis bien aise de vous apprendre , que je suis plus sçavante que vous : & tout de suite elle me dit , que Derbeck (c'est le nom de celui qui m'avoit écrit) avoit pour moi de très favorables intentions , & que , pour peu que je voulusse avoir de Complaissance pour lui , il ne me laisseroit rien à désirer : & pour m'y engager , elle enfilâ une Morale , qui ne tendoit qu'à me persuader , que la sagesse la plus rigide souffroit que dans certaine occasion l'on ne fut pas sourd à la voix de l'intérêt. Elle me cita bien des Exemples , qui n'eurent pas plus de Pouvoir sur mon esprit que les séduisantes Maximes qu'elle me débita. Irritée de ce que son impure éloquence n'avoit pas

pas été persuasive, elle me dit, qu'elle n'avoit plus d'occupation à me donner.

Quel arrêt pour moi plus cruel ? Me voilà donc sur le point de retomber dans ma première misère, ou, si je veux l'éviter, ce ne peut être qu'aux dépens de mon Innocence ; car n'étoit-ce pas là l'intention de la Roseau ? Ne s'imaginait-elle pas, qu'en m'ôtant le moyen de subsister du travail de mes mains, je serois dans la honteuse nécessité de me prêter aux désirs impurs de celui dont elle appuyoit les criminels intérêts ? Par mes prières, mes soupirs & mes larmes je tâchai de la fléchir ; je me jetai à ses genoux, en la conjurant avec instance de continuer à m'occuper ; mais toute la réponse que j'en obtins c'est qu'elle me dit, qu'elle espéroit que la Pauvreté rendroit ma Vertu moins scrupuleuse. Je la quittai, animée contre elle d'un juste dépit : je ne me livrai pas cependant au désespoir, j'élevai mes mains au Ciel, je réclamai son secours & je l'obtins. En sortant de chez la Roseau j'allai chez une autre Marchande, à qui j'offris mes petits services, & elle me fit la grace de les accepter ; elle me donna de l'ouvrage, & me

me promit de ne pas m'en laisser manquer.

Quinze jours s'écoulerent sans que j'eusse des Nouvelles de Derbeck; tout ce que je remarquai c'est que je le trouvois à l'Eglise toutes les fois que j'y allois, & que ses yeux étoient continuellement attachés sur moi. Je jugeois bien que sa Passion n'étoit pas éteinte; mais je croyois qu'il n'essayeroit plus de triompher de mon Indifférence: je me trompois cependant. La Roseau me fit prier par sa Fille de Boutique de lui aller parler: j'hésitai d'abord si je devois avoir pour elle cette Complaisance; mais la vûe de mon petit intérêt, autant que les obligations que je lui avois, me déterminèrent à me rendre à son invitation. Elle me fit un accueil très gracieux, & après m'avoir reproché obligeamment de ce que j'avois négligé long-tems de la voir, elle m'apprit que les sentimens de Derbeck à mon égard étoient bien changés. Je lui répondis, que son amitié ou sa haine m'étoit assez indifférente, & que j'étois surprise que, ne me connoissant pas, il se fut avisé de former des espérances  
qui

qui étoient injurieuses à mon honneur.  
Mais quel fut mon étonnement !

Je n'avois pas encor achevé de parler que je vis ce même Derbeck s'offrir à mes yeux. Ma charmante Demoiselle , me dit-il , en se jettant à mes genoux , je ne chercherai point à me disculper ; je suis coupable , j'en fais l'humble aveu ; mais ne m'accablez pas de votre haine ; j'ose dire , que la vivacité de mon repentir me rend digne de votre pitié : non , vous ne voyez plus dans moi qu'un Amant respectueux , plus enchanté encor de votre Sagesse qu'il ne l'est de vos Charmes ; oui , mon amour n'est plus réglé que par les sentimens les plus purs de l'honneur & de la probité. Eh de grace , Monsieur , lui repondis-je , en voulant l'obliger de se relever , oubliez vous que je suis une pauvre misérable , qui se croiroit heureuse si elle pouvoit intéresser votre pitié en sa faveur ? Peut-être ne sçavez vous pas que j'ai été cruellement abandonnée par un perfide , à qui je suis unie par des liens indissolubles ? Mais sa barbarie ne sera pas pour moi une raison de manquer à la fidélité  
que

que je lui ai jurée. O Dieux ! que m'apprenez vous là , reprit Derbeck. Quoi , Mademoiselle , vous n'êtes point libre ? La voilà donc évanouïe cette douce espérance dont je me flatois de pouvoir vous engager ma foi ? Mais , Mademoiselle , ajouta-t-il , si je suis obligé de renoncer à cet avantage , qui devoit faire le bonheur de mes jours , souffrez du moins que j'aye celui de vous faire un sort moins malheureux. J'ai une Mere , qui ramasse sur moi toute sa tendresse ; j'ose dire qu'elle est recommandable par la profession qu'elle fait d'une éclatante piété : permettez que je lui fasse l'éloge de votre sagesse ; je ne lui cacherai pas les pièges que j'ai tendu à votre Innocence , elle ne pourra vous refuser son amitié & son estime , & je suis assuré qu'elle s'empres sera à vous en donner des preuves effectives. Je vous rends grace , Monsieur , lui repondis-je , de votre bonté ; mais , tandis que par le travail de mes mains je pourrai n'être à charge à personne , je ne mandierai point des petits secours que je puis moi-même me procurer. Que vous entrez mal dans ma pensée , me repartit Derbeck ; mais

*Tome III.* K j'es-

j'espère que ma Mere m'obtiendra ce que je désire, & si je perds une Amante, elle me donnera dans vous une Sœur que je chérirai tendrement.

J'avoue que je ne comprenois guères le sens de ces paroles; mais elles étoient obligeantes, & j'en fis mes remerciemens à celui qui me les adressoit. Il voulut m'engager à profiter d'une Collation qu'il avoit fait préparer, mais je m'en excusai, sur le prétexte d'un Ouvrage que j'avois à rendre & que je ne pouvois renvoyer. Je me retirai dans ma petite Chambre, bien éloignée de m'attendre à la visite que je reçus le lendemain. J'étois tranquillement occupée de mon travail lorsqu'un Laquais vint me demander, si une Dame, dont il ne me dit pas le nom, pourroit avoir le plaisir de me voir? Je lui répondis, qu'elle me feroit beaucoup d'honneur, & je descendis en même tems pour l'aller recevoir. Quel sujet de surprise pour moi, une Dame en Carrosse, accompagnée d'une Femme de Chambre & suivie de trois Valets? mais que mon étonnement alloit bien redoubler. Je monte avec cette Dame, qui m'étoit inconnue. Le premier



anier coup d'œil que je lui jettai me prévint en sa faveur ; c'étoit la douceur , la bonté , la modestie , la candeur , qui étoit peinte sur son visage : & fut-il jamais une Physionomie moins trompeuse que la sienne. Mais qui est-ce qui me procure l'honneur de sa visite ? Voilà ce que je vais apprendre.

Je viens , ma chere Demoiselle , me dit cette Dame , vous témoigner combien je suis charmée du portrait que mon Fils m'a fait de vous. Monsieur votre Fils , Madame , repris-je ? Mais aurois-je l'honneur de le connoître ? Il vous parla hier chez la Roseau , me repartit cette Dame , & je suis autant irritée contre cette Femme que je suis pleine pour vous d'estime & de respect. Non , je ne puis trop louer votre Sagesse ; car Derbeck ne m'a rien caché de tout ce qu'il a fait pour l'ébranler ; mais vous êtes venu à bout de le métamorphoser dans un Homme nouveau ; je ne le connois plus , & c'est par le cas qu'il fait de votre Vertu que je juge de son Changement : & que ne ferai-je pas pour vous en marquer ma vive reconnaissance ! Eh ! , qu'ai-je fait , Madame , repris-je , qui mérite les louan-

ges que vous me faites la grace de me donner? Est-ce une si grande gloire que d'écouter la voix de l'honneur & du devoir? Oui, ma chere Fille, me repondit Madame Derbeck, car je ne veux plus vous appeller d'un autre nom, & j'aurai pour vous toute la tendresse d'une Mere. Vous avez fait ce que l'on ne pouvoit attendre d'une jeune Personne, qui, comme vous, se trouve dans une situation aussi misérable & aussi critique pour la Vertu; mais je ne veux plus que votre Innocence ait à courir aucun danger.

Je vous ai dit, que je voulois vous tenir lieu de Mere, vous serez la Sœur de mon Fils, & je vous partagerai à tous deux également ma tendresse. Ah! Madame, m'écriai-je, en me jettant à ses genoux, quelle générosité est la votre! Mérite-je que vous vous intéressiez en faveur d'une misérable, qui n'a rien fait qui la rende digne de vos bontés! Ce n'est pas ce que je pense, me repondit elle; mais voyons si vous me refuserez la grace que j'ai à vous demander. J'ai promis à mon Fils, que pas plus tard qu'aujourd'hui je vous emmenerois chez moi, & que vous y demeu-

meureriez jusqu'à ce que votre Mari, dont vous n'avez guères lieu de vous louer, soit venu vous rejoindre : dites moi, ne consentez vous pas à me suivre ? Mais, Madame, lui repartis-je, vous sçavez quelles ont été les premières intentions de Monsieur votre Fils, je suis sensible aux bontés dont vous m'honorez ; mais pensez vous que le soin de ma gloire permette . . . Eh, non, non, me répondit cette Dame, n'appréhendez rien, c'est par ce que je connois la pureté & la sincérité des sentimens de Derbeck que je ne crains pas que la vûë de vos Charms lui fasse oublier son Devoir ; ainsi, voyons, ajoûta ma généreuse Bienfaitrice, en m'embrassant tendrement, n'avez vous rien qui vous arrête ? Dites moi, n'avez vous pas quelque petite dette à acquitter ? Non, Madame, lui répondis-je. Eh bien, hâtez vous donc, me dit-elle, de faire un paquet de vos nippes ; & elle ordonna en même tems à sa Femme de Chambre de me prêter son secours.

Quel subit Changement de fortune ? J'en étois si transportée hors de moi-même, que je ne le regardois que com-

me les illusions d'un songe flatteur. Madame Derbeck, tandis que je m'occupois à ramasser mes pauvres hardes, fit monter la Propriétaire de la Maison, avec qui elle eut quelques momens d'un entretien particulier. Quoiqu'elles parlassent à voix basse, j'entendis cependant bien que je faisois le sujet de leur Conversation. La pauvre Enfant, s'écria ma Protectrice, lorsque mon Hôtesse lui eut donné tous les éclaircissements qu'elle lui demanda sur mon Complot ! Quelle Vie plus triste que celle qu'elle a mené ! Que je suis heureuse de pouvoir finir ses maux ! Allons, ma chere Fille, me dit-elle, en me prenant par la main, ne perdons point de tems, descendons promptement ; car il me tarde de vous voir chez moi : & s'adressant en suite à mon Hôtesse, elle la pria d'achever le paquet que j'avois commencé, & lui dit qu'elle l'envoyeroit prendre par un de ses Domestiques.

Nous montons en Carrosse. La premiere chose que me dit Madame Derbeck, c'est qu'elle vouloit absolument que je ne l'appellasse que ma chere Mere ; & avec quelle tendresse n'en a-t-elle

le pas rempli les devoirs à mon égard ! Son Fils nous attendoit , incertain du succès qu'auroit eu la visite que l'on venoit de me rendre. A ça , mon Fils , lui dit sa Mere , voici une Sœur que je t'amene ; je ne crois pas qu'il soit nécessaire que je t'exhorte à la bien aimer ; je compte si fort sur ta sagesse , que je ne doute pas que tes sentimens ne se tiennent toujours renfermés dans les bornes de l'amitié & de l'estime. J'ai déjà eu l'honneur , répondit-il , de déclarer à Mademoiselle mes intentions : j'avoüe qu'elles n'ont pas été aussi pures ; mais mon Changement est l'ouvrage de sa Vertu. Toute la reponse que je fis , fut que je baissai les yeux en rougissant ; car , pouvois-je me cacher à moi-même , que je ne méritois nullement tant de marques de bonté dont j'étois honorée ? Quelle idée , par exemple , auroit eu de moi ma nouvelle Bienfaitrice , si elle avoit sçû les tâches honteuses que j'avois faites à ma réputation & à mon honneur ? M'auroit-elle jugé digne de sa pitié , si je lui avois avoué , que le perfide Desplane , à qui je donnois le nom de Mari ; étoit un scélerat , avec qui j'avois vécu plu-

sieurs années dans le libertinage & dans le desordre ? Il est vrai que j'en étois pénétrée du plus vif repentir ; mais , mes remords , me rendoient-ils mon Innocence ? ainsi j'étois bien éloignée de penser , que je méritasse une partie des louanges que l'on me donnoit.

Il me seroit difficile d'exprimer , jusqu'à quel point mon aimable Bienfaitrice poussa sa tendresse pour moi ; si je lui avois été unie par les liens du sang , je ne sçais si elle auroit pû m'aimer d'avantage. Elle ne paroissoit contente que lorsque j'étois à ses côtés , & c'étoient à chaque instant de nouvelles Carresses dont elle m'accabloit ; elle se faisoit une étude de prévenir mes desirs. Je lui témoignai , que j'avois quelque goût pour la Musique ; elle me donna plusieurs Maîtres , qu'elle recompensoit libéralement , & vouloit être témoin de toutes les Leçons que je recevois. Elle s'aperçut , que la parure flatoit ma petite vanité ; quoiqu'elle fut elle même vêtue très simplement , malgré les grands biens que lui a laissés son Mari , qui étoit un riche Négociant , elle voulut que je fusse mise avec autant de propreté & de goût , que si j'a-

vois

vois été une Demoiselle d'une Condition distinguée. Mais voici ce qui seul peut suffire pour faire juger de quelle amitié elle s'est éprise pour moi. Je ne lui avois pas caché, que je n'avois aucune ressource du côté de la fortune; que j'étois une misérable Orpheline, qui ne tenoit à personne sur la Terre. Cet aveu de ma misère ne l'a pas empêché de me dire plus de cent-fois, qu'elle donneroit volontiers une partie de son Bien, pour que je fusse libre. Mais ce qui mettoit le comble à ma félicité, c'est que, si j'étois tendrement aimée de la Mere, j'étois véritablement adorée du Fils. Non, il n'est point de termes qui puissent exprimer la délicatesse, la vivacité, la générosité de ses sentimens; mais ce qu'il y a de plus admirable dans lui, c'est que ce n'est que par ses soins, ses complaisances, ses égards, ses attentions, qu'il laisse parler sa tendresse, par ce que je lui ai fait entendre, que ma sagesse ne me permettoit pas de souffrir qu'il m'entretint de son amour. Non, ma chere Therése, m'a-t-il dit souvent, je ne forme aucun desir dont votre gloire puisse s'offenser; mais me défendrez vous de plaindre

mon sort ? Faut-il que tout espoir de félicité me soit ôté ? Pourquoi ne pouvez vous disposer de votre Cœur & de votre main ? Qui mieux que moi en connoîtroit le prix ? Mais voulez vous, ajoûtoit-il , adoucir mes maux , une seule parole de votre bouche suffit ; dites moi que mes vœux ne vous seroient pas desagréables , s'il vous étoit permis de les écouter. Qui sçait , si la mort de l'ingrat qui vous a abandonné ne vous rendra pas bientôt votre liberté ; ah ! si vous deveniez Maitresse de votre choix , puis-je me flater que ce seroit sur moi que vous le laisseriez tomber ? Pour répondre conformément à ses desirs je n'avois qu'à laisser parler mon Cœur ; car je ne puis desavoüer , que Derbeck n'ait captivé ma tendresse , & combien de fois n'ai-je pas été tentée de lui confesser , que rien ne m'empêchoit d'unir mon sort au sien. Mais je lui avois dit , que j'avois contracté des engagemens que la mort seule pouvoit rompre. C'étoit là un mensonge que le soin de ma reputation m'avoit arraché , & pour la conserver j'étois intéressée à le soutenir , quoique je doute si peu de l'amour de Derbeck , que je  
suis



suis assurée que l'ardeur n'en seroit pas rallentie par le récit que je lui ferois de mes Aventures.

Voilà , Messieurs, nous dit Therése, en finissant son récit, l'heureux Changement qui est arrivé dans ma fortune. Depuis plus d'une année , que je suis chez ma Bienfaitrice , son attachement pour moi paroît s'accroître chaque jour. Mais, Monsieur, ajoûta-t-elle, en s'adressant à mon Pere, ne me refusez pas, de grace, le secours de vos lumieres: je m'étois donnée pour une Femme mariée, me voilà devenuë Veuve par la mort du perfide Desplane ; quel parti me conseillez vous de prendre ? Et avez vous à hésiter, Mademoiselle, repris-je avec vivacité, étant bien aise de prévenir la reponse de mon Pere ? Vous nous avez dit, que Derbeck s'est montré digne de votre estime & de votre tendresse, eh bien, prenez le pour Epoux ; il faudra qu'auparavant nous ayons attesté, mon Pere & moi, la mort de Desplane , c'est là un témoignage que nous rendrons bien volontiers. Oui, fort bien, me dit mon Pere ; mais, mon cher Marquis, direz vous que ce Desplane étoit l'Epoux de Mademoiselle ?

le? Eh non, Monsieur, lui repondis-je; mais croyez que c'est là une question qu'il me sera très facile d'éluder. Oh, pour moi, reprit mon Pere, je m'en tiendrai à la décision de Monsieur l'Abbé. A ma décision, repartit Monsieur de Rinvillle? La voici, si l'on me la demande; c'est que je ne crois pas qu'il y est un seul cas où un mensonge officieux soit permis; mais aussi ne ferons nous pas obligés d'y avoir recours pour assurer le bonheur de Mademoiselle; car, si c'est un mensonge de parler contre sa pensée, ce n'en est pas un de ne pas dire tout ce que l'on sçait & tout ce que l'on pense.

Nous nous en tinmes à cette décision, & pour obliger l'aimable Thérèse, nous lui promimes que nous irions avant la fin du jour faire une visite à Madame Derbeck; & pour qu'elle fut prévenuë sur la Nouvelle que nous avions à lui annoncer, nous lui dimes, qu'il convenoit qu'elle la lui apprit elle même la première. Ce furent bien des remerciemens que nous fit la belle Thérèse en nous quittant.

Nous nous rendimes l'après-dinée chez sa Bienfaitrice. Monsieur de Rinvillle

le nous accompagna , & nous nous fîmes suivre de quatre de nos Domestiques, qui avoient , comme nous , été témoins de la mort de mon Gouverneur. Nous eumes soin de leur faire auparavant la Leçon , & ils s'en souvinrent à merveille. Nous scûmes si bien ajuster nos témoignages , qu'il ne fut point question de sçavoir , si Désplane avoit été ou l'Amant ou l'Epoux de Thérèse ; nous dîmes seulement , qu'il étoit mort de plusieurs blessures dans une Hôtellerie d'Espagne , où nous étions logés ; que nous avions été témoins de sa mort , & qu'il nous avoit dit , qu'il étoit pénétré de regret pour la barbarie , dont il avoit usé à l'égard de l'aimable Thérèse , qu'il avoit eu la cruauté d'abandonner à Amsterdam , sans lui laisser aucun secours. Mais ce fut Monsieur l'Abbé de Rinvillle qui , entendant mieux que nous l'usage des restrictions mentales , détailla les circonstances de la mort de ce Pécheur converti , sans qu'il lui échapât rien qui put trahir les intérêts de la belle Thérèse. Elle ne put entendre ce récit sans repandre quelques Larmes ; car la bienfiance ne vouloit-elle pas qu'elle empruntât les dehors  
d'u-

d'une feinte douleur ? Mais je suis sûr que c'étoient des pleurs que son Cœur défavoüoit. Mais le jeune Derbeck me parut transporté de joye pour l'heureuse Nouvelle que nous lui apprenions ; il fut si peu Maître de la modérer , qu'il se jetta en notre présence aux pieds de sa Mere , pour la prier de hâter le moment de son bonheur. Il ne fut reculé que de deux jours , & nous ne partîmes d'Amsterdam que lorsqu'il fut devenu l'heureux Epoux de la vertueuse & aimable Thérèse. Telle fut la récompense que lui valut sa sagesse & la pénitence qu'elle avoit faite de ses premiers desordres.

Nous revînmes à la Haye , où nous ne demeurâmes que trois jours , que nous employâmes à faire nos remerciemens & nos adieux à plusieurs Personnes de distinction , de qui nous avions reçûs mille marques de politesse & de bonté. Nous nous disposâmes en suite à partir pour l'Allemagne.

Je n'ennuyeraï pas mon Lecteur par une description exacte d'une foule innombrable de Villes que nous eumes à traverser ; je ne parlerai que des plus considérables , & je ne rapporterai même

me que ce qui m'aura paru le plus digne d'attention.

Nous vinmes de la Haye à Utrecht (1); où nous arrivâmes d'assez bonne heure pour y voir ce qu'il y avoit de plus remarquable; mais nous n'apperçûmes rien qui fut digne d'une attention particulière. Ce qui donne du lustre à cette

(1) C'est à Charles Magne que les Evêques d'Utrecht sont redevables de la possession de cette Ville. Ce Prince vouloit les engager par là à travailler avec zèle à la Conversion des Idolâtres: ils le firent avec zèle durant quelque tems; mais leur ardeur se rallentit, & ils ne songerent plus qu'à bâtir de fortes Places & de superbes Palais. Heribert, ayant été assiégé par Thieri IV., sortit avec son Clergé, revêtu de ses Habits Pontificaux. Ce Prince fut si touché de ce Spectacle qu'il vint se jeter aux pieds de l'Evêque & leva le Siège. Charles d'Egmont, Duc de Gueldres, s'étant emparé d'Utrecht, l'Evêque eut recours à Charles Quint, & lui ceda en 1524. la Souveraineté de son Evêché; se reservant le Domaine utile pour lui & pour ses Successeurs. Cette Ville a été bâtie sous l'Empire de Neron. Les Willel l'ayant ruinée, Clotaire, Fils de Dagobert, la fit rebâtir: elle devint libre & impériale; mais elle fut en suite soumise à ses Evêques. Louis XIV. la reduisit sous son obéissance l'an 1672. Son Evêché fut fondé par le Roi Pepin, & ce fut le Pape Paul V. qui l'érigea en Archevêché l'an 1559. Son Université fut instituée en 1636.

te Ville c'est son Université & le grand nombre de Noblesse qui fait son séjour ordinaire à Utrecht. Il y a un Chapitre, dont les Canonics sont d'un revenu considérable; ils sont ordinairement possédés par ceux qui en ont offert le plus d'argent. Les Chartreux réfugiés de France ont près de cette Ville deux Maisons, où l'on dit qu'ils vivent avec autant de régularité & d'édification qu'ils vivoient dans celles d'où ils se sont échappés.

Notre Curiosité ne fut pas plus satisfaite à Nimegue (1) qu'elle l'avoit été à Utrecht. Tout ce que je remarquai c'est que les Hollandois ont pris un très grand soin de la bien fortifier, par ce qu'elle leur sert de Boulevard du côté de Cleves. Bois-le-Duc(2) est la dernie-

re

(1) Nimegue, Capitale de la Gueldre, est bâtie sur le Wahl, & elle est fortifiée par des Ravelins mis hors du Fossé, qui est d'une profondeur extrême. Elle a été long-tems Ville libre & Impériale; elle fut prise par Monsieur de Turenne après s'être vigoureusement défendue. Elle est recommandable par les Traitez de Paix qui y furent conclus entre la France, l'Espagne & les Provinces-Unies en 1678. & entre la France & l'Empire l'année suivante.

(2) Bois-le-Duc est sur la Duse, qui se perd à une

re Ville de Hollande par où nous eumes à passer. Cette Ville est grande, mais mal bâtie: les marais, dont elle est entourée de toute part, font sa principale force. Nous ne séjournâmes dans aucune de ces Villes, par ce que nous voulions nous arrêter quelques jours à Cologne (1). C'est une des plus grandes & des plus anciennes Villes de l'Alle-

une lieuë au-dessous dans la Mer. C'est une grande Ville, fortifiée régulièrement & défendue de plusieurs Forts. Godefroi III. Duc de Brabant en jeta les fondemens l'an 1184. & Henri, qui lui succéda, fit achever ses murailles en 1196. Il lui donna le nom de Bois-le-Duc, par ce qu'elle avoit été bâtie par son Prédecesseur dans le même endroit qui n'avoit été auparavant qu'une vaste Forêt. Les Provinces-Unies possèdent cette Ville depuis l'an 1629.

(1) Cette Ville, située sur les bords du Rhin, fut bâtie par les Ubiens, sous l'Empire d'Auguste. Ils lui donnerent le nom de *Colonia Agrippina*, en l'honneur d'Agrippa, qui commandoit alors les Troupes Romaines dans la Germanie. Agrippine, Fille de Germanicus & Mere de Neron, y naquit, & pour rendre plus célèbre le lieu de sa Naissance elle le fit aggrandir & y envoya une Colonie de Veterans. Meroutée en chassa les Romains l'an 448 & il en fut chassé l'an 450 par Attila, qui la fit bruler. Childeric la reprit l'an 464. & la donna à un de ses Parents, dont le Fils, nommé Sigebert le *boiteux*,

Allemagne, mais où il y a bien peu de Noblesse, en égard à sa grandeur. Cette Ville n'est peuplée que de Moines, de Prêtres & d'Etudiens, dont la plupart n'ont d'autres ressources que les Aumônes qu'ils mandient en chantant. On compte à Cologne jusqu'à 365 Chapelles ou Eglises. La Métropole est un des plus vastes & des plus magnifiques Edifices de l'Europe. C'est dans cette Eglise où l'on montre les Corps des trois Rois. Rien de plus édifiant que la dévotion que les Habitans de cette Ville ont pour ces précieuses Reliques; & je ne crois pas qu'il fut sûr à un Etranger de

prendre le nom de Roi de Cologne. Clovis la réunit à la Monarchie Française l'an 511, & elle fut en suite incorporée au Royaume de Germanie. L'Empereur Othon I. la soumit à ses Archevêques l'an 963; mais Othon III. la déclara libre & Impériale l'an 993. Mais les Archevêques lui disputèrent la Liberté. L'an 1297. il se donna un sanglant Combat: les Magistrats, pour animer le Courage des Habitans, mirent les Clefs de la Ville sur le Champ de Bataille & remportèrent la Victoire. Les Archevêques conservent cependant sur Cologne quelque droit de Souveraineté, comme de condamner ou de faire grâce aux Criminels: les Magistrats n'ont que celui de les emprisonner & d'instruire leur procès.



de vouloir en disputer l'authenticité. Le plus illustre ornement de Cologne est son Chapitre, composé de vingt-quatre Chanoines capitulaires & de trente fix domiciliés, qui sont tous ou Princes ou Comtes, excepté huit Docteurs, qui, sans faire preuve de Noblesse, entrent dans le nombre des capitulaires. Nous ne sortimes pas de cette Ville sans avoir vû la Maison où mourut l'infortunée Reine Marie de Medicis, à qui l'ingrat Cardinal de Richelieu, qu'elle avoit comblé de biens & d'honneurs, refusa jusqu'au plus léger secours. Nous vîmes aussi celle qu'avoit habité le Cardinal Mazarin, dans le tems que toute la France avoit conjuré sa ruine; mais par les ressorts d'une Politique raffinée il sçut triompher de ses Ennemis, sans s'exposer à leur haine.

Nous attendîmes que S. A. S. l'Electeur de Cologne, qui étoit à sa superbe Maison de Bruhl, fut de retour à Bonn; (1) pour y aller lui présenter nos

(1) Bonn est située sur le Rhin, & elle étoit autre-fois défendue par de bonnes fortifications. Les Anciens l'ont nommée *Ara Urbiorum*. Drusus

nos respects. Il n'y avoit que quelques années que ce Prince , Evêque de Paderborn , de Munster , de Hildesheim , d'Osnabruck & de Cologne , venoit d'être élevé à la Charge de Grand-Maitre de l'Ordre Teutonique (1) , lorsque nous eumes l'honneur de le saluer. La

po-

la fit bâtir sous l'Empire d'Auguste , pour arrêter les Courses des Allemands. Elle a essuyé divers Sièges ; mais aucun dont elle ait plus souffert que de celui que fit l'Electeur de Brandebourg l'an 1689. Cette Ville fut presque entièrement demolie , malgré la vigoureuse résistance du Baron d'Asfeldt , qui soutint un Blocus de deux mois & vingt-sept jours de Tranchée ouverte. Elle fut encor assiégée en 1703 par le Duc de Marlborough , qui la prit par Capitulation : elle fut enfin renduë à ses légitimes Souverains. L'Electeur Joseph Clement à son retour de France repara tout le mal que lui avoit fait la fureur de la Guerre.

(1) Cet Ordre fut institué l'an 1190 par Henri , Roi de Jerusalem , pour combattre les Infidèles. Le Pape Celestin III. l'approuva & le mit sous la règle de Saint Augustin. Henri Walpot en fut le premier Grand-Maitre. Les Chevaliers de cet Ordre vinrent en Allemagne en 1229. y ayant été appelés par Conrad Duc de Masovie , qui leur donna tout le district de Culm , pour les récompenser des services qu'il en reçut : ils se rendirent Maitres de la Prusse & de la Livonie ; mais Albert de Brandebourg , qu'ils avoient élu pour leur Grand-Maitre , ayant

chan-

politeſſe de ſes manieres, la bonté de ſon cœur, l'édifiante régularité de ſes mœurs, la généroſité de ſes ſentimens, le rendoient plus recommandable encore que les éclatantes Dignités dont il étoit

changé de Religion, ſ'empara de la Pruſſe, dont il fit hommage à Sigismond, Roi de Pologne l'an 1525., après quoi il abolit toutes les Commanderies & ſe maria avec Dorothée, Princesſe de Dannemarck. Le Changement & l'Uſurpation d'Albert obligerent les Chevaliers de ſe transférer à Mariendal dans la Franconie. Cet Ordre poſſède encor douze Baillages, qui ſont gouvernés par des Commandeurs Provinciaux ou Grands-Commandeurs, qui ſont élus par les Conſeillers de chaque Baillage & confirmés par le Grand-Maître. Les uns ſont Etats immédiats de l'Empire, & ont ſéance parmi les Prélats: les autres ſont médiats, & dépendent du Grand-Maître pour ce qui regarde les Statuts de l'Ordre; mais ils ſont ſujets des Princes dans les Etats deſquels leurs Biens ſont ſitués. Les Commandeurs Provinciaux compoſent avec les Conſeillers de leurs Baillages le Chapitre qui élit le Grand-Maître. Pour être reçu Chevalier il faut faire preuve de ſeize quartiers de Nobleſſe, tant du côté Paternel que du Maternel; & quoiqu'on y ait beaucoup d'égard à la Religion Catholique, les Proteſtans & les Calvinistes n'en ſont pas exclus, puis qu'ils peuvent poſſéder quelques Commanderies ſituées dans la Saxe, dans la Thuringe & dans la Heſſe.

étoit revêtu. Le titre seul de Gentilshommes François nous valut de sa part mille marques de la Civilité la plus prévenante & la plus gracieuse, & durant quinze jours, que nous demeurâmes à Bonn, il n'y en eut aucun où il ne nous fit l'honneur de nous admettre à sa Table, qui étoit servie avec toute la délicatesse & la somptuosité digne d'un Grand Prince. Comme son unique Passion étoit pour la Chasse, nous eumes occasion d'en faire de fréquentes parties. La Cour de ce Prince n'est pas bien nombreux; mais les Seigneurs qui la composent sont tous des Personnes d'un mérite distingué, & qui, à l'exemple de leur Souverain, s'empresrent à faire aux Etrangers l'accueil le plus gracieux. Mr. le Comte de Hohen, & le Baron de Horstein Grand-Chambellan, nous firent la grace de nous traiter splendidement. Nous mangeâmes aussi chez Mr. de Walbat, Maréchal de la Cour, & chez les Marquis de Capponi & Trotti, Chambellans de l'Electeur. Ce ne furent enfin que continûels Festins durant notre séjour à Bonn. Ce fut là où je commençai; à apprendre à boire à l'Allemande; & comment  
au-

aurois-je pû m'en défendre, y étant engagé par les manieres du Monde les plus pressantes & les plus polies? Car, il faut en convenir, point de plaisir plus satisfaisant pour un Seigneur Allemand que celui de vous bien régaler; & ce qui vous enchante, c'est l'effusion de Cœur avec laquelle il vous reçoit. Sa joye est toujours la mesure de la votre; il n'est content que lorsqu'il a sujet de croire que vous l'êtes vous même; & si vous êtes gêné, ce n'est que parce que vous voyez qu'il semble ne s'occuper que de vous seul. Nous fumes aussi accablés de mille marques de politesse par le Baron de Span, Aumônier de S. A. S. & Doyen de Bonn. Ce Seigneur, dont le Pere est mort au service de France, après avoir été Page de l'Electeur de Baviere, fut fait Chambellan & Major aux Gardes. Il quitta les Emplois pour embrasser l'état ecclésiastique, dont il fait l'ornement, autant par son érudition que par sa pieté & la pureté de ses mœurs.

Malgré l'envie que j'aurois eu de m'arrêter plus long-tems dans cette riante Cour, & malgré les pressantes invitations que nous fit Son Altesse pour nous

y retenir , il falut me rendre aux volontés de mon Pere, qui vouloit hâter son arrivée à Vienne.

Nous partimes de Bonn pour venir à Coblentz. La situation de cette Ville ne peut être plus charmante & plus propre pour le Commerce: elle est sur le Confluent de la Moselle & du Rhin dans une belle Vallée, entourée de magnifiques Côteaux. L'Archevêque Arnoul d'Isembourg la fit entourer de murailles l'an 1250., & l'Electeur Charles Gaspar de Leyen fit faire ses fortifications, qui consistent en dix Bastions, revêtus avec des Ravelins au milieu des Courtines, & un Fossé fort large & fort profond. Cette Ville est encor défenduë par la Forteresse d'Ehrenbreitstein, (1) qui est au de là du Rhin, & avec laquelle elle communique

(1) Les Bastions de cette Forteresse sont taillés dans le Roc, de même que le Fossé qui est très profond. La partie, qui est du côté du Rhin, est une escarpe de Rocher inaccessible, celle qui avance du côté de la Campagne est couverte par un Ouvrage à Cornes, au devant desquels sont des Ravelins revêtus. C'est l'Electeur Gaspar de Leyen qui l'a mise dans l'état où elle est à présent.

que par un Pont de Bâteaux. Nous ne nous arrêta mes pas assez dans cette Ville pour que je puisse en dire d'avantage. Nous nous rendimes de là à Mayence (1). Cette Ville est grande, mais mal percée ; ses Ruës sont presque toutes fort étroites. Quoiqu'elle soit située sur le Rhin, son Commerce n'est pas cependant bien florissant. Tout ce qu'il y a de plus remarquable à Mayence c'est le Trésor de la Métropole, qui est un des plus riches de l'Allemagne. La Chartreuse mérite aussi d'être vûë avec attention ; la grandeur de ses Bâ-

(1) Le premier Electeur de Mayence fut le Fils d'un Charron : il conserva une si grande modestie dans une si haute fortune qu'il fit peindre par tout des Rouës de Chariot, & ses Successeurs, pour faire honneur à sa memoire, ont pris des Rouës pour leurs Armes. Les Romains firent de Mayence une de leurs Places d'Armes. Attila la ruina l'an 450. Meroüée en chassa les Romains l'an 456. & Dagobert la fit rebâtir en 526. Elle a été libre long-tems ; mais l'Archevêque Arnoul ayant été massacré par la Populace l'an 1160. & en suite trainé sur du fumier, l'Empereur Frédéric I, irrité de cet attentat, lui ôta ses Privilèges & fit abbatre ses murailles. Depuis ce tems-là elle a été soumise aux Archevêques. Son Université a été fondée l'an 1482.

Bâtimens est immense , dans le seul Corps de Logis , qui a vûë sur le Rhin, il y a plus d'Appartemens qu'il n'en faut pour loger un Prince & toute sa suite. C'est au pied de ce superbe Monastère qu'est le Palais de la Favorite, qui appartient à l'Electeur , & qui a été bâti par François Lothaire de Schonborn. Je n'eus pas le plaisir de voir cette Maison , par ce que nous voulions faire diligence pour nous rendre à Mannheim. Je ne dirai que deux mots de Francfort (1) & de Worms , par où nous passâmes. La premiere de ces Vil-

(1) Cette Ville n'étoit originairement qu'un gué , par où les François se repandoient dans les Païs voisins. La Commodité du passage les obligea d'y bâtir une Ville. Charles Magne y convoqua un Concile l'an 794. dans lequel l'Hérésie de Nestorius fut condamnée de nouveau. L'Empereur Charles IV. la choisit pour être le lieu ordinaire de l'élection de l'Empereur , en faisant la Bulle d'Or , qu'on y garde dans la Maison de Ville. Elle embrassa la Confession d'Augsbourg l'an 1530. L'exercice de la Religion Protestante y devint libre en vertu du Traité de Passau. L'exercice de la Religion Catholique y est aussi permise ; mais les Charges de la Magistrature ne sont exercées que par les Lutheriens.



Villes est une des plus considérables & des plus peuplées de l'Allemagne ; & elle est fameuse par les Foires qui s'y tiennent deux-fois l'année. Son plus grand lustre lui vient d'être l'endroit où se fait l'Élection & le Couronnement de l'Empereur ; car , quoique Aix-la-Chapelle soit le lieu destiné pour le Couronnement depuis Maximilien , tous les Empereurs ont été couronnés à Francfort.

La situation de Worms (1) ne peut être plus agréable & plus avantageuse. Cette Ville est bâtie au milieu d'une vaste Plaine , fertile en tout ce qui est nécessaire pour fournir aux besoins de la Vie ; elle n'en est pas pour cela plus peuplée. Depuis que les François la réduisirent en cendre , ses principaux

Ha-

(1) Worms a joui dans les premiers Siècles de la dignité de Métropole ; mais le Pape Zacharie l'en priva l'an 745. pour punir Gervilius , qui en étoit Archevêque , d'avoir tué de sa propre main un Saxon , qu'il avoit invité de le venir voir. Attila ruina cette Ville. Clovis la fit rebâtir , & la Reine Brunnehaud prit soin de l'embellir & de l'aggrandir. Le Magistrat & la plupart des Habitans sont Luthériens ; mais les Catholiques ont l'Eglise Cathédrale.

Habitans se sont retirés à Francfort & en Hollande. Tout son ornement est d'avoir un Chapitre, composé de Personnes de distinction.

Si nous avons été enchantés de la situation de cette dernière Ville, nous le fumes encor plus de celle de Manheim, qui est sans contredit une des plus jolies Villes de l'Allemagne, & peut-être de l'Europe. Elle est bâtie au milieu d'une fertile Plaine, entre le Rhin & le Neckar; ses Ruës sont larges & bien percés, & sont toutes tirées au Cordeau. Il y a un peu plus de quatre-vingt ans que Manheim n'étoit qu'un Village. L'Electeur Frederic, élu Roi de Bohême, la fit fortifier, & y bâtit un Château. En 1693 la nouvelle Ville, qui avoit été bâtie, fut entièrement détruite par les François, & par la Paix de Nimegue il fut conclu qu'elle seroit rasée, ce qui fut exécuté. Jean Guillaume de Neubourg recommença à la faire fortifier, & l'Electeur à présent regnant à fait continuer avec tant d'ardeur les Ouvrages qui avoient été suspendus, qu'il a fait en peu d'années de Manheim une Place très forte, & où il entretient une nombreuse Garnison.

La

La bonté , l'affabilité , la politesse , font le Caractere de ce Prince. Nous eumes l'honneur de lui être présentés par Monsieur Blondel notre Ambassadeur. L'Audience qu'il nous donna dura environ une demi-heure , qui se passa à parler de la Paix signée entre l'Empereur & la France. Les Etats de ce Prince avoient beaucoup souffert de la Guerre ; mais , S. A. E. ayant fait ses remontrances à la Cour de France , le Roi promit un dédommagement. Nous arrivâmes à Manheim à peu près dans le même-tems que l'Electeur fit son Testament , par lequel il disposoit de sa Succession , sous l'approbation de l'Empereur & la garantie de quelques Princes de l'Empire , sans compter celle que Son Alt. Elect. sollicitoit au dehors. Son dessein étoit de prévenir les troubles que cette Succession pourroit exciter dans l'Empire sans cette sage précaution ; mais l'on ne sçavoit rien du contenu de ce Testament.

La Cour Palatine n'est plus à présent ce qu'elle étoit autrefois : c'étoit le séjour des ris , des jeux & des plaisirs lorsque la Princesse Fille de l'Electeur , mariée au Prince Joseph Charles de Sultzbach ,

bach, vivoit; mais depuis la mort de cette Princesse Son Alt. Elect. au lieu même de sa Cour mene une Vie très retirée. Son Cœur semble fermé à la joye; il ne mange plus qu'à son petit Couvert, excepté les jours de Fête & lorsqu'il y a quelques Princes étrangers à sa Cour. Trois jeunes Princes & Petites-Filles & le Prince Palatin de Sultzbach (1), né le 10 Decembre 1724. font toute la Consolation de son Alt. Elect.

Les Seigneurs qui composent sa Cour sont recommandables par les qualités les plus estimables, & par la politesse des manieres les plus prévenantes & les plus gracieuses. Les principaux sont le Baron de Sickingen, Grand-Chambellan & Ministre d'Etat, qui avoit fait admirer à Vienne la supériorité de ses talens pour la Négociation, le Comte de la Tour

(1) l'Electeur l'a fait venir de Bruxelles à Manheim malgré toute la résistance de la Duchesse d'AreMBERG sa Bisayeule maternelle, qui a eu soin de sa jeunesse. L'Ayeule de ce jeune Prince est la Princesse Dôuainière d'Auvergne; Sœur du Duc d'AreMBERG; une des plus belles Femmes de son tems.

Tour & Taxis, Capitaine des Gardes du Corps & Lieutenant Général, les Barons de Hildesheim & de Beveren, Ministres d'Etat, le Comte Edmont de Hatzfeldt, Lieutenant Général & Ministre de la Guerre. Nul de ces Seigneurs qui ne mérite un éloge particulier ; mais ceux qui s'empressèrent à nous faire le plus de politesse fut le Comte de Nassau Weilbourg, que mon Pere avoit connu à Paris lorsqu'il avoit été Envoyé extraordinaire à la Cour de France, durant la minorité de Louis XV. La générosité, la civilité de ses manieres repondoit à l'éclat de son illustre Naissance ; & c'est une remarque que j'ai eu souvent occasion de faire, les Grands, qui ne doivent pas leur élévation aux faveurs de la fortune, mais qui ne la tiennent que du Ciel, qui les a fait naître dans un rang élevé, sont affables, civils, généreux, à proportion de leur Grandeur, qui, étant pour eux un Bien héréditaire, les remplit rarement d'orgueil.

Nous ne reçûmes pas moins de civilités & de politesses du Comte de la Marck, Lieutenant Général & Capitaine des Cent-Suisses. Il avoit passé bien des

des années au service de France , où son Frere aîné est Colonel d'un Régiment étranger & Commandeur de l'Ordre du Saint Esprit. Durant le peu de tems que nous passâmes à Manheim il n'y eut aucun jour où il ne nous procura quelque nouveau divertissement : il nous fit la grace de vouloir nous accompagner jusqu'à Heidelberg, où nous vîmes cette célèbre Tonne , qui est d'une hauteur & d'un contour immense. Le Comte de la Marck , qui est de l'humeur la plus enjouée, & qui n'est pas insensible au plaisir de table , nous fit servir sur la plate-forme qui est au dessus de la Tonne un superbe repas. Il fit la grace à mon Pere de l'épargner ; mais il ne m'accorda pas la même faveur. J'aurois dû sans doute opposer plus de résistance à ses pressantes invitations ; mais je voulus me piquer de bravoure dans un exercice qui m'étoit inconnu ; aussi dois-je avouer, que je ne pus soutenir tous les assauts que me livra le Comte , sans perdre un peu de ma Raïson. J'en fus quitte pour me faire mettre au lit, où je n'eus pas demeuré trois ou quatre heures que j'eusse été en état de rentrer en

en lice avec mon Adversaire ; mais j'appris à mon reveil qu'il étoit retourné à la Cour ; ainsi je fus dispensé d'en venir à un nouveau Combat.

Nous partimes le lendemain de Heidelberg (1) pour prendre la route de Wurtzbourg (2). Cette Ville, qui est par-  
ta-

(1) Heidelberg est sur les bords du Neckar au bas d'une montagne, sur laquelle est le Château. Elle appartenoit autrefois à l'Evêque de Worms. Louis de Witelspach la reçut en fief de cette Eglise l'an 1225. Les Electeurs Palatins y firent leur résidence ordinaire. Robert le Roux fonda son Université l'an 1346. Le Comte de Tilly, Général des Troupes de Bavière, prit cette Ville le 6 Septembre 1622. & enleva la Bibliothèque de l'Electeur, qui étoit la plus curieuse & la plus nombreuse de l'Allemagne. Une partie des Livres avec les Medailles & les Raretez fut transportée à Vienne & l'autre partie à Rome dans la Bibliothèque du Vatican. En 1634. Heidelberg fut assiégée par Jean de Werth, qui, n'ayant pu prendre le Château, se rethra. Peu de jours après elle fut prise par les Maréchaux de la Force & de Brezé. Elle a été encor prise deux autrefois par les François, sçavoir l'an 1688 & en 1693.

(2) L'Evêché de Wurtzbourg fut fondé l'an 741. par Saint Boniface Evêque de Mayence. L'an 752. Pepin Roi de France lui fit donation du Duché de Franconie ; ce fut en suite de la donation de ce Duché que les Evêques de Wurtz-

tagée par le Mein, est d'une moyenne grandeur : elle doit ses principaux embellissemens à Jean Philippe François Comte de Schonborn ; il la munit de plusieurs fortifications très régulières & fit bâtir un superbe Palais, où durant cinq ans furent employés les plus habiles Architectes & Sculpteurs de l'Italie. On voit dans cette Ville un superbe Hôpital, où sont entretenus quatre cent pauvres : il a moins l'air d'une Maison de Charité que d'un Palais, habité par un Prince puissant. Le Château de cette Ville mérite aussi d'être vu :

bourg prirent pour devise : *Herbipolensis sola judicat ens et Scola*. L'Université de cette Ville fut fondée l'an 1043. & rétablie sur la fin du dernier Siècle par l'Evêque Jules Echter de Meipelbrun. Wurtzbourg fut prise par les Payfans de Souabe & de Franconie, qui s'étoient révoltés contre leurs Seigneurs en 1526. George de Walbourg Colonel de la Ligue de Souabe attaqua ces fureux, les défit en différentes occasions, dans lesquelles ils perdirent plus de 5000 Hommes. L'an 1569, cette Ville fut mise au pillage par Guillaume de Grumbach, qui avoit fait assassiner l'Evêque. Ce malheureux s'étant retiré chez Jean Frédéric Duc de Saxe fut arrêté & conduit à Vienne, où il fut condamné à être rompu vif ; ses Complices eurent la Tête tranchée.



vû : il est sur une hauteur qui commande toute la Ville. Le Prince Frederic Charles Comte de Schonborn est Evêque de Wurtzbourg. Nous eumes l'honneur de saluer cet illustre Prélat, qui vit avec beaucoup de magnificence ; aussi est-ce un des plus puissans Souverains Ecclésiastiques. Son Etat contient soixante & dix Baillages, situés dans le plus beau & le plus fertile Pais de l'Allemagne : il a en tems de Guerre dix mille Hommes de Troupes. Une de ses prérogatives c'est que, pendant qu'il officie, son Grand-Chambellan tient l'Epée de Duc de Francônie nue & élevée jusqu'à la consécration, & en suite il la remet dans le fourreau & la porte la pointe baissée devant le Prince. Nous eumes l'honneur de manger à sa table, qui est ordinairement de dix-huit Couverts, & toujours servie avec une sumptuosité qui va jusqu'à la profusion. Tel est le goût des Princes de l'Empire, bien différens en cela de ceux d'Italie, qui regrettent les modiques dépenses que leur coûte leur table, qui toujours se ressent de la sordide Oeconomie qui fait leur Caractère. Ils se font gloire de leur frugalité ; mais je

laisse à juger si elle est un effet de leur tempérament ou de leur avarice. Mais laissons cette reflexion, qui pourroit être suivie de plusieurs autres peu honorables aux Italiens.

Après nous être reposés deux jours à Wurtzbourg nous remontâmes en Carrosse pour venir à Nuremberg, une des plus puissantes & des plus riches Villes de l'Allemagne. Son Gouvernement a quelque ressemblance avec celui de la Republique de Venise. Les Patri-ciens, qui sont les Magistrats, ont une espèce de Doge à leur Tête. Ces Patriciens tirent leur origine des plus anciennes Familles du Pais ; mais ils n'en sont pas pour cela réputés Gentils-hommes, par ce que les Charges qu'ils exercent, quelque honorables qu'elles soient, dérogent à la Noblesse. Je vis à Nuremberg dans l'Eglise de l'Hôpital la Couronne de Charles Magne, son Sceptre, le Globe, & tous les Ornaments de la Dignité Impériale, à l'exception de l'E-pée, qui est gardée à Aix-la-Chapelle.

Nous vinmes de Nuremberg à Ratisbonne (1), où se tient la Diète des Etats

(1) Ratisbonne est Ville libre & impériale ;  
elle

Etats de l'Empire, & c'est là, jecrois, son plus grand lustre ; car, quoique cette Ville soit grande & bien bâtie, je n'y vis cependant rien qui me parut digne d'une attention particuliere. Nous ne nous y arrêtâmes pas, par ce que nous voulions faire un séjour de quelques semaines à Munich. Cette Ville, Capitale de la Baviere, est située sur la Riviere d'Iser, qui se jette dans le Danube ; elle est petite, mais riante & ornée de plusieurs superbes Edifices. Les plus considérables après le Palais sont l'Eglise des Jesuites & celle de Notre Dame (1), où l'on voit le magnifique

elle est située sur le Danube. Tibere la fit bâtir, & voulut qu'elle fut appelée *Augusta Tiberia* : & comme elle étoit sur les Frontieres de l'Empire, & par conséquent exposée aux insultes des Barbares, on y envoya la quatrième Légion d'Italie, d'où elle fut surnommée *Colonia Quartinorum*. Theodore Prince de Baviere la saccagea l'an 508. L'Empereur Arnoul la fit rebâtir, & elle fut en suite la Résidence des Ducs de Baviere ; qui l'érigèrent en Burgraviat. Ce fut l'Empereur Frederic I. qui la mit au rang des Villes libres l'an 1182. Bernard Duc de Saxe Weimar la prit l'an 1632. & Ferdinand Roi de Hongrie la reprit l'année suivante.

(1) Le 24 Avril de l'an 1729. Son Alt. E-

rique Tombeau de l'infortuné Empereur Louis de Baviere, qui mourut empoisonné. Ce Mausolée est embelli d'un grand nombre de belles figures de marbre & de bronze. Le Palais de l'Electeur est un des plus vastes Bâtimens de l'Europe, & je crois qu'il n'y a que celui des Thuilleries qui lui soit supérieur en grandeur. Il est vrai qu'il n'est pas régulièrement bâti, par ce qu'il est l'ouvrage de plusieurs Princes, qui ont employé des sommes immenses à sa Construction ; mais je ne sçais s'il y a dans l'Univers quelque Maison Royale plus magnifiquement & plus richement meublée. L'on ne peut en particulier voir  
sans

lect. institua dans cette Eglise l'Ordre de St. George, qui a été autorisé par le Pape Benoit XIII. Les Chevaliers sont obligés de faire les preuves rigides de 16 quartiers, & l'Electeur, qui en est Grand-Maitre, s'est privé du droit de pouvoir donner des dispenses à cet égard. La fin de cet Ordre est de défendre la Foi Catholique & de protéger les Veuves & les Orphelins. Il est composé à présent du Grand-Maitre, de deux Grands-Prieurs, qui sont le Prince Electoral & le Duc Ferdinand, de six Grands-Croix, neuf Commandeurs & de plusieurs Chevaliers. Leur nombre ne doit pas excéder celui de quarante.

sans admiration l'Appartement appelé communement *l'Appartement de l'Empereur*. On y voit représenté dans de riches tableaux les traits les plus intéressants de l'Histoire sacrée & profane. La Cheminée de la grande Sale, qui est longue de 118 pieds & large de 52. est ornée d'une belle Statue de Porphyre, qui représente la Vertu, tenant une Lance d'une main, & de l'autre une branche de palmier. Le Plafond de cette Sale est en compartimens dorés, & enrichi de peintures d'un travail & d'un goût admirable. On dit que Gustave Adolphe Roi de Suede, s'étant rendu Maître de Munich en 1632., se plaignit de ne pouvoir faire transférer cette superbe Sale à Stockholm. Je ne parlerai point des autres Appartemens; aucun où ne brille la richesse & la magnificence.

Comme Son Alt. Elect. n'étoit point à Munich lorsque nous y arrivâmes, & qu'Elle ne devoit pas si-tôt y revenir, nous nous déterminâmes à lui aller offrir nos respects à Nymphenbourg, où étoit la Cour. Je n'entreprendrai point de faire la description de cette superbe Maison, dont Marie Adelaïde de

Savoie, Mere de Maximilien Emanuel, fit jetter les premiers fondemens ; ce seroit grossir ces Memoires de ce qui peut se lire dans plusieurs Livres : tout ce que je puis dire, c'est que, si je n'avois pas vû le Château de Versailles, j'aurois crû que celui de Nymphenbourg étoit le plus beau de l'Univers. Les Jardins sur tout sont embellis de tous les ornemens que l'Art & la Nature ont pû leur prêter.

Nous sçavions combien le nom François étoit cher à l'illustre Prince que nous allions saluër ; mais nous attendions nous à une partie des politesses que nous en reçumes, & jamais le souvenir s'en effacera-t-il de ma memoire ? Non seulement il nous fit l'honneur de nous admettre à sa table ; mais il voulut que nous fussions de toutes ses parties de plaisir. Personne qui ne convienne qu'il n'y a point en Allemagne de Cour plus galante, plus nombreuse & plus brillante que celle de ce Prince : & quoiqu'on y observe à peu près le même Cérémonial qu'à celle de Vienne, il est vrai cependant que les plaisirs y sont plus multipliés, sur tout lorsque la Cour est à Nymphenbourg. Ou-  
tre

tre la Comédie, les Bals, le Jeu, l'Opera, on faisoit de fréquentes parties de Chasse & de Pêche; & pour que les Dames pussent se promener avec plus d'agrément, il y avoit un grand nombre de Calèches, qui étoient conduites par les Cavaliers; & celles qui aimoient mieux se promener sur l'Eau trouvoient sur le Canal des Gondoles prêtes à les recevoir. Ce qui contribue le plus à rendre cette Maison agréable au Prince, c'est le voisinage d'un Parc, dont l'enceinte est de huit lieues, & qui est coupé par de longues & belles routes. C'est là où Son Alt. Elect. force assez souvent le Cerf; & lorsqu'Elle veut se fatiguer moins Elle chasse dans un petit Parc, qui joint aux Jardins & qui abonde en toute sorte de petit Gibier. J'étois trop sensible à l'honneur que le Prince me faisoit de souffrir que je l'accompagnasse, pour ne pas être toujours prêt à suivre ses pas. Nous étions ordinairement accompagnés de plusieurs Dames vêtues'en Amazones, qui auroient pû donner des Leçons à Diane elle-même, & quelques-unes d'elles surpassoient autant cette Déesse en beauté qu'en adresse.

M s

Mais

Mais le Jeu , la Promenade , la Chasse , les Spectacles , n'étoient que des divertissemens ordinaires. L'Electeur lui-même , le Prince le plus galant & le plus aimable du Monde , pour diversifier ces plaisirs , imaginoit de tems en tems quelques Fêtes nouvelles , dont il ordonnoit seul les préparatifs , qui toujours se ressentoient de sa magnificence. J'étois trop enchanté d'une Cour si charmante , pour ne pas entrevoir avec peine le moment de notre prochain départ ; mais il étoit tems que nous nous rendissions à Vienne , qui devoit être le terme de nos Courses. Nous laissâmes parler notre Cœur dans les remercimens que nous fîmes à Son Altesse Electorale (1) pour toutes les  
mar-

(1) Charles Albert Cajetan Electeur de Bavière est né le 6. Août 1697. Il est Fils de Maximilien Emanuel & de Thérèse Constance Sobieski , Fille du célèbre Jean Sobieski le Libérateur de Vienne. Charles fut élevé à Munich avec quatre de ses Freres. Après la bataille de Hochstet , qui valut à l'Empereur Joseph la Conquête de la Bavière , le Prince Charles & ses Freres furent envoyés à Gratz , où ils demeurèrent jusqu'à la paix de Rastadt , qui remit Emanuel Maximilien en possession de ses états. Il envoya les Princes ses Fils à Rome.  
Le



marques de politesse & de bonté dont Elle nous avoit honoré. Ce Prince parut nous voir partir à regret, & nous fit la grâce de nous dire, qu'il espéroit qu'à notre retour de Vienne nous ferions un plus long séjour à sa Cour. Après lui avoir réitéré nos actions de grâces, & avoir fait nos adieux à quelques Seigneurs, de qui nous avions reçu bien des Civilités, nous revînmes à Munich, d'où nous partîmes le lendemain pour Passau (2).

Cet.

Le Duc Philippe, qui avoit été élu Evêque de Munster & de Paderborn, y mourut. Le Prince Charles en revenant d'Italie passa à Vienne & fit la Campagne de Belgrade, & peu d'années après il épousa Marie Amélie Anne d'Autriche, seconde Fille du feu Empereur Joseph. En 1725. il assista avec ses trois Freres au mariage de Louis XV. & en 1726. il succéda à l'Electeur son Pere. Les trois Freres du Prince Charles sont l'Electeur de Cologne, l'Evêque de Ratisbonne & le Duc Ferdinand. Ce Prince est Lieutenant Général, & a un Regiment de Cuirassiers au service de l'Empereur: il est aussi Chevalier de la Toison d'Or & Grand-Prieur de l'Ordre de Saint George. Il a épousé Marie Anne Caroline de Neubourg, dont il a deux Fils & une Fille.

(2) L'Evêché de cette Ville fut fondé par Theodon III. Duc de Bavière, après qu'Attila eut

Cette Ville est assez grande, elle est située entre des montagnes sur le Danube, qui y reçoit les Rivières d'Inn & d'Iltz. Le célèbre Traité qui fut conclu entre l'Empereur Charles & le Prince Maurice Electeur de Saxe, par lequel l'exercice public de la Religion Protestante fut établi en Allemagne, a fait un nom à cette Ville. Nous vinmes de là à Lintz (3), petite Ville Ca-

eut ruiné la Ville de Lorck, dont le Siège Archiépiscolpal fut transféré à Saltzhourg. Passau étoit connu des Anciens sous le nom de *Castra Batava* d'une Cohorte de Bataves qui y demeura en Garnison sous l'Empereur Antonin. Les Wisigots s'en rendirent Maîtres l'an 380. & la saccagerent, & elle fut présqu'entièrement brûlée l'an 1662.

(3) Lintz, appelée anciennement *Ientia*, étoit la Cité des Sevaces. L'Empereur Leopold s'y retira avec beaucoup de précipitation durant le Siège de Vienne, & comme il ne s'y crut pas en sûreté il remonta jusqu'à Passau: il ne revint à Vienne que lorsque cette Ville eut été délivrée par l'intrépide courage du grand Sobieski Roi de Pologne, qui le 12. Septembre de l'an 1683. remporta une Victoire complète sur les Turcs. Rien de plus ingénieux que la Lettre que ce Héros écrivit à la Reine son Epouse avant que de retourner dans ses états. „ Vous ne direz point à mon retour ce „ que disent les Femmes Tartares à leurs Maris „ lors-

Capitale de la haute-Autriche, & qui à cause du voisinage de Vienne est le séjour d'un grand nombre de Personnes de distinction. C'est dans cette Ville où est la Regence de la Province. Le Chef de ce Conseil demeure dans le Palais impérial, bâti sur une hauteur qui commande la Ville. Nous ne pûmes voir ce Palais, par ce que nous voulions nous hâter de nous rendre à Vienne. Comme nous voulions y faire un séjour de plusieurs mois, nous nous logeâmes dans une Maison commode & assez proprement meublée. Je ne ferai point une description exacte de cette Capitale de l'Empire : elle est sur le Danube, qui, s'y partageant en cinq branches, y forme plusieurs Isles couvertes d'Arbres, qui occupent presque une lieue de large, & qui contribuent beaucoup à la beauté de sa situation. L'enceinte de Vienne n'est pas comparable à celle de Londres ou de Paris ; mais il y a plus d'Hôtels que dans

„ lorsqu'elles les voyent revenir de l'Armée.  
 „ sans butin “ : *Tu n'es pas un Homme, puisque tu reviens les mains vuides ;* „ car le Grand-Vizir.  
 „ m'a fait Légataire universel “

dans ces deux Villes, & ces Hôtels ne font point habités par des Personnes qui doivent leur élévation à la fortune.

La plus grande partie des Princes & des plus grands Seigneurs de l'Allemagne font leur séjour à Vienne; aussi n'y a-t-il point de Cour plus superbe & plus magnifique que la Cour de l'Empereur. Mais il faut pour cela ne faire attention qu'à la dignité des Personnes qui la composent; car cette Cour n'emprunte pas son éclat d'un faste & d'un luxe excessif. Rien de plus simple que la Livrée de Sa Majesté Impériale. Ses Gardes, qui sont en très petit nombre, ne sont pas aussi richement vêtus; & pour ce qui regarde son Palais, il n'a rien à l'extérieur qui annonce la Puissance & la Grandeur du Monarque qui l'habite. Il est vaste, mais sans régularité, sans symétrie & sans ornemens. Les Appartemens sont peu exhaussés, mal distribués, assez sombres, & joignent à cela que ces défauts ne sont pas suffisamment réparés par la richesse & la magnificence des ameublemens, qui sont au contraire très simples & très anciens. Il n'est point cependant de Monarque qui ait un plus riche trésor en  
ta-

tapisseries que l'Empereur ; mais sans doute que l'Etiquette ne permet pas qu'on en fasse usage. Il en est de même du Palais de la Favorite , qui est dans un Fauxbourg de Vienne & où l'Empereur va passer la belle saison de l'année. Il ne faut donc , pour se former une idée brillante de la Cour de Vienne , qu'en juger par le grand nombre de Princes & de Seigneurs titrés dont elle est composée ; il faut aussi la voir dans les jours de Cérémonie , c'est alors que la magnificence est poussée comme à l'excès ; mais ces Fêtes expirées , le même Seigneur , qui avoit paru la veille avec un habit surchargé de dorure & de diamans , se montre à la Cour vêtu proprement à la vérité , mais avec une simplicité qui cache sa Grandeur. C'est sans doute là un usage prescrit par le Cérémonial , qui est la règle universelle de tout ce qui s'observe à la Cour , & cette règle , quelque gênante qu'elle soit , est toujours consultée avec respect & religieusement gardée. L'Empereur lui-même semble craindre de la violer ; il se plaint lui-même le premier de la gêne & de la contrainte que l'Etiquette répand dans sa

la Cour ; mais il se croit obligé de s'y assujettir sans qu'il ose la reformer. Je ne sçais si un Roi de France, qui monteroit sur le Thrône Impérial, se piqueroit d'une pareille constance , ou s'il n'établiroit pas bientôt un Cérémonial qui fut aussi peu incommode pour lui que pour ses Courtisans.

L'Etiquette cependant ne va pas à rendre les Audiences que l'on veut avoir de l'Empereur difficiles à obtenir, il suffit de s'adresser au Grand-Chambellan , qui vous assigne l'heure à laquelle vous pourrez parler à Sa Majesté. Nous voulumes , avant que de lui offrir nos respects , faire une visite à Monsieur du Theil notre Envoyé à la Cour de Vienne. Les Négociations importantes dont il étoit chargé lui donnoient occasion d'avoir de fréquentes Conférences avec l'Empereur & ses Ministres. Il se fit un plaisir de parler de nous à Sa Majesté , qui témoigna qu'Elle étoit charmée que la paix ramenât des François à sa Cour. Nous fumes avertis du jour & de l'heure où nous pourrions avoir l'honneur de lui baiser la main. Le Chambellan de Service fut notre Introduceur ; il n'eut pas be-

besoin de nous instruire du nombre des Génuflexions que nous avions à faire , par ce que c'étoit là une leçon qui nous avoit déjà été faite. L'Empereur étoit adossé contre une table , ayant un Dais au-dessus de lui & un Fauteuil à côté. Lorsque nous entrâmes dans la Sale où il nous donna Audience , il nous fit l'honneur de nous parler durant plus d'un quart d'heure avec un air de bonté dont nous fumes enchantés. Le même jour nous fumes admis à l'Audience de l'Impératrice. La modestie , l'affabilité , la douceur , la bonté , qui font le Caractere de cette vertueuse Princesse , sont peintes sur son Visage. Elle nous fit la grace de nous demander ce que nous pensions des différentes Cours d'Allemagne que nous ayions visitées ? Mon Pere en fit l'éloge en peu de mots ; mais il s'étendit d'avantage sur celle de Munich. Je souhaite , Monsieur , répondit l'Impératrice à mon Pere , que vous remportez en France une idée aussi avantageuse de la Cour de Vienne : comptez du moins que vous y serez vû de bon œil. Ce fut avec des graces inexprimables que cette illustre Princesse prononça ces obligeantes paroles.

Nous nous retirâmes , après avoir eu l'honneur de lui baiser la main.

Peu de jours après notre arrivée à Vienne nous fumes témoins des magnifiques Obsèques que Sa Majesté Impériale fit faire à l'honneur du Grand Prince Eugene de Savoye. Le Duc de Lorraine & le Prince Charles, le Nonce du Pape, l'Ambassadeur de Venise, les Ministres de l'Empereur, les Chevaliers de la Toison d'Or, en un mot tout ce qu'il y avoit de Personnes de rang & de distinction y assisterent. Le Catafalque, élevé à cette occasion dans l'Eglise Métropolitaine, étoit composé de douze Colonnes torses, entortillées de branches de palmes & de lauriers; les Chapiteaux & les Tors étoient dorés, & les piédestaux ornés de figures mortuaires, sur lesquelles des Aigles étendoient leurs ailes. Aux quatre côtés de l'entablement il y avoit les Armes du Prince, environnées de palmes & de lauriers. Les Statuës des sept Arts, appropriés à l'Architecture militaire, figuroient sur la Corniche, & celles de la Vertu, de l'Honneur, de la Religion, de la Prudence, de la Modération, de la Gloire, de la Félicité & de l'E-

ter-



nité regnoient autour de tout le Monument. Le Catafalque, qui étoit haut 70. pieds, étoit surmonté de la Statue équestre du Prince, habillé à la Romaine, tenant à la main une Epée, entillée d'une branche de laurier & couronnée par l'Immortalité. Au milieu de Monument étoit le tombeau de feu n Altesse. Un Ciel voûté, en forme

Baldaquin & porté par six figures Hommes armés de toutes pièces, levoit au-dessus du tombeau, & dans Ciel on voyoit une Croix empruntée des Armes de Savoye, la Constellation du Lion, des Drapeaux de palmes, des Lauriers, des Trophées en forme de Constellations, décrites par des Etoiles repandant des rayons de lumière sur le tombeau. Sur quatre Colonnes ioniques de 36. pieds de hauteur s'élevaient autant de Lyons couronnés, tenant chacun une Cartouche environnée de palmes & de lauriers, au milieu de laquelle étoit la Croix des Armes de Savoye. Les dix principales batailles du feu Prince, très bien décrites, un grand nombre de belles Inscriptions & de Devises étoient disposées de façon que toute l'Eglise sem-

sentoit plutôt le Trophée d'un Héros triomphant que le Mausolée d'un Grand Homme , dont la memoire ne mourra jamais.

Ce Prince est mort âgé de septante-deux ans & six mois. Il étoit Fils d'Eugene Maurice de Savoye , Comte de Soiffons , Petit-Fils de Thomas François de Savoye , Prince de Carignan , & arriere Petit-Fils de Charles Emanuel I. Duc de Savoye. Il étoit Chevalier de la Toison d'Or , Généralissime des Armées de l'Empereur , Président du Conseil Aulique de Guerre & Vicair général en Italie. Mais ce qui fait la gloire de ce Héros , c'est qu'il devoit son élévation uniquement à l'éclat de ses grandes actions. Mécontent de la France il arriva à Vienne peu de tems avant que cette Ville fut assiégée par les Turcs : il fit la Campagne en qualité de Volontaire : les preuves qu'il donna d'un Courage intrépide lui valurent la même année un Régiment de Dragons. Il continua de servir en Hongrie sous le Duc Charles de Lorraine & sous l'Electeur Maximilien Emanuel de Savoye. L'an 1697. il obtint le Commandement de l'Armée impériale & gag-

gagna sur les Turcs la fameuse Bataille de Zenta. Depuis ce tems-là il a commandé en Italie, en Allemagne, en Flandre, & par tout ses Ennemis l'ont regardé comme un Capitaine qui possédoit au plus haut degré toutes les qualités qui forment un Héros guerrier.

Nous eumes l'honneur de saluer la Princesse Victoire de Soissons, Héritière des grands Biens du Prince Eugene. Elle fit présent à l'Empereur de la Menagerie de ce Prince, & sa belle Bibliothèque sera réunie à celle de la Cour Impériale.

Mais je viens aux affaires importantes qui occupoient les Conseils de Sa Majesté. La première étoit l'abolition de la Clausule du quatrième article du Traité de Ryswick, qui étoit sollicitée avec instance par les Princes Protestans, par les Ministres de Suede, de Dannemarck, d'Angleterre & de Hollande. C'est article quatrième portoit:

„ que tous les lieux & droits, occupés  
 „ par le Roi de France, tant pendant  
 „ la Guerre & par voye de fait que  
 „ sous les noms d'unions & de réu-

„ nions , fittés hors de l'Alsace , ou  
„ contenus dans la liste des réunions , fe-  
„ roient restitués à l'Empereur & à  
„ l'Empire , & que les arrêts & dé-  
„ crets , rendus par les Chambres de  
„ Metz & de Besançon & par le Con-  
„ seil de Brissac , seroient cassés , &  
„ toutes choses remises au même état  
„ qu'elles étoient avant ces occupations ,  
„ unions & réunions “. Les Ambassa-  
deurs de l'Empereur & ceux de Fran-  
ce ajoutèrent à cet article la Clause sui-  
vante : „ à Condition toutefois que  
„ dans tous ces lieux la Religion Catho-  
„ lique Romaine demeurera dans le  
„ même état qu'elle est a présent “. Les Ministres des Etats Evangeliques de l'Empire protesteront contre cette addition , alléguant qu'elle étoit contraire au Traité de Westphalie , qui devoit servir de base à celui de Ryf-  
wick. Les lieux restitués que la Clau-  
se a pour objet sont l'Electorat de Tre-  
ves , l'Evêché de Spire , le Palatinat  
d'en de ça le Rhin , le Duché de Deux-  
Ponts , le Brisgau , la Forêt noire ; de  
sorte que , si la Clause est revoquée , la  
Religion Protestante devra être rétablie  
dans

dans tous ces lieux au même état où elle étoit avant la Guerre qui a précédée la Paix de Ryswick.

La seconde affaire qui occupoit la Cour étoit celle de la Succession de Berg & de Juliers. Le Ministre de l'Electeur Palatin sollicitoit l'Empereur de prononcer, par ce que Son Altesse Electorale étoit persuadée que Sa Majesté Impériale auroit égard à la justice des droits de la Maison de Sultzbach. Les Ministres du Roi de Prusse & du Roi de Pologne tenoient le même langage au sujet de leurs Maîtres, & la Cour Impériale trouvoit d'autant plus de difficulté à donner sa décision qu'elle étoit informée, qu'en conséquence du Traité, conclu par rapport à cette Succession entre Sa Majesté très Chrétienne & Son Altesse Electorale, la France avoit des Troupes à portée & toutes prêtes à entrer dans ces Duchez, pour les conserver à la Maison de Sultzbach, ce qui ne pouvoit manquer d'allumer une Guerre dans l'Empire, si la décision de la Cour Impériale n'étoit pas été conforme aux vûes de la France & de l'Electeur Palatin.

Je ne parle point de mille difficultés

nouvelles, que la Cour d'Espagne faisoit chaque jour au sujet de la ratification du Traité conclu entre la France & l'Empereur : c'étoient à chaque instant de nouveaux Couriers qu'il falloit dépêcher à Versailles & de là à Madrid ; car , quoique la France eut ses intérêts particuliers à ménager , elle étoit cependant regardée comme Médiatrice entre l'Empereur & le Roi d'Espagne.

Mais je ne m'apperçois pas que mes Digressions politiques me conduisent un peu trop loin ; mais j'avertis mon Lecteur que je n'en ai plus à faire. J'ai à raconter l'Avanture la plus intéressante de ma vie , par ce qu'elle devoit assurer le bonheur de mes jours. O Dieux ! pourquoi avez vous permis qu'il ait été si peu durable ? Ne me faisiez vous passer à l'état le plus heureux que pour me condamner à verser de continüelles larmes ? De quels crüels malheurs , de quels barbares revers n'ai-je pas été accablé dans le tems même que ma félicité paroissoit le mieux établié ! Mais je ne dois pas précipiter le récit de mes infortunes.

Je n'eus pas resté six jours à Vienne  
que

que je ne regrettai plus le séjour enchanté de Nymphenbourg. Mon Pere avoit connu en France quelques Seigneurs Allemands, que nous trouvâmes à Vienne & qui s'empresserent à nous faire bien des politesses. Nous fumes introduit dans toutes les Assemblées les plus brillantes, & nous fumes reçus partout avec distinction, & avec des marques de cordialité & de bonté qui nous enchanterent; car c'est ici une justice que je dois rendre à la Noblesse Allemande, point de manieres plus engageantes, plus polies & plus civiles que les siennes, & ce qui en fait le charme, c'est-ce qu'il y entre un air de sincérité, de franchise & d'affabilité qui ravit votre Confiance; c'est toujours leur Cœur qui parle dans les choses obligantes qu'ils vous disent & dans les offres généreuses qu'ils font: & pour qu'ils se livrent à vous sans reserve, il suffit qu'ils croient que vous agissez franchement avec eux; car la gêne, la contrainte, la dissimulation, tout air mystérieux, ne peut s'accorder avec ce Caractere de sincérité & de franchise qui fait leur partage. L'Idée que j'ai des Seigneurs Allemands c'est que je

crois , que ce n'est que dans leur Commerce que l'on peut goûter les douceurs d'une société aimable ; que c'est chez eux que l'on doit chercher de vrais & de sincères Amis. J'ai eu le bonheur d'en faire , sur lesquels j'étois sûr de pouvoir compter comme sur moi-même.

Peu de jours se passoient où nous ne fussions invités à manger , mon Pere & moi , chez quelque Grand de la Cour. Le Comte de Cobentzel , le Marquis de Pesora , le Comte de Hamilton , & le Comte Sereni , étoient ceux que nous avions l'honneur de voir plus particulièrement. Ce fut chez le Marquis de Pesora que je fis la Connoissance du jeune Comte de Hartich. Son humeur , son caractère , me plurent si fort , que je me liai à lui de l'amitié la plus étroite ; mais j'étois destiné à lui être uni par d'autres nœuds encor que ceux de l'amitié. Le Comte avoit trois Sœurs , qui , aux qualités les plus charmantes du Cœur & de l'Esprit , joignoient toutes les graces de l'extérieur le plus avenant. La plus jeune sur tout , appelée la Comtesse Amélie , laissoit voir sur son visage les traits d'une beauté



té si vive & si touchante , qu'il n'étoit pas possible que l'indifférence du Cœur le plus insensible tint à la vûe de tant de Charmes. Le mien n'étoit rien moins qu'inaccessible aux traits de l'amour. Comment aurois-je pû voir l'adorable Comtesse sans lui rendre les Armes ? Mon amour naissant m'engagea à cultiver toujours plus l'amitié du Comte son Frere, par ce que je me promettois qu'il ne refuseroit pas d'appuyer mes intérêts auprès de son aimable *Sœur*. Mais je ne crus pas devoir me hâter de lui faire la Confidence de mes sentimens ; je voulus auparavant sçavoir si la jeune Comtesse ne dédaigneroit pas les vœux que je lui adresserois. J'avois le plaisir de la voir souvent ; par ce que peu de jours se passaient que je ne fisse quelque partie de Jeu chez la Comtesse sa Mere ; mais je n'avois pû encore trouver l'occasion de faire l'aveu de mon amour à celle qui en étoit l'objet. Je n'avois jusqu'alors laissé parler que mes regards ; & quel langage plus tendre que celui qu'ils tenoient, si la belle *Amélie* avoit voulu l'entendre ? Mais sa timide modestie sembloit lui faire craindre de lire dans mes yeux  
l'im-

l'impression que la vûë de ses Char-  
mes avoit fait sur mon Cœur. Quel  
succès cependant pouvois-je espérer de  
mon tendre amour, si celle qui l'avoit  
fait naître n'en étoit pas instruite ?  
Mais ce n'étoit que dans un tête à tête  
que je pouvois lui faire la déclaration  
de mes feux, & ce tête à tête ne me  
paroissoit pas bien facile à obtenir ; il  
falut fatiguer mon Imagination à son-  
ger aux moyens que j'employerois pour  
me le procurer.

J'avois remarqué que la jeune Amé-  
lie préféroit la Promenade au Jeu, & que,  
lorsque les parties étoient liées, elle se  
retiroit assez souvent seule dans le Jar-  
din ; mais c'étoit là une occasion dont  
je ne pouvois profiter pour l'entretenir,  
par ce que la politesse ne me permet-  
toit pas de refuser de jouer. Pour en  
être dispensé il auroit falu que j'eusse  
attendu qu'il n'y eut plus eu de partie  
à faire, & ce fut là la ruse que mon a-  
mour m'inspira. Je ne me rendis chez la  
Comtesse de Hartich que dans le tems  
que j'eus lieu de croire que toutes les  
parties de Jeu seroient liées ; les choses  
réussirent ainsi que je l'avois espéré. Quel-  
ques Dames eurent la politesse de me fai-

faire d'obligeans reproches sur une paresse; mais, m'auroient-elles blâmé, si elles en avoient soupçonné la Cause ? Je les regardai jouïr durant quelque tems & profitai en suite du moment où je ne me crus pas observé, pour voler où mon amour m'appelloit. Je trouvai la jeune Comtesse qui se promenoit, ayant un Livre à la main. Je l'abordai d'un air respectueux, en lui demandant pardon de la liberté que je prenois de l'interrompre. Eh non, Monsieur, me répondit-elle d'un ton obligeant, vous ne m'interrompez nullement; car la Lecture que je fais n'est pas assurément capable de m'occuper beaucoup. Mais je suis surprise, Monsieur, ajoûta-t-elle, de vous voir venir chercher ici la solitude: ne craignez vous pas que les Dames, avec qui vous auriez pû vous entretenir, ne vous en fassent des reproches ? Non, Mademoiselle, lui repartis-je, par ce que, outre que je ne crois pas que ma Compagnie soit pour elles fort amusante, je suis assuré qu'elles me feroient la grace de m'excuser, si elles sçauroient le motif qui conduit ici mes pas.

Il y a là, je l'avoüe, reprit la Comtesse,

ceffe, un mystère que je ne comprends pas. Eh, dites plutôt, Mademoiselle, lui répondis-je, que vous ne voulez pas le comprendre; car mille-fois n'auriez vous pas pû en lire l'explication dans mes yeux? Mais ont-ils pû vous exprimer toute la vivacité du tendre & respectueux amour dont mon Cœur est enflammé? C'est là peut-être un aveu dont vous me punirez, en m'accablant de votre haine? J'aurois dû condamner ma bouche au silence; mais la force de vos Charmes autant que la violence de mon ardeur, ne me rend-elle pas excusable? Et vous croyez, Monsieur, me répondit en souriant la belle Amélie, que je songe à vous faire un procès des déclarations que je viens d'entendre? Oh non, aucunement, je vous dirai plus, que j'aurois été fort étonnée si vous m'aviez tenu un langage différent; car, ne vous croiriez-vous pas coupable d'une impolitesse, si, vous trouvant seul avec moi, vous n'aviez commencé à me parler tendresse? C'est là une faute qu'un Cavalier galant, comme vous l'êtes, ne commet point. Ah, de grace, Mademoiselle, lui répondis-je, ne vous plaisez pas à me désespé-

espérer ; dites moi plutôt que mon amour vous est odieux, que l'aveu que je vous en ai fait me rend digne de votre haine ; mais ne me donnez pas lieu de croire que vous doutez de la vivacité & de la sincérité de mes sentimens : non, je ne vous demande pas que vous soyez sensible à mes vœux ; j'ai interrogé mon Cœur, & je sens que mon amour peut se soutenir sans l'espoir d'aucun retour. Mais divine Amélie, ajoutai-je, en me jettant à ses genoux, promettez moi seulement qu'il me sera permis de vous dire, sans craindre de m'exposer à votre Courroux, que je vous adore, & que seule vous regnerez toujours dans mon Cœur.

Ce fut d'un ton si persuasif & si touchant que je prononçai ces paroles que la tendre Comtesse ne put me répondre que par un soupir : son visage s'étoit couvert d'un rouge modeste qui lui présentoit mille grâces nouvelles ; elle tenoit les yeux baissés & sembloit craindre de rencontrer mes regards. Je m'étois saisi d'une de ses mains, que je tenois tendrement serrée dans les miennes, & je sentoisp qu'elle ne faisoit que de foibles efforts pour la dérober à mes amoureux tran-

transports. J'étois si transporté hors de moi-même , qu'elle fut obligée de me dire plusieurs-fois de me relever , avant que je l'eusse entendu. Une raison importante l'engageoit de me presser de quitter la posture où j'étois , le Comte son Frere avançoit vers nous. Quel sujet pour moi d'étonnement lorsque je le vis s'offrir à mes yeux ? Mais je ne me déconcertai pas ; j'eus même l'assurance de prendre le premier la parole. Mon cher Comte, lui dis-je, en me relevant, ne refusez pas votre secours à un Amant malheureux dont on dédaigne les vœux , & en est-il cependant de plus purs & de plus tendres que les miens ! Oh, je connois ma Sœur , reprit le Comte, & je gagerois bien qu'elle n'est pas autant injuste que vous le dites, & je crois que, si elle est fâchée , ce n'est pas de ce qu'elle vient d'entendre, mais de ce que ma présence l'a privée du plaisir d'en entendre d'avantage. Vous le pensez, mon Frere, reprit la Comtesse ; je vous sçais bon gré de l'idée que vous avez de moi, elle m'est assurément très glorieuse ; mais je vous laisse avec Monsieur , ajouta-t-elle, en se retirant, il vous apprendra-

prendra si mes sentimens s'accordent avec ceux que vous me prêtez. Le Comte ne fit pas de grands efforts pour la retenir , & je fus de mon côté charmé du parti qu'elle prit de se retirer , par ce que je n'aurois osé en sa présence prier le Comte de la grace que j'avois à lui demander.

Je commençai à lui faire mes excuses de ce que je lui avois fait un mystère de mon amour ; je lui avouai , que je m'étois proposé de ne lui en parler que lorsque j'aurois pû réussir à rendre son aimable Sœur sensible à mes vœux ; que je l'aurois alors prié de s'intéresser en ma faveur auprès de la Comtesse sa Mere. Mais , mon cher Marquis , me repondit le Comte , avant que d'aller plus loin faites moi la grace de m'écouter un moment. Vous savez , que nos Parens ne nous laissent pas toujours suivre nos inclinations dans le choix d'un établissement : peut-être pensez vous , que ma Sœur ait des Biens qui repondent à sa Naissance , & c'est cependant ce qui n'est pas. Je veux bien croire , que ce n'est pas là l'objet de vos vûës ; mais celles du Comte votre Pere s'accorderont-elles avec les vo-

tes ? Je sçais de bonne part, que vous êtes un riche Héritier ; pensez vous que... Ah que je voudrois bien , repris-je, sans laisser au Comte le tems d'achever, que mon bonheur ne dépendit que du consentement de mon Pere ; non, ses vûes ne furent jamais réglées par l'intérêt ; les dons de la Nature & non ceux de la Fortune sont l'objet de son estime : & comment pourroit-il ne pas approuver le choix glorieux que j'ai fait ? Il conviendra, que je ne pouvois adresser mes vœux à un objet plus digne de captiver ma tendresse, & je suis assurée que ce sera avec l'ardeur la plus empressée qu'il sollicitera lui-même l'honneur de votre alliance.

Je souhaite, Monsieur, me repondit le Comte, que vous ne soyez pas trompé dans vos espérances ; mais ne pensez vous pas, qu'avant que je fasse aucune demarche auprès de ma Mere, il est à propos que vous sçachiez si Monsieur le Comte sera disposé à se prêter à vos desirs ? Vous m'instruirez de ses sentimens, & s'ils vous sont favorables, comptez que vous ne trouverez aucun obstacle à vos vœux ; & je m'engage dès ce soir même à sçavoir comment  
vous



vous êtes dans l'esprit de ma Sœur : & pour vous prouver combien je suis sensible à l'honneur que vous lui faites , c'est que je vous promets de vous mener demain une heure d'entretien particulier avec elle. Venez dîner à la Maison , ce sera un repas de Famille que l'on vous donnera. J'étois trop pénétré de reconnoissance pour l'exprimer par de simples remerciemens ; je me jetai au col du Comte & l'embrassai mille-fois ; je lui recommandai mes intérêts avec une ardeur qui lui faisoit voir toute la violence de mon amour. Il me promit de les appuyer avec zèle , & il me tint parole.

Mais quelqu'affûré que je fusse de la tendresse de mon Pere , je doutois cependant si la vûë d'un parti plus avantageux ne lui feroit pas opposer quelque résistance à mes desirs. Sollicité par mon amour je me hâtai de sonder ses sentimens. Quoique j'eusse donné toute ma Confiance à Monsieur de Rinville , je ne voulus pas cependant entâmer en sa présence le discours que je voulois faire à mon Pere , & que j'avois eu soin de préparer. J'attendis la fin du repas , & Monsieur l'Abbé s'étant

retiré dans sa Chambre, je suivis le Comte dans la sienne. L'amour m'avoit donné un air reveur dont il me demanda la cause ? Cette question me donna occasion d'entrer promptement en matière, & pour commencer d'une manière touchante, je me jettai sur une de ses mains, que je baisai mille - fois en soupirant. Eh, qu'est-ce donc, mon cher Marquis, me dit-il, ému d'un pareil début ? Auriez vous quelque grâce à me demander ? Ne sçavez vous pas que vous pouvez tout attendre de ma bonté ? Je le sçais, Monsieur, lui repondis-je, & ne serois-je pas le plus ingrat de tous les Fils, si je ne reconnoissois que vous êtes le meilleur & le plus tendre de tous les Peres ? Et c'est par ce que je ne puis en douter que j'ose m'adresser à vous avec Confiance. Je suis assuré, mon cher Pere, ajoutai-je, que mon bonheur est l'objet de tous vos desirs ; il est entre vos mains : oui, d'une seule parole de votre bouche vous pouvez me rendre le plus heureux de tous les Hommes : & tout de suite je lui fis un sincere aveu de la violence de ma passion. Ce fut mon Cœur que je laissai parler dans le portrait que je fis de l'ai-

l'aimable Comtesse. Je louai sa douceur, sa modestie, sa sagesse, bien plus que les charmes divins dont la Nature sembloit avoir pris plaisir de l'orner. Mais ces brillans Présens de la Nature n'étoient accompagnés d'aucun Don de la Fortune ; c'étoit là le point que je craignois de déclarer : je n'en fis pas cependant un mystère à mon Pere ; mais j'ajoutai, que dans un choix, d'où dépendoit le bonheur de ma Vie, je n'avois pas crû devoir y faire entrer de sordides vûës d'intérêt : je ne manquai pas de repeter plusieurs-fois, que mon amour étoit fondé sur la plus parfaite estime, en protestant, que, si la jeune Comtesse de Hartich m'avoit charmé, c'étoit moins par l'éclat d'une beauté ravissante que par les qualités les plus estimables du Cœur & de l'Esprit.

Mon Pere écouta sans m'interrompre la petite harangue que j'avois préparée, & que je débitai avec toute la vivacité que l'amour me prêtoit ; & lorsque j'eus achevé de parler il me répondit, que mon bonheur lui étoit trop cher pour vouloir me contrarier dans mes inclinations, lorsqu'elles n'auroient rien qui fut opposé à l'honneur, à la

Religion, à la probité, & à ce que je devois à ma Naissance & à mon rang. Il me dit, qu'il avoit entendu parler de la Maison de Hartich comme d'une Maison distinguée par son Ancienneté & par sa Noblesse, mais qui étoit peu accommodée des Biens de la Fortune; mais que ce ne seroit pas là une raison qui put l'empêcher de m'accorder le consentement que je sollicitois.

De si flatteuses espérances me déroberent hors de moi-même; je me jettai aux genoux de mon Pere, en le conjurant de hâter le moment de mon bonheur. Il me promit que, dès que je me croirois assuré du Cœur de la jeune Comtesse, il feroit auprès de sa Mere les démarches convenables en pareille occasion; mais il m'exhorta à me donner le tems d'étudier l'humeur & le caractère de mon Amante, en me représentant, qu'une alliance n'étoit bien assortie qu'autant qu'elle est fondée sur une parfaite conformité d'Inclinations & de Penchans. Mais les yeux les plus critiques auroient-ils rien pû découvrir dans l'adorable Amélie qui ne fut un sujet d'admiration & d'estime? Ainsi j'étois

tois bien convaincu que mon Amour s'accroîtroit chaque jour.

Mon Cœur étoit trop livré à la joye pour que je pusse espérer de goûter les douceurs du repos. La nuit toute entiere je l'employai à m'occuper du bonheur qui m'étoit assuré; je me levai sans que le sommeil eût fermé mes yeux. Quelle nuit cependant plus agréablement passée! Quelles idées plus flatueuses que celles dont je m'entretins! Je n'attendis pas l'heure du repas pour me rendre chez l'aimable Comtesse. J'avois à parler au Comte son Frere, à qui je voulois faire part avant le Dîner des reponses favorables que mon Pere m'avoit faites. Il n'étoit pas encor habillé lorsque j'entrai dans sa Chambre. Je ne lui laissai pas le tems de me demander la cause d'une visite si matinale; je lui appris, que mon Pere n'avoit opposé aucune résistance à mes desirs; qu'il avoit même paru charmé de mon choix. Eh bien, mon cher Marquis, me répondit le Comte, soyez assuré que vous n'aurez pas plus d'obstacles à surmonter du côté de ma Sœur. Elle n'a pû me cacher les sentimens de son Cœur, & je puis vous répondre qu'ils ne vous sont

pas contraires ; mais c'est d'elle-même que je veux que vous appreniez si elle sçait rendre justice à votre mérite. Je vous ai promis , que je vous menagerai l'occasion de pouvoir l'entretenir en particulier, avant le Diner même je vous tiendrai parole ; vous lui parlerez dans sa Chambre , & je me ferai un plaisir de vous y conduire. Je sentoís trop le prix d'une telle faveur pour ne pas exprimer ma reconnoissance par les plus vifs remerciemens ; & avec quelle impatience n'attendis-je pas l'heureux moment où je pourrois exprimer à l'aimable Comtesse une partie des tendres sentimens dont mon Cœur étoit pénétré ! Il arriva enfin. L'officieux Comte me fit la grace de me présenter à sa chere Sœur. Vous voyez, lui dit-il , en entrant, que, si je fais quelque mal , je sçais le réparer ; j'ai troublé hier un entretien où ma présence ne pouvoit être qu'importune ; Monsieur le Marquis ne peut me le pardonner ; c'est à vous , Mademoiselle, à me reconcilier avec lui. Je n'ai pas cependant lieu de croire , reprit la Comtesse , que Monsieur ait sujet d'être fort en colère. Je ne sçais , lui répondit le Comte, mais si vous vou-

lez

lez m'obliger chargez vous de ma reconciliation ; & en même-tems il nous quitta sans attendre la réponse de la Comtesse.

Me pardonneriez vous, Mademoiselle, lui dis-je, si, pour avoir le plaisir de vous parler, j'ai tâché de mettre le Comte dans mes intérêts, & si je n'ai pas craint de le faire le Confident de mes sentimens ? C'est là, j'en conviens, reprit la Comtesse, une politique très bien imaginée, mais que je me garderai cependant bien de mettre en usage ; car, s'il m'arrivoit de choisir le Comte pour être le dépositaire de mes secrets, je ne sçais si je pourrois beaucoup compter sur sa discrétion ; je crains même, ajoûta-t-elle, en rougissant & en baissant les yeux... & elle n'acheva pas, ou plutôt je ne lui en laissai pas le tems. Ah, charmante Comtesse, lui répondis-je, que manqueroit-il à mon bonheur si le Comte ne m'a pas trompé ? Il connoit la vivacité de ma tendre ardeur ; je ne lui en ai pas fait un mystère ; il s'est intéressé en ma faveur ; oserois-je croire qu'il me soit permis d'espérer ? Parlez, Madame, l'arrêt que vous prononcerez va me rendre ou le plus heureux ou le plus infortuné de tous les Hommes. Je ne me rap-

pelle point , Monsieur , me répondit la belle Amélie , ce que j'ai pû dire à mon Frere ; mais je sçais que vous pouvez compter sur sa sincérité. Quel aveu, o Dieux ! Pus-je l'entendre sans me livrer aux transports d'une joye qui me déroboit hors de moi-même ! Je me précipitai avec vivacité aux genoux de l'adorable Comtesse ; ce fut l'amour le plus passionné & le plus tendre qui s'exprima par mes discours. La jeune Comtesse ne put me déguiser sa sensibilité ; je la pressai de souffrir que je sollicitasse le consentement de sa Famille , sans lui dire que je fusse déjà assuré de celui de mon Pere. Elle se rendit à mes prieres , & me fit la grace de me dire , que son inclination s'accorderoit avec son obéissance.

Mon amour étoit trop ardent pour ne pas brusquer les demarches que j'avois à faire pour me rendre heureux. Après avoir passé une partie de la journée chez la Comtesse je me hâtai de retourner au logis : je volai à l'Appartement de mon Pere & lui rappellai le souvenir de ses promesses ; je lui dis , que je venois d'arracher l'aveu qui faisoit l'objet de tous mes desirs ; que la jeune Comtesse n'a-  
voit



voit pû me cacher qu'elle étoit sensible à mon amour , & qu'elle m'avoit permis de travailler à assurer le succès de mes vœux. J'étois trop tendrement aimé de mon Pere pour qu'il ne se prêtât pas avec ardeur à mes vûes ; il fit en effet peu de jours après une visite à la Comtesse de Hartich , qui avoit déjà été prévenuë par le Comte son Fils sur les propositions que mon Pere devoit lui faire. Notre Famille étoit connuë à Vienne. Plusieurs Seigneurs de la Cour avoient vû mon Pere en France , & sçavoient qu'à une ancienne Noblesse il joignoit de grands Biens , j'étois par conséquent un parti avantageux pour la jeune Comtesse , dont la fortune étoit très médiocre ; aussi Madame sa Mere ne fit aucune difficulté d'accorder son Consentement. On ne se pressa pas cependant de dresser notre Contract de Mariage. Mon Pere , qui craignoit qu'un engagement trop précipité ne devint pour moi dans la suite un sujet de repentir , voulut me laisser le tems de faire mes réflexions. Mon amour impatient murmura inutilement d'un si cruël délai ; & quel en pouvoit être l'effet ? Il ne servit qu'à accroître  
la

la tendre vivacité de mon ardeur, parce que je découvrois chaque jour dans l'adorable Comtesse quelque qualité nouvelle, digne de captiver toute ma tendresse.

Le moment heureux arriva enfin où nous fumes unis par des liens que la mort seule pouvoit rompre. J'avois souvent entendu dire que l'Hymen étoit l'écueil des délicatesses de l'amour, & qu'il y avoit une différence extrême entre l'amour d'un Amant & celui d'un Epoux ; que l'un étoit un amour de tendresse, de penchant & d'inclination, & que l'autre n'étoit qu'un amour de devoir, de bienfiance ou d'humeur. Mais les liens de l'Hymen, loin de diminuer mon amour, ne servirent qu'à l'augmenter ; & comment aurois-je pu ne pas adorer une Epouse dont j'étois moi-même adoré ? Le soin empressé de me plaire & de prévenir mes desirs faisoit sa plus chère étude, & jamais étude qui parut lui moins coûter, tant l'inclination la lui rendoit naturelle.

Je n'entrerai point dans le détail de toutes les Fêtes superbes que mon Pere imagina pour témoigner la joye que lui  
cau-

causoit notre heureux Hymen ; ce fut durant six semaines un tissu non-interrompu de mille divertissemens nouveaux. Quel sort plus fortuné que le mien ? Me restoit-il quelque souhait à former ? Heureux Epoux je goûtois dans les vives & touchantes Caresses que je recevois à chaqu' instant de ma nouvelle Epouse un bonheur, dont les Dieux mêmes eussent pû être jaloux ; & ce qui mettoit le comble à ma félicité , c'est que je ne sçavois pas si ma chere Amélie étoit plus tendrement aimée de moi que de mon Pere. Par sa complaisance , sa douceur , par l'enjouement d'une humeur toujours égale , par la politesse & les charmes de ses manieres , elle avoit si bien sçû captiver ses bonnes graces qu'elle lui étoit devenue aussi chere que moi.

Tel étoit l'excès du bonheur dont je jouïssois : trois mois s'étoient déjà écoulés depuis notre union ; le moment marqué par mon Pere pour notre retour en France approchoit. Pourquoi, hélas , ne fut-il pas avancé de plusieurs jours ! Que de cruels malheurs qui m'auroient été épargnés ! Serois-je condamné à verser de continuëles larmes ? Dans

ce

ce moment même que j'écris ces Mémoires je les sens couler en abondance ; ma main semble refuser de tracer sur le papier la barbare Avanture que j'ai à raconter. Que le Lecteur ne s'attende pas que je mette aucun ordre dans le triste récit que j'ai à lui faire ; ma narration se ressentira du trouble dont je suis encor agité.

J'ai dit que nous nous disposions à quitter Vienne. Quelque vive que fut la tendresse de la jeune Marquise mon Epouse pour une Mere dont elle étoit adorée, son amour pour moi, qui croissoit chaque jour , lui faisoit envisager sans frayeur le moment destiné à faire ses adieux à sa Famille. Un de ses Paterens , appelé le Comte de Vandeck , nous fit de si pressantes instances que nous ne pumes lui refuser d'aller passer quelques jours dans une de ses Terres, dont la situation étoit charmante , & où il vouloit nous donner le plaisir de la Chasse. Il avoit invité plusieurs Gentilshommes de ses Amis & quelques Dames pour nous faire Compagnie. Je ne sçais quel pressentiment secret m'avertissoit du malheur dont j'étois menacée ; mais, sans que j'eusse pû m'en  
ren-

rendre la raison à moi-même, j'aurois voulu que mon Epouse n'eut pas été du Voyage: ce n'est pas que j'eusse à craindre pour elle quelque fatigue, puis que la Terre, où nous devons aller, n'étoit éloignée que de cinq à six lieues de Vienne; joignez à cela, que l'absence de quelques jours devoit avoir pour moi la durée de plusieurs siècles, & cependant je souhaitois intérieurement qu'elle ne nous accompagnât pas. Mais aurois-je osé lui faire connoître mon envie? Ainsi, sans lui en rien témoigner, je montai avec elle en Carrosse. Le Comte son Frere & les deux Comtesses ses Sœurs furent de la partie, aussi bien que mon Pere, qui se promettoit de nous ramener bientôt à Vienne.

Nous passâmes trois jours dans tous les plaisirs que l'on peut goûter dans une Campagne riante & où il y a une Compagnie nombreuse & brillante. Le Comte de Vandeck, qui, comme la plupart des Seigneurs Allemands, faisoit ses délices de la Chasse, nous en proposa une grande partie, dont nous devons donner le divertissement aux Dames. Elles se firent une Fête de nous accompagner. La Forêt où nous de-

devions chasser n'étoit éloignée que d'un demi-lieuë du Château du Comte, Nous nous y rendimes, après avoir passé plusieurs heures à table. Les Dames, vêtues en Amazones, nous accompagnerent à Cheval. Puis-je me rappeler sans la plus tendre émotion les graces que cet habillement prétoit à la belle Amélie ! Jamais ouvrage plus parfait fortit-il des mains de la Nature ! Je m'enyvrais du doux plaisir de la voir ; mon amour me tenoit attaché à ses côtés ; mais une honte puérile me fit faire violence à ma tendresse. Le Comte me demanda en plaisantant , si c'étoit ou pour chasser ou pour faire auprès de mon Epouse le personnage d'Amant que j'étois venu dans la Forêt ? Cette petite raillerie fit rougir la Marquise ; elle me pria de ne pas me priver du plaisir de la Chasse. Malgré la peine que j'avois de m'arracher d'auprès d'elle je lui obéis cependant ; mais je lui recommandai de ne point se fatiguer , & je la laissai avec les deux Comtesses ses Sœurs & quelques autres Dames. Pensois-je, hélas, que c'étoient d'éternels adieux que je lui faisois ? Il n'y avoit pas plus d'une heure que je l'avois quit-

quittée que des cris perçans , dont la Forêt retentissoit, vinrent à mes oreilles. J'accours au bruit que j'entendois ; mais , o Dieux , quel spectacle plus désespérant que celui qui s'offre à mes regards ! Pus-je en être témoin sans en mourir de douleur ! Le Corps de ma chere & adorable Epouse n'est qu'une playe horrible , le sang découle de tous ses membres , son visage est couvert de la paleur de la mort. Un Sanglier d'une grosseur énorme , qui avoit été blessé par un de nos Chasseurs , avoit épouvanté le Cheval qu'elle montoit ; il avoit pris le mord aux dents , & avoit commencé à fuir avec tant de vitesse que l'infortunée Marquise avoit été renversée ; & pour surcroit de malheur , un de ses pieds s'étant trouvé engagé dans l'étrier , elle ne put se débarrasser , qu'après avoir été trainée durant plus d'un quart d'heure à travers les ronces & les épines.

Furieux , désespéré à la vûe d'un si triste objet , je me jettai sur cette chere moitié de moi-même ; par mes vives Caresses je tâchai de la rappeler à la vie. Tendre Epouse ! m'écriai-je , en tenant ma bouche collée sur la sienné ;

seriez vous sourde à ma voix ? Vos yeux seroient-ils pour toujours fermés à la lumière ? Me pardonneriez vous le cruel accident qui vient de vous arriver ? N'ai-je pas à me le reprocher ? Mon inquiète tendresse n'auroit-elle pas dû me faire craindre mille périls imprévus, dont vous pouviez être menacée ? Cher Marquis, me répondit d'une voix foible cette Epouse mourante, recevez mes adieux, c'en est fait, un cahos immense va me séparer de vous. Vous séparer de moi, m'écriai-je ! Non, non, la mort même ne sçauroit nous séparer ; ou vous vivrez, ou le moment qui vous verra fermer les yeux à la lumière me verra aussi rendre le dernier soupir. Mais mes plaintes & mes regrets n'étoient d'aucun secours à ma chere Amélie ; il falloit la reporter promptement au Château. Mes gens firent à la hâte des brancards de quelques branches d'arbres, tandis que d'autres Domestiques étoient allé chercher des matelas, sur lesquels on plaça ma malheureuse Epouse. Je la suivis à pied, en tenant ses mains tendrement ferrées dans les miennes. La violence de ses douleurs  
lui



lui arrachèrent des cris qui me déchirèrent le Cœur.

Dès que nous fumes arrivés au Château, ses Femmes la deshabillèrent & la mirent au lit. Le Chirurgien qui avoit été mandé arriva presque dans le même moment. Je priai mon Epouse de souffrir qu'il visitât ses playes. Hélas, cher Marquis, me répondit-elle, je ne sens que trop que je touche de près à mon dernier moment ; ma vûë, qui commence à se troubler, ne distingue déjà plus les objets. Je ne pouvois cependant me persuader que le péril qui menaçoit ses jours fut aussi grand qu'elle le croyoit ; mais le Chirurgien ne me cacha pas qu'il ne pouvoit répondre qu'elle eut plus d'un jour à vivre ; qu'elle avoit à la tête plusieurs blessures qui toutes lui paroïssent dangereuses.

Je n'attends pas que le Lecteur puisse se représenter à quel excès de fureur & de désespoir me livra ce barbare arrêt. Mon Cœur étoit trop serré pour pouvoir soulager ma tristesse par des larmes. Tout hors de moi-même j'allai me jeter à genoux auprès de mon Epouse ; je tenois une de ses mains tendrement serrée entre les deux miennes ;

mes regards étoient tristement attachés sur elle, sans que j'eusse la force de prononcer une seule parole; chaque soupir qu'elle pouffoit étoit une goutte de sang qu'elle me tiroit du Cœur. Cher Marquis, me dit-elle, en me serrant la main, voici une séparation bien cruelle, mais elle est inévitable: soumettons nous l'un & l'autre aux ordres de la Providence; faites à Dieu un sacrifice de votre douleur comme je lui en fais un de ma Vie. Eh quoi, tendre Epouse, lui repondis-je, pensez vous que la violence de mon amour me permettra de vous survivre? Ah, laissez moi, reprit-elle d'une voix foible & entrecoupée de sanglots, emporter dans le tombeau cette dernière marque de votre tendresse, que je meure avec cette assurance, que vous prendrez soin de vos jours, qu'après ma mort je vive encor dans votre Cœur, que j'occupe encor vos pensées, que je sois quelquefois le sujet de vos tristes entretiens. Mais je sens que mes forces m'abandonnent; souffrez que je donne ces derniers momens au salut de mon Ame: & se tournant en suite vers une de ses Sœurs elle la pria de lui faire venir un

Con-

Confesseur, & témoigna qu'elle souhai-  
toit qu'on la laissât seule.

Je connoissois la tendre pieté de ma  
vertueuse Epouse, ainsi, quelque vio-  
lence qu'il m'en coûta de m'arracher  
d'auprès d'elle, je ne voulus pas cepen-  
dant que ma présence l'empêchat de sa-  
tisfaire aux derniers devoirs de la Reli-  
gion; mais je n'en étois pas pour cela  
moins furieux. Un misérable fut la  
victime du désespoir qui me transpor-  
toit. Le malheur voulut que celui de  
mes Domestiques que j'avois laissé au-  
près de la Marquise lorsque j'étois à la  
Chasse, & qui avoit ordre de ne pas  
s'éloigner d'elle, s'offrit par hazard à  
mes yeux : sa vûë augmenta ma fu-  
reur, & ne le regardant que comme  
l'Autheur de la mort de ma tendre E-  
pouse, je fondis sur lui l'Epée à la main  
& la lui plongeai à travers du Corps.

J'étois hors de moi-même pour avoir  
honte d'une action si barbare. Mon  
Pere aussi désolé que moi, le Comte de  
Vandeck & le jeune Comte de Hartich  
me desarmerent, m'entraînerent dans  
une Chambre & n'oublierent rien pour  
me rappeler à la raison. Mais j'étois  
sourd à leur voix; j'élevois au Ciel des

yeux où étoit peint le désespoir & la fureur ; je frémissais de rage ; je vomissais les imprécations & les blasphèmes les plus horribles. Je demeurai environ deux heures dans cet état, & je n'en sortis que pour me livrer à de nouveaux excès. Toute la Maison retentissoit de cris & de gémissemens. Ah, elle est morte, m'écriai-je ! Et m'arrachant en même-tems avec violence des bras de ceux qui me retenoient, je courus à la Chambre de l'infortunée Marquise. Mais, o Dieux, que devins-je ! C'en étoit fait ; mon adorable Epouse rendoit le dernier soupir. Mes cris, ou plutôt mes hurlemens, lui firent ouvrir les yeux à la lumière. Adieu, cher Epoux, me dit-elle, en jetant sur moi un regard tendre & languissant, je meurs, je ne vis plus, & mon amour vit encor tout entier dans mon Cœur. Ce furent là ses dernières paroles. Comment pus-je les entendre sans perdre la Vie ? Je voulus me jeter sur son Corps, mais je fus arrêté ; & après avoir fait bien d'inutiles efforts pour m'échapper, je tombai sans connoissance & sans sentimens entre les bras de mon Pere.

Il y avoit à craindre que , dès que j'aurois repris l'usage des Sens , je n'armasse mes mains furieuses contre moi-même ; il falloit me garder a vûë , & malgré cette précaution , dont on fut obligé de se servir durant plus de quinze jours , quelle peine n'eut-on pas pour m'empêcher d'attenter à mes jours ! Ce ne fut qu'au bout d'un mois que , touché du triste état où mon désespoir jettoit mon Pere , je renonçai au dessein de mourir ; mais il falloit m'éloigner promptement des funestes lieux qui , en me rappelant le souvenir du plus cruël de tous les malheurs , auroient pû reveiller mon désespoir ; ainsi , dès que je fus en état de supporter les fatigues du Voyage , mon Pere donna ses ordres pour hâter notre départ.

La bienséance & la gratitude ne me permettoit pas de quitter Vienne sans faire mes adieux à mes Amis & à la Famille de mon Epouse. Pus-je les faire sans que mes playes se rouvrirent & sans verser des torrens de larmes ? Mon Pere me ramena dans un état à le faire balancer , si nous partirions le lendemain comme il l'avoit projeté ; mais ses touchantes exhortations , & quel-

ques heures de repos que je pris, ayant remis un peu de calme dans mon esprit, nous partîmes de grand matin dans notre Chaise avec des Chevaux de poste.

Quoique nous ayons pris pour retourner en France une route différente de celle que nous avions tenuë pour venir à Vienne, je ne dirai cependant rien des Villes principales par où nous passâmes, par ce qu'outre que nous ne séjourâmes dans aucune, j'étois si livré à la douleur, que les objets les plus curieux se feroient offerts à mes yeux sans pouvoir me distraire de la noire mélancolie dans laquelle j'étois plongé. C'étoient de continuëles violences que j'avois à me faire, pour ne pas attrister mon Pere par des soupîrs & par des larmes qui souvent m'échappoient malgré moi. La Pieté & la Religion n'avoient pas encor repris leurs premiers droits dans mon Cœur : loin de paroître soumis aux ordres de la Providence je pouffois l'impiété jusqu'à oser accuser le Ciel d'injustice.

Quel sujet de douleur pour le Comte, dont la vertu animoit toutes les actions ? Mais, mon cher Marquis, me di-

disoit-il, en m'embrassant tendrement, ne craignez vous pas d'attirer sur vous le Courroux de Dieu par un désespoir obstiné? Ne devriez vous pas au contraire chercher à le mettre dans vos intérêts par votre soumission à ses volontés? Cette chere Epouse, qu'il vous avoit donnée, vous avoit-il promis de ne vous l'ôter jamais? Le tribut qu'elle a payé à la mort n'est-ce pas le même tribut que nous lui devons payer vous & moi? Ah! rappelez vous les exemples qu'elle vous a donnés d'une généreuse résignation aux ordres de la Providence! Si sa memoire vous est chere, songez que c'est au nom de la tendresse qui vous unissoit qu'elle vous a prié de faire à Dieu un sacrifice de votre douleur, comme elle lui en faisoit un de sa Vie.

Des discours si touchants, repetés souvent, ramenerent peu à peu la tranquillité dans mon Ame. Touché par l'onction de sa grace, je me rappelai les excès auxquels mon désespoir m'avoit livré, & je me les reprochai amèrement. Dans les transports de ma fureur j'avois trempé mes mains dans le sang d'un innocent, & j'avois été jusqu'alors si

fort occupé de ma douleur que le souvenir de cet acte inhumain sembloit s'être effacé de ma mémoire. Lorsque je fus revenu à moi-même, l'image du malheureux Comtois, à qui j'avois plongé mon Epée dans le sein, se présenta à mon esprit ; je m'attendris sur le sort de ce misérable, que je croyois avoir immolé à mon injuste Colère ; je demandai à mon Pere s'il étoit mort de sa blessure, en témoignant la douleur dont j'étois pénétré ? Consolez vous, mon cher Fils, me répondit mon Pere, Comtois est plein de Vie. Ah ! que j'aye le plaisir de le voir, m'écriai-je, je ne rougirai point de lui demander pardon, je tâcherai même par mes libéralités de lui faire oublier les injustes mouvemens de fureur qui m'ont fait répandre son sang. Non, vous ne le verrez point, me repartit mon Pere, j'ai crû qu'il étoit nécessaire de le soustraire à vos yeux, je l'ai laissé à Vienne, & je l'ai recompensé assez libéralement pour qu'il n'ait rien à craindre des misères de l'Indigence durant toute sa Vie. Mais, mon cher Fils, comprenez vous à présent de quelle extravagance, de quelle cruauté peut être capable



ble un Homme qui ne se possède point ? Peut-il mériter le nom d'Homme, puisqu'il ne craint pas de se dépouiller de tout sentiment d'humanité ? Et comment pourroit-il en conserver quelques-uns ? Ils nous viennent de la Raison ; & la Colère ne nous en ôte-t-elle pas l'usage ? Pour avoir horreur de cette Passion il faudroit en examiner de sang froid les funestes effets dans ceux qui en sont possédés. Mais ne parlons plus d'une faute dont vous rougissez , & qui servira à vous armer de défiance contre vous même ; car telle est la foiblesse de l'Homme , les fautes sont quelquefois nécessaires pour son instruction.

Quoique ma douleur ne fut pas entièrement calmée , elle me laissoit cependant dans une assiette d'esprit qui me permettoit d'écouter les leçons de sagesse que me donnoit le plus tendre & le plus vertueux de tous les Peres. Il se consoloit de mes fautes par l'espérance du fruit que j'en pouvois tirer ; il n'y avoit qu'à m'en faire sentir les suites funestes & la honte qui y étoit attachée , & c'est-ce qu'il faisoit avec une douceur & une bonté qui donnoit du poids aux raisons dont il se servoit  
pour

pour me rappeler à mon devoir. Le Comte avoit aussi la sage attention de ne m'avertir de mes défauts que lorsque, rentré en moi-même, je pouvois profiter de ses instructions, qui toutes étoient fondées sur des principes de Probité & de Religion si évidens qu'il entraînoient la persuasion. Je n'oserois me flater que ses Leçons m'aient rendu tel qu'il souhaitoit ; mais je les ai crû assez importantes pour leur donner place dans ces Memoires.

Le désir, que mon Pere avoit de revenir promptement dans ses Terres, nous fit faire tant de diligence, que nous arrivâmes en Bourgogne le quinzième jour d'après notre départ de Vienne. Le besoin que nous avions de nous débarrasser de nos fatigues ne put nous dispenser de recevoir les visites de toute la Noblesse voisine. Mon Pere étoit aimé ; j'oserois même ajouter, qu'il étoit en considération auprès de ceux-là même qui tenoient le rang le plus distingué dans la Province & à qui notre Famille étoit alliée ; ainsi aucun Gentilhomme des environs qui ne s'empressât de venir lui témoigner la joye qu'il avoit de son heureux retour ; ce furent par

par conséquent bien des visites que nous eumes à rendre. Le Comte, qui sembloit ne s'occuper que de moi seul, n'étoit pas fâché que j'eusse par là occasion de me distraire & de dissiper un reste de douleur qui me rendoit quelquefois insupportable à moi-même; peut-être aussi espéroit-il que quelque nouvel objet me feroit perdre le souvenir de la tendre Epouse que la cruëlle mort m'avoit enlevée. Il me témoigna que, si je voulois lui prouver ma tendresse, c'étoit de songer à faire un choix qui put assurer mon bonheur; mais mon Cœur ne pouvoit se rouvrir si-tot à la joye, il falloit laisser à mes playes le tems de se renfermer. Je dis à mon Pere que, pour lui complaire, je sacrifierois volontiers toute la répugnance que j'avois pour de nouveaux engagements; que je le laissois le Maître de disposer de mon choix; mais que, si j'avois à consulter mon inclination, je passerois quelques années au service. Le Comte ne desapprouva pas mon dessein, il me promit même que, lorsqu'il auroit terminé quelques affaires qui le retenoient en Province, nous retournerions ensemble à Paris, & qu'il em-

employeroit le crédit de ses Amis pour m'obtenir de l'Emploi. Mais, quoi de plus incertain que les espérances des Hommes? Ils forment des projets, arrangent les mesures nécessaires pour les exécuter, disposent de l'avenir, & ils oublient que le moment présent est le seul tems qui soit en leur pouvoir. Quelle fatale preuve n'en allois-je pas avoir!

Il y avoit environ six mois que nous étions revenus de nos Voyages; quelques affaires importantes, qui demandoient indispensablement la présence de mon Pere, avoient été heureusement terminées; il avoit déjà ordonné les préparatifs de notre départ pour Paris, où nous ne nous proposions de demeurer que quelques semaines, lorsqu'une maladie, dont les commencemens sembloient ne rien annoncer de dangereux, retarda l'exécution de notre dessein. Nous étions allé voir le Comte de Tavanès, qui étoit venu passer quelques mois dans une de ses Terres peu distante de la notre; nous revinmes au Château sans que mon Pere, dont le tempérament étoit fort & robuste, parut fatigué de plusieurs parties de Chasse que nous avions faites; mais il se plaignit le lendemain d'un

d'un violent mal de côté, qui l'avoit tourmenté toute la nuit. Monsieur de Rinville lui conseilla de se faire saigner & de prendre quelques remèdes : il le fit, mais cela n'empêcha pas que la fièvre ne le fâisît.

Il est vrai que durant les quinze premiers jours elle n'eut rien qui put nous allarmer ; les Médecins mêmes pensoient que le Comte mon Pere en seroit dans peu entierement délivré. Leurs décisions me rassûroient ; mais ils changerent bientôt après de sentimens. La fièvre s'accrut au point & fut accompagnée de si dangereux symptomes qu'ils en parurent eux-mêmes effrayés. Ils chercherent en vain à déguiser leur crainte à mon Pere, il ne se cacha pas le péril qui menaçoit ses jours ; mais sa grande Ame, mais le témoignage d'une Conscience exempte de Crimes lui fit entrevoir sans effroi les approches de sa dernière heure. Il ne voulut pas attendre qu'elle fut venuë pour remplir les devoirs que la Religion & la Pieté lui prescrivoient ; il se confessa à l'Abbé de Rinville, & reçut les derniers Sacramens de l'Eglise avec autant de présence & de sérénité d'esprit que s'il eut eu  
bien

bien des années de Vie à se promettre.

Mais que l'afflette de mon Ame étoit bien différente ! Ces exemples d'une soumission héroïque aux ordres de la Providence, que me donnoient un Pere expirant, n'agissoient que bien foiblement sur mon esprit ; je me plaignois des coups redoublés dont le sort barbare se plaisoit à m'aecabler. Mais je tâchois de commander à mes soupirs & à mes larmes, pour ne pas attrister un Pere plus sensible à ma douleur qu'à la violence du mal dont il étoit tourmenté, mais qu'il supportoit avec la patience la plus édifiante : sa tranquillité me fit même croire que l'ardeur de la fièvre s'étoit un peu rallentie ; l'espérance commença à naître en mon Cœur. Non, le juste Ciel, dis-je à mon Pere, ne vous enlèvera pas à mes vœux, il se contentera d'avoir allarmé ma tendresse ; que, s'il veut me punir, faut-il pour le defarmer lui faire un sacrifice de ma Vie, avec quelle joye ne la donneroie-je pas pour racheter des jours qui me sont plus chers que les miens !

Mais , mon cher Fils , me dit le  
Comte

Comte, ne sçavez vous pas que les sacrifices les plus agréables au Seigneur sont ceux qu'il ordonne lui-même? Peut-être me conservera-t-il à votre tendresse; mais il veut que vous attendiez avec une humble résignation l'exécution des arrêts de sa Providence. Pensez vous, ajoûta-t-il, que les sentimens de la Nature soient étouffés au fond de mon Cœur, que j'entrevoye avec indifférence le fatal moment qui m'arrachera peut-être bientôt à tout ce que j'ai de plus cher? Mort cruelle! Quelle séparation plus barbare que celle à laquelle tu me condamnes! Il se tut en suite un moment, en élevant les yeux au Ciel: &, comme si ces mouvemens de la Nature eussent été des foiblesses qu'il eut à se reprocher, il en demanda pardon au Seigneur. Mais non, o mon Dieu, s'écria-t-il, non, je ne murmure point contre vos divines volontés, je la remets, Seigneur, entre vos mains cette Vie dont je dois vous faire un sacrifice.

Ce fut d'une voix si foible qu'il prononça ces paroles que je ne doutai pas, que le funeste moment approchoit où

*Tome III.*

Q

j'au-

j'aurois à repandre des larmes sur la mort du meilleur de tous les Pères. Ranimant en suite le peu de forces qui lui restoient, il me tint quelques momens serré entre ses bras sans proférer une seule parole. Monsieur de Riville & ceux de nos Parens qui étoient au tour du lit de mon Pere me représenterent, que ma vûë lui causoit un attendrissement qui pourroit avancer la fin de ses jours. Il n'y avoit qu'un motif aussi puissant qui put m'engager à faire violence à ma tendresse; mais, si je consentis à m'arracher d'entre ses bras, ce ne fut que pour m'aller jeter à ses genoux. On ne m'y laissa pas long-tems; des momens convulsifs, dont mon Pere fut tout à coup agité, annonçoient que sa dernière heure approchoit. On vouloit m'épargner une vûë si désespérante: quelque résistance que j'opposasse je fus porté dans une Chambre, où quelques Gentilshommes prirent soin de me garder. J'essayai en vain, ou de m'échapper de leurs mains, ou de les fléchir par mes prieres. Quelle barbarie est la votre; leur disois-je, de me priver de l'unique Consolation qui me reste!



reste ! Hélas , en jouïrois-je long-tems ! Quoi donc , ce tendre Pere , que j'a-  
dore , je ne le reverrai plus ! Est-ce  
pour ma Vie que vous craigniez ! Mais  
cette Vie ne sera-t-elle pas pour moi  
un insupportable fardeau si je dois sur-  
vivre au cher Auteur de mes jours !  
Mais ceux qui me retenoient étoient  
sourds à mes plaintes & à mes cris .

Les sanglots , les gémissemens que  
j'entendis peu de momens après me fi-  
rent juger que la barbare Mort venoit  
de fraper son coup . Hélas , je ne me  
trompois pas ; Monsieur de Rinvile  
vint m'en apporter la cruelle Nouvelle .  
Monsieur le Marquis , me dit-il d'un ton  
ferme , vous avez de la Religion , vous  
êtes honnête Homme , & peut-on l'être  
sans en avoir ? C'est dans cette occasion  
que vous en devez faire usage ; Mon-  
sieur le Comte vient de passer de cette  
Vie mortelle au séjour d'une éternelle  
félicité ; il reçoit à présent dans le Ciel  
la recompense de ses Vertus : pourriez  
vous vous attrister du bonheur dont-il  
jouit ? Ne l'attristeriez vous pas lui-  
même si vous éclatiez en plainte & en  
murmure ? Ah ! Monsieur , m'écriai-  
je ,

je, loin de me consoler, avouëz que le Ciel ne pouvoit me traiter plus cruellement ! Que veut-il que je fasse de la Vie puisqu'il m'enleve tout ce que j'avois de plus cher ! Ah ! peut-il me faire un Crime si je fais de la mort l'objet de tous mes vœux ! Ah ! c'est de ma douleur, c'est de mon désespoir seul dont je veux écouter la voix ! Eh de grace, mon cher Marquis, reprit Monsieur de Rinvillle, en serrant tendrement mes mains dans les siennes, rappelez vous ce que vous devez à la mémoire de l'illustre Comte ; vous l'aimiez, & n'étoit-il pas digne de tout votre amour ? Voulez vous même après sa mort lui prouver votre tendresse, profitez des leçons de sagesse que vous en avez reçû. N'est-ce pas de lui que vous avez appris à adorer les ordres de la Providence, & à baiser avec respect la main miséricordieuse d'un Dieu qui ne nous frappe que pour nous conduire plus sûrement à lui ? Est-ce à Dieu à se prêter à vos désirs, ou à vous à vous soumettre à ses volontés ? Pousseriez vous l'impiété jusqu'à oser l'accuser d'injustice, par ce qu'il n'a pas opéré un miracle en votre faveur

veur, pour vous conserver un Père qui, comme vous & moi, étoit soumis aux loix de la Mort ? Hélas, peut-être le moment n'est-il pas bien éloigné où elle tranchera le fil de nos jours. Voudriez vous vous présenter devant le tribunal de votre Dieu avec une Conscience qui auroit à se reprocher mille imprécations injurieuses à la Providence que vous auroit arraché le désespoir ?

Une exhortation si touchante réveilla mes sentimens de Religion ; j'élevai les mains & les yeux au Ciel , & je le priai, s'il se plaisoit à m'affliger , de me donner la force nécessaire pour soutenir les épreuves où il mettoit ma faible Vertu. Si Monsieur de Rinville ne réussit pas à calmer ma douleur, il vint du moins à bout de me faire renoncer aux projets de fureur que je méditois contre moi-même. Et comme il connoissoit mon extrême tendresse pour l'illustre Comte, il ne voulut pas que je fusse témoin de ses Obsèques , qui se firent avec toute la pompe qui étoit dûe à son rang.

Monsieur le Comte de Tavanès , à qui j'étois allié , m'obligea d'aller passer

un mois dans une de ses Terres, il voulut en suite m'emmener à Dijon, où il tient le premier rang; mais je m'en défendis. Je ne voulus pas cependant revenir dans le funeste lieu qui m'auroit rappelé à chaque instant la perte accablante que j'avois faite. Je fis choisir une autre Campagne, où je vins passer une année avec le cher Abbé de Rinvillle. C'est durant ce tems-là que j'ai écrit ces Memoires, que je ne donne au public que dans la vûe du fruit qu'en peuvent tirer les jeunes gens destinés par leur Naissance à remplir un rang distingué dans le Monde.

*Fin du Tome Troisième &  
Dernier.*



# CATALOGUE DE LIVRES

*Nouveaux & autres, qui se  
trouvent*

Chez PIERRE VAN CLEEF,

*Libraire à la Haye.*

A.

- A** Musemens de la Hollande, avec des Remarques Nouv. & Particul. 1739. 2 vol. 8.  
 - - - Littéraires, Historiques, Galans &c. 1739. 3 vol. 8.  
 - - - du Beau Sexe, 1740. 4 vol. 12.  
 - - - de la Campagne, de la Cour & de la Ville, 1741. 12 vol. 12.  
 Anecdotes Jesuitiques, 1740. 3 vol. 12.  
 Alcoran des Cordeliers, 1734. 2 vol. fig. 12.  
 Apologie pour Herodote, 1735. 3 vol. 8.  
 Art de parler Allemand, 1728. 8.  
 - - de bien parler François, par des Touches; 1737. 2 vol. 12.  
 Aventures de Gil Blas, 1739. 4 vol. fig. 12.

B.

- B** Beaumarchais Lettres sur la Hollande Ancienne & Moderne, 1738. 2 vol. 8.  
 Bossuet Discours sur l'Histoire Universelle, 1738. 4 vol. 12.  
 Belidor Science des Ingenieurs, 1736. avec fig. 4.  
 Q 4 Byon

## C A T A L O G U E

Byon Traité des Instrumens de Mathématique,  
avec fig. 4.

Bibliothèque des Dames, par Steele, 1727. 3  
vol. 12.

C.

CORPUS Juris Canonici, cum Notis Giberti,  
Lugd. 1737. 3 vol. Fol.

Cornelius Nepos, cum Notis German. Sinceri,  
1738. 8.

Colonia de Arte Rhetorica, 1739. 12.

Chef d'Oeuvre d'un Inconnu, 2 vol. fig. 8.

Causés Célèbres & Intéressantes, par Pitaval.  
1740. 15 vol. 8.

D.

Dictionnaire des Passagers, Fr. Allem. Lat.  
1739. gr. 8.

- - - de Danet, Lat. & Fr. Lyon 1736.  
2 vol. 4.

- - - de Halma, Fr. & Holl. 1733. 2 vol. 4.

Défense de la Religion, tant naturelle que reve-  
lée, 1740. 2 vol. 8.

Derham Théologie Physique, 1740. 8.

E.

Ecole du Monde, par le Noble, 1739. 6  
vol. fig. 12.

Etat Politique de l'Europe, 1740. 4 vol. 8.

Essai de Theodicée sur la Bonté de Dieu, par  
Leibnitz, 1734. 2 vol. 12.

Essai de Critique sur les Ouvrages de Rollin, le  
Diction. de la Martinière, &c. 1740. 12.

Elemens de la Philosophie de Neuton, trad. par  
Voltaire, 1738. fig. 8.

Espion Turc dans les Cours des Princes Chré-  
tiens, Paris 1739. Nouv. Edit. augmentée  
dans le Corps de l'Ouvrage & ornée de Tail-  
les douces, 6 vol. 12.

G.

## DE LIVRES.

G.

**G**rammaire François & Allemande, par P. Pliers, 1739. 8.

Gurtleri Dictionarium Lat. Germ. 8.

Grammaire Angloise & Allemande, par Konig 1740. 8.

- - - François & Allemande, par le Roux, 1740. 8.

Guerre Séraphique, ou Risque de la Barbe des Capucins, 1740. 12.

H.

**H**offmanni Medicinæ Rationalis Systematicæ, 1739. 8 vol. 4.

Histoire Ancienne des Egyptiens, par Rollin 1739. 13 vol. 12.

- - - Romaine, par Rollin, 1740. 4 tomes fig. 12.

- - - de la Guerre des Juifs, de Flav. Joseph. 1738. avec fig 5 vol. 8.

- - - des Revolutions de Hongrie, 1739. 6 vol. 12.

- - - de Don Inigo de Guipuscoa, Chev. de la Vierge, 1738. 2 vol. 8.

- - - du Pr. Eugene, 1740. 5 vol. fig. 8.

- - - de l'Origine & des Progrès de l'Imprimerie, 1740. 4.

- - - du Peuple de Dieu, par Berruyer, Paris 1740. 10 vol. fig. 12. Nouv. Edit.

- - - du Chev. Tiran le Blanc. 2 vol. 8.

- - - de Don Quichotte, 1735. 6 vol. fig. 12.

- - - de Don Ranuccio, Hist. vérité. 1739. 2 vol. fig. 12.

- - - du Marq. d'Ozanne 1740. 2 vol. 12.

I.

**I**lustres Françaises, Hist. vérité. 1737. 4 vol. fig. 12.

Jour.

# CATALOGUE.

Journées Amusantes, 8 vol. fig. 12.

Instruction pour les Jardins Fruitiers & Potagers,  
par Quintinye, Paris 1739. 2 vol. fig. 4. Nou-  
velle Edit. augmentée dans le Corps de l'Ou-  
vrage.

- - - pour les Mariniers, par de Hales,  
1740. fig. 8.

K.

**K**och'eri Jus Naturelle & Sociale, 1738. 2  
vol. 8.

L.

**L**ettres Juives, par le Marq. d'Argens, 1738.  
6 vol. fig. 8.

- - - & Mem. du B. de Pollnitz, 1737. 5 vol. 8.  
Lamberti Memoires du XVIII. Siècle, 14 vol. 4.  
Lamy Rhetorique, ou l'Art de parler, 1737. 12.

M.

**M**emoires de Mr. de la Colonie, 1738. 3  
vol. 8.

- - - du Chev. de Ravanne, Page du Duc  
Regent. 2 vol. 1740. 8.

- - - à l'Histoire du Marq. de Louvois,  
1740. 8.

- - - de Mr. du Guay Trouin, 1740. 4.

- - - de Mr. de Feuquieres, 1741. 4 vol.  
avec des Plans de Batailles 12.

- - - de Brantome, Lond. 1739. 10 vol.  
12 Nouv. & belle Edit.

- - - à l'Hist. des Insectes, par Reaumur,  
1740. 4 vol. fig. 12.

- - - du Marq. d'Argens 1737. fig. 8.

N.

**N**ouveau Telemaque, ou Voyages & A-  
vantures du Comte de . . . & de son  
Fils, 1741. 3 vol. 8.

Nouvelle Marianne, 1739. 10 parties 8.

Nou-



## M I D E L I V R E S.

Nouvelle Bibliothèque, ou Hist. Littéraire de  
la République des Lettres, 1740. 25 parties 12.  
Novarii Tractatus de Privilegiis miserabil. Per-  
sonarum & Restitut. incertor. & male ablato-  
rum, 1740 4.

O.

**O** Euvres de Voltaire, 1738. 4 vol. fig. gr. 8.  
belle Edition.

- - - de St. Evremont, 1739. 7 vol. fig.

12.

- - - de Racine, 1736. 2 vol. fig. 12.

- - - d'Horace, 1735. 8 vol. 12.

- - - de Rousseau, 1734. 5 vol. 12.

- - - de Scarron, Amst. 1731. 10 vol. 12.

P.

**P**uffendorf Droit de la Nature & des Gens, 2  
vol. 4.

- - - Devoirs de l'Homme & du Citoyen, 2  
vol. 8.

Philosophe Anglois, ou Hist. de Cleveland, 1738.  
6 vol. fig. 12.

Payfanne Parvenue, 1739. 11 parties 12.

Philosophie du Bon Sens, par le Marq. d'Ar-  
gens, 1740. 2 vol. 8. Nouv. Edit.

R.

**R**oussel Intérêts Présens & les Pretensions  
des Puissances de l'Europe, 1736. 3  
vol. 4.

- - - Recueil Historique des Actes & Négocia-  
tions de Paix, 1740. 13 vol. 8.

- - - Procès entre l'Espagne & la Grande-  
Bretagne, 1740. 8.

Reflexions Politiques sur les Finances & le Com-  
merce, 1740 2 vol. 8.

Relation de l'Assemblée au Bas du Parnasse,  
1739. 12.

S.

## CATALOGUE DE LIV.

S.

**S**pectacle de la Nature, 1739. 4 vol. avec fig. 12.  
Science des Personnes de Cour, de Robe,  
d'Epée &c. 4 vol. fig. 12.

Saxe (la) Galante, 1735. 8.

• Solitaire en Belle Humeur, 1738. 3 vol. fig. 12.

T.

**T**homafii Cautelæ circa Præcognita Jurispru-  
dentia, 4.

• Traité du vrai Mérite de l'Homme, 1739. 2  
vol. 8.

• - de l'Athéisme & de la Superftition, par  
Buddæus, 1740. 8.

• - du Droit de Retour, par de la Rouvie-  
re, Paris 2 vol. 12.

V.

**V**innii Quæftiones Juris, 1733. 4.

Verdires Phyfica, 1735. 4.

Voyage Hiftorique de Suiffe, d'Italie & d'Alle-  
magne, 1736. 2 vol. fig. 12.

• - de Descartes au tour du Monde, par  
le P. Daniel, 1739. 2 vol. fig. 12.

*Nota.* On trouve encore chez le fuidit Libraire  
toutes fortes de Livres Allemans & autres non-  
spécifiés ici, tant de ce Pais-ci que des Pais  
étrangers.



544257







